



Les Cultivateurs de Foi

Les Cultivateurs de Foi

LES CULTIVATEURS DE FOI
Par : ***André Thibodeau***

Tome 2 de la collection
Réussite Préméditée

Distribué par: 2960-2620 Québec Inc.
Saint-Jean-sur-Richelieu / QC / Canada
Téléphone: 450 348-4828

Dépôts légaux: 2^e trimestre 2011
Bibliothèque Nationale du Canada
Bibliothèque et Archives nationales du
Québec

Cette première édition du livre «Les Cultivateurs de FOI» a été faite avec l'autorisation de la société 2960-2620 Québec Inc. qui est titulaire du droit d'auteur 1085149 auprès de l'Office de la Propriété Intellectuelle du Canada.

INTRODUCTION

La collection « Réussite Préméditée » est un ensemble de 5 livres écrits pour vous aider à découvrir les étapes à franchir pour faire un succès de tout projet ou entreprise.

Que ce soit un projet d'étude, de carrière, de conquête amoureuse, de construction, de voyage ou encore de vedettariat, chacun d'entre eux devra parcourir les mêmes chemins pour qu'il devienne une réalité : le Chemin du Rêve, le Chemin de la FOI, le Chemin de l'Action, le Chemin des « Temps d'arrêt » et finalement le plus difficile à parcourir de tous, le Chemin de la Persévérance.

Le dictionnaire définit le verbe, préméditer, par ces deux mots : préparer soigneusement.

Voilà donc l'invitation que je vous lance par la lecture de cette collection :

PRÉPARER SOIGNEUSEMENT CHACUNE DES ÉTAPES DE VOTRE RÉUSSITE.

Pour bien accomplir une tâche, il faut tout d'abord reconnaître son importance puis, connaître et en maîtriser les techniques.

C'est pourquoi j'ai cru essentiel d'écrire un livre sur chacune des phases inévitables pour réussir toute entreprise.

LE PREMIER LIVRE VOUS A AMENÉ À DÉCOUVRIR L'IMPORTANCE DU RÊVE DANS VOTRE VIE. Il vous a permis de découvrir ou de redécouvrir ce don magnifique que Dieu nous a légué et le pouvoir exceptionnel qu'il peut exercer pour vous, c'est-à-dire : transformer votre vie. Essayer de rejeter l'importance du

rêve pour modeler notre vie est aussi absurde que si un sculpteur essayait de créer une œuvre sans matière première.

LE DEUXIÈME LIVRE VOUS INVITERA À PRENDRE CONSCIENCE QUE LA FOI EST INNÉE ET QUE CHACUN EN A UNE BONNE DOSE EN NAISSANT. Non pas que la FOI est un don que certains ont reçu comme par magie tandis que d'autres en sont privés. Vous apprendrez que vous êtes libre d'en faire ce que vous désirez. Vous pouvez décider de l'utiliser, de l'oublier ou de la laisser se détériorer avec le temps. Cependant, si vous vous décidez de la mettre à contribution, soyez assuré qu'elle vous facilitera l'atteinte de vos buts.

LE TROISIÈME LIVRE VOUS INCITERA À PASSER À L'ACTION SANS PLUS ATTENDRE. Il vous aidera à découvrir l'importance de connaître vos forces et vos faiblesses. Il vous fera voir la puissance qu'ont les décisions comparativement aux nombreuses hésitations et aux innombrables tergiversations. Enfin, vous y apprendrez que les plus grandes réussites sont souvent le fruit de mille échecs, donc, rien ne sert de craindre les échecs quand on aspire à la réussite.

LE QUATRIÈME LIVRE VOUS AMÈNERA À CONSTATER QUE LES « TEMPS D'ARRÊT » SONT SOUVENT ESSENTIELS. Combien de fois peut-on constater lors de l'échec d'un projet qu'un simple « Temps d'arrêt » aurait pu faire toute la différence et très souvent éviter un insuccès. Il aurait pu permettre aux artisans du projet de constater quels changements ils auraient dû apporter pour en faire une réussite. Ce précieux temps aurait pu permettre aux entrepreneurs de reprendre leur souffle afin d'avoir assez d'énergie pour arriver au succès. Enfin, il aurait pu leur permettre de solliciter l'aide de gens plus qualifiés qu'eux, pour les accompagner sur le chemin de la victoire.

LE CINQUIÈME ET DERNIER LIVRE VOUS DÉVOILE LA VÉRITABLE CLEF DE TOUTE RÉUSSITE, **LA PERSÉVÉRANCE**. Oui, c'est le livre le plus important de toute la collection. Celui qui vous aidera à refuser l'échec. C'est aussi le plus difficile à mettre en application : il demande de la détermination, de la discipline et exige une FOI aveugle. Il vous invite aussi à refuser de tourner la page de façon définitive si ce n'est pas la dernière page... En d'autres mots, comme le disait mon père, il ne vous permettra pas de dire : « Le travail est terminé », si « la job n'est pas finie »

Je vous invite donc à poursuivre la lecture de cette collection en vous assurant que tant que vous continuerez à alimenter votre FOI rien ne pourra vous arrêter.

Bonne lecture,

André Thibodeau

Les Cultivateurs de Foi

PRÉFACE

Dans ce deuxième livre, vous aurez l'opportunité de découvrir que la FOI est innée et que nous avons la possibilité de nous en servir comme bon nous semble.

FOI, c'est un bien petit mot vous ne trouvez pas ? (*Aussi petit qu'un grain de moutarde... comme nous l'a enseigné un illustre personnage*) et pourtant, il aura une influence immense tout au long de notre vie.

Qu'il s'agisse de la FOI en soi, de la FOI en ceux qui nous entourent, de la FOI en Dieu ou en la non-existence de Dieu, de la FOI en nos rêves et en leur réalisation, ou, tout simplement de la FOI aux bonnes choses que la vie nous réserve, chacun fait ce qu'il veut avec « LA FOI » qu'il a reçue à sa naissance.

C'est ce que je vous invite à découvrir à travers le récit qui va suivre.

Je souhaite qu'il soit pour vous un élément déclencheur et que sa lecture terminée ne soit que le début de la découverte de cette force qui vous habite.

Avant que vous n'entamiez votre lecture, je vous invite à la rendre plus intéressante et plus stimulante... Prenez une feuille vierge, qui pourra vous servir de marqueur de page, et tout en lisant le roman proposé, je vous invite à découvrir les multiples visages que la FOI peut prendre et à les noter.

Une fois votre lecture terminée, vous pourrez vérifier si les découvertes que vous avez faites sont bien les mêmes que celles que j'ai trouvées.

Plusieurs des faits qui vous seront racontés témoignent d'une FOI constructive et sont inspirés par des expériences que j'ai vécues ou qui furent vécues par

d'autres gens que j'ai croisés au cours de ma vie ou dont j'ai lu la biographie.

Quant aux personnages et à leurs histoires personnelles, ils sont de pures créations de mon imagination et font entièrement partis du monde de la fiction. Cependant, les étapes qu'ils franchissent, pour cultiver leur FOI, font partis du monde réel et se vivent tous les jours dans votre entourage.

Prenez donc le temps d'observer ce qui se passe dans votre milieu et vous constaterez, très vite, toute l'importance que peut avoir

« UNE FOI ACTIVE ... UNE FOI QUE L'ON CULTIVE »

Et vous lui donnerez très vite la chance de prendre une part constructive dans votre vie.

CHAPITRE 1

En ce matin de septembre, franchissant les portes immenses de cette modeste église, située au milieu d'un quartier de travailleurs, personne n'aurait pu se douter qu'un évènement dramatique allait marquer la vie des gens qui s'y trouvaient, et cela d'une façon indélébile.

Comme dans plusieurs de ces lieux de culte, on aurait pu prédire à l'avance, où chacun des participants irait prendre place, tout comme si on leur avait attribué un banc en particulier.

La majorité de ces paroissiens se connaissaient et se respectaient depuis des années, sauf deux d'entre eux...

Ils étaient assis, très loin l'un de l'autre, sur ces bancs, en chêne, bâtis par l'un de ces artisans qui respectent et admirent le bois comme étant l'un des éléments précieux dont se nourrissent les créateurs.

Le premier occupait une place à l'avant pour mieux voir et entendre. Le deuxième occupait un siège dans la dernière rangée pour éviter d'être vu et pour prier en solitaire

L'assistance à cette célébration matinale du mercredi était si petite que même monsieur le curé se demandait, depuis un certain temps, s'il ne serait pas préférable d'éliminer cette célébration et de ne conserver que celle de l'après-midi.

Pour Alexandre et Justin, qui étaient fidèles à ce rendez-vous depuis plus de vingt-trois mois, c'eut été comme une brisure dans le rituel de leur vie. Quant au reste du groupe, pour la majorité des personnes âgées, l'absence d'une période de recueillement en communauté, au début de leur journée, contribuerait, certainement, à accentuer l'inévitable solitude qu'apporte la vieillesse.

Vus de l'extérieur, ces deux compères semblaient si différents qu'on était porté à se demander comment ils pouvaient participer, ensemble, à cette prière communautaire qu'est la messe. Cela tenait, sûrement, du miracle.

L'un arborait de riches vêtements à la dernière mode qu'il portait fièrement et qui rehaussaient sa silhouette. Une musculature imposante et une taille au-dessus de la moyenne lui dessinaient un profil plutôt athlétique tandis qu'une barbe bien découpée, un nez plutôt étroit et des sourcils arrondis couronnant des yeux noirs enjôleurs, en faisaient un personnage qui semblait venir directement d'Hollywood.

Quant à l'autre, tapi à l'ombre du jubé, il semblait être né avec sa paire de « jeans » délavée et son « T-shirt » défraîchi, tellement ses vêtements faisaient corps avec lui. Ses cheveux en broussailles, ses petits yeux perçants surmontés de deux accents circonflexes poilus et sa royale mal centrée sur son menton, lui donnaient une apparence qui inspirait la méfiance.

Le premier arrivait toujours une vingtaine de minutes avant la célébration pour participer au récit du chapelet et l'autre, presque toujours quelques minutes après l'entrée du célébrant.

La participation active d'Alexandre, à la cérémonie, la rendait plus vivante pendant que celle, introvertie, de Justin aurait plutôt contribué à la faire disparaître.

Bref, ils étaient on ne peut plus représentatifs de la forte disparité qu'il peut y avoir entre les fidèles qui se rassemblent encore sous la bannière des catholiques.

- *Évangile de Jésus-Christ selon Saint-Luc*,
proclama le célébrant en levant les yeux de son lutrin

pour mieux communiquer avec l'assistance.

- *Gloire à toi, Seigneur*, répondirent la majorité des participants pendant que le célébrant disait à voix basse, tout en se faisant de minis signes de croix sur le front, les lèvres et le cœur : « Ouvre mon esprit Seigneur et mets sur mes lèvres ce que tu déposes en mon cœur.

- *Et voici que ce même jour, deux d'entre eux se rendaient à un village du nom. . .*

À peine la lecture de l'évangile commencée, les paroles proclamées n'atteignaient plus l'esprit d'Alexandre qui, bien involontairement, voyageait à travers les derniers évènements vécus avec Valéry.

Il se revoyait dans la cuisine de leur appartement quelques instants après le souper mémorable, vécu lors de leur séparation :

- Tu ne crois pas que ça suffit tous ces mensonges, Valéry? lui lançait-il en se levant de la table où ils partageaient un repas en tête à tête, comme plusieurs amoureux le font le quatorze février de chaque année.

Il n'en pouvait plus d'écouter des demi-vérités qui ne faisaient que démolir la confiance qu'il avait en elle. Il désespérait de l'entendre lui raconter des mésaventures improbables pour excuser ses absences prolongées lors de ses voyages d'affaires à Toronto. Oui ! C'en était assez. L'heure de la vérité était venue.

- Allez, répond ! reprit-il en élevant le ton, sans attendre la réponse à sa première question.

Sentant toute sa douleur derrière ces paroles, inhabituellement blessantes, les yeux humides, elle le regarda en disant avec beaucoup de difficulté et d'un ton,

presque inaudible :

- Je m'excuse, Alex, mais je ne voulais pas te faire de peine. Je... je n'aurais jamais cru que cette rencontre aurait pu bouleverser notre vie. Et tu as droit à des explications.

Alex, l'air aussi triste qu'un enfant à qui l'on vient d'annoncer qu'on va lui retirer son jouet préféré, s'était attablé de nouveau pour mieux recevoir la confession de celle avec qui il rêvait de faire sa vie.

- J'ai rencontré Steven il y a bientôt 2 mois.

À ces paroles, le cœur lui fit trois tours. Il y avait un autre homme? Il avait de la difficulté à se concentrer sur ce qu'elle disait tellement les premiers mots le blessaient au plus profond de son être.

- Il est le directeur du « marketing » de la compagnie « LA BEAUTÉ DE MADAME ». C'est un nouveau client référé par un ami de Jeff. Après la présentation des premières ébauches pour leur campagne publicitaire, nous dûmes nous revoir fréquemment pour en élaborer ensemble tous les détails avant de la présenter aux directeurs de la compagnie. Au cours de ces rencontres, il me portait toujours beaucoup d'attention. Il arrivait accompagné d'une pâtisserie et d'un café, si on se réunissait tôt le matin. Il commandait un buffet royal pour accompagner les travaux poursuivis pendant les heures de « lunch » et à l'occasion il me faisait don d'une petite plante odorante « pour changer l'atmosphère du bureau » me certifiait-il, quand je lui disais que ce n'était pas nécessaire.

- Tu ne t'es pas rendu compte qu'il flirtait avec toi, je suppose? lui lança Alexandre avec une voix remplie d'amertume.

- Je crois que oui, Alex, mais c'est tellement agréable quand quelqu'un nous comble de petites attentions, qu'on ne réalise pas le danger qui nous guette en les recevant, car elles font tellement plaisir.

- Je suppose que je ne t'en donne pas suffisamment?

- Je n'ai pas dit cela!

- Non! Mais tu le penses, je le sens très bien.

- Alex, je t'en prie, laisse-moi terminer avant de t'emballer en jugeant mes gestes sans même connaître les faits. Après quatre semaines d'un travail intensif, nous avons terminé l'élaboration des grandes lignes du projet. C'était le vendredi midi. Je me préparais à retourner à mon appartement pour compléter mes bagages en vue du retour à Montréal. Steven, constatant mon épuisement après une semaine de travail acharnée, me proposa de souper en sa compagnie pour célébrer la fin des travaux. Il insista pour que j'accepte son invitation en me faisant valoir qu'il serait plus sage de partir bien reposée le lendemain matin que d'arrivée chez moi au début de la nuit complètement exténuée. C'est à ce moment-là que j'ai décidé de te téléphoner pour en discuter, mais tu étais absent du bureau. Fatiguée, j'ai donc décidé de rester et de te laisser un message sur le répondeur pour ne pas que tu t'inquiètes. Je n'aurais jamais dû rester.

Non, tu n'aurais jamais dû faire cela mon amour, nous n'aurions pas cette conversation aujourd'hui, pensait Alexandre en baissant la tête sentant que la partie la plus pénible du récit était à venir.

- Le souper s'éternisa et nous partageâmes nos histoires personnelles tout au long du repas en dégustant quelques verres de vin. On peut dire que lorsque Steven me raccompagna à l'appartement, nous étions devenus

de très bonnes connaissances. Il savait que tu voulais m'épouser, mais que je n'étais pas encore prête quant à moi, je savais qu'il était divorcé et père d'un petit garçon.

T'a-t-il fait découvrir la couleur de ses caleçons en prime? S'interdit-il de lui poser comme question tout en faisant des signes de tête de gauche à droite...

- Je sais ce que tu penses, Alex, mais il ne s'est jamais rien passé entre nous, je te le jure sur la tête de ma grand-mère, lui dit-elle en le regardant les yeux remplis de larmes. Tu n'as pas le droit de penser cela de moi... reprit-elle en prenant une petite voix pleine d'indignation. Durant cette fin de semaine, j'ai vécu des heures imprégnées de remords, à la seule pensée que je ne te disais pas la vérité sur ma soirée du vendredi.

Et tu crois, sincèrement, que je vais avaler tout ce que tu me racontes ce soir... pensait-il, tellement il avait mal à entendre ces paroles qui lui avouaient la trahison de celle qu'il aimait.

- Le lundi, la présentation, au conseil de direction de la compagnie, fut une réussite totale, comme je te l'avais dit à l'époque. Nous dûmes travailler encore de nombreuses heures durant les deux semaines qui suivirent afin d'élaborer, de façon plus précise, le plan de mise en marché. Nos idées au travail et nos points de vue sur plusieurs choses se complètent si bien que nous en sommes arrivés à éprouver des sentiments plus profonds que ceux qui existent habituellement entre des compagnons de travail... Je ne voulais pas que cela arrive Alex.

Bien sûr que non, après tout, tu m'aimes, non? Pensait-il avec un petit air fendant qu'il cachait en tenant la tête baissée.

- Puis il y a une semaine, Steven me demanda de

rester à Toronto pour la fin de semaine. Il avait besoin de me parler de plusieurs choses personnelles et cela ne pouvait pas se faire dans un contexte de travail ou de fin de soirée. Je me doutais très bien de ce dont il désirait m'entretenir...

Tu parles, il te voulait dans son lit... pensa-t-il.

- Je ressentais aussi des sentiments très profonds envers lui. Je t'ai menti à nouveau en t'appelant pour te dire qu'il fallait absolument que je reste pour terminer un dernier travail... Mais ce fut la dernière fois que je t'ai menti, je te le jure!

Il leva la tête, et la regardant avec un regard malicieux que seule la douleur peut créer, il ne put s'empêcher de lui dire :

- Bien sûr, bien sûr...

Elle reprit la parole en laissant ses larmes coulées sur son visage sans même faire un geste pour les essuyer, tellement elle était concentrée sur ce qu'elle devait lui avouer.

- Nous passâmes la journée du samedi en parcourant le site d'« Ontario Science Center » comme si on était venu pour y découvrir quelque chose d'important. En marchant dans les sentiers extérieurs où on nous invite à observer les oiseaux, Steven m'a pris par les mains et m'a déclaré qu'il m'aimait.

Oh! Je t'en prie Valéry, cesse de jouer avec moi et dis-moi que tu me quittes qu'on en finisse avec cette torture inutile pensait-il sans arrêt.

- D'un coup sec, j'ai retiré mes mains des siennes comme s'il m'avait écrasé les doigts involontairement. J'étais bouleversée par ses paroles, car elles remettaient

tous mes sentiments en question. Je t'aime Alexandre... Du moins, je le crois... car, je t'avoue que je ne sais plus vraiment où j'en suis rendu depuis la déclaration de Steven...

C'en était trop, Alexandre ne pouvait plus en entendre davantage sans rien dire. Après s'être levé de table, il se mit à arpenter la pièce. Puis, en lui jetant un regard rempli d'amertume, il lui lança :

- Tu m'aimes! et tu me dis que tu ne sais plus où tu en es rendue... Oh! Valéry, réalise ce que tu dis je t'en supplie. Depuis plus de 6 mois, j'attends, patiemment, que tu te décides à t'engager dans les voies du mariage, au nom de notre amour, et après seulement quelques heures au travail et on ne sait où avec un gars de Toronto, tu ne sais plus qui tu aimes ?

- Je sais comment je te fais mal sans le vouloir, Alex, mais je me devais de remettre la vérité entre nous. Je ne peux plus vivre avec ces mensonges, même s'ils ne sont pas très importants, étant donné qu'il n'y a rien eu entre Steven et moi.

Retenant les larmes qui voulaient sortir malgré lui, Alexandre reprit la parole avec un trémolo dans la voix :

- Écoute Valéry, après ce que tu viens de me dire, je crois que nous devrions nous séparer pour un certain temps. Je... Je ne sais pas si je peux croire que ce que tu m'as dit est toute la vérité. Ma FOI en toi en a pris un coup avec tous ces mensonges. Donnons-nous quelques mois sans nous voir pour faire le point.

Elle ne s'attendait pas à une réaction aussi forte de la part d'Alexandre. Elle était tout de même sa conjointe depuis près de 2 ans et il l'avait demandé en mariage... Comment pouvait-il douter une minute qu'elle ne lui avait pas dit toute la vérité... Une grande frustration

accompagna les dernières paroles qu'elle prononça, avant qu'ils ne se séparent pour un certain temps...

- Très bien, comme tu voudras. Mais je ne suis pas sûre du temps qui séparera notre prochaine rencontre étant donné ta réaction.

Elle se leva sans attendre et comme d'habitude elle s'approcha de lui pour lui donner un bisou avant de partir en disant tristement :

- Je viendrai chercher mes affaires personnelles plus tard. Je crois que ce sera mieux ainsi. Puis elle se détourna en se dirigeant vers la porte.

Il ne répondit pas et ne fit aucun geste pour la retenir. En plus de lui démontrer son approbation par son attitude passive, il désirait lui remettre une partie du mal qu'elle lui avait fait subir par ces révélations.

Alexandre venait de faire le choix de rejeter la FOI qu'il avait mise dans son amour pour Valéry. Il venait de prendre la décision de croire que celle qu'il désirait encore comme épouse, il y avait à peine 2 heures, l'avait tout simplement trahi.

- Saint! Saint! Saint! Est le Seigneur, Dieu de l'Univers. Le ciel et la terre sont remplis de sa gloire...

Ces paroles bien familières, du célébrant, le tirèrent de ses souvenirs pour quelques instants, puis il se revit, à un autre moment, au monastère des « Récluses Missionnaires de Rivière des Prairies » où il était venu passer quelques jours pour panser ses plaies amoureuses et réfléchir à son futur.

Une partie de ses journées se passait en prière à la chapelle et une autre à marcher dans les sentiers aménagés du Parc-nature de la Pointe-aux-Prairies,

voisin immédiat du monastère.

Se promenant à travers les marais, les champs et les boisés qui composent l'immense parc, il venait y saluer le grand-duc d'Amérique et admirer quelques-uns des centaines d'oiseaux qui s'y retrouvent au plaisir des ornithologues. Écouter le coassement des grenouilles qui peuplent ces marais et surveiller les déplacements nerveux des petits rongeurs amicaux qui accompagnent les randonneurs eurent tôt fait de lui redonner une certaine paix intérieure.

Ces grands moments de silence éveillèrent en lui les plus grandes interrogations de sa vie adulte : Dieu avait-il permis que ces événements douloureux l'éloignent de ses projets de mariage, parce qu'il en avait d'autres pour lui? Se pourrait-il que le Seigneur l'appelle à participer à sa grande mission comme membre consacré?

Il cherchait désespérément des réponses à ces nouvelles questions et décida de rencontrer le prêtre du monastère pour l'aider à faire le point.

L'abbé Jean préférait rencontrer les visiteurs dans le petit salon situé entre la salle de rencontres et le bureau qui lui était réservé, ce dernier lui servant plutôt de confessionnal que de place de travail. Voilà pourquoi il préférait le salon, aménagé avec un mobilier d'inspiration française, pour toutes autres sortes de discussions.

Alexandre, assis, à côté de la table de coin, les mains jointes et les coudes posés sur ses genoux, ressemblait plutôt à un pénitent devant son confesseur qu'à un visiteur parlant à son hôte lorsqu'il débita son histoire.

Le vieil ecclésiastique n'interrompait le récit qu'à l'occasion pour démontrer son intérêt. Puis, quand

Alexandre lui soumit son questionnement véritable, il le regarda dans les yeux avec la douceur du vieux sage, avant de lui répondre :

- Je ne sais pas si Dieu vous lance un appel, mon fils, car parfois, je l'avoue, il prend de bien drôle de chemins pour rejoindre ceux qu'Il a choisis. Cependant, je peux vous assurer que le temps et la prière auront tôt fait de clarifier la vocation qui vous est destinée : le mariage ou la vie religieuse.

Il poursuivit sa réflexion en lui racontant sa propre expérience de l'appel de Dieu au sacerdoce. Puis, comme tout bon psychologue, il lui remit la décision qu'il avait à prendre, en l'invitant à s'exprimer sur les choix qui s'offraient à lui et sur les sentiments profonds qui l'animaient. Enfin, concluant leur rencontre il l'assura que la route à prendre deviendrait très claire, s'il faisait sa démarche avec la certitude de recevoir une réponse.

- Il est grand le mystère de la FOI.

Machinalement, Alexandre répondit avec l'assistance :

- Nous proclamons ta mort Seigneur Jésus, nous célébrons ta résurrection, nous attendons ta venue dans la gloire...

Pendant que le prêtre poursuivait le déroulement de la célébration avec l'ensemble des fidèles, Justin, agenouillé sur le plancher de l'allée, située entre l'arrière du dernier banc et le mur du portique, faisait pénitence. Il se rappelait les événements qui avaient suivi le dernier d'une série de vols de dépanneurs dont les fruits servaient à financer les injections qui le rendaient heureux...

- Tasse-toi de là, minable! lui avait crié en le

rudoyant, le mastodonte d'origine Haïtienne de la cellule du poste où on venait de l'amener.

Il aurait aimé riposter, mais il avait trop mal suite aux coups reçus lors de son arrestation, quelques heures à peine après le méfait. Il alla donc s'asseoir à côté du plus petit des compagnons de la cellule d'incarcération temporaire.

Cette nuit là, l'argent volé au dépanneur « Couche Tard » ne servit pas à l'achat de la drogue dont il avait tant besoin depuis quelques années et bientôt, le destin se chargera de changer le cours de sa vie...

Au petit matin, on le bouscula pour lui annoncer que quelqu'un avait payé sa caution et qu'il était libre en attendant son procès dont la date serait fixée sous peu.

Il n'en croyait pas ses oreilles et c'est en toute hâte qu'il sortit du poste, tant pour s'éloigner de ce lieu misérable que pour découvrir l'âme charitable qui se montrait si généreuse à son égard.

Précédé d'un agent, il parcourut, sous les applaudissements et les cris stridents des autres détenus, le corridor formé par le devant des cellules et le mur de blocs. (Pour les habitués, c'était une façon de narguer les forces de l'ordre lorsque l'un des leurs réussissait à sortir pour autre chose qu'une nouvelle cellule...)

Arrivé de l'autre côté de la porte qui sépare la section d'incarcération, il chercha du regard une personne qui lui ferait des signes. Personne n'essayait d'attirer son attention.

On le fit passer derrière le comptoir pour qu'il récupère ses affaires et qu'il signe un accusé de réception selon les règles établies. Il en profita pour

demander qui avait payé la caution :

- Tu en as sûrement une bonne idée, lui répondit la policière de service. Il me semble que ce n'est pas un inconnu, habituellement, qui mandate un bureau d'avocat pour payer une caution de 5,000.00 \$, n'est-ce pas?

La regardant sans répondre à la question, il lui jeta un air de je ne sais pas, puis, lui tournant le dos, il se dirigea vers la porte qui s'ouvrait sur sa liberté temporaire, achetée par un inconnu.

À cause des évènements de la nuit dernière, il n'avait pu se procurer sa ration de drogue quotidienne et il commençait à en sentir les effets dévastateurs quand sur son parcours, pour revenir à la maison, un individu le dépassant lui dit avec des paroles remplies de compassion :

- Je peux encore t'aider en te donnant ce que tu as tant besoin mon ami, suis-moi sans trop nous faire remarquer...

Jetant un coup d'œil sur l'individu qui venait de l'aborder et ne parvenant pas à identifier en lui une de ses connaissances, Justin hésita quelques secondes avant de suivre les traces de ce mystérieux personnage. Son état psychologique lamentable l'obligea, cependant, à prendre le risque de cette filature inusitée.

Il vit l'étrange personnage traverser la porte d'un petit hôtel minable comme on en retrouve occasionnellement dans les vieux quartiers des grandes villes. Il s'y précipita afin de ne pas perdre cette occasion inattendue de rétablir un peu son bien-être physique.

Au bas du vieil escalier menant à l'étage, le guide inconnu lui fit signe de l'accompagner. Ce n'est que derrière la porte de la chambre 22 qu'il entendit à

nouveau la voix remplie de douceur qui l'avait invitée à le suivre.

- Assieds-toi Justin, je reviens avec le « médicament ».

- Qui es-tu? et qui me dit que tu me veux du bien et non le contraire, que tu ne veux pas m'éliminer? Lui lança Justin en s'assoyant.

- Je suis l'apôtre Pierre. Crois-tu vraiment que j'aurais payé ta caution pour ensuite te faire disparaître? Non! mon ami je ne suis que l'instrument du Seigneur. On va te remettre d'aplomb et puis on discutera. Tiens prends ceci. Lui tendant la main, l'apôtre lui remit une seringue contenant le précieux liquide ainsi qu'une bande élastique qui pouvait lui servir de garrot.

Sans perdre une minute et sans plus de questionnement, Justin s'injecta « la source de vie », celle qui ferait disparaître presque tous ses maux, pour les heures à venir...

Quelque 20 minutes plus tard, s'étant assoupi sur le divan où il avait pris place, il reprenait ses esprits. Il se sentait déjà beaucoup mieux. En se redressant, il aperçut celui qui s'était présenté comme l'apôtre Pierre, l'instrument du Seigneur, c'est du moins ce qu'il se rappelait sans en être trop sûr... Il s'adressa aussitôt à l'étrange personnage pour réclamer une seconde dose.

- Pourrais-tu me redire ton nom? Je ne suis pas sûr d'avoir très bien compris.

- Bien sûr, mon ami, on m'appelle Pierre et je suis un apôtre qui consacre sa vie au service du Seigneur. C'est Lui qui m'envoie vers toi.

- Woa! Woa! C'est quoi cette niaiserie-là ?

- Ce n'est pas une niaiserie, mon ami. Tu as été choisi par Dieu parce qu'Il t'aime profondément et qu'Il te considère comme l'un de ses privilégiés. Il t'a fait sortir de prison ce soir et tu n'y retourneras plus jamais maintenant que tu es sous sa bonne protection.

- Ben oui, et je suppose que je ne passerai pas en cour non plus pour le vol du dépanneur... Tout le monde va avoir oublié ça, n'est-ce pas?

Se levant de son fauteuil, il se dirigea vers ce personnage plutôt impressionnant : une taille de 1.85 m, un visage taillé à la hache avec des cheveux et une barbe très forte ainsi qu'un regard sévère et perçant, lui donnait sans contredit l'apparence d'un personnage biblique. Lui tendant la main, il lui dit :

- Bon, merci pour la caution et que le Seigneur te la rende au centuple, car moi je n'ai pas un sou qui m'adore, alors...

Puis il se dirigea tout droit vers la porte comme s'il n'y avait plus rien à dire.

- Ne t'en fait pas pour ça, Justin, Dieu prend toujours soin de ses disciples. À bientôt mon ami, furent les derniers mots qu'il entendit pendant qu'il refermait la porte derrière lui.

Deux jours passèrent avant qu'il ne ressente à nouveau les affres de la drogue et qu'il ne cherche à retrouver celui qui lui avait fait tant de bien. Il revint à l'hôtel où avait eu lieu « son dernier traitement », mais le bon apôtre n'y était plus et personne ne savait qui il était ni d'où il venait. Les registres, comme par hasard, ne montraient aucun visiteur pour cette soirée mémorable...

Il avait parcouru plusieurs rues espérant rencontrer son bienfaiteur de nouveau, mais il dut rentrer

bredouille à son appartement. La nuit venue, il se sentait si déprimé et si mal en point (ses muscles et ses os lui faisaient aussi mal que s'il avait été frappé par un camion) qu'il pria ce Dieu dont il avait rêvé durant sa jeunesse et qui avait croisé sa route, plusieurs années auparavant, lors d'un weekend de jeunes chrétiens en recherche de spiritualité.

- Viens me chercher Seigneur, je ne sers à rien sur cette terre et cette drogue qui me ronge est en train de me rendre complètement fou. Je n'en peux plus... Si tu existes vraiment, fais-moi disparaître, je t'en prie... Des heures et des heures, il récita cette jérémiade continuelle avant que le sommeil ne l'atteigne et ne lui procure quelques heures de répit.

Le matin venu, il se leva péniblement et reprit aussitôt sa course au bon samaritain. Durant son sommeil, il avait rêvé que Dieu avait mis cet homme sur son chemin et qu'il devait suivre cette nouvelle route que la FOI lui ouvrait. Il se remémorait l'histoire des « *Empreintes de pas dans le sable* » qu'il avait lue sur une affiche et qui lui remontait le moral dans ses moments difficiles:

« Un homme un soir fit un rêve. Il rêva qu'il marchait au bord de la mer avec le Seigneur.

Sur le fond du ciel se déroulaient les scènes de sa vie. Puis, il remarqua dans le sable, deux empreintes de pas côte à côte. La sienne et celle du Seigneur.

Quand la dernière scène de sa vie s'alluma, il se retourna pour revoir les traces de pas sur la grève.

Ici et là, sur la route de sa vie, il n'y avait qu'une seule trace de pas.

*Étrangement , ces moments de marche
solitaire correspondaient aux heures
les plus tristes et les plus déprimantes de sa vie.*

Intrigué, il interrogea son compagnon.

*"Seigneur quand j'ai décidé de te suivre
tu avais dit que tu marcherais tout le chemin
avec moi et je constate qu'aux pires périodes de
mon existence, il n'y a qu'une seule trace de pas!
M'aurais-tu donc abandonné dans les moments
où j'avais le plus besoin de toi?"*

*"Je t'aime, mon très cher ami et
jamais je ne t'ai abandonné. Tu n'as vu
qu'une seule trace de pas dans le sable
dans les périodes les plus difficiles de ta vie, car
à ces moments-là, c'est moi qui te portais."*

Oui cette fois, il le sentait, Jésus était là et Il venait pour le porter pendant cette période atroce de sa vie... Il venait enfin pour l'aider, sous un nouveau déguisement, celui de l'apôtre Pierre... « On m'appelle Pierre et je suis un apôtre qui consacre sa vie au service du Seigneur », C'était bien là, les paroles que cet inconnu avait prononcées pour s'identifier lors de cette première rencontre, il en était sûr...

Oui! Dieu avait enfin entendu son appel.

Il marcha des heures et des heures dans le quartier où l'apôtre avait croisé son chemin, persuadé qu'il le rencontrerait à nouveau. Il retourna questionner l'hôtelier, qui se sentant agressé par ce drogué, « en manque », le menaçait d'appeler la police s'il ne quittait pas le hall d'entrée immédiatement. Sur le chemin du retour passant devant l'église du quartier il lui vint une interrogation... Et si Dieu attendait qu'il fasse un pas vers lui avant de lui apporter son aide, comme dans la

parabole de « L'enfant prodigue »? N'oublions pas, Dieu nous laisse toujours une pleine mesure de liberté, selon les catéchèses contemporaines.

Sans plus attendre, se sentant attirer, comme le fer par l'aimant, il se dirigea vers les portes principales de « la maison du Père ». Ces dernières, à peine franchies, il découvrit, du premier regard, l'envoyé de Dieu agenouillé et recueilli profondément au fond du dernier banc, pendant que se déroulait, lentement et religieusement, une cérémonie de funérailles.

Il se glissa silencieusement à côté du personnage en prière. Comme un animal aux aguets, ouvrant les yeux, ce dernier se tourna subitement vers le nouvel arrivant. Esquissant un sourire, il lui fit comprendre, par un signe de la tête, de se retirer et de le suivre à l'extérieur.

- Je savais bien que le Seigneur te guiderait vers moi quand le moment serait venu, dit-il à Justin, dès qu'ils furent sortis. Bonjour mon frère, viens, suis-moi, nous parlerons en marchant.

C'était plus qu'une invitation, c'était presque un ordre...

Justin, lui emboîtant le pas, s'empressa aussitôt de lui raconter tout ce qu'il avait vécu depuis leur première rencontre.

L'apôtre Pierre l'invita à monter avec lui dans l'autobus qui arrivait à l'arrêt, à l'instant même où ils passaient. Passages payés, ils prirent place à l'arrière de l'autobus. Justin était surexcité. Pierre prenant la parole se fit un devoir de le calmer par ces quelques mots :

- Si tu veux, mon ami, nous garderons silence jusqu'à notre arrivée à destination. Nous aurons alors, amplement le temps de parler de tout ce qui nous

concerne quand nous serons seuls.

Justin comprit aussitôt que ce n'était pas une demande, mais bien la seule chose qu'il devait faire. Il n'y avait pas de place pour aucun autre choix et il se devait de prendre patience.

Vingt minutes plus tard, les deux comparses pénétraient dans un « loft », sorti tout juste d'une ancienne usine. Aménagé, plutôt sobrement, on pouvait quand même y distinguer les pièces assez facilement. Le long du mur, du côté droit, se trouvaient les électroménagers au milieu d'un comptoir dans lequel prenait place un évier. Le mobilier de cuisine qui y faisait face complétait assez bien ce qu'on pourrait appeler la salle à manger.

Perpendiculaire, à gauche du comptoir sur le mur vitré, se dressait une crédence dont le pupitre appartenant à la même famille, ainsi que quelques chaises de visiteurs, délimitait l'espace attribué au bureau de travail de la maison.

Au milieu de la pièce, un vitrail immense jetait une lumière colorée sur une douzaine d'étranges « prie-Dieu » qui, disposés en cercle autour d'une croix peinte sur le plancher, donnaient à cette partie du « loft » l'image d'une chapelle ardente.

Un peu plus à gauche une douzaine de chaises-pupitres (comme on en retrouvait régulièrement dans les écoles secondaires à une certaine époque) étaient disposées sur deux rangées et faisaient face à un mur surmonté d'un tableau et d'un écran de projection. Cette aire nouvelle ressemblait étrangement à une salle de « briefing » comme on en voit fréquemment dans les films militaires.

Enfin, adjacent à cet espace, le seul mur de la

pièce était peint d'une fresque qui représentait une magnifique cathédrale. Entrecoupé de trois portes menant sur les autres pièces, sans toit, il complétait l'habitable du mystérieux personnage.

À l'arrière de tous ces espaces de vie, un corridor profond formait un immense hall d'entrée pour accueillir les visiteurs.

Impressionné par cette vision qui s'offrait à lui, Justin ne put que s'exclamer :

- Oh! Wow! L'ami, t'en as tout un logis !

- C'est grand, mais sans superflu comme l'a recommandé « Le Père ». Assieds-toi, je reviens dans quelques minutes avec ce qui te manque depuis plusieurs heures, puis quand tu te seras reposé un peu on fera enfin connaissance.

Justin ne put s'empêcher d'acquiescer de la tête tout en affichant une mine réjouie à la seule pensée que bientôt le mal qui le rongait, serait de nouveau remis en veilleuse.

Une éternité s'était écoulée lorsqu'il ouvrit les yeux, après s'être injecté le liquide miracle et s'être assoupi sur le canapé qui formait le mur fictif séparant le portique du reste de la pièce. Du moins, c'était le sentiment qui l'habitait... Il était tellement bien dans sa peau qu'il avait l'impression d'avoir dormi plusieurs jours.

- Ça va mon ami? entendit-il prononcer comme accueil à son réveil. Tu semblais dormir si profondément, que je n'ai pas osé te réveiller. Tu boirais quelque chose? Thé, café, tisane?

- Un café, ça ira. Je dors depuis combien de temps?

- À peine 2 heures, lui répondit son hôte en se dirigeant vers le comptoir de la cuisine. Si tu te sens bien, viens me rejoindre on sera plus confortable pour prendre le café et quelques petites bouchées que je nous ai préparés.

- Pourquoi fais-tu cela pour moi, mon ami? Je ne t'ai jamais vu auparavant, du moins je ne m'en souviens pas. Es-tu un travailleur de rue ou un envoyé de Dieu?

Se tirant une chaise après avoir versé le café, l'apôtre Pierre s'assit à côté de Justin, autour de l'immense table ronde qui meublait presque toute la salle à manger. Puis sans plus attendre, il prit la parole :

- Tu permets que je t'appelle mon frère?

- Bien sûr! avec tout ce que tu as fait pour moi depuis 2 jours, tu peux même m'appeler « mon fils » si tu le désires.

- Surtout pas, car tout ce que j'ai fait pour toi et tout ce que je vais faire pour toi, c'est Dieu, ton Père, qui me l'a demandé. Sois-en assuré mon frère. Il a vu ton malheur et Il a entendu tes pleurs. Le Seigneur nous aime comme son Fils, Jésus.

- Tu crois vraiment ce que tu viens de dire? Lui lança Justin avec un air plutôt moqueur.

- Comment pourrais-je en douter après ce que j'ai vécu? Laisse-moi te raconter qui je suis et tu comprendras pourquoi je ne peux pas douter un seul instant que Dieu soit Notre Père. Aujourd'hui, on m'appelle Pierre, tout comme l'apôtre qui a bâti l'église de Jésus-Christ, mais mon vrai nom est Alain. Je fus élevé dans une famille très catholique. Dès ma tendre enfance, j'ai voulu être au service du Seigneur. Très jeune, je suis devenu servent de messe, puis lecteur aux

messes du dimanche. Chaque soir je ne pouvais me coucher sans me rappeler les souffrances que Jésus avait subies pour moi lors de sa passion. Aux pieds de mon lit, je m'agenouillais sur des bouchons de bouteilles de bière, les bras en croix, afin de mieux communier aux souffrances de Celui qui a donné Sa Vie pour sauver l'humanité

En l'écoutant attentivement, Justin ne pouvait s'empêcher de remarquer la petite flamme qui s'allumait au fond des yeux du conteur. On aurait dit qu'il allait tomber en extase tellement il était inhibé par son propre récit.

- À la fin du CEGEP, je suivis le chemin que Dieu avait tracé pour moi, et je décidai d'étudier en théologie afin de devenir prêtre.

- Tu es en train de me dire que tu es un curé?

- Si tu veux. Laisse-moi terminer mon récit et tu jugeras par toi-même. Comme j'avais beaucoup de facilité pour étudier, j'avais à peine 22 ans lorsque je terminai mon université. Étant donné mon jeune âge, après mon ordination, l'évêque ne voulut pas m'envoyer en paroisse, assuré que les paroissiens ne me prendraient pas au sérieux. Il me garda donc à ses côtés comme secrétaire pendant quatre ans. Lorsqu'il fut élevé au poste cardinal, il m'amena avec lui à Rome où je séjournai à ses côtés pendant quelques années. C'est là que j'ai découvert le vrai visage de cette église qui se dit sainte, catholique et apostolique.

Il se leva rapidement, comme si quelque chose venait de le piquer, puis il s'exclama, tout en prenant un ton plutôt hystérique :

- Quelle supercherie! Quel mensonge! Ils vivent tous dans le luxe, la gloire et l'abondance pendant que le

2/3 du monde meurt de faim et que les fidèles catholiques contribuent généreusement aux nombreuses quêtes qui font vivre les dirigeants de cette belle église.

Pendant qu'il prononçait ces mots son visage devenait livide et ses traits se déformaient lui donnant subitement l'apparence d'un illuminé.

- Je ne pouvais plus faire partie de cette mascarade universelle. J'ai donc décidé de quitter Rome, la ville, par excellence des péchés capitaux. De retour au Québec, je retournai donc à l'université pour compléter un bac en soins infirmiers. Cette nouvelle vocation m'a permis de poursuivre ma relation avec Dieu en me mettant au service de mes frères et soeurs qui subissent au quotidien, les affres de la maladie.

S'arrêtant quelques secondes et regardant Justin avec douceur, comme pour finir de reprendre son calme, l'apôtre Pierre reprit :

- Je n'ai jamais raconté mon cheminement, de cette façon, à personne d'autre que toi. Mais mon frère, le Seigneur m'a demandé de te dire toute la vérité afin que tu croies. Devenu infirmier, je profitais de mes temps libres pour prier et approfondir la vie des saints qui ont tout sacrifié pour suivre Jésus. Saint-François-d'Assise a quitté : gloire, richesse et plaisir pour la pauvreté, en réponse à l'appel du Seigneur, contrairement au jeune riche qui a fui après avoir reçu la réponse à sa question : « Que dois-je faire de plus, Seigneur ? » « Va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor au ciel ; puis viens et suis-moi. » Je me suis aussi penché sur la vie de Jean Vanier qui a consacré sa vie aux pauvres d'esprit pour faire écho aux paroles du Maître qui a dit : "Heureux les pauvres d'esprit".

- Mais ce sont des saints ! commenta, Justin comme pour excuser leur comportement extraordinaire.

- Oui ! Et alors, ne sommes-nous pas, tous, appelés à la sainteté? Puis, il poursuivit sans attendre de réponse : un jour, Dieu nous lance un appel, il faut l'entendre, l'accepter et le suivre. J'ai reçu le mien il y a bientôt quatre ans. Dieu m'attendait sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.

S'assoyant à nouveau et regardant son auditeur avec un regard enflammé il reprit son récit.

- À l'automne 2003, parti depuis quelques jours de Saint-Jean-Pieds-de-Porc, pour le grand pèlerinage, j'avais à peine parcouru 100 km quand, trempé jusqu'aux os et gelé par le vent du nord, j'ai décidé de m'arrêter pour la nuit à la prochaine halte. Surprise! tous les gîtes étaient pleins, tout comme la nuit où Jésus est né, il n'y avait plus de place... Je décidai donc de poursuivre mon chemin même si la noirceur était déjà arrivée. Je marchais sur une route rocailleuse et glissante. Chaque pas me faisait mal, mais je me consolais en méditant sur les souffrances qu'avait subies le Christ sur le chemin de la Croix. Percevant très mal le chemin en montagne, sur lequel je voyageais, je débordai sur son maigre accotement et perdant pied je déboulai la pente où je me trouvais. Me relevant de peine et de misère, j'aperçus une petite talle d'arbres tout près de moi et, épuisé, je décidai d'y camper pour la nuit.

À peine installé, je m'assoupis et c'est ce moment précis que Dieu choisit pour se révéler et pour m'annoncer la mission qu'Il avait sélectionnée pour moi. Tu n'as pas idée, frère Justin de la beauté d'un tel moment. Jamais je ne l'oublierai.

Justin était pendu aux lèvres de celui qui était devenu un apôtre du Seigneur. Il était estomaqué par le récit de cette apparition. L'ardeur du narrateur était telle, qu'aucun doute ne pouvait subsister sur la véracité des faits, le Seigneur était bel et bien apparu à Alain.

- Tout était sombre autour de moi. Tout était froid et le sol était trempé. Soudain, d'une lumière qui semblait n'avoir aucune source, j'entendis ces mots divins :

- Que cherches-tu sur ces chemins misérables, mon fils?

Je ne sus quoi répondre, tellement j'étais bouleversé.

La "Sainte Voix" reprit sans attendre :

- Mon enfant, écoute attentivement les paroles que je t'adresse, car elles seront, désormais, la guide de ta nouvelle vie. Dès ce moment, tu porteras le nom de Pierre, et tu devras aider à rebâtir cette église qui s'est dangereusement éloignée de la mission qu'avait confiée Jésus à son premier apôtre. Tu es, à présent, le chef de cette mission. Trouve onze apôtres et démolit cette Église, pour mieux la rebâtir. Qu'il ne reste plus aucune pierre de ces monuments érigés en Mon Honneur, avec le sang des pauvres, car ce n'est pas sur ces roches précieuses que J'ai voulu bâtir Mon Église.

Pour t'aider à accomplir ta mission, tu rencontreras bientôt celui que tu appelleras "Père", car c'est lui que j'ai choisi pour devenir le « Père » de la nouvelle Église. Ce dernier amènera la "Vérité" avec lui et la fera rayonner parmi les dirigeants qui se sont éloignés du grand commandement. Va! Pierre, mon bien-aimé et porte bien haut, le glaive de la justice. Quant au "Père" que J'ai choisi, tu le connais et tu lui rendras visite à ton retour. Soit vigilant, car tu es le messenger que j'ai choisi pour lui annoncer "Son Importante Mission"

- Puis la lumière et la voix disparurent et ce fut comme si le néant m'envahissait.

Le chef de la "Sainte Mission" se tue pour quelques minutes, laissant la place au silence et s'assurant ainsi que les paroles qu'ils venaient de dire pénétraient profondément dans l'âme de son auditeur. Elles avaient su, si bien le faire, dix autres fois auparavant... Puis, reprenant la parole, il compléta son récit :

- Cette nuit là, malgré la pluie et le froid, je dormis comme un bébé. Dieu nous a promis de prendre soin de nous tout comme Il le fait avec les fleurs des champs. Si nous avons FOI en Lui... Crois-moi, frère, Il n'a pas menti. J'ai parcouru tout le chemin de Compostelle comme si je voyageais sur un nuage. Je n'ai jamais eu d'autres maux de pieds. Dans tous les gîtes, il y avait toujours une place pour moi et j'étais accueilli comme si quelqu'un avait passé avant moi pour faire une réservation. Tout ce temps de solitude et de réflexion aura été "le désert" qui m'aura permis de mieux intégrer la mission que le Seigneur venait de me confier. Comme tu vois, Dieu nous aime comme son Fils et Il n'a pas hésité à me faire confiance pour l'aider à rebâtir l'église qui a trahi le message que nous a apporté Jésus. Justin, Dieu t'a mis sur mon chemin pour que tu fasses partie des apôtres qu'Il a choisis pour réaliser cette mission. Si tu acceptes mon offre, tu deviendras le douzième du groupe et, à partir d'aujourd'hui, tu porteras le nom d'André. Celui qui fut le premier des apôtres à reconnaître Jésus comme l'Envoyé de Dieu après son baptême au Jourdain.

Justin était stupéfait et parvint difficilement à reprendre la parole pour finalement déclarer :

- Tu sais, la nuit où je t'ai rencontré, j'ai rêvé que tu étais l'envoyé du Seigneur... C'est pourquoi je n'ai pu me reposer que lorsque je t'ai retrouvé. Oui, je serai l'apôtre André selon Sa Sainte Volonté.

Dès cet instant sa vie fut transformée. Il avait de nouveau fait le choix de prendre le chemin de la FOI, ce don merveilleux donné par la vie, à tous dès la naissance. Il sentait qu'il venait de combler le vide qui se trouvait au fond de son être.

Pierre comparut comme témoin de la défense au procès pour le vol du dépanneur. Il déclara que Justin ne pouvait être coupable, car pendant que le vol était perpétré, il se trouvait avec lui et 10 autres de ses amis. Tous étaient prêts à venir en témoigner en le jurant sur la Sainte Bible.

Pierre inscrivit Justin dans un centre de désintoxication, où quelques-uns des apôtres avaient retrouvé leur santé. À sa sortie il l'invita à rejoindre la troupe, au "Cénacle", pour y vivre et se préparer pour le "Grand Événement"... celui qui allait conduire à la destitution des dirigeants de cette église, indigne du message Chrétien.

Pierre lui trouva un travail dans une usine comme homme d'entretien. Après quelques mois, la confiance bâtie auprès de son employeur, Pierre lui suggéra de postuler pour le poste de gardien de nuit. Cela lui permettra d'avoir du temps pour lire et étudier les saintes Écritures et pour s'entraîner afin d'avoir une meilleure forme physique pour mieux accomplir sa tâche, le jour venu.

Pierre prenait beaucoup de temps avec lui, tous les jours. Il lui parlait fréquemment de la rencontre qu'il ferait un jour avec "Le Père" de la nouvelle Église. Il le stimulait, en lui faisant découvrir ses belles qualités. Il le valorisait, en le complimentant sur les progrès de son apprentissage. Il bâtissait son esprit d'équipe, en courant et en s'entraînant avec lui chaque après-midi à son réveil. Enfin, tous les soirs avant qu'il ne parte pour son travail, Pierre priait avec lui en prenant soin de remercier Dieu

de les avoir choisis.

Bref, au cours de cette première étape qui suit leur rencontre, Pierre a vu, “religieusement”, à son endoctrinement.

La deuxième étape de la “Sainte Mission” fut entièrement consacrée à l’élaboration du “Big Bang”, c’est-à-dire, au financement du projet et à l’achat du matériel nécessaire à sa réalisation.

L’apôtre André ainsi que 3 autres des disciples devinrent d’habiles voleurs de guichet automatique et de petites banques de banlieue. Ils n’opéraient jamais de la même façon et leurs points d’attaque différaient tellement de régions, que bien malin l’inspecteur qui aurait pu deviner que tous ces vols découlaient de la même bande. Les miettes des riches serviraient ainsi à rétablir la véritable église des pauvres.

Un autre tiers de la “sainte troupe” s’était spécialisé dans la vente de cannabis auprès des jeunes riches des écoles secondaires du réseau privé. Ce secteur primaire du marché des drogues douces rapportait bien et laissait rarement des séquelles aux moins fortunés, car ils n’avaient pas les moyens de se payer des stupéfiants haut de gamme.

Le dernier tiers pour sa part, poursuivait une formation avancée sur les explosifs et sur tout l’attirail qui les entoure. Le jour venu, leurs qualificatifs seraient mis à contribution. L’apôtre Pierre en était le disciple le plus studieux.

- Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde, prends pitié de nous.

- Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde, prends pitié de nous.

- Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde, donne-nous la paix.

Le célébrant avait à peine terminé de prononcer ces paroles que l'attention de l'assistance fut subitement attirée vers les bruits anormalement élevés qui venaient de l'extérieur de l'église.

Comme s'il était mené par son intuition, Justin se précipita rapidement vers les contre-portes puis les ayant franchies il jeta un coup d'œil rapide à travers la minuscule fenêtre d'une des portes principales et réalisa immédiatement qu'il devait agir vivement pour contrebalancer l'effet de ce qui se préparait à l'extérieur.

En un clin d'œil, il saisit le balai qui se trouvait le long du mur, près de la porte, et le glissa entre les 2 poignées des portes principales pour en verrouiller temporairement l'accès.

Quelques secondes plus tard, il était de retour dans l'église, mais cette fois, ce n'était pas pour prier...

Les fidèles avaient perdu tout intérêt, malgré l'arrivée imminente de l'eucharistie. Toute leur attention s'était portée vers le « barda » qui provenait de l'arrière de l'église. Tous sentaient l'inquiétude les envahir. La majorité avait déjà quitté leur place habituelle pour se diriger vers la source du bruit afin de constater par eux-mêmes ce qui se déroulait derrière les portes d'entrée. Monsieur le curé, déposant le ciboire sur l'autel, se dirigea à son tour, dans l'allée principale, suivi des participants qui n'avaient pas encore bougé. Les portes s'ouvrirent brusquement pour faire place à un personnage que l'on avait peine à reconnaître tellement son attitude et ses traits avaient changé dans les minutes précédant son entrée.

Un pistolet tenu dans les deux mains, les bras

étendus au niveau des épaules, Justin le promenait rapidement de gauche à droite pendant qu'il hurlait frénétiquement à l'assistance :

- Reculez tous dans la nef et couchez-vous par terre. Serrez-vous les uns contre les autres! Grouillez! Grouillez! Cria-t-il sans arrêt.

Tous s'exécutèrent immédiatement et malgré l'âge avancé du groupe, ils se retrouvèrent en quelques secondes tassés les uns sur les autres, nerveux comme le bétail attendant son tour à l'abattoir.

- Qu'est-ce qui te prends, mon fils? ne put s'empêcher de questionner d'une voix chevrotante le pauvre religieux qui se sentait responsable des brebis effrayées?

- Ne m'appelez par votre fils! lui lança avec dédain l'acteur principal, de cette scène de violence, tout en poursuivant ses menaces avec son arme qui exécutait un éternel balayage au-dessus de leur tête.

Alexandre, couché au milieu de ce clan de malheureux, essayait de garder son calme pour mieux évaluer les gestes à poser dans cet inquiétant épisode de sa vie.

Nerveusement, on entendait les secousses des portes sur les cadrages, produites par les mouvements répétés de ceux qui essayaient de les ouvrir. Puis, ce fut le calme plat, pendant quelques minutes. On devina qu'il y avait des discussions importantes sur le perron de l'église. Enfin, brusquement, le bruit occasionné par le craquement du bois qui cédait fit place au libre mouvement des portes. En quelques secondes, une demi-douzaine de policiers, armes au poing, pénétraient au beau milieu de l'allée principale. À peine entrés, ils entendirent une voix haineuse leur crier :

- Restez où vous êtes et jetez vos armes par terre ou je les tue tous! Comme pour leur prouver qu'il était sérieux, l'apôtre André fit feu juste au-dessus du groupe faisant voler, en éclat, la partie avant d'une patte de l'autel.

Arrêtant d'un seul pas, le peloton entier scrutait la place pour trouver d'où provenaient le commandement et le coup de feu. C'est alors qu'ils aperçurent la masse humaine étendue sur le sol de la nef. Aucun des observateurs ne put repérer le tireur fou avant que ce dernier ne leur donne un nouvel ordre :

- Êtes-vous sourd, gang de cons ? Jetez vos armes et sortez d'ici avant que je sois forcé de tirer à nouveau et d'abattre une de ces grenouilles de bénitier, hurla-t-il d'une voix de débile en pleine crise.

Déposant son arme, le policier qui arborait des gallons aux épaules dit aux autres, aussi calmement que possible :

- Ça va les gars, faites ce qu'il dit et sortez.

Sans se faire trop prier, tous s'éloignèrent à reculons tout en scrutant l'arrière de l'autel d'où semblait provenir la voix.

Le chef n'avait pas bougé et demanda, poliment :

- Pourquoi faites-vous cela? Que désirez-vous?

Il n'était pas sûr si le forcené était seul ou s'ils étaient plusieurs, aussi profita-t-il du temps qui le séparait de la réponse pour scruter attentivement le lieu de prière.

De plus en plus nerveux, Justin lui répondit impatiemment :

- Fou le camp avec les autres avant que je ne te descende! Laisse-les portes intérieures ouvertes en sortant pour qu'on puisse entendre ce que vous faites! continua-t-il d'un ton saccadé, résultat d'un système nerveux surchauffé par cet incident inattendu...

Voyant qu'il ne pouvait rien faire de plus pour le moment, le gradé sut qu'il était temps de partir.

À peine les portes centrales furent-elles refermées sur la force policière, Justin couru dans l'allée principale pour récupérer les armes laissées tout en ne perdant pas de vue les prisonniers de la nef.

De son côté, arrivé sur le perron, le sergent maudissait cette journée qui avait si bien commencé et qui venait tout juste de tourner au vinaigre.

Deux policiers avaient été mandatés pour procéder discrètement à l'arrestation d'un présumé voleur de guichet qu'ils avaient aperçu, entrant dans cette église. Pourquoi arrivèrent-ils en trombe, comme s'il s'agissait d'un vol de banque en pleine action? Cette arrivée hollywoodienne suscita l'intérêt des passants qui par leurs bruits éveillèrent l'attention du suspect. Les agents voulant pénétrer en douceur avaient essayé d'ouvrir les portes délicatement. C'est alors qu'ils réalisèrent qu'elles étaient barricadées. Se référant à leur supérieur par téléphone, ils déclenchèrent ainsi une nouvelle mission qu'on attribua, tout de suite, au sergent Dubois.

Il y a, à peine, quelques minutes, il était entré dans cette église pour diriger une arrestation difficile, maintenant il en ressortait avec une prise d'otage compliquée...

Rejoignant sa voiture, il communiqua immédiatement avec le capitaine du poste # 20 pour lui

expliquer la situation et lui demander l'intervention immédiate de l'escouade provinciale des enlèvements de personnes.

La présence des trois autos de police avait attiré instantanément tous les médias sur les lieux. La radio, la télévision d'État et les postes privées s'étaient déployées autour de l'attroupement formé par la foule et les policiers, aussi rapidement qu'une tornade. Un périmètre de sécurité fut établi promptement autour du quadrilatère qu'occupait ce lieu de culte.

Dix minutes plus tard, on confirmait l'envoi du "Groupe d'intervention" de la "Sûreté du Québec" et l'établissement d'un état de siège qui allait durer beaucoup plus longtemps que les quelques heures estimées, au début de cette intervention.

CHAPITRE 2 :

Blotti contre la petite table qui était collée sur les bancs, à gauche de la nef, l'apôtre André, faisant face aux otages étendus sur le plancher, semblait en pleine convulsion lorsque calmement, redressant la tête et lui jetant un regard amical, Alexandre lui adressa ces quelques mots :

- Mon ami Justin, tu te souviens de moi? Nous avons vécu "La Relève" ensemble à Saint-Hyacinthe, il y a plusieurs années. (*La Relève : Mouvement religieux catholique pour les adolescents. Elle est issue du Mouvement des Cursillo, et débute par une fin de semaine intensive.*)

Justin, sans répondre, le dévisagea longuement d'un air interrogateur et méfiant.

Son esprit se mit à voyager dans le temps...

Il se revoyait avec sa marraine, entrant par la porte arrière du chalet communautaire où se déroulerait la fin de semaine, tant attendue. Un membre de l'équipe d'animation s'emparait de son sac à dos et le conduisait au dortoir des garçons.

Justin se demandait encore s'il avait pris la bonne décision et si cette fin de semaine de "La Relève" était pour le rendre aussi heureux qu'on le lui avait promis. Chacun avait été invité par un compagnon ou une compagne (on les appelait parrains ou marraines) à venir vivre une fin de semaine d'amitié en gang. On leur avait promis des moments d'émotions "au bout" et des découvertes extraordinaires.

On peut dire qu'ils n'avaient pas menti...

En moins de 20 minutes, près d'une trentaine de participants étaient déjà arrivés tous excités et heureux de se retrouver entre "ados".

Le premier soir, consacré à l'accueil, avait pour but de faire connaissance avec les autres et de mettre tout ce beau monde en confiance. Ils étaient tous assis sur des coussins, disposés par terre, devant un foyer bien alimenté dont les flammes scintillantes créaient une atmosphère chaleureuse.

On se présenta, on chanta, puis très tard, le responsable du "weekend" envoya tout le monde se coucher même s'il était persuadé que cette bande d'adolescents, de 15 à 17 ans, ne dormirait qu'au petit matin, après avoir bavardé jusqu'à l'épuisement.

Debout pour le déjeuner vers 8 heures, autour de la table, ils avaient tous l'air de mort-vivant attendant le festin qui les ramènerait à la vie... À peine deux heures plus tard, les animateurs avaient de la difficulté à obtenir le silence de cette bande de "ressuscités" durant les témoignages qui précèdent chacun des ateliers.

Un premier témoignage les amena à prendre conscience de l'importance du don de la vie qu'ils avaient reçu. Le jeune adulte qui rendit ce témoignage n'était nul autre qu'un jeune prêtre, d'à peine 30 ans. Vêtu et parlant comme eux, n'eût été son âge, il aurait pu passer inaperçu parmi le groupe.

Il leur raconta, qu'il était né avec une malformation physique si importante, que sans l'intervention rapide des médecins et des dernières technologies médicales, il n'aurait pas survécu. Il dut, malgré tout, être hospitalisé à plusieurs reprises et se battre durant les dix premières années de sa vie afin de pouvoir fonctionner normalement. Selon lui, le cadeau de sa vie, il le devait à Jésus et c'est pourquoi il avait décidé de lui consacrer la sienne.

Lors de la table ronde qui suivit ce témoignage, chacun exprima ses commentaires et partagea son vécu

personnel, sauf Justin. Pour lui, ce fut le plus pénible de tous les partages de la fin de semaine... Ce premier exposé détermina, immédiatement, le type de participation qu'il aurait au sein de "La Relève", c'est-à-dire : minime et très courte.

Cette mini causerie avait éveillé en lui le souvenir d'une découverte terrible qu'il avait fait dans sa tendre enfance et qui allait modifier de façon permanente le cours de sa vie...

Sa mère qu'il avait adorée n'était qu'une menteuse et une ancienne prostituée.

Une nuit, alors qu'il n'avait qu'une dizaine d'années, Justin fut réveillé par les cris de son beau-père :

- D'où viens-tu dans cet état ?

Ayant beaucoup de peine à se maintenir sur ses jambes, la porte à peine franchie, sa mère s'était laissée glisser contre le mur vitré, du portique de l'entrée, avant de répondre :

- C'est pas aussi grave que cela en à l'air... On est sortie avec les filles pour fêter la fête de Julie et j'ai un peu trop bu...

Assise par terre, elle maintenait ses jambes écartées pour mieux tenir son équilibre. Vêtue de son uniforme, plutôt malpropre, après une dure journée de labeur, les cheveux défaits, elle avait l'apparence de la déchéance incarnée.

- Menteuse! Tu n'es qu'une trainée. Je savais bien que ton passé finirait par te rattraper un jour où l'autre. D'où viens-tu et avec qui as-tu couché ?

Justin, s'étant réveillé à cause des cris, était appuyé sur la rampe du balcon qui mène aux chambres de la maison et écoutait les larmes aux yeux, le drame qui se déroulait au pied de l'escalier...

- Tu n'as pas le droit de me dire des choses comme ça... Je n'ai jamais couché avec personne d'autre que toi depuis notre mariage... lui répondit-elle avec difficulté tellement son état d'ébriété était avancé. Puis elle s'étendit sur le plancher pour mieux cuver sa boisson.

À ce moment-là, Jacques entendit les pleurs de Justin à l'étage et réalisa subitement la gravité de l'incident pour l'enfant.

- Va te coucher! ta mère n'est pas bien. Elle couchera en bas cette nuit. Le ton était plutôt impératif et le garçon, déjà ébranlé par la gravité des propos entendus, se dirigea aussitôt vers sa chambre.

Le lendemain dès son réveil Justin se précipita au salon pour trouver sa mère. Il la découvrit plutôt dans la cuisine sanglotante, la tête appuyée entre les mains, au-dessus d'une lettre dépliée devant elle. Quand elle l'entendit venir, elle se tourna aussitôt vers lui et lui tendit les bras pour l'accueillir.

- Papa est parti et il ne reviendra plus, lui déclara-t-elle entre deux sanglots. J'ai trahi la confiance qu'il avait mise en moi... Mais dans sa lettre il dit qu'il t'aime de tout son coeur, de ne pas t'inquiéter et qu'il t'appellera d'ici quelques jours.

Ayant repris ses esprits et sachant qu'elle ne pouvait plus lui mentir, Carole lui raconta la partie cachée de sa vie dont elle aurait aimé en faire disparaître toutes les traces.

- Après la fuite de ton père naturel, toi et moi étant devenus une famille monoparentale, je n'arrivais pas à boucler les fins de mois avec mon petit salaire de serveuse. Après deux années de ce régime minable, afin de nous donner un niveau de vie normal, avec beaucoup de déchirement, j'ai dû accepter un autre boulot à plusieurs milles de la maison pour suffire à nos besoins.

Une fin de semaine par mois, je partais pendant 4 jours pour la Beauce et je travaillais comme serveuse dans un bar de danseuses nues pendant que tu te faisais garder par tes grands-parents. Ils ne l'ont jamais su. Ils croyaient que je partais pour remplacer une serveuse dans la cafétéria d'une compagnie minière du Nord du Québec pendant qu'elle revenait en ville pour voir les siens et se reposer. Je leur avais dit que la paie était excellente et que cela ne durerait pas très longtemps...

Regardant son garçon, les yeux pleins d'eau qui arborait une mine complètement défaite, elle ne put s'empêcher de fondre en larmes avant de poursuivre son récit.

- Petit à petit, mes compagnes de travail me poussèrent, sans que je m'en rende compte, à franchir les étapes qui m'amènèrent à danser nue, puis à vendre mon corps à des hommes, occasionnellement.

En entendant ce récit, l'enfant semblait perdre le souffle. Il avait mal et ça se voyait... Quand elle voulut le prendre dans ses bras pour le consoler, il la repoussa comme si elle avait la peste. Cependant, utilisant toute sa force d'adulte elle le retint contre elle pendant qu'elle complétait son histoire.

- Cette double vie dura pendant près de 4 ans avant que je ne rencontre Jacques qui n'était, à l'époque, qu'un client qui venait pour me voir danser. Il tomba follement amoureux de moi et fit tout ce qu'il pouvait pour

que je l'aime à mon tour. À peine 2 mois s'étaient écoulés avant qu'il ne me demande de laisser tomber cette double vie. Il quitta la Beauce, vint s'établir à Montréal et s'engagea comme tireur de joints avant de devenir entrepreneur par la suite.

Quand il fit ta connaissance, il proposa de m'épouser autant par amour pour moi que pour devenir ton père, car lui aussi était tombé amoureux de toi.

Faisant une pause, elle relâcha son étreinte et, l'éloignant d'elle en le tenant par les épaules le regarda les yeux pleins de larmes, en reprenant la parole :

- Pardonne-moi Justin, je t'aime tellement...

L'enfant n'entendait plus rien des paroles qu'elle prononçait... Oui, oui, se disait-il, en son for intérieur, tu m'aimes tellement que tu m'as menti durant toutes ces années et à cause de toi, je viens de perdre le seul père que je connaisse.

Les jours passèrent avant qu'il ne reçoive un téléphone de son père adoptif. Celui-ci voulait le rencontrer pour faire le point et pour l'inciter à quitter cette mère perverse qui n'arrivait pas à corriger ses penchants pour la luxure...

Justin avait si mal à l'âme, qu'il venait de faire un choix qui changerait le cours de sa jeune vie... Plus jamais, il ferait confiance à quelqu'un. Inconsciemment, il avait décidé que le don de la FOI qu'il avait reçu ne servirait, désormais, qu'à le protéger de ceux qui l'entouraient. Il décida de croire que tous ceux qu'ils côtoyaient n'étaient là que pour lui faire du mal.

Un jour, n'en pouvant plus, il fugua pour rejoindre son père adoptif, en laissant une lettre cruelle à sa mère.

“Quand tu liras ces mots, je serai loin d’ici avec le père qui m’a choisi et qui t’a donné tout son amour. Tu l’as trahi tout comme tu m’as trahi, moi aussi, durant toutes ces années remplies de ton mensonge horrible.

Je te déteste et je ne veux plus jamais te revoir.”

Elle était déprimée, depuis le départ de Jacques et des dégâts occasionnés par les aveux qu’elle avait dû faire à Justin... Ce petit mot devint la goutte qui fit déborder le vase et qui l’amena dans les heures qui suivirent, à se suicider en avalant presque tous les médicaments qu’elle avait dans sa pharmacie. Elle avait choisi de croire que la vie ne pouvait plus rien lui apporter de bon et qu’il valait mieux en finir tout de suite...

Voilà les premiers souvenirs qui, comme un éclair, lui revinrent à l’esprit quand il entendit ce nom de “La Relève ” sortir des lèvres d’Alexandre dans l’église.

Voyant qu’il n’était plus tout à fait là, doucement, Alexandre répéta les paroles prononcées qui n’avaient pas atteint leur but :

- Justin, tu ne te souviens pas de moi? Alexandre, nous avons partagé la même chambre pendant le camp de “La Relève ” et tu étais presque toujours assis à côté de moi lors des réunions au local...

Bien sûr que Justin se rappelait ce compagnon qui avait une vie presque parfaite : il avait un père et une mère qui l’aimaient profondément et qui lui avaient procuré tous les biens matériels que l’on puisse désirer. “Beau bonhomme”, il était populaire auprès des filles et pour finir, il excellait dans ses études... Qui peut oublier avoir croisé le chemin d’un individu pareil ? Il était même attentif aux malheurs de ceux qui l’entouraient! Dès qu’Alexandre avait découvert les malheurs qui meublèrent la vie de Justin, il avait essayé de l’aider à

voir la vie avec un regard de FOI en des jours meilleurs. Au CÉGEP, il avait tout fait pour l'éloigner des paradis artificiels que semblaient lui offrir les drogues... Oui, malgré les années, il se rappelait très bien celui qui s'adressait à lui. En dépit de la barbe, bien taillée, qui altérait un peu son visage, il arborait toujours un sourire radieux et des yeux noirs perçants, adoucis par ses sourcils arrondis.

- Oui, je te reconnais Alexandre, répondit-il nerveusement.

- Dis-moi Justin, que se passe-t-il? Pourquoi les policiers te cherchent-ils et qu'avons-nous à voir avec cette affaire?

- Tais-toi! et à l'avenir, appelle-moi, André. Je suis devenu un apôtre du Seigneur et ils veulent m'empêcher de poursuivre la mission que Dieu nous a confiée. Balayant, toujours, le dessus de leur tête avec son arme, il poursuivit en haussant le ton de deux coches et cria : "Vous êtes tous mes otages et c'est vous qui m'aidez à sortir d'ici, compris?"

Presque instantanément, chacun ressentit un frisson les envahir et avec des regards effrayés ils constataient, sans l'ombre d'un doute, qu'ils avaient affaire à un psychotique.

- Mon fils, s'entendit-il interpeller par la voix mielleuse du vieux curé, personne ne vous veut du mal, j'en suis persuadé. Ces policiers ne sont peut-être pas ici pour vous. Peut-être cherche-t-il quelqu'un d'autre... Laissez-moi aller leur parler. Je vous jure que je ne me sauverai pas.

Pendant qu'il disait ces mots, péniblement, le pauvre vieillard essayait de se relever afin de faciliter la discussion qui devenait invivable dans la position

couchée qu'il leur avait imposée.

- Taisez-vous tous et couchez-vous immédiatement, vous m'entendez?

Voilà la seule réponse que reçut le religieux à ces paroles qu'il avait voulu apaisantes pour ce pauvre malade en pleine crise de délire paranoïaque.

- Apôtre André, reprit aussitôt Alexandre (tout en jouant le jeu de Justin) écoutes, nous avons de la difficulté à respirer coucher par terre, pouvons-nous au moins nous assoir, je t'en prie?

- Allez-y, mais ne faites pas de gestes stupides où je vous abats comme des chiens.

Sachant qu'il devait absolument calmé leur geôlier, Alexandre poursuivit la conversation, en prenant soin de peser chacun de ses mots, comme s'il marchait sur des oeufs :

- André, tu me connais et tu sais bien que je suis ton ami. Laisse-moi t'aider, je t'en prie. Ces gens ne t'ont fait aucun mal et je sais que tu ne leur veux pas de mal non plus. Écoutes, peut-être que M. le curé a raison et que les policiers ne sont pas là pour toi.

Alexandre avait vu juste, l'apôtre André semblait se calmer un peu en entendant ces paroles qui provenaient d'une voix qui lui était familière.

- Si tu me le permets, je vais me rendre lentement jusqu'à la porte principale et arrivé là, je pourrai parler aux policiers à travers la porte afin de savoir qui ils cherchent. Je suis sûr que ce n'est pas toi et qu'ils te laisseront partir. Qu'en penses-tu?

Survolant l'espace de son regard, on aurait dit

qu'il analysait la proposition que son ami venait de lui faire. Peut-être qu'Alexandre et le curé avaient raison, peut-être avait-il paniqué trop vite et qu'on cherchait quelqu'un d'autre... Après tout, personne ne l'avait vu cambrioler... Enfin, que risquait-il en envoyant un éclaireur qu'il connaissait auprès des policiers pour vérifier qui il cherchait? Rien ! D'ailleurs il pouvait le surveiller facilement et si ce dernier essayait de s'évader il avait son pistolet pour réagir rapidement.

- Lève-toi! Dirige-toi tranquillement vers le côté où se trouvent les pentures de la porte. Je te préviens, si tu vas vers les poignées, je te tire dessus sans avertissement. Quand tu seras arrivé, tu étendras les bras, très haut, au-dessus de ta tête. Tu t'appuieras sur la porte avant de frapper avec tes mains pour attirer l'attention des flics. Je te donne 3 minutes pour leur parler et tu reviens. T'as compris? Trois minutes, pas une de plus et tu reviens.

Alexandre venait de marquer un point; Justin était en train de reprendre confiance en lui. Cela facilitera les négociations, si négociations il devait y avoir...

Se mettant debout il commença sa marche en s'éloignant, du groupe. Le négociateur ne se doutait pas un instant de la tournure que prendraient subitement les événements...

Pendant qu'il avançait dans l'allée et que Justin surveillait son avancée vers l'arrière de l'église, l'un des otages aux cheveux gris observait attentivement, le présumé apôtre du Seigneur...

Ce septuagénaire, ancien militaire, avait été officier dans le 22e régiment pendant plus de 25 ans. Il avait participé à plusieurs manœuvres et avait appris à réagir rapidement à des situations d'urgence mettant en danger la vie de ses troupes. En quelques secondes, il

venait de créer un scénario, digne d'un film policier de premier ordre: pendant que le jeune blanc-bec qui les avait pris en otage portait toute son attention sur le porte-parole en marche, il se faufilerait, discrètement, à travers ses compagnons d'infortune pour se rapprocher du criminel. La distance réduite lui permettrait de mieux s'élaner pour jeter le bandit par terre et l'effet de surprise lui procurerait, assurément, la balance des forces requises pour le désarmer.

Assis à côté de son épouse, il tenta avec son regard et quelques gestes discrets de lui faire comprendre ce qu'il s'appêtait à faire. Elle le regardait effrayée et essayait de le dissuader de faire quelques tentatives que ce soit, par des signes de tête négatifs. Cependant, rien ne pouvait plus l'arrêter. Sa décision était prise et il se mit à se glisser à travers les rangs de ces aînés qui avaient peine à se tenir assis par terre, eux dont l'âge avait fait disparaître toute flexibilité de leur vieux corps. Tous le regardaient avec inquiétude et essayaient, tant bien que mal, de camoufler le déplacement du soldat. Ils avaient une peur instinctive, des risques qu'ils couraient si leur gardien s'apercevait du stratagème.

Il parvint à rejoindre le premier rang sans se faire remarquer. Justin avait les yeux rivés sur Alexandre qui était presque rendu au centre de l'église. Il était à près de 3 mètres de la cible, mais il devait changer de position pour mieux s'élaner. Il essaya de se mettre accroupi avec beaucoup de peine et de misère. Ce ne fut malheureusement pas sans attirer l'attention de celui qui les retenait captifs qu'il y parvint finalement... Constatant ce fait, sans plus d'hésitation, le vieil attaquant se jeta sans plus attendre sur sa victime. Projeté au sol par celui qui lui plongea dessus maladroitement, Justin en voulant atténuer sa chute déclencha accidentellement le pistolet qu'il tenait en main.

Le coup de feu, dans cette pièce immense, éclata comme un coup de tonnerre et en écho, tous lâchèrent des cris effroyables qui surlignèrent le drame qui se déroulait.

Alexandre se retourna instantanément pour apercevoir le corps du soldat qui tombait, aux pieds de Justin pour ensuite rouler par terre, accompagné d'un hurlement indescriptible. Il se mit à courir vers le blessé pendant que l'apôtre effrayé constatait en reculant ce qui venait de se passer. Tremblant de tous ses membres il cria aux témoins de la scène :

- Je... je...je n'ai pas fait exprès... Je n'ai pas tiré... Le coup est parti tout seul quand j'ai frappé le sol... Pendant qu'il articulait ces paroles, se sentant menacé à nouveau, il pointait son arme sur tout un chacun.

Alexandre, le vieux curé et la femme du militaire se précipitèrent auprès du blessé pendant que l'on entendait le bruit d'une porte que l'on entrouvre à l'arrière de l'église.

Justin se remit debout comme si un ressort l'avait projeté et hurla aussitôt à l'endroit de ceux qui bougeaient la porte :

- Si vous ouvrez cette porte, je les tue tous! Et encore une fois pour donner force à ses affirmations, il tira dans le jubé.

Les portes se refermèrent aussitôt.

Penché sur le corps qui gisait par terre, Alexandre constata très vite que la blessure était grave et que chaque minute comptait pour maintenir le blessé en vie.

- Justin, je sais que tu ne l'as pas fait exprès,

mais cet homme est sérieusement blessé et si on ne peut pas le soigner tout de suite, il va mourir. Comme pour appuyer encore plus les paroles qui venaient d'être dites, la pauvre épouse agenouillée au chevet de son conjoint rugit de douleur en lâchant un "Non..." qui fit écho dans le lieu de culte habituellement silencieux.

- Laisse-moi l'amener sur le perron et laisse-le sortir avec sa femme. Tu as encore tous ces gens et moi comme otages, lui dit-il en pointant les pauvres vieux qui n'osaient plus faire autre chose que de pleurer. Je reviens aussitôt que je l'aurai déposé sur le perron, avec l'aide de sa femme, afin qu'il puisse être soigné.

- Je vous en prie, je ne veux pas qu'il meure... balbutia presque imperceptiblement l'épouse de l'agonisant...

CHAPITRE 3 :

Pendant ce temps, à l'extérieur, le branle-bas de combat avait commencé depuis l'appel à la rescousse du "Groupe d'intervention". (Escouade spéciale dont la mission première est d'assurer la sécurité d'un périmètre lors d'une prise d'otage ou d'une personne barricadée.)

Tous les médias étaient au rendez-vous et filmaient, sans arrêt, les moindres mouvements et rebondissements qui faisaient partie de cette tragédie.

Les téléspectateurs purent voir, en direct, l'arrivée du "Poste de commandement mobile". Ils apprirent, du commentateur, que c'est à partir de cet autobus de 13 mètres de longueur, aux armoiries de la Sûreté du Québec, aménagé en bureau pour le responsable des opérations et de son personnel, que toutes les décisions seraient prises.

Ils virent également apparaître, dans le ciel, l'hélicoptère de la "Patrouille aérienne". Elle remplaça dès son arrivée, celles des médias qui se virent expulsés de l'espace aérien, sans autre forme de procès. Le pilote et son assistant étaient mandatés à titre d'observateurs des lieux. Ils pouvaient ainsi, 24 heures par jour, grâce à leur appareil de vision nocturne, surveiller tous les mouvements extérieurs autour du périmètre dressé et aviser immédiatement le "Poste de commandement mobile" de tout changement.

On avait, aussi, dès le début de la prise d'otage, réquisitionné un camion d'incendie et une ambulance au cas où, comme c'est souvent le cas dans de telles circonstances, il y aurait des blessés et des dommages.

On peut dire que tout était près pour faire face à cette situation d'urgence.

Personne ne se doutait de l'ampleur du drame qui

allait naître de cet incident et qui allait bientôt bouleverser la vie de millions de catholiques autour du monde...

L'escouade tactique fut déployée minutieusement et dans les minutes qui suivirent son entrée en service, elle occupa des points stratégiques tout autour de l'édifice.

Tapis derrière des autos qui se trouvaient sur les lieux, ainsi que derrière les arbres, arbustes et statues qui complétaient l'aménagement paysagé de l'église, les policiers spécialisés n'attendaient plus que les ordres pour entrer en action.

Le sergent Dubois qui avait occupé le poste de commandement jusqu'à l'arrivée du "Groupe d'interventions » ne se fit pas prier pour remettre son autorité dans les mains du capitaine Gérald Lemieux de l'Escouade tactique. Malgré sa longue expérience, il n'avait jamais eu à faire face à une prise d'otages et encore moins à une qui se tenait dans une église.

- Capitaine Lemieux, avait-il annoncé en se présentant comme le nouveau commandant, dès son arrivée.

- Bonjour capitaine! Je suis le sergent Dubois et c'est moi qui dirigeais les opérations en attendant que votre équipe prenne la relève. Permettez que je vous trace un portrait de ce qui s'est passé depuis mon arrivée vers 8 h 30 ce matin.

En quelques mots, il lui raconta comment une arrestation banale s'était transformée, sans préavis, en prise d'otages. Il lui fit rapport de leur intrusion dans l'église et de l'accueil qu'ils avaient reçu dès qu'ils eurent franchi les portes.

Non, il ne savait pas combien de malfaiteurs

composaient le groupe, n'ayant pu apercevoir le ou les tireurs embusqués derrière des meubles de la nef.

Oui, il croyait que la voix entendue, qui lui avait crié des ordres, appartenait à un désaxé sous l'emprise de la peur.

Non, il n'avait pas eu le temps de compter le nombre exact d'otages, mais il était persuadé qu'il y en avait une douzaine, dont la grande majorité faisait partie de l'âge d'or.

Il terminait ses réponses aux questions du capitaine, quand ils entendirent la détonation qui, amplifiée par la grande salle de l'église, fit sursauter tout le monde.

Les badauds et les journalistes reculèrent instantanément et se tapirent derrière les véhicules répartis un peu partout dans la rue.

Les 2 officiers et les policiers sautèrent sur leurs armes et les pointèrent instinctivement vers les quelque 30 ouvertures du bâtiment.

Tous entendirent les cris que poussèrent les otages d'une seule voix, puis ce fut le silence.

Les questions surgirent immédiatement dans l'esprit des observateurs et tous les commentateurs des médias présents commencèrent à broder un scénario plausible pour leurs auditeurs. Certains amenèrent l'hypothèse d'une mini explosion, tellement le bruit avait été fort, tandis que la majorité privilégiait le coup de feu.

À peine 30 secondes furent nécessaires avant que le capitaine ne saisisse un porte-voix pour essayer de communiquer avec les gens qui se trouvaient à l'intérieur du lieu encerclé. D'une voix aussi calme que

possible, il s'adressa à eux, dans ces mots :

- Quel est ce bruit que nous venons d'entendre? Que se passe-t-il à l'intérieur? Envoyer quelqu'un pour discuter avec nous. Nous avons besoin de savoir ce que vous désirez. Vous m'entendez?

Tout en parlant de la sorte, l'officier, avec des gestes codés, donnait ordre à un de ses subalternes, habillé des pieds à la tête d'un habit de protection, de s'approcher de la porte pour y installer un système d'amplification portatif, ultra sophistiqué, qui servirait à entendre ce qui se passait à l'intérieur. À peine le système installé, le capitaine put entendre dans son casque d'écoute les mots qui suivirent, prononcés par Alexandre :

- Justin, je t'en supplie pour la deuxième fois, laisse-moi amener cet homme et sa femme à l'extérieur avant qu'il ne soit trop tard et qu'il ne meurt par négligence.

Entendant ces mots, l'officier donna ordre à un de ses hommes de prévenir les ambulanciers de s'approcher immédiatement avec civière et appareils d'urgence et de se préparer à intervenir dans les minutes qui allaient suivre.

Justin reprenant lentement possession de ses facultés cria aux autorités policières :

- On vous amène un blessé et sa femme. Ramassez-le et éloignez-vous de la porte. Je vous surveille... N'essayez pas d'entrer, car il y en aura beaucoup d'autres qui devront être soignés. Je vous aviserai plus tard de ce que je désire.

Alexandre avait à peine entendu les paroles, prononcées par Justin, qu'il se pencha pour soulever la

victime dans ses bras et se dirigea vers la sortie, accompagné de la pauvre dame qui ne cessait de pleurer sur le destin cruel qui venait de frapper son mari.

Pendant que s'élançaient les ambulanciers vers le parvis de l'église, pour accueillir le blessé, Lemieux se tournant vers le sergent Dubois lui demanda :

- Est-ce la même voix que vous avez entendue? Est-ce la même qui vous a donné des ordres?

- Oui, tout à fait, répondit le sergent tout en faisant signe de la tête pour appuyer ses dires.

- Alors, il n'y a probablement qu'un seul individu responsable de cette prise d'otage, étant donné qu'à part le demandeur de soin pour le blessé, nous n'avons entendu aucune discussion avant que la décision ne soit prise de laisser sortir le blessé et sa femme. Qu'en pensez-vous?

- Je crois que vous avez raison, même si je ne saurais le certifier, car lorsqu'il nous a chassés de l'église il a dit : "laissez les portes intérieures ouvertes afin qu'on puisse vous entendre". Ce qui voulait peut-être sous-entendre qu'ils étaient 2 ou 3.

- Amenez-moi l'écritoire au P.S. (plus sacrant) lança-t-il en se retournant aussitôt vers le policier le plus près de lui.

Toujours aux aguets et prêt à réagir au moindre commandement, quelques secondes à peine s'étaient écoulées avant que le commissionnaire soit de retour et que le capitaine n'eusse écrit un message sur le petit tableau. Puis sans attendre, il l'envoya auprès des ambulanciers. Ce dernier arriva sur le perron au moment où la femme du blessé ouvrait la porte pour faire place au porteur de son mari.

Alexandre déposant le corps par terre, jeta un coup d'œil rapide sur les lieux. C'est alors qu'il constata, avec étonnement, l'ampleur des opérations déployées pour les aider et qu'il put lire le message qui lui était destiné... Avant de revenir à l'intérieur et de refermer la porte, comme le lui ordonnait l'apôtre André qui menaçait d'abattre quelqu'un d'autre s'il ne n'exécutait pas tout de suite, discrètement avec sa tête, il répondit oui à la question: "Est-il tout seul?"

Le blessé respirait à peine... Il avait laissé une trace de sang assez large pour qu'on puisse retracer le chemin qu'il avait parcouru pendant que ses signes vitaux se préparaient à témoigner de la gravité de son état. Les ambulanciers constatèrent rapidement que l'heure n'était plus aux questionnements :

- Donne-lui de l'oxygène pendant que je prends sa pression et remplace le tissu qui sert de compresse par un nouveau pansement, lança le chef des ambulanciers en installant le brassard autour du bras gauche du blessé.

- S.V.P. madame, éloignez-vous quelques minutes, pendant que nous lui donnons les premiers soins, reprit-il en poussant délicatement celle qui ne voulait pas lâcher son mari une seule seconde.

Quand il enleva le morceau de chemise qui servait à faire pression sur la blessure, le second ne put s'empêcher de s'écrier à l'endroit de son chef :

- La coulée de sang est énorme, mais on dirait qu'il n'y a plus de pression pour l'expulser...

- Tu as raison, sa pression est presque nulle et le pouls est à peine perceptible nous sommes en train de le perdre.

Tout en prononçant ces mots, enjambant le militaire il commença immédiatement les techniques de réanimation.

La pauvre femme, qui avait tout entendu, voyait “Le Dernier Passeur” se rapprocher inexorablement de son mari. Elle se mit à prier Dieu en se rappelant les paroles d’une chanson que chantait Édith Piaf : “Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Laissez-le-moi encore un peu, mon amoureux! Un jour, deux jours, huit jours... Laissez-le-moi encore un peu, à moi...”

En quelques minutes tous les efforts possibles furent entrepris pour essayer de sauver la vie du vieux militaire, mais la balle dans sa trajectoire avait perforé mortellement le cœur ainsi que le poumon droit.

L’ambulancier en chef se tournant vers celle qui pleurait en les regardant impuissante face au destin, lui annonça tristement :

- Désolé! nous ne pouvons pu rien faire, il est déjà trop tard.

- Oh, non! Mon Dieu, pourquoi? Pourquoi? Lâcha-t-elle en se penchant sur le corps inanimé.

Pendant qu’un moment de silence inattendu s’installait sur cette scène de souffrances comme par besoin, la foule se resserrait. Les gens appuyés, les uns sur les autres, ne formaient plus qu’un immense bloc humain uni pour témoigner leur support à la nouvelle veuve.

Au même moment où se déroulaient ces évènements, des milliers de téléspectateurs purent être témoins du drame qui venait de se vivre aux portes de l’église de La Résurrection. Plus de cinq chaînes de télévision étaient sur place et avaient commencé leur

reportage en direct depuis plus de 20 minutes. Les reporters, certains les larmes aux yeux, décrivaient tant bien que mal ce qui venait de se passer.

Depuis plus d'une demi-heure, les mêmes images passaient en rafale à la télévision alors que Valéry, qui se trouvait chez ses parents, les aperçut pour la première fois en entrant dans la cuisine pour préparer son petit déjeuner. Sur le coup, rien de particulier n'attira son attention. Saluant sa mère, qui regardait la télévision ainsi que son père qui feuilletait son journal sans trop d'intérêt, elle se dirigea vers le comptoir pour se faire des "toasts" et se versa une tasse de café avant de les rejoindre.

À peine assise, sa mère attira son attention vers la télévision en lui déclarant :

- N'est-ce pas terrible, il se déroule actuellement une prise d'otages à l'église de La Résurrection et on vient tout juste d'assister à la mort d'un paroissien sur le perron de l'église. Il semblerait qu'il a été abattu avec un pistolet. Un des otages est venu, accompagné d'une femme, déposer le corps du monsieur avant de retourner à l'intérieur où, apparemment, il y a une vingtaine d'autres personnes qui sont retenues prisonnières par un malade mental.

Tout en tournant son regard vers la télévision, le père de Valéry ne put s'empêcher de déclarer :

- Ne dis pas cela, Jeanne, personne ne sait encore s'il s'agit d'un seul individu ou d'un groupe et encore moins d'un malade mental...

- On sait bien, tu dis toujours le contraire de ce que je dis, lança-t-elle à son mari.

- Je ne dis pas le contraire, je ne fais que rectifier

ce que tu viens de dire.

- Papa, maman, S.V.P. pourriez-vous cesser ces petites chicanes, on dirait que vous n'avez que cela à faire, vous surveiller continuellement pour prendre l'autre en défaut.

- Attends, un jour tu seras à la retraite, toi aussi, et tu verras que ce n'est pas de tout repos de vivre 24 heures par jour avec son conjoint, répondit-il ironiquement, à sa fille adorée, pendant que sa mère reprenant la parole s'écria :

- Regarde Valéry ils recommencent le reportage. Dans le ton de sa voix, on pouvait lire l'inquiétude, comme si elle avait voulu l'informer de quelque chose et qu'elle n'arrivait pas à l'extérioriser, tellement cela lui était difficile à admettre...

- Nous vous rappelons que se déroule, depuis 8 h 30 ce matin, une prise d'otages à l'église de La Résurrection, située dans le quartier Mac Donald. Une personne a déjà perdu la vie. Victime d'une balle qui lui a traversé le cœur et le poumon droit. Nous rejoignons immédiatement Sébastien Leroux notre reporter qui se trouve sur les lieux depuis les premières minutes de l'évènement et qui nous fournira un peu plus de détails. Dites-moi Sébastien, en quelques mots, au bénéfice de nos téléspectateurs, pourriez-vous nous faire le résumé de ce qui s'est passé depuis votre arrivée ce matin à l'église de La Résurrection.

- Bien sûr, Julie. Selon plusieurs témoins, vers les huit heures ce matin une auto de police arriva bruyamment sur les lieux tous clignotants allumés. À peine débarqués, les policiers se dirigèrent vers la porte de l'église et tentèrent d'y pénétrer. Constatant que celles-ci semblaient barricadées, ils appelèrent pour avoir du renfort, se doutant bien que quelque chose d'anormal était en train de se dérouler à l'intérieur de la maison de

prière. Quelques minutes plus tard, toujours selon les gens qui étaient présents, deux autres voitures arrivaient sur les lieux avec à bord 4 nouveaux policiers pour prêter main-forte aux premiers arrivés. Si vous le permettez, je vais vous faire entendre le témoignage de 2 de ces témoins que j'ai recueilli il y a quelques minutes.

Pendant que le reporter introduisait les témoignages qu'il avait recueillis, on pouvait apercevoir, à l'écran, les premières images filmées par le caméraman se trouvant à l'intérieur de l'hélicoptère de reportage, avant que celle-ci ne fût expulsée des lieux circonscrits. La caméra faisait voir où se situait l'église et quelques zooms sur l'édifice attisaient la curiosité des fouineurs sur ce qui se passait à l'intérieur. Finalement, une vue aérienne panoramique, sur les immenses portes, préparait la suite dramatique du reportage.

L'interview terminé, le reporter reprenait, sans attendre :

- Comme en ont témoigné les personnes interrogées, vous avez pu constater que la journée a bien mal commencé pour les fidèles participants à la messe du matin de cette paroisse. À son arrivée, le sergent Dubois de la sûreté municipale, après avoir, essayé à son tour d'ouvrir les portes sans succès, ordonna un examen rapide de ces dernières. Constatant que l'obstruction ne semblait venir que d'un petit morceau de bois, il ordonna immédiatement à son groupe d'attacher un câble aux poignées des portes pour, tout en tirant, les forcer à ouvrir grâce aux efforts déployés. Il eut à peine le temps de pénétrer avec ses hommes à l'intérieur et de constater la présence de plusieurs personnes étendues sur le plancher de la nef, qu'une voix lui ordonna, tout en tirant un coup de feu, de se retirer s'il ne voulait pas qu'il tue tous les gens gisant sur le sol.

Le reporter terminait ces paroles pendant qu'une vidéo, prise du haut d'un édifice voisin, faisait voir une

partie des véhicules et des troupes déployées pour faire face à la situation ainsi que l'hélicoptère des forces de l'ordre survolant le périmètre établi. Poursuivant son reportage, il décrivit, image à l'appui, ce qui venait de se passer :

- Vous savez Julie, le plus triste dans tout cela, est que l'on compte déjà un mort à cette prise d'otages.

- Sébastien, dites-nous, comment cela a-t-il pu se produire... Y a-t-il eu provocation de la part de la police ? Connait-on l'homme qui fut abattu et qui agonise aux pieds des ambulanciers?

- Cette scène pénible s'étant produite, il y a à peine 5 minutes, nous n'avons pu en apprendre plus pour l'instant. Cependant, un porte-parole de la Sûreté du Québec doit faire un point de presse dans les minutes qui suivent et je pourrai sûrement vous en dire un peu plus long lors de ma prochaine intervention. Ici, Sébastien Leroux pour le réseau de nouvelles LCN.

Reprenant l'antenne, la commentatrice poursuivait le reportage, pendant que l'on reprenait, incessamment, le vidéo montrant l'une des otages ouvrant la porte de l'église afin de permettre à l'homme qui portait le blessé de le déposer sur le perron pour qu'il puisse recevoir des soins que, maintenant, l'on savait inutiles.

Dès qu'apparurent les premières images du vidéo montrant l'homme qui portait le blessé, Valéry se sentit faiblir... Puis quand la caméra fit un gros plan sur les personnages principaux, elle reconnut, sans l'ombre d'un doute, celui qu'elle aimait du plus profond de son être. Subitement, son cœur se mit à battre la chamade comme si elle faisait une crise de tachycardie. Ses yeux ne quittaient plus l'écran du téléviseur, pendant que sa tête faisait de petits signes négatifs et que sa main remontait

à son visage pour en couvrir la bouche en signe de désarroi. On aurait dit qu'elle espérait que la reprise puisse démentir ce que ces yeux venaient de lui montrer.

Sa mère, déjà informée, grâce à un premier visionnement, et son père, surpris, eurent tôt fait de se rapprocher d'elle, ayant, eux aussi, reconnu le personnage du bon samaritain.

- Maman, papa, vous avez vu? dit-elle enfin, lorsqu'elle ouvrit la bouche, c'est Alexandre qui transportait le corps du monsieur sur qui on a tiré? Que fait-il là? Fait-il partie des otages ou agit-il comme négociateur? Ils ne l'ont pas dit, n'est-ce pas maman ? Il faut que j'y aille. Il est peut-être en danger...

- Mais voyons, Valéry, s'écria sa mère tout inquiète, que pourras-tu faire de plus? Il y a plein de policiers et de gens spécialisés pour ce type d'urgence. De plus, ils ne te laisseront pas approcher, c'est bien trop dangereux. Instinctivement, tout en prononçant ces paroles, elle avait pris sa fille dans ses bras comme pour la protéger.

- Maman, je dois y aller, je le sens. Je l'aime... déclara-t-elle les larmes aux yeux... Je ne peux pas rester ici à ne rien faire pendant qu'il risque sa vie.

Le père de Valéry s'éloignant un peu, pris ses clefs d'auto sur le bahut et se dirigeant vers la porte, lui tendit doucement, sous l'œil courroucé de son épouse :

- Vient ma fille, je t'accompagne. Puis s'adressant à sa femme, il reprit :

- Tu n'aurais pas voulu faire autrement, si la même chose nous était arrivée, il y a 30 ans... Elle sera bien prudente, n'est-ce pas? lança-t-il en direction de Valéry, comme pour se rassurer lui-même. Puis,

s'approchant de son épouse, il lui donna un baiser avant de se diriger vers la porte qui menait à son automobile tout en lui déclarant :

- Maman (c'est ainsi qu'il l'appelait quand elle se faisait du souci), ne t'inquiète pas inutilement, je suis sûr que tout va bien se passer et qu'on sera de retour dans peu de temps.

Rapidement, Valéry embrassa sa mère, puis emboitant le pas à son père elle se retrouva, en moins de deux, assise au côté de celui qui une fois de plus serait présent à ses côtés lors d'un moment difficile de sa vie...

CHAPITRE 4 :

Alexandre, remontant la Grande Allée pour revenir vers le groupe, se demandait comment il pourrait s'y prendre pour ramener Justin à la raison.

Que s'était-il passé, depuis leur dernière rencontre, pour que la police en vienne jusqu'à se sentir obligé de l'arrêter dans une église? Maintenant, il n'y avait plus aucun doute dans son esprit, c'était bien Justin que l'on cherchait. Était-il devenu un véritable meurtrier? Il en doutait... Il était si nerveux et devenu si émotif après l'accident mortel, que ce n'était sûrement pas un criminel d'habitude. Pourquoi tenait-il à se faire appeler l'apôtre André? Quelle mission croyait-il que le Seigneur lui avait confiée ?

Il sentait qu'il devait connaître ces réponses... Sa vie et celles de ses compagnons en dépendaient.

- Que se passe-t-il à l'extérieur? Le vieux va-t-il s'en tirer? Y a-t-il un médecin pour le soigner? Qui est là? Lui demanda nerveusement l'apôtre André, au moment où Alexandre traversait la balustrade.

- Il y a plein de monde. Je ne sais pas si le monsieur va s'en tirer, mais 2 ambulanciers se sont avancés pour l'aider dès que je suis arrivé. D'après ce que j'ai pu entrevoir, il y a la police municipale, une escouade spéciale armée jusqu'aux dents, une couple d'ambulances, les pompiers et une foule de caméras. Cela ressemble à un véritable état de siège.

- Oh! merde, s'écria-t-il quand il entendit cette description tout en se passant la main dans les cheveux comme s'il voulait se les arracher.

Tout en s'assoyant par terre devant le groupe, afin de faire sentir à Justin qu'il respectait son autorité Alexandre reprit la parole :

- Écoute, apôtre André, je crois que s'il y a tant de monde à l'extérieur c'est que les vies de plusieurs personnes sont en danger. Je suis persuadé que cette prise d'otages ne faisait pas partie de la mission que le Seigneur t'a confiée. Est-ce que je me trompe?

- Non. Bien sûr que non! répondit-il pendant que les membres de l'audience apeurés essayaient toujours de se trouver des positions plus confortables.

- Justin, je me doute que la vie n'a pas été facile pour toi depuis qu'on s'est perdu de vue. Raconte-moi un peu ce qui t'es arrivé et comment Dieu t'a confié ta mission, qui sait, peut-être que je pourrais t'aider à l'accomplir.

Alexandre savait que les gens aiment se raconter et qu'en racontant sa vie et ses malheurs la plupart retrouvent une certaine sérénité. (N'est-ce pas un peu le jeu des séances de psychanalyses?)

Pressé de répondre à plusieurs petites questions qui ne nécessitaient qu'un "oui" ou un "non", comme réponse, Justin finit par livrer son histoire à son ancien compagnon. Oubliant ses otages pour quelques instants, son arme ne pointa plus personne et la tension baissa d'un cran, puis, quand Alexandre, tout bonnement, lui demanda de parler de "La Mission Divine", on aurait juré qu'il venait de toucher à un bouton d'alarme. En quelques secondes, tout le calme qui venait de s'établir disparu spontanément... L'apôtre André réapparut du fond de celui qui avait été baptisé Justin et il s'élança aussitôt dans un discours plus ou moins cohérent...

- Dieu en a assez de cette église hypocrite qui prêche la pauvreté, tout en vivant dans la richesse... Le Christ n'en peut plus de la voir s'éloigner des chemins qu'il a tracés il y a deux mille ans... Grâce à nous, ses disciples du vingt et unième siècle, Il va la démolir pour

faire place à une nouvelle communauté qui saura ramener les vraies valeurs...

Alexandre et le groupe entier frémirent aux paroles prononcées. Elles étaient tellement imbibées de haine et de violences, qu'elles laissaient sous-entendre que des actes terribles étaient en préparation.

- Dis-moi, comment Dieu va-t-il s'y prendre?

- On va démolir un des plus gros temples de l'Église catholique... On va donner un exemple, bien concret, pour que le pape et son église comprennent bien ce que Dieu ne veut plus. Je te jure que cela changera entièrement le visage de cette église de parvenus et qu'elle en ressortira grandie !

- Qu'est-ce que tu veux dire par "démolir un des plus gros temples de l'Église catholique"?

- On va le faire sauter ! Pas une seule pierre ne reposera sur celle qui lui sert de support présentement. Rien! tu entends, rien! ne subsistera à l'explosion.

Oh! mon Dieu, pensa Alexandre, mais il est complètement malade. Il parle en disant on... Donc, ils sont plusieurs...

- Qui, quand et où allez-vous faire ça? lui lança-t-il spontanément sans trop réfléchir aux effets que ses paroles auraient sur son interlocuteur.

- Bientôt et tout près d'ici, mais ça, ça ne te regarde pas, reçut-il aussitôt comme réponse d'un être qui redevenait de plus en plus méfiant.

- Tu as raison, Justin, mais comment pourras-tu accomplir "Ta Mission» si tu ne peux pas sortir d'ici? Laisse-moi t'aider. Si tu autorises ces gens à partir et que

tu ne gardes que moi comme otage, je suis sûr que je peux arriver à te procurer un véhicule et qu'ils te laisseront partir avec moi. Quand on sera éloigné, tu pourras me faire descendre, où tu voudras, et ainsi tu pourras accomplir ta mission. Tu sais mon ami, je sais ce que c'est que de recevoir un appel pour réaliser une "Grande Mission". Oh! La mienne n'est pas aussi grande que la tienne, mais, moi aussi, je l'ai reçu de Dieu, j'en suis persuadé.

Alexandre était persuadé qu'en se proposant comme un allié et qu'en prenant du temps pour lui raconter son aventure, il arriverait peut-être à calmer Justin et à découvrir un peu plus de détails sur l'attentat qui se préparait.

Pendant qu'il essayait de raisonner le preneur d'otage et de l'amener à relâcher les prisonniers, à l'extérieur, on essayait d'identifier tous les personnages présents dans l'église afin de mieux gérer les gestes à poser.

On savait, maintenant, grâce à la réponse du bon samaritain qui avait transporté le blessé, qu'il n'y avait qu'un seul ravisseur.

L'interrogation post-événement de la récente veuve, leur permis d'apprendre :

- premièrement, que son mari avait été tiré accidentellement en tentant une manœuvre dangereuse
- deuxièmement, qu'il restait onze otages, dans l'église, incluant le curé
- troisièmement, que le bandit ne possédait, selon toutes les apparences, qu'un seul pistolet sans compter les armes récupérées suite à l'intervention manquée des policiers

- quatrièmement, que Justin se faisait appeler l'apôtre André

- cinquièmement, qu'il semblait complètement déconnecté de la réalité.

et finalement, qu'il avait parlé d'une mission que Dieu lui aurait confiée!

- Capitaine Lemieux, voici les renseignements que vous m'avez demandés.

Saisissant les pages que lui tendait le représentant de la police municipale, il jeta un coup d'œil rapide sur l'information reçue. La première page traçait le profil de Justin Duquet :

- Né en 1977, il eut des démêlés avec la justice dès son adolescence. Sa mère s'était suicidée quand il avait 10 ans. Il fut arrêté la première fois quand il avait 16 ans pour un vol à l'étalage. Pendant les 2 années qui suivirent, il revint régulièrement devant le tribunal de la jeunesse pour des vols mineurs qui selon toute probabilité, lui servait à défrayer la drogue nécessaire pour sa consommation personnelle. Quelques années ont passé sans incident connu. De retour devant les tribunaux, il fut condamné à la prison à 2 reprises pour vol de petits commerces dont plusieurs dépanneurs. On était persuadé qu'il était entré pour de bon dans le tourbillon infernal de la drogue. Puis, il y a un peu plus d'un an, suite à un témoignage inattendu, il fut déclaré non coupable d'une accusation de vol de dépanneur. Depuis ce temps, plus rien n'était venu entacher son dossier. On espérait qu'il avait retrouvé le droit chemin.

Le sergent Dubois constatant que le capitaine avait terminé sa lecture compléta les renseignements en disant :

- Il y a 2 jours, pendant que la caméra de surveillance d'un guichet automatique filmait un individu, portant un masque à l'image d'Elvis Presley, en train de commettre son méfait, une autre caméra de surveillance, située à l'extérieur, avait filmé un homme appuyé sur le côté de la porte qui semblait faire le guet. Dès que les constats d'usage furent terminés, de retour au poste l'inspecteur effectua quelques recherches dans le fichier central du Québec à l'aide du dépisteur électronique. Quelques minutes plus tard, ce dernier avait sélectionné la photo de Justin Duquet comme une photo jumelle de celle du guetteur. Ce matin, deux de mes policiers, patrouillant à pied dans le quartier, ont croisé Justin Duquet au moment où il entamait son ascension vers le parvis de l'église. Croyant reconnaître le guetteur, ils accélèrent le pas vers leur auto, stationnée à quelques coins de rue de l'église, pour vérifier, le plus tôt possible, la photo reçue sur leur ordinateur la veille. Après vérification, c'était lui, ils en étaient persuadés. C'est alors qu'après avoir communiqué avec moi, je leur ai donné l'ordre de l'arrêter immédiatement. Vous connaissez la suite...

- Selon toute vraisemblance, il a participé au vol. Se sentant observer lorsqu'il a croisé vos hommes, il est entré dans l'église. Puis, ayant surveillé l'extérieur pendant un certain temps, il les a vu revenir en toute hâte avec leur véhicule. C'est alors qu'il décida, spontanément, sans réfléchir aux conséquences, de faire une prise d'otage qui a mal tourné. D'accord avec le scénario, sergent?

- Cela semble probable, capitaine.

- Bon, avant de reprendre les négociations nous allons essayer de renforcer nos positions. Trouvez-moi le concierge de l'église et amenez-le-moi le plus tôt possible, ordonna-t-il à une policière se trouvant à ses côtés. J'ai besoin de mieux connaître les lieux.

Pendant qu'on exécutait les ordres reçus, un policier arrivait auprès de l'officier et pointant Valéry accrochée au bras de son père, il annonça :

- Mon capitaine, madame certifie qu'elle connaît le monsieur qui a sorti le blessé. Voulez-vous lui parler?

- Bien sûr, amenez-la S.V.P.

Sans plus attendre, le policier accourut vers le cordon de sécurité établi grâce aux autos, aux forces de l'ordre et à la barrière fragile que dressait le ruban jaune tendu entre les véhicules. Soulevant, ce dernier, il invita Valéry et son père à le suivre sans délai.

Tendant la main, le capitaine les salua sans tarder :

- Je suis le capitaine Lemieux et je suis responsable des opérations en cours, à qui ai-je l'honneur?

- Je me nomme Valéry L'Heureux et voici mon père, Claude L'Heureux. Je suis la petite amie d'Alexandre Lapierre, celui que j'ai vu, à la télé sortir le blessé de l'église dans ses bras, débita-t-elle nerveusement.

- Pouvez-vous me dire ce que votre ami peut bien faire dans une église à cette heure du matin? C'est plutôt étrange pour un jeune homme de son âge, non? Reprit le capitaine avec un air de "j'essaie de déchiffrer une énigme".

- Il vient régulièrement à la messe le mercredi c'est normal pour lui, mais que s'est-il passé ce matin? Qu'est-ce que c'est que cette prise d'otage? Est-il en danger?

- Connaissez-vous un dénommé Justin Duquet ?

- Ça ne me dit rien. Pourquoi?

- C'est celui qui est responsable de la prise d'otages et on aurait bien aimé en connaître un peu plus sur ses intentions.

- Je ne me souviens pas d'avoir entendu ce nom à la maison. Pourquoi? Croyez-vous qu'ils se connaissent?

- Selon les informations reçues par la dame, dont le mari fut abattu, elle croit qu'ils se connaissent, car lors d'une conversation entre les deux, il semblerait qu'ils aient étudié au même CÉGEP ou à la même polyvalente.

Voyant revenir la policière qui avait été mandatée pour dénicher le concierge, accompagnée d'un homme d'une soixantaine d'années, il poursuivit en disant :

- Mademoiselle L'Heureux, je vous prierais de demeurer sur les lieux, si possible, car j'aimerais avoir un portrait plus précis de votre ami afin de mieux évaluer son rôle dans cette prise d'otage... Je m'excuse, je dois vous quitter pour quelques minutes, mais je reviens dès que possible. Voici une photo du preneur d'otage. Faites le tour de vos souvenirs pendant mon absence, qui sait ce qu'ils peuvent nous apprendre... Sans attendre une seconde de plus, le commandant se dirigea aussitôt vers les 2 personnages qui s'approchaient, tandis que Valéry l'air frustré, déclara à son père tout en s'éloignant :

- Ce n'est pas possible. Comment peut-il croire, une seule seconde, qu'Alexandre puisse être complice de cette prise d'otage?

- Attention, ma chérie, il n'a pas dit qu'il était complice, il a dit qu'il aimerait évaluer son rôle dans cette

prise d'otage...

S'adressant au capitaine, sans tout le respect qu'une jeune recrue devrait avoir, la policière le salua en quelques mots seulement, comme si le temps des politesses était superflu :

- Monsieur Brault, le concierge de l'église, mon capitaine. Puis, sans perdre une seconde, elle retourna à son poste de sentinelle situé à quelques mètres de là.

- Capitaine Lemieux, enchanté de vous connaître, Monsieur Brault, annonça l'officier en tendant la main au nouvel arrivé.

- Pareillement, se contenta de répondre le septuagénaire.

- Apparemment vous êtes le concierge de la paroisse?

- On peut dire ça si, c'est celui qui voit à faire exécuter les travaux requis pour l'entretien des espaces et la maintenance des bâtiments et qui passe le balai et la « moppe » après les célébrations?

- Connaissez-vous bien les lieux? En d'autres mots, par où mes hommes pourraient-ils pénétrer dans l'église et le presbytère sans courir trop de risques de se faire remarquer?

- Vous savez, il y a plusieurs entrées possibles; juste pour l'église, il y a les 3 portes de la façade, les 2 de chaque côté de la façade ainsi que les 2 portes à l'avant de l'église qui mènent aussi bien au sous-sol que dans l'église. Celle à l'avant, du côté droit, mène aussi, à travers un petit corridor, jusque dans le presbytère. Quant aux entrées pour le presbytère, il n'y en a au moins 7 si je ne me trompe pas. L'entrée du bureau et

celle de la grande galerie à côté du bureau qui donne dans le portique du presbytère sur le boulevard juste ici, pointa-t-il. Ensuite sur l'autre rue il y a la porte de la salle à manger et dans la cour du stationnement celle qui donne dans la cuisine, sans compter celle du sous-sol, juste en dessous, par où entrent les livreurs. Pas mal pour un petit vieux... n'est-ce pas, mon capitaine? Termina-t-il avec un petit sourire en coin.

- Excellent! Maintenant, dites-moi, y a-t-il des accès par l'entre toit qui pourraient nous permettre de voir à l'intérieur de l'église, sans être vus ?

- Je n'y suis jamais allé, mais apparemment derrière le grenier du presbytère, où on entrepose les vieilles choses, on a accès à l'entretoit par une petite porte d'homme. Un peu partout au plafond de l'église il y a des grillages pour aider à évacuer l'air chaud qui s'accumule au plafond durant l'été. À l'automne, les gars du système de chauffage vont là pour les bouchers avec des contreplaqués recouverts de styromousse qui aident à empêcher l'air chaud de sortir. Ah! j'allais oublier, il y a aussi le clocher si vos gars sont bons sur l'escalade... En dedans du clocher, il y a un accès à l'entretoit selon ce que m'ont dit les gars qui prennent soin des cloches quand elles font défaut.

- C'est tout?

- Ben! Je pense bien... Ah! Non, j'en oubliais une autre, parce qu'elle a été faite il y a seulement une trentaine d'années quand ils avaient décidé de faire un local pour les scouts en dessous du perron. Il y a dix ans ils ont placardé la porte extérieure qui y donnait accès, parce que le local ne servait plus et que cela coûtait trop cher de chauffage. Vous voyez du côté droit du balcon entre les marches du côté et le solage on peut voir un rapiéçage en déclin d'aluminium, c'était là que se trouvait la porte. Si vos hommes entrent par là, à l'intérieur du

local il y a une porte qui donne sous les marches qui mènent au portique de l'entrée principale. J'ai les clefs et je pense que le bandit ne s'en rendrait pas compte parce que les grandes portes ne seraient pas ouvertes. En plus, si les gars passent par les portes du côté, ça va faire un courant d'air qui va faire claquer les grandes portes j'en suis sûr.

Le capitaine sentant qu'il avait toutes les informations nécessaires pour préparer son plan d'attaque et, convaincu qu'il n'avait pas besoin d'aide pour la préparation de ce dernier, il se tourna vers son assistant tout en déclarant :

- Merci pour votre aide, monsieur Brault et demeurer tout près avec votre trousseau de clefs, nous en aurons besoin dans quelques minutes. Puis, poursuivant sans faire de pause, il donna l'ordre de rassembler les hommes à côté du poste de commandement.

À l'intérieur du lieu de prière, Alexandre regardait Justin avec l'air le plus doux qu'il pouvait afficher, malgré les circonstances dramatiques qu'il vivait. Répondant à une demande de Justin, il racontait calmement comment il avait découvert sa mission, espérant que son exemple de FOI constructive puisse l'aider à amener son ancien compagnon à de meilleures intentions.

- Quand on s'est perdu de vue au CÉGEP, tu te souviens peut-être que je me dirigeais en administration option marketing?

Alexandre avait décidé de prendre une forme de narration participative afin d'impliquer son interlocuteur, au maximum, en en faisant, par ce fait, un auditeur attentif.

Justin acquiesça d'un coup de tête à peine

perceptible, tout en jetant un regard nerveux sur l'assistance et l'ensemble de l'église.

- Après trois ans d'université, je suis sorti avec mon diplôme en main et deux offres d'emploi. Avant de commencer à travailler, j'ai fait un voyage de 3 semaines au Pérou. À l'automne précédent ma graduation, le mouvement des Cursillos du Pérou avait demandé aux responsables du MCFC (Mouvement des Cursillos Francophone du Canada) s'il était possible que quelques animateurs canadiens de "La Relève" puissent se rendre à Lima pour les aider à démarrer un groupe de jeunes. Le père Vigeant, l'animateur spirituel de Longueuil, ayant été en mission au Pérou pendant près de 10 ans, fut nommé responsable du trio diocésain du Cursillo. Il m'invita ainsi que François Desbiens, tu te souviens le géant du groupe qu'on appelait Mammouth? à compléter le trio. Nous nous sommes préparés en suivant des cours d'espagnol durant les mois qui suivirent, alors, tu t'imagines bien que je ne pouvais pas manquer ce voyage...

Justin acquiesça encore d'un coup de tête, mais cette fois ses yeux demeurèrent sur le narrateur, prouvant ainsi qu'il était intéressé par le récit.

- Aussi étrange que cela puisse paraître, c'est ce voyage qui m'aida à faire le choix de mon futur employeur, car l'un des deux ne pouvait pas attendre mon retour. C'était à prendre ou à laisser. J'ai laissé et je n'ai jamais regretté mon choix, car c'est ce voyage qui m'a fait découvrir ma vraie vocation. Tu vas comprendre bientôt.

Alexandre avait vu juste, il avait, maintenant, toute l'attention de l'apôtre André. Mais, il n'avait pas seulement son attention, car les dix autres otages s'intéressaient aussi à son récit... Cela leur permettait d'éloigner temporairement leurs esprits du drame qu'ils

vivaient depuis plus de trois heures.

- Ce furent trois semaines merveilleuses d'amitié et de partage. L'expérience fut très enrichissante et nous nous fîmes des amis pour la vie. La majorité des 40 participants étaient des jeunes adultes contrairement à "La Relève" comme chez nous. Peu d'entre eux travaillaient parce que le chômage est généralisé dans leur pays et tous auraient fait n'importe quoi pour venir vivre au Québec, loin de leur pays de misère. Tu sais, mon ami, la vie est loin d'être facile dans ce pays et je te certifie que l'expression "Ce n'est pas le Pérou" est loin de vouloir dire, comme au temps des conquérants espagnols, qu'ils roulent sur l'or. Aujourd'hui encore, 48 % des Péruviens vivent en dessous du seuil de pauvreté, dont 24 % dans l'extrême pauvreté tandis que près de 68 % de la population est sous-employée, c'est-à-dire que 8 % sont sans emploi et 60 % sans emploi stable. Il n'y a aucune mesure sociale telle que le chômage ou l'assistance sociale. C'est pourquoi un peu partout on trouve des "vendeurs ambulants", c'est-à-dire des gens dont la majorité est composée de femmes accompagnées de leurs enfants, qui passent leurs journées au bord de la rue à essayer de vendre des choses. À Lima seulement, en 1996, on en dénombrait plus de 350,000. Tu n'as pas idée comment, ça fait mal, de voir ces pauvres gens qui essaient de te vendre n'importe quoi avec comme seul but, celui de pouvoir offrir un repas quotidien à leur famille.

À ces mots, il y eut comme une brise de culpabilité qui envahit l'assistance, chacun y compris Justin se sentait un peu coupable de cet état de choses.

- De retour au pays, je commençai dans mon nouveau travail pendant que François qui avait obtenu son diplôme un an auparavant comme travailleur social retournait à ses occupations. Nous nous revîmes régulièrement, puis il y a environ deux ans, un peu avant

le souper, je reçus un appel de "Mammouth". Il revenait à peine d'un nouveau séjour de plus d'un mois au Pérou et tenait absolument à me rencontrer le soir même pour me parler d'un projet qui le hantait depuis son retour... Arrivé pour le café, il me déballa son projet en quelques mots. C'était tellement extra que son projet devint, presque aussitôt, la mission dont je te parlais et que je crois avoir reçue directement du Seigneur, tout comme toi.

Ces paroles, d'Alexandre, surprirent un peu les otages qui ne connaissaient pas sa tactique de rapprochement, mais elles illuminèrent, instantanément, les yeux de leur geôlier qui ressentait, maintenant, la présence amicale d'un autre "Appelé".

- Après avoir vécu plusieurs semaines en compagnie des Péruviens, sans emploi, François avait décidé qu'il ne pouvait plus rester immobile devant cet état de choses. En tant que travailleur social au Québec, il connaissait la misère de nos gagne-petit, mais il n'y avait aucune comparaison avec celle des chômeurs du Pérou. Plus du tiers des habitants de ce pays survivent grâce à l'agriculture. Ce sont d'excellents travailleurs et ils n'ont pas peur des durs labeurs. Alors, voici ce qu'il avait l'intention de faire pour améliorer leur sort :

sachant qu'au Québec, nous sommes obligés d'importer des travailleurs pour le secteur agricole, il désirait, avec l'aide de quelques amis, acheter un immeuble afin d'en faire un centre d'accueil pour les travailleurs péruviens. Ce centre d'accueil leur permettrait d'entrer facilement au Canada, étant donné qu'ils seraient sous surveillance comme immigrés temporaires. Après deux ou trois séjours consécutifs qui leur donneraient l'opportunité d'apprendre le français durant leur période de travail annuel, ils pourraient facilement demander un visa de travail permanent. Puis, quelques années plus tard ayant obtenu leur citoyenneté

canadienne, ils rapatrieraient leur famille ici. Bien sûr, comme « Mammouth » me le faisait remarquer, cela ne sauvera pas des milliers de personnes de la grande misère, mais au moins, on aura l'impression de vivre et de faire quelque chose à l'image de l'Évangile, c'est-à-dire: faire aux autres ce que j'aimerais qu'ils fassent pour moi.

Sentant que, l'extrémiste et les autres personnes présentes, pourraient avoir des objections à l'arrivée de nouveaux immigrés qui viendraient prendre nos emplois, Alexandre cru bon d'ajouter ces quelques mots, pour les rassurer, tout en regardant Justin :

- Tu sais, les chemins du Seigneur sont souvent difficiles à dépister, mais, crois-le ou non, comme plus de 93 % des Péruviens sont catholiques et pratiquants, peut-être est-ce une des méthodes que Dieu a choisies pour ré-évangéliser l'église du Québec.

L'apôtre André saisit l'occasion pour prononcer quelques mots, confirmant ainsi ce qu'Alexandre percevait depuis quelques minutes, le poisson avait mordu à l'hameçon et après un certain temps deviendrait peut-être ouvert à la négociation...

- Tu crois vraiment ce que tu viens de dire? Tu crois que le Seigneur veut nous aider à rebâtir son église avec ces pauvres?

- Bien sûr, Justin, surtout qu'au Pérou, l'église dominatrice, que vous voulez démolir toi et tes amis, a fait place dans la population des pauvres à l'église de la justice, celle qui défie Rome depuis plusieurs décennies et qui a aidé à développer la théologie de la libération.

- C'est quoi cette nouvelle théologie?

- Ce n'est pas nouveau. C'est elle qui dit : Un

Dieu d'amour ne peut exister avec l'injustice, l'exploitation et la guerre. Donc, l'église de Jésus-Christ et ses dirigeants se doivent de prendre position dans les luttes sociales et doivent engager tous les chrétiens en faveur de la justice et du partage.

Le disciple du FLEC, n'en croyait pas ses oreilles, il était persuadé qu'il venait de trouver un nouvel allié à sa cause. Il regardait son interlocuteur avec plein d'admiration. Peut-être pourrait-il en faire un apôtre ?

Poursuivant son récit, Alexandre décida de lui faire voir la FOI constructive qui l'animait et ce qu'elle pouvait accomplir d'extraordinaire quand on lui en donnait la chance.

- Si tu permets, je vais te raconter comment Dieu a développé en moi le goût de la mission que François venait de me proposer. Dès qu'il eut terminé son exposé, il me demanda ce que j'en pensais. Je lui dis, sans arrière-pensée, toute mon admiration pour l'entreprise qu'il voulait mettre sur pied, mais je ne pus m'empêcher, aussi, de lui faire part de mes doutes sur sa viabilité. La maison d'accueil qu'il envisageait ne pourrait recevoir plus de 10 personnes à la fois, étant donné les moyens financiers dont il disposait. Alors je lui demandai :

- Dis-moi François, si tu en avais les moyens, crois-tu que le gouvernement accepterait que tu opères une maison d'accueil pouvant recevoir plus d'une cinquantaine de personnes en même temps.

- Bien sûr, ils ont tellement besoin de main-d'œuvre comme travailleurs agricoles que je suis sûr qu'il permettrait d'en accueillir des milliers si cela était possible d'avoir des centres d'accueil comme celui que nous voulons construire. Un centre où les gens seraient bien encadrés et qui offrirait une formation pouvant leur permettre de s'intégrer graduellement à la population

locale. Nos travailleurs ne veulent plus faire ces travaux manuels et nous avons besoin d'augmenter notre population, alors, pour le gouvernement, c'est une partie de la solution au problème. Je suis sûr qu'il appuierait un tel projet, mais pour le réaliser cela prendrait plusieurs millions et tu sais très bien que je ne les ai pas, Alex.

- François ait confiance. Dieu est toujours là pour assister les personnes qui veulent vivre son Évangile, comme toi. Regardant amicalement Justin, Alexandre poursuivit :

- Sachant qu'il était très croyant, tout comme moi, je lui proposai de prier sur son projet en disant un "Notre-Père" et de nous revoir le lendemain pour essayer de voir ce qu'on pourrait faire pour réaliser un tel projet. Je crois que Dieu avait déjà commencé à m'envoyer son Esprit. J'avais la tête pleine de solutions possibles pour réaliser notre projet, car maintenant, même s'il ne me l'avait pas proposé directement, François venait de se trouver un associé.

- Tu vois Justin, je sentais vraiment une nouvelle puissance intérieure qui m'habitait. Cela faisait déjà quelque temps que je travaillais comme vendeur, puis directeur des ventes pour la compagnie qui m'avait embauché à ma sortie de l'université. Malheureusement, ou heureusement, les directions que prenait l'entreprise ne me plaisaient pas et je commençais à envisager de la quitter. Je crois aujourd'hui que Dieu a joué avec mon destin.

Justin ne put s'empêcher de le relancer aussitôt :

- Il a fait de même avec moi lors du vol d'un dépanneur que j'ai raté il y a presque deux ans et Il m'a envoyé l'apôtre Pierre, le chef de notre groupe pour me faire découvrir ma mission.

- Tu fais partie d'un groupe ?

- Bien sûr, on l'a baptisé le FLEC.

- Comment?

- Le FLEC, c'est-à-dire le Front de Libération de l'Église du Christ.

Alexandre venait de découvrir, accidentellement, le nom de l'organisation qui se préparait à faire des actes de terrorisme sur un bâtiment de l'Église catholique. C'était beaucoup plus qu'il ne l'espérait. Maintenant, il fallait qu'il réussisse à transmettre cette information aux autorités le plutôt possible.

Conscient que l'apôtre André pourrait se rendre compte de la bévue qu'il venait de commettre, il reprit rapidement en disant :

- Durant la nuit, Dieu m'a insufflé comment, il nous serait possible de financer le projet, et je restai éveillé jusqu'à ce que j'eus terminé un croquis du domaine à construire. On aurait dit qu'Il me donnait les outils nécessaires pour convaincre mon ami qu'il avait besoin de moi pour réaliser son projet. Le lendemain, François vint souper à la maison pour que l'on partage sur les solutions pour financer son projet. Il n'était pas très enthousiaste envers ce que j'avais proposé alors, dès que la porte fut ouverte, il me dit :

- Salut Alex, tu sais ce que tu as parlé hier, c'est bien beau, mais ça ne marchera jamais, c'est vraiment trop gros.

L'invitant à s'asseoir à la table, puis faisant de même, je pris mon porte-document et tout en l'ouvrant pour lui montrer le dessin que j'avais fait durant la nuit, je lui déclarai plein d'enthousiasme :

- Regarde, ce que nous pouvons construire pour nos amis péruviens.

- Tu veux dire que tu voudrais te joindre à moi pour construire le centre? s'exclama-t-il rempli de joie.

- Je n'ai pas vraiment le choix, mon meilleur ami, le Seigneur m'y invite, j'en suis sûr! François, Dieu est avec nous, alors, comme le dit la bible, qui peut être contre nous? Cette nuit, je n'ai pu dormir tant que je n'ai pas décidé de me relever pour faire ce dessin et je te jure que je n'ai pas eu à le créer; je n'avais qu'à laisser glisser mon crayon comme si quelqu'un d'autre le guidait pour moi. Puis, à peine une heure plus tard j'ai pu dormir comme un enfant, tout était terminé.

- Ton immeuble est magnifique, mais où allons-nous trouver l'argent pour le construire et le meubler?

- Tu n'écoutes pas? Je t'ai dit que j'ai pu dormir comme un enfant. Dieu ne m'a pas seulement inspiré l'architecture, Il m'a aussi dévoilé comment financer Son Projet...

Ne pouvant plus tenir en place, tellement j'étais emballé par l'idée qui m'était venue la nuit dernière, je me suis levé et, tel un politicien en pleine campagne, je lui ai déclaré, sans retenue, une promesse digne de la meilleure campagne électorale :

- Mon ami, nous allons vendre des terrains.

Son visage s'assombrit plus vite qu'il ne s'était illuminé à la vue de mon dessin.

- Quoi? On ne possède pas de terrain, ni l'un ni l'autre, mais on va vendre des terrains ?

- Écoute, François, pour construire le "Domaine

Travail-ensemble ” (j’avais déjà trouvé un nom qui annonçait, clairement, ce que nous voulions faire) il va falloir que nous achetions du terrain, beaucoup de terrain...

- Le “Domaine Travail-ensemble ”?

- Beau nom, n'est-ce pas? Et sans attendre de réponse, je poursuivis mon exposé. On va acheter une terre ! Comme ça, on pourra construire le “Domaine”, tout en ayant suffisamment de surface pour agrandir plus tard. On fera lotir le restant du terrain inutilisé et avec les profits des lots vendus, on financera la construction du centre. Pas beau, ça? m’exclamai-je, encore sous l’adrénaline de mon discours.

François était tellement emballé par mes idées, qu’après avoir tout entendu, il se leva l’air abasourdi par mes révélations et il me déclara en se dirigeant vers la porte :

- Après tout ce que tu viens de m’annoncer, je n’ai plus vraiment beaucoup d’appétit. Je crois que je vais rentrer chez moi pour digérer tout ça et on se reparlera demain, d'accord?

Prenant la parole, Justin lui lança presque sur le même ton que François avait, quand il quitta Alexandre :

- Est-ce que tu as réussi ta “Grande Mission”?

Constatant l’intérêt et le désarroi qui frappaient, en même temps, l’apôtre André et son auditoire de détenus improvisés, suite à son récit, Alexandre reprit la parole avec un grand sourire :

- Écoute bien mon ami. Le lendemain soir, François avait eu le temps de réfléchir et de réaliser la faisabilité du projet, et c’est le sourire aux lèvres qu’il

entra chez moi et qu'il m'annonça en me tendant la main :

- Je n'ai jamais su rêver grand comme toi Alex et je t'avoue que ton rêve me fait peur, mais je crois qu'il est réalisable, alors ça va.

- François, ce n'est pas mon rêve, c'est ton idée.

- Va pour mon idée, et disons que c'est le rêve du Bon Dieu et que c'est toi qui l'as reçu, O.K.? me répondit-il en me tapant un clin d'œil.

Nous passâmes la soirée à rêver de notre projet et nous nous quittâmes en disant un "Notre Père", assuré qu'à partir de ce moment, Dieu guiderait nos pas.

Une semaine plus tard, François me téléphona et m'annonça qu'après avoir regardé partout dans la région, il croyait avoir trouvé une terre qui pourrait répondre à nos critères. Un confrère de travail venait d'acheter un terrain d'un promoteur à 2 pas de chez lui (il demeurait en campagne, mais juste aux limites de la ville). Ce terrain faisait partie d'une terre adjacente à celle d'une dame que ses parents avaient côtoyée dans son enfance et dont le mari était décédé il y avait quelques années. Il s'était renseigné auprès de la municipalité : elle était zonée blanche, c'est-à-dire qu'on pouvait s'en servir pour autre chose que l'agriculture dont y faire un développement domiciliaire si on le désirait. Il croyait possible que la dame accepte de vendre sa terre.

- Quand la rencontres-tu? lui demandais-je aussitôt.

- Je vais essayer de la voir ce soir et si ça marche je te téléphone après la rencontre, d'accord ?

Vers les 20 h, François frappait à ma porte.

L'air un peu découragé, il m'annonça qu'elle était prête à vendre sa terre, mais pas en morceaux et à un prix ferme de 145,000.00 \$. La terre comptait 13 hectares et, selon mes calculs, nous avons besoin d'environ 2.5 hectares pour le Domaine. Il resterait donc 10.5 hectares à vendre pour financer le projet. Les terrains domiciliaires se vendant à l'époque environ 10,000. 00 \$ pour 5 acres cela nous rapporterait plus d'un million de dollars, donc plus que ce que nous avons besoin.

- Pourquoi es-tu triste? m'exclamai-je le sourire aux lèvres, c'est exactement ce dont nous avons besoin. On a un peu plus que requis, car selon moi, on a besoin d'environ 800,000.00 \$ pour construire la grandeur requise, mais avec le reste de l'argent, on pourra acheter les meubles et les autres accessoires. Ce n'est pas beau ça?

- Comment va-t-on trouver les 145,000.00 \$ qu'elle veut? Moi, j'ai à peine 5,000.00 \$ en banque et toi?

J'étais deux fois plus riches que lui. J'avais environ 10,000.00 \$ à la Caisse Populaire. On était bien loin du compte.

- Écoute François, à nous deux nous avons 15,000.00 \$ en liquide. La valeur de la terre et de l'équité de nos maisons, peuvent probablement, nous permettre d'obtenir, en les hypothéquant, la balance de la somme requise. Qu'en penses-tu?

- Je ne sais pas? Tu sais c'est le seul bien que j'ai réussi à mettre de côté depuis que je travaille, je ne suis pas si sûr de vouloir le risquer, tu comprends?

Je comprenais très bien. Il avait eu la chance d'acheter cette maison, à bon prix d'une grande tante lorsqu'elle avait cassé maison. Depuis, il y avait mis énormément d'heures et d'efforts, en plus d'une bonne

somme d'argent, pour en faire une maison accueillante et chaleureuse, où tous aimait bien s'y retrouver.

Pour ma part, c'était beaucoup plus facile comme décision, je n'avais fait l'achat d'une maison que pour faire un investissement donc, je n'avais aucune attache sentimentale.

Avant qu'on se quitte, ce soir-là, je l'informai donc que j'irais voir mon gérant de caisse dès le lendemain pour lui parler de notre projet et voir combien je pourrais emprunter sur ma propriété et sur la terre que nous voulions achetée. Qui sait, peut-être n'aurait-il pas à refinancer sa maison...

Deux jours plus tard, François avait fait évaluer sa maison et nous faisons une offre de 135,000.00 \$. Un peu joueur sur les bords, j'étais persuadé qu'elle l'accepterait. François, qui lui avait présenté notre offre sans aucun emballement, revint de la démarche vexé de mon manque de confiance en son jugement et dès son arrivée, s'exclama haut et fort :

- Je te l'avais bien dit! Elle n'a pas voulu lire l'offre et m'a dit que c'était 145,000.00 \$ si, elle se décidait à vendre et pas un sou de moins ... Alors, si tu veux lui faire une autre offre, c'est toi qui iras lui présenter.

Il était à peine 19 h. Constatant qu'on risquait de perdre une chance extraordinaire, pendant que François lui téléphonait pour la revoir à 20 h en l'assurant que l'offre serait telle qu'elle le désirait, je la réécrivais, mais en mettant l'emphase sur le « conditionnel à l'obtention d'un prêt hypothécaire ».

Elle décida d'étudier l'offre pendant les 48 heures dont elle disposait, désirant en parler avec ses enfants et son notaire.

Nous ne dormirent pas durant ces deux jours



Pendant qu'Alexandre poursuivait son récit, les membres de l'escouade spéciale avaient commencé à se déployer à pas feutrés tout comme un chat qui s'approche de la proie qu'il chasse. Par équipe de deux, ils avaient envahi le presbytère et se tenaient près de tous les accès disponibles afin de se rapprocher du lieu du drame. Toute la stratégie reposait sur les épaules des deux plus vieux de l'escouade qui furent envoyés dans l'entretroit en passant par le clocher. C'était peu probable que les bruits s'entendent à l'autre bout de la salle et une fois entré dans l'entretroit, ils pourraient rechercher une ouverture d'où ils auraient une vue d'ensemble de l'église. De ce poste d'observation, ils réussiraient sûrement mieux à guider le capitaine pour l'élaboration finale du plan d'attaque.

Aussitôt débarrassés de leurs habits de combats, qui n'auraient pu servir qu'à les rendre malhabiles, les deux spécialistes équipés de leur courage et de leur agilité entamèrent leur ascension vers le clocher. Agrippant les briques avec leurs doigts et introduisant leurs orteils entre les joints, ils escaladèrent la façade de l'église en quelques minutes seulement devant une foule émerveillée par leur agilité.

Dès que ces hommes furent à l'intérieur du clocher, le capitaine Lemieux prit son porte-voix et dans le but de créer une diversion, pendant que ses acolytes s'introduisaient dans l'entretroit, s'adressa à la foule :

- Mesdames et messieurs les journalistes, je vous prierais, pour votre propre sécurité et pour celle des gens ici présents, de vous éloigner le plus possible de l'église. En aucun temps, vous n'êtes autorisés à franchir la zone délimitée par les banderoles jaunes. Tous ceux qui ne

respecteront pas cette consigne seront mis automatiquement en état d'arrestation. Le message s'adresse également à tous les curieux qui se trouvent ici présents. Il serait préférable et beaucoup plus civique que chacun rentre chez soi pour faciliter les opérations en cours. Ceux qui désirent, absolument, assister au déroulement de cette triste histoire pourront le faire dans le confort de leur foyer en syntonisant leur poste de télévision préférée, car comme vous pouvez le constater, toutes les chaînes de télévision sont ici.

Cette déclaration, comme prévu, souleva un tollé de protestations de la part de tous ceux qui se trouvaient sur les lieux. Les journalistes ne comprenaient pas très bien cette intervention et se promettaient de remettre à sa place le capitaine prétentieux dès qu'ils le pourraient. De partout on entendait des phrases comme celle-ci :

- Non, mais pour qui se prend-il?
- Nous ne sommes pas dans un pays totalitaire ici!
- J'ai le droit de rester ici et personne ne me fera bouger...

Malgré la réussite de la diversion d'Alexandre, par son récit, cela n'empêcha pas Justin de porter une attention plus particulière à ce qui se passait. Tout ce bruit qu'il entendait à travers les fenêtres fermées l'amena à interrompre la narration. Prestement, il se leva en commandant aussitôt :

- Tais-toi, Alex, il y a quelque chose d'anormal qui se passe à l'extérieur. Lève-toi, monte sur le dossier du banc près de cette fenêtre et essaie de voir, discrètement, ce qui se passe.

Un peu déçu de la tournure des événements, mais satisfait de la confiance que lui accordait

maintenant, l'apôtre André, Alexandre s'exécuta immédiatement. Après avoir entrouvert la fenêtre, il jeta un coup d'oeil rapide qui lui permit d'assister au départ de plusieurs personnes. Du même coup, il aperçut celle qu'il aimait et pour qui il était venu prier le Seigneur. Il faillit perdre pied tellement il était secoué par sa découverte. Cependant, il était bien conscient qu'il ne devait pas se retourner vers le ravisseur, avec cette inquiétude dans les yeux qui pourrait être très mal interprétée. Au contraire, il devait afficher un visage rassurant afin de continuer à calmer leur assaillant.

- Ce n'est rien, Justin, on dirait que la police a demandé aux gens de s'éloigner, car plusieurs sont en train de quitter les lieux. Mais tout le monde ne semble pas très heureux et c'est sûrement pour cela que l'on entend tout ce bruit à l'extérieur.

- Tu penses que ce n'est que cela?

- J'en suis sûr, André, déclare Alexandre tout en ne cessant de penser à la présence de Valéry derrière les murs de l'église.

Les gens pris en otage avaient profité de l'occasion pour changer lentement de position sans que Justin ne ressente le besoin de les menacer.

Alexandre reprit la parole, en disant :

- Ne t'inquiète pas, si ta mission est juste comme tu me la dis, Dieu s'occupera de cette situation tout comme Il s'est occupé de nous aider à trouver du financement. Laisse-moi finir mon histoire et tu verras qu'il est toujours présent dans les moments critiques.

- Comme je te l'ai dit, tantôt, la dame a pris 48 heures avant de donner une réponse. Elle était d'accord, mais elle voulait son argent au plus tard dans une

semaine. Ni moi ni François n'étions habitués et encore moins habilités à faire de telles transactions en si peu de temps. À vrai dire, nous n'avions jamais fait une transaction de cette envergure. Nous avons dû mettre les bouchées doubles et augmenter la FOI en notre mission. Le lendemain étant un vendredi, nous fîmes des efforts extraordinaires afin d'obtenir un rendez-vous auprès de nos directeurs de comptes respectifs. Chacun d'eux fut prévenu que la transaction échouerait si nous ne pouvions pas remettre l'argent à la dame avant la fin de la semaine prochaine.

Après mon rendez-vous, je courus immédiatement chez un évaluateur professionnel pour qu'il estime la valeur de la terre en moins de deux jours, nous permettant de prouver, irréfutablement, que celle-ci valait bien la somme que nous avons déclarée. Cette étape terminée je me dirigeai vers le seul notaire que je connaissais. J'insistai, presque impoliment, pour qu'il prépare un acte notarié pour l'hypothèque de ma maison pour le jeudi suivant, suivi de deux autres actes, le lendemain, pour l'achat de la terre et de l'hypothèque que nous devons lever pour l'acquérir. Justin, je te le jure : jamais nous n'aurions pu conclure cette affaire, si Dieu ne nous avait pas assistés.

Tout a fonctionné comme sur des roulettes. Nous sommes devenus propriétaires d'une terre, sans avoir déboursé un seul sou, et cela grâce à la FOI que nous avons cultivée dans la grandeur humanitaire de notre projet.

Chacune des personnes présentes trouva dans cette partie du récit, un peu de consolation et beaucoup d'espoir de pouvoir se sortir de la situation dangereuse dans laquelle ils se trouvaient.

Poursuivant, il déclara :

- Tout ne fut pas nécessairement facile après cela... S'informant auprès d'un de ses amis, architecte de formation, François découvrit très vite que tout l'argent que nous pourrions générer par la vente des terrains ne suffirait pas à financer notre projet. Nous avons oublié plusieurs détails importants : le bâtiment que nous avions, en tête, coûterait au bas mot 1,400, 000.00 \$ selon un estimé primaire. Les plans du bâtiment, grâce à la générosité de son ami qui nous consentait un taux préférentiel, ne nous coûteraient que 70,000.00 \$. Quant à l'arpentage de la terre et au lotissement des autres terrains pour pouvoir les vendre, il nous faudrait investir un minimum de 10,000.00 \$ avant même de pouvoir en vendre un seul. De plus, notre terre ne pouvait être desservie par les services d'égouts et d'aqueduc de la municipalité voisine, comme nous l'espérions, donc on se voyait obligé de construire des infrastructures capables de desservir l'ensemble du développement domiciliaire projeté. Un autre coût faramineux s'ajoutait au total déjà impressionnant. Pendant que mon copain calculait les sommes nécessaires à la construction, de mon côté, je découvrais que la vente des terrains nous créerait un gain en capital dont les impôts provinciaux et fédéraux en feraient disparaître entre 35 et 38 %.

Plus nous avançons dans l'étude financière de notre projet, plus les coûts de construction de notre beau bateau commencent à ressembler à ceux d'un transatlantique... et je t'avoue que plus on avançait, plus nous étions persuadés que nous ne pourrions pas accomplir la mission reçue. Nous étions vidés, désespérés...

Il fallait que l'on se ressource et c'est pourquoi nous nous sommes dirigés vers un lieu de retraite pour une fin de semaine afin de retrouver la paix et la confiance nécessaires à la réalisation de notre projet. Nous devons faire le point chacun de notre côté et revenir avec des suggestions sur le parcours à suivre

pour poursuivre ou abandonner le tout.

Encore une fois, Dieu était au rendez-vous. De retour de notre fin de semaine, après une solide discussion, nous avons pris la décision de ne conserver que la surface nécessaire pour construire le domaine et de vendre la balance de la terre, dans une seule transaction. Le prix des terrains lotissés qui se vendaient autour de notre terre nous faisait miroiter un profit possible d'un million de dollars pour cette transaction...

Persuadé que nous ne pourrions obtenir le prix désiré qu'après de grandes entreprises nous avons fait paraître une annonce dans le "Journal des Affaires". Après deux semaines de parution, nous reçûmes un appel d'un agent immobilier de l'Ontario qui désirait nous rencontrer pour discuter de la transaction au nom d'un client dont il devait taire le nom.

Tout excité, François voulut en discuter tout bonnement avec une de ses connaissances du monde des affaires locales afin d'avoir son opinion sur la façon de transiger. Cet homme possédait le terrain adjacent à notre terre et avait déjà essayé de l'acheter il y a quelques années, mais la dame avait refusé de lui vendre un seul mètre carré, car son défunt mari avait eu mal à partir avec lui. Dès qu'il fut informé de notre intention de vendre la terre à une entreprise de l'Ontario, il s'exclama :

- Maudit! Tu ne vas pas me dire que vous êtes en train de vendre la terre à des Ontariens... Garde le nombre d'hectares dont tu as besoin pour ton projet et j'achète le reste.

Mon ami lui répondit aussitôt :

- M. Lebreton, je ne suis pas sûr que vous serez prêt à payer le prix que nous avons demandé? Cela

représente une somme de plus d'un million de dollars...

Il n'avait pas terminé sa phrase que son interlocuteur lui lança :

- Appelle mon notaire, Robert Laprise. Procure-lui les informations dont il a besoin et dis-lui que je désire signer le contrat jeudi prochain. Dis-lui, aussi que je lui téléphonerai pour l'aviser, où il doit prendre l'argent.

Il avait à peine fini de prononcer ces paroles qu'il se leva en déposant sa tasse sur la table du restaurant où les deux hommes s'étaient arrêtés pour la pause-café. Puis, il quitta les lieux, assuré qu'il venait de conclure une excellente transaction.

François n'en croyait pas ses oreilles et à peine une heure plus tard il se retrouvait chez moi pour me raconter le tout et obtenir mon consentement avant de téléphoner au notaire.

Nous venions de gagner, instantanément, 1,100,000.00 \$.

Malgré cette chance inouïe, nous étions loin d'être au bout de nos peines. La terre, quoique zonée blanche, était enclavée, c'est-à-dire, inaccessible par les rues existantes. À travers mes recherches, je découvris, rapidement, que le ministère des Transports avait déjà élaboré les plans d'un viaduc traversant l'autoroute ainsi que ses bretelles d'accès et que ces dernières passeraient sur notre terre et permettraient de la désenclaver. Bonne nouvelle pensions-nous à ce moment-là... Cependant, un an plus tard, nous étions toujours au même point et le début des travaux n'était pas prévisibles à court terme et aucun appel d'offres public n'était lancé.

Dans le contrat que nous avons signé avec

M. Lebreton, voyant l'importance de notre projet, il avait accepté, pour nous désenclaver, si nous en avions besoin, de faire construire une rue qui passerait sur ses terres. La seule condition : défrayer la moitié des coûts. Décidément, Dieu avait mis sur notre chemin un "Bon Samaritain" bien de chez nous.

Dès que les dessins architecturaux du domaine et les analyses de sol furent terminés, nous lançâmes un appel d'offres auprès de trois soumissionnaires et un mois plus tard, toute l'ampleur du défi nous apparaissait enfin; il nous faudrait emprunter près de 1,500,000.00 \$ pour réaliser la construction du "Domaine Travailensemble". Les 650,000.00 \$ qu'il nous restait, après avoir remboursé les hypothèques que nous avions contractées pour l'achat de la terre et payé les impôts sur les gains en capital créés par la vente de cette dernière, étaient loin de suffire au financement total requis. De plus, il nous apparaissait de plus en plus improbable de pouvoir construire à court terme sur le terrain que nous avions acquis étant donnés les coûts extravagants des infrastructures que nous devrions mettre en place pour répondre aux normes gouvernementales. Un moment de prière plus tard, nous décidâmes de vendre le reste de la terre et de trouver un nouveau terrain pour construire.

Nous en parlions à tous ceux qui nous connaissaient. Un jour, croisant un ami, curé d'une paroisse voisine, il me dit en bavardant :

- Pourquoi ne venez-vous pas vous établir juste à côté de mon église?

Je ne comprenais pas très bien ses paroles, car il n'y avait aucun terrain libre à côté de son église située en pleine ville.

- Curé (je l'appelais toujours ainsi) je ne vois pas très bien où nous pourrions construire. Il n'y a aucun

terrain de disponible à ma connaissance à part le stationnement, et il ne serait pas suffisamment grand pour mettre notre bâtisse.

- Alexandre, tu sais bien que le centre de loisirs situé au bout du stationnement, juste à côté du parc, appartient à la fabrique. Aujourd'hui, il ne sert plus à autre chose qu'à faire des bingos et quelques activités paroissiales à l'occasion. Avant la fin de l'année, il nécessitera de très gros investissements afin de réparer le toit qui coule. Je suis sûr que si vous présentiez une offre intéressante, à la fabrique, pour faire l'acquisition du terrain et de la bâtisse que les marguilliers accepteraient de vous les vendre afin que vous puissiez réaliser votre projet humanitaire.

- Le site serait idéal Curé! Tu sais très bien que tous les latinos sont très catholiques et qu'ils adorent se rencontrer au parc pour discuter et s'amuser entre eux, mais que crois-tu que les marguilliers de la fabrique considèreraient être un prix raisonnable?

- Je ne suis pas sûr de ce que je vais te dire, mais je crois que 200,000.00 \$ suffiraient pour les convaincre.

- Justin, je suis persuadé que c'est là que le Seigneur voulait nous voir construire le centre d'accueil.

En moins d'un mois, nous étions devenus propriétaires de la salle et du terrain en plus d'avoir acquis, de la ville, à prix raisonnable, un bout de rue qui séparait le terrain du parc, car, il nous manquait un peu moins que cette surface pour pouvoir construire à cet endroit.

Des bruits se firent entendre en provenance du toit et tout le monde levèrent les yeux au plafond, mais ils ne virent rien. Cependant, presque instantanément Justin redevint l'apôtre André, le justicier du FLEC. Soulevant

son pistolet, il tira un coup dans le plafond en direction du bruit entendu puis, pointant les otages, il cria :

- Couchez-vous immédiatement et ne bougez plus!

Les deux membres du commando avaient réussi à s'infiltrer dans l'entretroit tel que prévu. Très peu de lumière s'infiltrait dans cette zone tampon. Avançant péniblement à travers les solives, à l'aide d'une lampe de poche pour trouver un endroit qui leur permettrait de voir à l'intérieur de l'église, l'un d'eux avait perdu pied. Ayant réussi de peine et de misère à reprendre son équilibre, il n'avait pas pu, en s'agrippant, empêcher sa torche électrique de tomber, ce qui avait produit un tintamarre dans l'église.

Le coup de feu tiré par Justin avait failli atteindre la cible invisible sur laquelle il avait visé.

Bob, ayant repris son équilibre, pressentant la réaction du renégat, s'était déplacé instinctivement vers le côté le plus bas de la poutrelle, persuadé que le tireur viserait à l'opposé. Il s'attendait à une rafale et fut agréablement surpris de constater qu'une seule balle avait traversé le plâtre qui le dissimulait.

Haletant, il se tourna vers son compagnon qui balayait l'endroit où il se trouvait avec sa lampe, espérant découvrir son acolyte indemne. Dès qu'il eut aperçu son compagnon sain et sauf, il éteignit sa lampe s'assurant que tout repérage de leur position par la luminosité devienne impossible, puis il cessa tout mouvement.

Le silence, qui s'établit subitement, créa une tension qui augmentait de minute en minute, chacun essayant de deviner ce que l'autre faisait.

À l'extérieur, le coup de feu tiré provoqua une

attente presque malade. Tous les yeux et les caméras étaient fixés sur les portes centrales. Plusieurs femmes avaient porté leurs mains à leur visage, couvrant leurs lèvres comme pour s'empêcher de crier, tandis que certains hommes piétinaient nerveusement comme s'ils attendaient à la porte de la maternité. Tous anticipaient avec anxiété que les portes ne s'ouvrent sur un autre blessé ou un autre mort...

Les journalistes des médias radiophoniques et de la télévision eurent tôt fait de commenter l'événement en l'affublant d'un aspect mélodramatique essentiel pour susciter l'intérêt de l'auditoire.

- Il y a à peine une minute, un autre otage a peut-être été victime de ce ravisseur qui retient captives plus d'une quinzaine de personnes dans l'église de La Résurrection depuis bientôt cinq heures. Rappelons que des manœuvres effectuées par des agents de la brigade spéciale de la Sûreté du Québec viennent tout juste d'avoir lieu et suite à ce déploiement, il semblerait qu'un coup de feu ait été tiré à l'intérieur du lieu de prière. Un silence presque parfait a fait place à des expressions de crainte parmi les gens qui se trouvent encore sur place malgré l'invitation insistante de quitter les lieux lancée il y a environ une demi-heure, par le dirigeant des opérations. Qui a tiré sur qui... Voilà l'interrogation présente. Le ravisseur, Justin Duquet, dont on vient tout juste de dévoiler l'identité, serait connu du milieu policier...

À ces mots entendus au bulletin spécial de la chaîne de radio qu'il écoutait dans son auto, l'apôtre Pierre immobilisa immédiatement son véhicule sur l'accotement de la route où il se trouvait. Il syntonisa, sans délai, le poste de nouvelles en continu afin de s'assurer d'avoir bien saisi le nom du ravisseur. Le commentateur de la station 690 AM récapitulait les événements de la prise d'otage et répéta à son tour la

nouvelle que Pierre connaissait déjà et qu'il aurait préféré ne pas entendre : « Le ravisseur, Justin Duquet, dont on vient tout juste de dévoiler l'identité, serait connu du milieu policier...

Reprenant la route il se dirigea en vitesse vers le repère du FLEC.

CHAPITRE 5 :

Récupérant son calme Justin fit signe à monsieur le curé de s'approcher de lui. Maintenant, il était persuadé qu'on l'observait et qu'on pouvait entendre tout ce qu'il disait. Dès que le vieux prêtre fut à ses côtés, il se pencha à son oreille et lui dit, tout en observant le groupe :

- Y a-t-il un système de caméra de surveillance qui peut permettre de voir ce qui se passe à l'extérieur de l'église et du presbytère?

- Oui! mais la salle d'observation se trouve dans le presbytère, juste à côté de ma chambre.

- Peut-on s'y rendre sans se faire remarquer?

- Il y a une couple de possibilités pour parvenir au presbytère à partir d'ici. Mais, sans se faire voir, je ne sais pas? répondit-il presque en bégayant. Il y a tellement d'ouvertures à ces édifices...

- Baissez le ton! je crois qu'ils peuvent tout entendre. Que voulez-vous dire par il y a tellement d'ouvertures ?

- Voyez-vous, il y a au moins 12 portes qui permettent l'accès au presbytère et à l'église. Je le sais, car c'est le nombre de caméras que nous avons dû faire installer pour surveiller toutes les entrées. De plus, il y a toutes les fenêtres qui donnent sur l'extérieur...

Pendant que le vieil homme dialoguait avec le ravisseur, tous pouvaient constater qu'il vivait un moment difficile, mais personne ne pouvait deviner la lutte intérieure qui se déroulait dans son esprit.

Devait-il aider le bandit à accéder aux télévisions de surveillance, d'où il pourrait voir toutes les allées et venues extérieures, ce qui lui permettrait peut-être de

s'enfuir? Ou, devait-il le décourager en lui montrant que le projet était presque impossible et qu'il serait mieux de se rendre à la police tout en l'assurant de son aide ?

Incertain de sa décision, il s'adressa à voix basse à l'apôtre André, en lui annonçant :

- Je crois que le seul moyen d'accéder au presbytère, sans être vu, est un corridor qui débouche dans la garde-robe de ma chambre à coucher. Il fut construit en même temps que l'église, soit juste après la guerre, afin de permettre au curé de se sauver en cas d'invasion par les ennemis. Vous verrez, c'est facile à trouver.

Dans sa brève analyse, l'ecclésiastique avait cru que l'homme traqué profiterait de l'occasion qu'il lui fournissait, pour essayer de s'enfuir, en laissant derrière lui ses otages qui, somme toute, ne seraient qu'un embarras dans les étroits corridors à parcourir.

- Vous n'avez qu'à descendre au sous-sol par l'escalier derrière le grand hôtel. Quand vous serez arrivé, la deuxième porte sur la gauche, en face de vous, donne sur un garde-robe dont l'un des murs de côté peut être pivoté vers le haut et permet d'accéder à un escalier qui remonte au garde-robe de ma chambre.

- Très bien, nous y allons tout de suite. Vous nous guiderez.

- Que voulez-vous dire, par vous nous guiderez?

- Vous ne croyez toujours pas que je vais laisser mes sauf-conduits derrière moi? Ils viennent tous avec nous.

- Mais, c'est presque impossible... c'est un escalier si petit et à pic, qu'il faut le monter de côté...

- Parfait!

Il avait déjà un plan.

- Écoutez tous, nous allons quittez ce lieu! Puis, poursuivant sur un ton très bas, l'apôtre André leur ordonna de s'attacher ensemble par les chevilles avec ce qu'ils pourraient trouver. Seul critère acceptable, l'attache devait être serrée et résistante. Il voulait être sûr que tous suivraient au même rythme. Il avait décidé de créer un mille-pattes humain. La progression serait lente, mais sans failles, et surtout, sans possibilité d'évasion.

- Vous cinq, vous serez reliés ensemble avec Alexandre à l'avant. L'autre groupe sera attaché au curé qui prendra la tête et guidera la marche. Moi je serai à l'arrière pour vous surveiller, alors pas de folie. Compris ?

Il avait pris soin de choisir les plus handicapés pour former le premier groupe, assuré qu'ils ne pourraient pas tenter une évasion, car ils seraient sûrement à bout de souffle après avoir descendu et monté les escaliers.

- Positionnez-vous immédiatement et attachez-vous le plus solidement possible. Pied gauche à pied droit, O.K.?

Chacun se déplaça et se mit à côté du voisin qui lui avait été désigné, en se traînant par terre. Les hommes détachaient leur ceinture et la bouclaient autour de leur cheville et de celle de leur compagne ou compagnon pendant que les femmes faisaient de même à l'aide de la courroie de leur sacoche. Pour sa part, Justin se promenait autour des détenus vérifiant les liens déjà établis.

Pendant que le "mille-pattes humain" prenait corps, à l'intérieur de la salle de contrôle mobile de la

SQ, le remue-ménage occasionné par les otages eut tôt fait d'attirer l'attention du policier chargé de l'écoute du micro "high-tech", laissé à la porte principale de l'église dès le début des opérations par l'escouade spéciale. Ouvrant le microphone de son casque d'écoute, il s'empressa aussitôt de lancer l'alarme :

- Capitaine! écoutez bien, il y a des mouvements à l'intérieur... Faisant silence et poussant le bouton "écoute générale", il envoya instantanément toutes les communications, en provenance du micro, au système central de communication, ce qui permit à toute l'équipe d'entendre ce qui se passait dans le chœur de l'église. Quelques secondes à peine s'écoulèrent avant que l'on entende, en sourdine, la voix du capitaine s'adressant aux occupants de l'entretroit :

- Bob, Fred, que se passe-t-il en bas? Entendez-vous ces bruits? On dirait qu'on traîne quelqu'un par terre. Pouvez-vous voir quelque chose de votre poste d'observation ?

Bob répondit d'une voix chuchotante :

- Aucune écoute ou visibilité directe pour l'instant... Après le coup de feu dans notre direction, nous sommes restés allongés pour éviter d'être repérés... Nous reprenons le boulot dans quelques secondes et nous espérons pouvoir vous faire du cinéma sous peu...

- Bonnes nouvelles! s'exclama le responsable de l'opération, en regardant autour de lui, balançant la tête de haut en bas pour signifier à son entourage que l'on progressait, puis il poursuivit :

- Vous avez entendu? Le coup de feu fut tiré dans leur direction et a manqué la cible. Donc, pas d'autres victimes à l'horizon pour l'instant. Julie, lança-t-il en se

tournant vers la responsable des communications avec les médias, prévenez les immédiatement que selon toute vraisemblance, le coup de feu entendu n'a atteint personne. Ça leur donnera de la matière à diffuser sans alarmer tout le monde.

À peine Lemieux avait-il prononcé ces mots qu'une jolie métisse accompagnée d'un géant à l'attitude bonasse s'approchèrent d'eux. Un policier municipal les précédait et selon toutes les apparences, ils arrivaient du cordon de sécurité établi à l'aide d'un camion d'incendie et d'une ambulance, stationnés de l'autre côté de la rue sur la façade de l'église. À l'opposé, Valéry L'Heureux, inquiète du coup de feu tiré, s'élançait accompagner de son père pour questionner les événements survenus.

- Mon capitaine, ce monsieur et cette demoiselle ont demandé à vous voir en prétextant qu'ils étaient des proches du monsieur qui a sorti le blessé de l'église.

- *Encore 2 autres?* Ne put s'empêcher de penser le capitaine en accueillant le couple. *Mais, c'est à croire que tout son fan-club est là, ma FOI du Bon Dieu.*

- Permettez que je me présente, monsieur l'officier, je me nomme François Desbiens et voici Liliana Lopez. Je suis l'associé d'Alexandre Lapierre et nous sommes accourus dès que nous l'avons vu sortir l'homme blessé dans le reportage. Est-il toujours, à l'intérieur? Pouvons-nous vous aider?

Affichant un air qui exprimait une immense inquiétude, la jeune métisse prit aussitôt la parole:

- Si! Capitan, Yé suis prête à faire tout cé que vous pensez qu'il faut faire pour qu'Alex sorté dé là sans problèmes... s'exclama, nerveusement, la petite Latino-Américaine, devant le regard surpris de Valéry qui arrivait sur ces paroles.

- Nous ne croyons pas qu'il soit en danger pour l'instant. Quant à l'aide que vous pouvez apporter, elle se limitera à nous laisser faire notre travail. Oh! Attendez, peut-être connaissez-vous le ravisseur? Avez-vous vu sa photo à la Télé ? Puis s'avançant vers Valéry, il l'invita à montrer la photo en sa possession, aux nouveaux venus, lui déclarant : vous vous connaissez sûrement, non?

Se tournant pour voir qui arrivait, François, un peu surpris de la présence de Valéry sur les lieux, après les derniers développements de sa relation avec Alexandre, se pencha quand même pour l'embrasser sur les joues tout en la saluant comme on le fait pour une bonne amie.

- Bonjour Valéry, je ne m'attendais pas à te rencontrer ici aujourd'hui...

- Moi, non plus, François. S'adressant, aussitôt au capitaine Lemieux, les yeux baignant dans l'eau, elle demanda : qui a tiré mon capitaine? Y a-t-il une autre victime?

- Le coup de feu fut tiré dans le plafond de l'église et nous sommes persuadés que personne ne fut blessé. C'est, du moins, ce que rapportent nos observateurs. Avez-vous reconnu ce personnage, poursuivit-il en pointant la photo du kidnappeur que Valéry tenait dans ses mains.

- Malheureusement, non, déclara-t-elle aussitôt en la lui remettant.

Ce dernier la transféra presque instantanément à François en lui demandant :

- Et vous? monsieur, ça vous dit quelque chose?

La saisissant et y jetant un coup d'œil attentif, il s'exclama :

- Attendez un peu... Mais oui! je crois que je connais ce gars-là... On était au CÉGEP au même moment et aussi dans le mouvement de "La Relève". C'est Justin... Oui c'est ça! Justin Duquette. Alexandre aussi le connaît très bien !

- C'est bien ce que croyait la dame dont le mari a été tué. Duquette est le ravisseur et Lapiere le connaît. Croyez-vous qu'il puisse y avoir un lien entre les deux?

- À ma connaissance, on s'est tous perdu de vue après le CÉGEP et Alex n'a jamais eu de lien d'amitié avec ce type. C'était plutôt un solitaire et je crois qu'il se droguait à cette époque.

- C'est fort probable, car selon nos dossiers il a été incarcéré à plusieurs reprises depuis cette époque pour possession de drogues et vol de commerces. Est-ce tout ce que vous pouvez me dire à son sujet?

- Malheureusement, monsieur l'officier, je ne le connais pas vraiment.

Se tournant vers la jolie émigrée, il l'interrogea sans plus attendre :

- Et, vous mademoiselle? Vous connaissez ce gars-là ?

Il ne fut pas surpris de la réponse rapide de François quand ce dernier l'informa qu'elle était arrivée du Pérou depuis à peine un an. Reprenant aussitôt la parole, il dit :

- Bon, très bien, mais si jamais, il vous arrive de vous souvenir de quelques particularités que ce soit, à son sujet, qui pourraient nous aider à résoudre cette crise, n'hésitez pas à nous en faire part. Vous pouvez tous retourner chez vous si vous le désirez, mais laissez

vos coordonnées personnelles au constable Bergeron S.V.P., en pointant l'un de ses hommes tenant un bloc-notes. Puis, portant la main à son casque d'écoute pour mieux comprendre ce qu'il y entendait, il s'éloigna rapidement comme s'il recherchait un peu d'intimités pour dialoguer.

Le quatuor abandonné se regarda prestement, puis le père de Valéry les invita tous à prendre quelques minutes de répit autour d'un bon café au restaurant du coin. Pendant qu'ils s'y rendaient, François introduisit Liliana à Valéry et à son père. Il n'ajouta aucun qualificatif personnel pour d'écrire la personne, pas plus, qu'il ne crut bon d'ajouter, celui de petite amie au nom de Valéry, quand il fit leur présentation à Liliana. Il ne voulait pas augmenter la tension qu'il sentait déjà bien présente entre les deux jeunes femmes...

- Capitaine, ce dernier entendit-il comme un secret qu'on lui livrait à l'oreille, de nouveaux bruits se font entendre, mais, attendez, ils semblent s'éloigner.

- Bob, je crois que tu as raison. Dis-moi, dans combien de temps peut-on espérer avoir une caméra en fonction pour qu'on sache enfin ce qui se passe là-dedans?

- Environ cinq minutes, si tout va bien.

À peine, deux minutes plus tard le silence reprit toute la place dans son casque d'écoute. Aucun son ne parvenait plus de l'intérieur de l'église. Bob vérifia si le microphone était bien branché, car on aurait dit que tous ceux qui s'y trouvaient, avaient abandonné les lieux subitement.



À quelques kilomètres de là, l'apôtre Pierre

pénétrait dans le Cénacle du FLEC. Tous les disciples y étaient déjà. Tous avaient été prévenus, par un appel général sur leur téléavertisseur, de se rendre immédiatement à la maison. La porte n'était pas encore ouverte qu'ils se précipitèrent vers le chef des apôtres en criant :

- Pierre, Pierre, dis-nous, que se passe-t-il? Qu'est-il arrivé pour que tu nous appelles en urgence en plein milieu de l'après-midi?

- Calmez-vous! mes frères, je vous en prie. Nous allons tirer ça au clair dans quelques minutes. Assoyez-vous dans la salle d'étude, nous allons visionner un reportage ensemble.

- Est-ce si important qu'on ne puisse attendre l'apôtre André? demanda Mathias qui était le plus proche du dernier disciple entré.

- Je ne crois pas qu'il viendra.

- Comment cela? Plusieurs demandèrent aussitôt, que lui est-il arrivé ?

- C'est ce qu'on va apprendre à l'instant.

En moins de deux minutes, au seul commandement d'une manette intelligente, les lumières s'éteignirent, l'écran descendit du plafond, le projecteur s'alluma, l'amplificateur s'activa et se positionna sur une entrée auxiliaire pendant que le décodeur syntonisait le canal de nouvelles en continu.

Aussitôt le processus de démarrage terminé, la photo de Justin Duquette remplit l'écran et on put apercevoir son nom écrit en dessous et affichant comme sous-titre : PRÉSUMÉ RAVISSEUR. Si vous reconnaissez cet homme, prière de communiquer

immédiatement avec la Sûreté du Québec au 88888.

Tous s'exclamèrent en se retournant vers l'apôtre Pierre avec un regard surpris, pendant qu'il leur faisait signe de se taire et d'écouter par un geste, on ne peut plus explicite.

En même temps, on entendait la voix de l'animatrice qui relatait de façon lugubre les derniers rebondissements du drame qui se déroulait en direct :

- Après plus de 6 heures de cette prise d'otage qui a déjà fait un mort ce matin, parmi les fidèles de l'église 'La Résurrection', aucune demande de rançon ou aucune autre demande n'a encore été formulée par le présumé ravisseur selon les communiqués officiels.

La photo disparut pour faire place aux images en direct qui montraient l'église et les environs pendant que poursuivait la narratrice :

- De plus, selon la porte-parole de la Sûreté du Québec, le coup de feu entendu, il y a environ une heure, n'aurait pas, de toute évidence, blessé une autre personne ou un policier en service. Qu'est-ce qui peut bien motiver un individu à prendre et à retenir 11 personnes en otage dans une église? D'après les renseignements recueillis, ce jeune homme aurait un problème de drogue et un dossier judiciaire bien étoffé. Cependant, après une enquête rapide auprès des autorités locales, aucun méfait ou condamnation ne peut lui être attribué au cours des 2 dernières années. Contactés par téléphone, son employeur actuel dit ne rien comprendre à ce qui se passe et déclare qu'il n'a que des félicitations à l'égard de son employé : "Il est toujours à l'heure, fait bien son travail et est toujours prêt à aider ses confrères", a-t-il déclaré à notre reporter lors de leur conversation.

Ayant fermé d'un seul touché, tous les appareils, l'apôtre Pierre se tourna vers ses disciples ébranlés par une nouvelle aussi surprenante et demanda :

- L'un de vous, peut-il m'expliquer ce qui a bien pu pousser l'apôtre André à commettre un tel acte? Qu'est-ce qui lui a pris ?

Puis, se tournant vers le disciple aux cheveux blonds un peu bouclés, il demanda :

Dis-moi, Mathias, toi qui es son accompagnateur, que s'est-il passé hier soir, pour qu'il agisse ainsi aujourd'hui? Est-il devenu fou? Comment peut-il décider de mettre notre mission en péril par un geste aussi stupide?

À chaque question, son timbre de voix haussait d'un demi-ton et ses traits se transformaient rapidement en ceux d'un despote en pleine crise.

- Je ne sais pas, frère Pierre, répondit Mathias nerveusement. Rien de particulier n'est survenu lors de la collecte du guichet. Il a surveillé ce qui se passait dans la rue comme d'habitude, pendant que, déguisé en Elvis, j'exécutais le travail. Puis le tout terminé, nous sommes rentrés et t'avons remis l'argent recueilli comme d'habitude. Ce matin, il est parti, très calme, comme il le fait tous les mercredis pour assister à la messe. Pourquoi a-t-il fait ça? Je n'en ai aucune idée.

Passant la main dans ses cheveux tout en tournant sa tête sans arrêt de gauche à droite, l'air courroucé, l'apôtre suprême murmura en regardant l'immense croix monté sur le mur :

- Seigneur, Seigneur, pourquoi cette trahison? Que veux-tu que l'on fasse? Je t'en prie, ne nous abandonne pas.

Puis se jetant sur le plancher, il s'étendit les bras en croix et il invita ses compagnons à se joindre à lui, en disant d'une voix éteinte :

- Face contre terre mes frères, priez avec moi afin que Dieu nous montre la route à suivre sur ce chemin embroussaillé.

Écoutant leur chef et assuré qu'ils devaient se mortifier pour mieux assimiler cette nouvelle situation, tous se jetèrent sur le parquet et demeurèrent dans cette posture pour le moins humiliante pendant plus de deux heures.

CHAPITRE 6 :

Ayant ramassées quelques-unes des armes laissées par les policiers, Justin ordonna au curé de lancer la marche du myriapode et d'entamer la descente vers le sous-sol. Mais, cela ne fut pas aussi rapide qu'il l'aurait souhaité.

Il y avait des heures que les prisonniers d'infortune étaient assis par terre. La majorité étant des septuagénaires et des octogénaires, souffrant d'arthrose chronique, avait eu de la difficulté à s'asseoir par terre, alors, se remettre debout, représentait pour eux un effort surhumain. Dans un premier temps, ils se mirent à 4 pattes pour atteindre la position à genoux, puis s'appuyant sur un voisin ou sur un meuble, ils arrivèrent péniblement à se redresser. Alexandre fit son possible pour aider chacun à se remettre sur ses pieds, mais ses entraves limitaient, de beaucoup, son rayon d'action.

Justin s'impatientait et, balayant son arme sur l'étrange cortège, les menaçait continuellement de les descendre s'ils n'accéléraient pas le mouvement.

Dès que son groupe fut debout, le prêtre chemina très lentement vers l'arrière du grand autel. Il avait eu plus de temps que nécessaire pour analyser la meilleure façon de progresser, affublé de la sorte. Afin d'éviter de s'enfarger les uns les autres, il débuta la marche en se mettant de côté, puis glissant son pied droit sur le plancher il rapprochait le gauche de la même façon tout en tirant le pied droit de sa voisine, et ainsi de suite. Un peu plus d'une minute fut nécessaire pour atteindre l'escalier qui menait au sous-sol.

Le kidnappeur ouvrant la porte de la cage d'escalier et activant machinalement le commutateur de lumière leur donna une nouvelle directive, cette fois en haussant un peu le ton :

- Tenez bien la rampe et posez le pied solidement

avant de déplacer l'autre et d'amener celle de votre voisin sur la marche si vous ne voulez pas débouler dans l'escalier, compris ?

La rampe, habituellement installée sur le mur droit pour sécuriser la descente dans un escalier, transforma ce simple exercice en une activité périlleuse... Le curé Lestage avait attaché sa cheville gauche à celle de sa voisine, c'est pourquoi, en marchant de côté vers sa droite, il se retrouva avec la rampe dans le dos.

- Oh! Mon Dieu, s'exclama-t-il aussitôt en constatant cet état de choses, je m'excuse. Puis saisissant difficilement la main courante avec ses deux mains derrière le dos, il ajouta : je n'ai pas pensé à ça en m'attachant.

La démarche déjà laborieuse et lente devint presque impossible. Chaque pas demandait une précision et une synchronisation presque parfaite. La surface de la marche suffisait à peine pour les deux pieds qui s'y déposaient côte à côte. Chaque fois qu'on descendait une contremarche, une moitié de la patte de ce nouvel hybride frottait sur l'avancé de la marche et occasionnait des douleurs à son propriétaire. De plus, chaque niveau multipliait la difficulté de synchronisation, car une marche de plus, signifiait un participant de plus dans l'escalier. L'avance de la première personne après les 8 premières marches exigeait l'avance des 7 autres et augmentait d'autant le facteur de risque d'un faux pas qui entraînerait inévitablement une chute collective catastrophique.

Chaque enjambée semait un gémissement occasionné par les blessures que subissaient les vieux membres du mille-pattes. Une peau fragile et l'arthrose qui affectent immanquablement le physique des personnes âgées eurent tôt fait d'apporter des douleurs intenses à l'insecte fictif. De plus, la situation de crise

dans laquelle ils étaient plongés doubla le degré de tension. L'un des membres du premier mille-pattes souffrait de claustrophobie et son stress atteignit rapidement un seuil intolérable dans cet espace minuscule. N'en pouvant plus, elle se mit à hurler :

- Détachez-moi tout de suite! Vous ne pouvez pas me faire ça... Je vais mourir... Les murs de l'escalier se resserrent... J'étouffe...

Paniquée, sans réfléchir aux conséquences, elle lâcha la rampe, se pencha pour défaire son lien, perdit l'équilibre et entraîna avec elle les membres de l'hybride...

Un hurlement collectif monta de l'amas des corps projetés au pied de l'escalier.

- Taisez-vous tous, où je vous descends sur le champ, furent les premiers mots qu'ils entendirent dans l'encadrement de la porte du plancher supérieur, suivi d'un gémissement général : «Oh! Mon Dieu» qui provenait du groupe d'Alexandre qui s'était déplacé d'un seul bloc pour essayer de voir ce qui venait de se produire.

Les pleurs et les lamentations eurent rapidement raison du système nerveux de Justin. Sans prendre le temps de viser, il tira de 2 à 3 coups de feu en criant comme un fou :

- Dernier avis, si vous ne cessez pas vos cris immédiatement je vous tue tous! Des cris de douleurs étouffés montèrent du sous-sol, démontrant sans l'ombre d'un doute que son message avait été reçu 5/5. Se tournant, rapidement, vers l'autre mille-pattes humain, il ordonna de commencer la descente.

Alexandre le regardant avec un air suppliant, s'adressa à son ancien compagnon en pointant la femme

qui se trouvait à l'autre extrémité de son groupe :

- Justin, je t'en prie, permet que madame descende en premier, je crois qu'on pourra éviter un autre accident si on marche en faisant face à la rampe. La descente sera beaucoup plus facile et plus rapide.

Il désirait rejoindre l'autre groupe le plus tôt possible, car, aucun doute dans son esprit, après cette chute collective et ces coups de feu, il y avait sûrement un ou des blessés qui avaient besoin de premiers soins.

- O.K., faites ça vite, continua-t-il en poursuivant sa crise d'hystérie. J'en ai assez de ce maudit niaisage compris! Il faut que je sorte d'ici, déclara-t-il en promenant son arme sous le nez de chacun.

Sur le plancher du sous-sol, on essayait de bouger, sans trop se faire de mal afin de se dégager de la position impossible dans laquelle chacun avait atterri en déboulant l'escalier. L'exercice se compliquait dû aux chevilles toujours ligotées ensemble et une dame qui ne bougeait plus. Du sang coulait de sa tête et elle avait peine à respirer. On redoubla d'efforts pour reprendre l'alignement original afin qu'on puisse l'étendre et vérifier l'importance de sa blessure. Aussitôt étendue, la circulation d'air aidant, elle reprit connaissance et on put constater que sa blessure à la tête n'était qu'une éraflure occasionnée par une balle. On l'aida à s'asseoir selon son désir puis on continua à faire le bilan de l'accident.

Au premier coup d'œil, plusieurs avaient des ecchymoses et heureusement, une seule personne semblait avoir subi une fracture. Monsieur le curé ayant été projeté le premier au sol, avait été écrasé par le groupe et s'était peut-être fracturé le bras droit en atterrissant sur le plancher de béton.

La panique avait abandonné la dame souffrant de

claustrophobie. Maintenant elle se retrouvait dans une grande salle et elle ne cessait de répéter en chuchotant : "Je m'excuse, je m'excuse, mais j'étouffe quand je suis trop longtemps dans un corridor, vous comprenez? C'est plus fort que moi."

Chacun la regardait en lui faisant signe que oui avec la tête, mais plusieurs ne pouvaient lui offrir qu'un visage déformé par la crainte et la douleur.

Les nouveaux coups de feu attirèrent instantanément l'attention des observateurs extérieurs. Le bruit occasionné était moins intense que les précédents, étant donné qu'il provenait d'un recoin derrière la nef ; il suscita, néanmoins, de nouvelles interrogations parmi les curieux : avait-on tiré à nouveau ou quelque chose était-il tombé ?

Par contre, le micro ultra-sensible avait bien retransmis les sons à tous ceux qui, pour cette mission, portaient un casque d'écoute et aucun doute ne subsistait dans leurs esprits, on avait bien tiré à nouveau.

- Bâtard! Robert, grouille-toi le cul avec l'installation de cette caméra, je veux savoir ce qui se passe avant qu'il n'y ait plus personne de vivant là-dedans. Tu m'entends? S'écria celui qui dirigeait les opérations à l'aveuglette.

À peine avait-il prononcé ces paroles qu'en jetant un coup d'œil sur l'écran de son unité de communication portable, il reconnut aussitôt des rangées de bancs d'église en plongée de caméra.

- Bravo! Bob, maintenant balaye-moi les lieux rapidement pour qu'on puisse opérer avec diligence.

Le sergent promena son "Hypocrite" (c'est ainsi qu'il avait baptisé sa minuscule caméra de surveillance)

sans attendre, et après quelques allers-retours sur les lieux, il se préparait à faire un passage lent et plus minutieux, quand il entendit dans son écouteur :

- Tu n'as rien de plus intéressant à me montrer qu'une église vide? Où est passé tout ce beau monde?

- Je n'ai aucune idée là-dessus chef, mais je vais essayer de visiter tous les recoins de la boutique.

Déjà, ce dernier voyait les images, sur son écran, se dérouler à la vitesse d'une tortue. Il eut amplement le temps de visionner, attentivement, chaque pouce carré de la pièce, mais les résultats ne furent pas meilleurs. Il n'y avait plus personne pour répondre à l'appel. Lemieux se tournant vers le plus proche des agents lui lança :

- Bergeron, va chercher le concierge on a besoin de ses lumières.

Cinq minutes, à peine, s'étaient écoulées depuis le départ de l'agent commissionnaire lorsqu'il revint en compagnie de M. Brault. Sans perdre une minute, le capitaine bombardait le nouvel arrivé de questions :

- Dites-moi monsieur, qu'y a-t-il derrière la nef de l'église ? Où peut-on se rendre sans se faire voir de l'extérieur? Peut-on atteindre le presbytère? Est-il possible de se rendre directement au garage sans passer par le presbytère?

- Peut-on ralentir le tempo, capitaine, vous êtes en train de m'étourdir.

- Je m'excuse, mais à ce moment-ci, chaque minute est cruciale...

- Très bien... Pourrais-je avoir une feuille de papier et un crayon S.V.P. ?

Saisissant alors le bloc-notes de l'agent Bergeron et sortant un stylo de sa poche, le chef lui remit le tout en disant,

- Ça ira?

- Tout à fait. Bon voilà ! et tout en esquissant croquis après croquis, il poursuivit : Derrière l'autel principal, on peut sortir de l'église de trois façons. Il y a une porte qui donne sur un corridor menant à la cuisine du presbytère. Une autre donne sur le corridor de la sortie du côté droit de l'église. Ce dernier permet de se rendre au bureau du presbytère, si on le prend vers la gauche. Finalement, une troisième porte donne sur un escalier qui conduit au sous-sol de l'église et de là, on peut avoir accès au garage par une allée secondaire et bien sûr, de là on peut atteindre le presbytère par l'allée secondaire. .

- Merci! ce sera tout pour l'instant.

Positionnant son système de communication sur "appel général", il ordonna ce qui suit :

- Unité cinq, envahissez silencieusement le garage. Attention, si l'ennemi s'y trouve, observation et rapport immédiat. Unité trois, pénétrez à pas feutrés dans le presbytère. Si, déjà occupé, bien surveillez et rappez-moi tous les mouvements.

De chaque côté de la maison des clercs, trois hommes se dirigèrent aussitôt vers une porte extérieure et, en moins de deux, ils disparurent tous derrière ces ouvertures. Puis ce fut le calme plat. On aurait dit qu'on se préparait à l'assaut final.

Dans le restaurant où s'étaient réfugiés les proches d'Alexandre pour prendre un café. Les discussions allaient bon train. Pendant que Valéry

essayait de découvrir la relation qui existait entre Liliana et Alexandre, François et M. L'Heureux extrapolaient sur les efforts que ce dernier aurait à fournir pour faire libérer tous ces otages. Ses aptitudes en psychologie humaine l'avaient bien servi au cours de sa carrière, elles sauraient sûrement l'aider à convaincre le ravisseur de l'avantage de se rendre. Du moins, c'est ce que semblaient en conclure les deux compères.

Le téléviseur du casse-croute, branché sur le réseau de nouvelles en continu, laissait voir les images des événements qui se passaient un peu partout sur la planète tout en projetant en alternance celles déjà vues et revues à plusieurs reprises sur les événements qui se déroulaient à deux pas du restaurant. Comme rien de nouveau n'apparaissait à l'écran donc, nul ne se doutait des derniers déroulements survenus dans cette affaire.



À quelques kilomètres de là, le téléphone vint sournoisement interrompre l'humble prière des disciples du FLEC. L'apôtre Pierre se leva prestement et répondit anxieusement :

- Allo!

Dès les premiers mots prononcés par son interlocuteur, ses pulsations doublèrent instantanément... Il écoutait religieusement, mais on pouvait lire sur son visage, la surprise, la consternation, la jubilation et la détermination... L'heure de la prière était terminée. L'heure de la création était commencée... Le temps du "Big Bang" était arrivé et le début d'un temps nouveau était sur le point d'apparaître. Le compte à rebours de La "Grande Mission" venait d'être déclenché.



Dès qu'il eut franchi la porte du puit d'escalier qui menait au sous-sol, Justin la referma derrière lui afin que le maximum des bruits créés par le déplacement des otages ne puisse être entendu. Il sentait qu'ils étaient sous écoute... Il avait tellement vu de films policiers dans son adolescence, que cela lui permettait d'extrapoler le scénario qui était en train de se dérouler et, peut-être, aussi, d'inventer celui qu'il devait créer pour s'en sortir...

Arrivé au bas des marches, Alexandre reprit aussitôt la tête du "mille-pattes". Demandant la collaboration de ses membres, il se dirigea immédiatement vers la dame blessée pour vérifier son état. Puis, sortant son mouchoir, de la poche arrière de son pantalon, il épongea délicatement le sang qui avait coulé abondamment à travers les cheveux gris de la septuagénaire. En les écartant, délicatement, il constata, très vite, que la blessure n'était que superficielle et que le cuir chevelu déchiré par l'effleurement de la balle avait déjà commencé à se cicatriser. Elle était encore toute tremblante dû au traumatisme subit, mais, après vérification, son physique n'avait subi que peu de dommage.

Deux otages plus loin, il se pencha sur le vieux pasteur qui n'osait bouger son bras tellement cela lui faisait mal. Se penchant sur ce dernier il lui saisit délicatement le bras, et après l'avoir palpé, Alexandre murmura :

- Je vais sûrement vous faire mal, Monsieur le Curé, mais je dois vérifier si votre bras est fracturé où si vous ne souffrez que d'une contusion.

Le malheureux septuagénaire ne put s'empêcher de grimacer lorsque Alexandre, lui soulevant le bras, fit pivoter, accidentellement, la partie inférieure de son humérus. Aucun doute possible, il était fracturé. Se tournant vers le haut de l'escalier, il implora leur

ravisseur :

- Justin, M. le curé s'est fracturé le bras en tombant, il faut le laisser sortir pour qu'il reçoive les soins appropriés.

- Pas question! Débrouille-toi pour lui faire une attelle, t'as compris!

Puis, se dirigeant vers un portemanteau situé près de la porte d'entrée, il saisit quelques cintres de bois et les lui apporta ainsi qu'un foulard de laine qui avait dû être oublié là, il y a un certain temps.

- Grouille-toi, on doit remonter dès que j'aurai ouvert le panneau des marches.

Ouvrant la porte de la garde-robe faisant face à l'escalier qu'il venait de descendre, Justin tassa les vêtements liturgiques qui s'y trouvaient puis il examina le mur du fond pour y découvrir la barrure. La plinthe inférieure avait été conçue de telle sorte que si on la faisait glisser vers le haut elle libérait les dispositifs de basculement et de pliage du mur du fond. Ce dernier relevé, il donnait accès à un puit d'escalier qui menait directement dans la penderie de la chambre de monsieur le curé. Après l'avoir détaché du groupe, Justin envoya Alexandre en éclaireur. Arrivé aux dernières marches il souleva le plancher délicatement tout en tendant l'oreille. Le silence semblait régner en maître dans cette grande pièce dénudée de tout élément de décoration. Jetant un coup d'œil rapide à travers les portes-persiennes avant de les ouvrir, il constata, rapidement, que personne ne s'y trouvait pour le moment. S'avançant à pas de loup, il se dirigea aussitôt vers le pupitre et griffonna rapidement un message qu'il déposa devant la porte fermée qui donnait dans le corridor.

Attentif au moindre bruit, il entendit les voix de

personnes qui dialoguaient sur un ton plutôt bas. Puis il réalisa que l'on marchait dans le corridor et qu'on semblait inspecter les pièces voisines.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour rejoindre sa cachette et refermer les portes qui pourraient le dissimuler à la vue des nouveaux arrivants lors de leur entrée dans la chambre.

Pendant qu'il commençait sa descente et qu'il refermait lentement la trappe du plancher, il put se rendre compte, par les bruits qui lui parvenaient, que la porte de la chambre était verrouillée. L'un des compères demanda à l'autre :

- Demande au chef, qu'est ce qu'on fait? A-t-il les clefs ? Doit-on attendre défoncer ?

- Donne-moi, deux secondes et je te reviens avec les directives?ou bien

Les pas s'éloignèrent pendant qu'Alexandre redescendait. Ses battements de cœur atteignaient plus de 100 pulsations à la minute. On allait les découvrir dans les minutes qui allaient suivre s'ils parvenaient à entrer dans la pièce et qu'ils découvraient le passage secret. Arrivé au bas de l'escalier il en informa aussitôt Justin qui balayant les têtes avec son arme, chuchota rageusement au groupe de ne plus bouger et de faire les morts s'ils ne voulaient pas le devenir plus rapidement que prévu.

Ils avaient tous compris le message et en moins de deux, l'atmosphère du sous-sol se transforma en celle d'un caveau.

Justin était livide et l'eau commençait à couvrir la racine de ses cheveux, il se sentait coincé comme un rat. Assis dans les marches, son regard angoissé parcourait

lentement les visages bouleversés par la crainte pendant qu'il tentait difficilement d'établir un nouveau plan. Il marmonnait pour aider sa réflexion :

- Ils ont déjà envahi le presbytère... Ils vont sûrement envahir le sous-sol sous peu... Nous devons disparaître rapidement, sinon je devrai tous les abattre pour me défendre. Seigneur aides-moi! Je n'ai pas voulu ça... Nous ne voulons que remettre de l'ordre dans ton Église... Ne m'abandonne pas... Puis il se tut comme s'il entendait une voix lui souffler quelques mots... Un instant plus tard, il referma la porte de la garde-robe et d'une voix éteinte et nerveuse leur donna ses directives :

- Ils sont dans le presbytère, alors plus question de sortir par là. Ils vont sûrement essayer de pénétrer par le sous-sol d'ici quelques minutes alors il faut que l'on déguerpisse d'ici. Il n'y a qu'une place où ils ne nous trouveront jamais et c'est dans l'escalier secret qui se trouve derrière moi. Le mur replacé et la lumière fermée ils ne se douteront pas de notre présence. Aussi, c'est là que j'ai décidé que nous nous cacherons en attendant qu'ils décampent après avoir constaté que nous ne sommes plus là.

La dame qui souffrait de claustrophobie ne put s'empêcher d'éclater en sanglots et de gémir d'une voix hystérique :

- Je ne peux pas! Je vais mourir étouffée ! Laissez-moi partir. Je vous jure que je ne dirai rien.

- Fais-la taire avant que je ne l'étouffe moi-même! Lança-t-il en se tournant vers Alexandre qui instinctivement s'était déjà rapproché de la pauvre femme. Se retournant pour ouvrir la porte du garde-robe il leur chuchota ces nouvelles instructions : maintenant, enlevez tous vos chaussures et montez rapidement dans l'escalier le plus haut possible, sans faire de bruit puis

installez-vous, pour y passer quelques heures, compris ?

Alexandre le regardant lui adressa ces paroles sur un ton suppliant :

- Apôtre André, cette femme est malade, elle ne pourra pas demeurer dans le noir pendant des heures sans éclater, c'est hors de son contrôle. Laisse-la partir, sinon tout ton plan va s'écrouler lorsqu'elle n'en pourra plus et qu'elle se mettra à hurler. Elle se cachera entre deux bancs à l'arrière, ici, au sous-sol. S'il la trouve, je suis sûr qu'elle ne dira rien, car elle sait que tu peux tuer toutes ces bonnes gens avec qui elle vient prier tous les jours.

- O.K., O.K. puis se tournant vers la femme tourmentée il lui dit : "Dès que tu seras détachée, va te cacher avant que je ne change d'idée et si par malheur tu les diriges vers nous, c'est toi qui auras signé l'arrêt de mort de tout ce beau monde. Compris! Il ouvrit ensuite la porte en leur disant : "Montez sans bruit, il y va de votre vie."

Les agents chargés de fouiller le presbytère étaient revenus après avoir récupéré les clefs de la chambre auprès du concierge. Ce dernier se vantait d'ailleurs d'être le seul, à part M. le curé, à posséder cette clef, car, disait-il, aujourd'hui, on ne peut plus faire confiance à personne, même dans l'entourage d'un religieux. Aussitôt la porte ouverte le premier à pénétrer dans la pièce aperçut le papier au sol. Le saisissant pour le lire il sût, dès les premiers mots, ce qu'il devait faire et interpellant son confrère l'invita verbalement à quitter la pièce qui selon toute évidence n'était pas occupée. Celui-ci, cependant se dirigea naturellement vers la porte qui se trouvait sur le mur gauche et l'ayant ouverte lança une plaisanterie à son copain :

- Si tu as envie, c'est le temps, la salle de bain est

libre...

Il reçut très vite un "Non merci, je ne laisse jamais de traces derrière moi." La réponse était accompagnée d'un signe de la main l'invitant à se taire ainsi que d'un autre qui lui indiquait de sortir rapidement. Il comprit très vite que l'heure n'était plus à la blague.

Sous le plancher, tous se sentaient mal à la seule idée qu'ils pourraient être découverts et à la tuerie qui pourrait suivre. Alors, même si l'air était rare dans cet espace restreint, ils perçurent, comme une bouffée d'air frais, les pas qui s'éloignèrent de la porte de la garde-robe pour se diriger vers le corridor.

Tous, sauf un, dont le téléavertisseur ne cessait de vibrer au fond de sa poche. Il le saisit aussitôt que les pas se furent éloignés un peu et l'arrêtant de vibrer il se pressa d'en lire le message :

« Urgent, tous au Cénacle immédiatement. »

À la lecture de ce message, l'apôtre André éclata en sanglots. Il savait qu'il était responsable de cet appel à tous et il ne savait pas comment y répondre...

À peine entrés dans le corridor, les agents spéciaux se dirigèrent rapidement vers l'extérieur pour apporter le message au chef. Dès que la porte du presbytère fut franchie, c'est au pas de course qu'ils se lancèrent vers l'unité mobile de commandement, attirant aussitôt tous les regards des observateurs dans cette direction.

Dès qu'il fut en présence du capitaine, le porteur du billet s'écria :

- Lisez ceci mon capitaine, je viens de ramasser ce message sur le plancher dans la chambre du curé,

juste devant la porte.

Son visage normalement neutre s'illumina rapidement à la lecture des mots griffonnés rapidement par Alexandre :

« Disparaissez. Sommes juste sous vos pieds. Sous menace d'une arme. Kidnappeur psychopathe membre du Front de Libération de l'Église du Christ. Vont faire exploser grand temple catholique très prochainement. Pas d'attaque s.v.p. 11 vies en danger. Priez pour nous! Alex. »

- Bon! On sait maintenant qu'ils se trouvent au sous-sol, c'est déjà cela de gagner. Activant le micro de son casque d'écoute, Lemieux commanda immédiatement : "Descendez les gars, la partie va se jouer au sous-sol. On a besoin de refaire le plan en vitesse." Se tournant vers la responsable des communications, il ordonna de le mettre "subito presto" en communication avec le "Grand Manitou" (nom fétiche du grand patron de la Sûreté du Québec.) Dès que son interlocuteur fut en ligne, il l'informa de la mission qu'il accomplissait avec son équipe et de la menace d'attentat qui planait sur un grand temple catholique de la part du FLEC. Non, il ne savait pas quelle église était menacée... Oui l'attentat devait se faire à très court terme... Oui, l'information était de première source et devait être prise très au sérieux... Bonne chance... Voilà en résumé les paroles que purent saisir les gens présents dans le "Poste de commandement mobile" lors de la conversation téléphonique que venait d'avoir le capitaine avec le plus haut gradé de la Sûreté du Québec.



De l'autre côté de la planète, dans un petit pays au sud de l'Afrique que l'on appelle, Lesotho, celui que l'apôtre Pierre avait appelé "Le Père" revoyait le long

parcours qui l'avait amené si loin de son pays d'origine pour vivre parmi les plus pauvres d'entre les pauvres.

Le religieux qui avait atteint les plus hautes instances de l'Église catholique romaine et que tous connaissaient sous le nom de 'Cardinal Jubainville' était mieux identifié par la population locale, sous le nom de 'Cardinal au Grand Cœur.' Ce haut dignitaire de l'Église catholique, membre du Sacré Collège, électeur et conseiller du pape, avait cessé de priser les honneurs et la richesse que lui conférait son poste à la curie romaine. Autant il l'avait désiré, autant il le détestait maintenant qu'il avait reconnu les chemins que le Christ Jésus avait tracés pour son Église.

Dès son arrivée dans ce pays, il y a plusieurs années, il avait troqué toutes ses richesses ecclésiastiques et personnelles contre nourriture et médicament afin de répondre aux besoins primaires de ses nouveaux paroissiens. Il n'avait conservé que 2 soutanes aux couleurs cardinalices ainsi que la croix inséparable du costume. C'était comme une tenue obligatoire lors de ses voyages à Rome commandés par le Vatican.

Après avoir lancé la plus importante mission de sa vie en déclenchant le 'BIG BANG', il sortit pour faire sa marche quotidienne dans la cour poussiéreuse du petit complexe hospitalier et religieux qu'il avait mis sur pieds. Des souvenirs des événements qui avaient guidé sa nouvelle route lui revenaient en mémoire.

Devenu prêtre, très jeune, Louis Jubainville fils d'Albert Jubainville, commerçant et de Laurette Samson, son épouse, tous deux de Laprairie, province de Québec, eut tôt fait de se faire remarquer par les autorités religieuses qui supervisaient son développement. Son obéissance exemplaire, sa piété exceptionnelle et son sens du service avaient fait de lui un candidat sans pareil

pour la prêtrise. Il avait été un élève studieux et brillant tout au long de sa longue formation académique et sa soif de savoir l'avait poussé à aller au-delà des exigences scolaires, faisant de lui un érudit dans plusieurs domaines.

Son implication sociale avait toujours été très importante et dans plusieurs volets : scoutisme, pastorale jeunesse, Saint-Vincent de Paul et entraide missionnaire. Il était au summum de son engagement communautaire quand il fit son entrée au grand séminaire. Puis, de mois en mois, les études et son 'guide spirituel' eurent tôt fait de lui faire abandonner toutes ses activités qui nuisaient dangereusement à sa formation scolaire.

À peine ordonné prêtre séculier, il fut appointé comme vicaire dans une petite paroisse rurale où il s'empessa de fonder, dès la première année, le mouvement scout, les Chevaliers de Colomb et les Dames de Sainte-Anne. Ce jeune ecclésiastique fut rapidement apprécié des paroissiens avides de changements et devint l'envie des jeunes demoiselles dont certaines étaient prêtes à parier que sous sa soutane, se cachaient un corps d'homme et des instincts de mâle tout comme on pouvait en découvrir parmi la population masculine du village...

Ce qui devait arriver, arriva et, ce « saint-homme-en-devenir » finit par succomber aux charmes de la belle Ange-Aimée qui malgré sa modeste réussite ne réclama pas la victoire de son pari. Nul ne sut jamais ce qui s'était vraiment passé en ce chaud samedi du mois d'août.

C'était une de ces journées où la température grimpe dans les 28 à 30 °C le jour puis redescend autour de 18 °C dès que la soirée s'annonce.

Comme elle était ravissante la belle Ange-Aimée lors de l'épluchette de blé d'Inde annuelle de la paroisse.

Le diable l'aurait habillée pour l'occasion qu'il n'aurait pu faire mieux. Quand elle se dirigea vers lui pour recevoir les épis de maïs, qu'elle devait éplucher avant de les remettre au cuistot, tous les regards étaient tournés vers elle. La petite blouse de coton blanc de style paysanne, avec ses épaulettes bouffantes et son large décolleté qui laissait entrevoir sa généreuse poitrine, accompagnait magnifiquement la jupe rouge que faisaient danser les crinolines sur ses superbes jambes élancées. Quelle vision angélique pour un jeune prêtre en formation.

- Bonjour mon père, puis-je les choisir moi-même? lui lança-t-elle avec son sourire enjôleur, tout en se penchant vers la montagne d'épis qui les séparaient. On aurait dit qu'elle avait quelque chose à annoncer en permettant à son vis-à-vis de jeter un coup d'œil inquisiteur sur son décolleté entrouvert.

- Bien sûr, Ange-Aimée lui répondit-il en admirant discrètement les atouts qu'elle arborait fièrement. Puis demeurant accroupie pour prolonger cet instant de séduction, elle reprit la parole en disant :

- Vous croyez qu'il y aura plusieurs jeunes cette année ? L'an dernier nous étions si peu que ce fut ennuyant à mourir.

- Je suis persuadé qu'ils seront tous à l'épluchette cette année, le Seigneur a béni cette journée. Il fait tellement beau. Ne t'en fait pas, Ange-Aimée, il y aura plein de beaux gars qui te courtiseront aujourd'hui, lui lança-t-il, sur un ton un peu taquin, tout en se tournant vers le dernier arrivé pour lui offrir quelques épis. Il connaissait la réputation de cette jeune fille d'à peine 20 ans qui adorait utiliser ses talents de séductrice, sans pour autant livrer toute la marchandise annoncée selon les racontars...

L'activité paroissiale se déroula dans la gaieté

générale. On commérait du côté des dames qui s'étaient regroupées autour de la balançoire tout en dégustant le thé et les biscuits pendant que ces messieurs ingurgitaient leur bière tout en lançant les fers ou les boules de pétanque. Quant aux jeunes ils s'envoyaient des invitations tout en observant les diverses compétitions organisées pour les plus petits, puis ils disparaissaient main dans la main pour une ballade amicale...

Plusieurs jeunes hommes tournaient autour de la jeune courtisane, mais elle n'avait d'yeux que pour le seul homme qui représentait le fruit défendu du paradis. Elle n'avait de regards que pour lui et il le sentait. Chaque fois qu'il jetait un coup d'œil sur le groupe des jeunes adultes, leurs regards se croisaient et ça le rendait mal à l'aise. C'est pourquoi l'abbé Louis poursuivant son rôle de responsable de l'accueil se promenait d'un groupe à l'autre acceptant facilement une bière de celui-ci ou un verre de vin de celle-là. Après quelques heures de ce régime, dont il était peu habitué, il commença à discourir joyeusement sur tous les sujets, ce qui alimenta rapidement les conversations autour de la balançoire et qui attira irrésistiblement l'œil scrutateur de l'observatrice intéressée.

Quand le bon curé se rendit compte de l'état plutôt amoché de son assistant, il l'invita discrètement à le suivre au presbytère pour prendre un café, mais il réalisa très vite que son élève était déjà rendu à l'étape d'un petit repos réparateur. Il le débarrassa donc de sa soutane et de ses chaussures, puis l'aida à s'étendre sur son lit avant d'aller rejoindre les fidèles qui n'avaient pas encore quitté malgré que l'heure du souper était presque arrivée.

- Monsieur le curé! Vous savez, il est déjà 18h15. Vous ne commencez pas à avoir faim? Venez donc à la maison, j'ai un bon bouilli qui est en train de mijoter et

ça nous ferait bien plaisir de vous recevoir, s'entendit-il interpeler par madame Gingras, dès son retour parmi le petit groupe qui se préparait à partir.

- Je ne dis pas non, car madame Dubois en a profité pour aller visiter sa fille et puis l'abbé Louis était tellement épuisé qu'il est parti s'étendre un peu et je pense qu'il sera capable de se faire un sandwich quand il se réveillera. Si vous permettez, je prends une petite laine et je suis chez vous dans une vingtaine de minutes, ça vous va?

- C'est parfait comme ça, à tantôt.

Se dirigeant à nouveau vers le presbytère pour prendre sa veste, il fut agréablement surpris de voir cette belle jeune fille qui était en train de ramasser la vaisselle d'accompagnement qu'ils avaient sorti de la salle à manger pour accommoder les convives. Les beurriers, sucriers et crémiers ainsi que quelques assiettes et ustensiles meublaient déjà, le cabaret qu'elle tenait.

- Donne-moi ça ma fille, je vais le rentrer. Merci d'avoir tout ramassé pour moi, lui dit-il en tendant les mains pour prendre le tout.

- Allons, monsieur le curé, je ne suis plus une petite fille. Je vais amener le cabaret à la cuisine et je vais laver le peu de vaisselle qu'il y a avant de vous quitter. Comme ça, tout sera redevenu propre quand madame Dubois sera de retour demain matin.

- Tu es bien charitable, ma petite Ange-Aimée, mais je venais juste ramasser ma veste puis je repars immédiatement pour souper chez les Gingras, alors je n'ai pas de temps pour la vaisselle.

- Ne vous en faites pas avec ça, monsieur le curé, je n'ai pas besoin de vous. Si vous me faites confiance :

je lave la vaisselle, je remets la cuisine en ordre et je barre la porte en partant, ça vous va?

- Tu ferais cela, comme c'est gentil. Bien sûr que ça va ! puis sans plus tarder, après avoir ramassé ses effets personnels, le curé se dirigea vers le garage pour quitter avec sa voiture.

S'il avait pu se douter, un seul instant, que la jeune chasseresse rôdait autour de sa proie, jamais le saint homme n'aurait abandonné son disciple.

Dès le départ du vieil homme, elle revêtit le tablier de service et remplit l'évier d'une eau aussi chaude qu'elle pouvait l'endurer. Elle la laissa couler lentement sur ses deux mains comme si c'était une douce caresse. Puis de sa main droite, elle fit glisser sur sa main gauche une quantité de savon à vaisselle beaucoup plus importante que requise pour la tâche à accomplir. Elle frotta ses mains avec ce savon onctueux dans un geste sensuel qui ne laissait aucun doute sur les pensées qui l'habitaient... Lentement elle trempa chaque pièce de vaisselle et les nettoya délicatement comme s'elles étaient fabriquées d'un précieux cristal. Elle répéta les mêmes gestes délicats en les essuyant. Puis ayant rangé la vaisselle à sa place, elle mit de l'ordre dans la cuisine avant de s'en aller à la recherche de l'oiseau bleu...

L'exploration ne dura pas très longtemps, le presbytère n'ayant qu'un seul étage. Dès qu'elle eut traversé la salle à manger et le salon, elle put emprunter le corridor qui menait au bureau et aux autres pièces. C'était la première fois qu'elle parcourait la maison paroissiale.

Son cœur battait à tout rompre sous son buste haletant, pendant qu'elle anticipait la rencontre de l'être cher.

Dormait-il profondément? Avait-il eu suffisamment de temps pour se dégriser un peu? Que penserait-il de son audace ? Se laisserait-il tenter ? Voilà autant de questions qui alimentaient son imaginaire pendant qu'elle marchait à pas feutrés tout comme un malfaiteur sur le point de commettre son crime.

Adjacente au bureau se trouvait la bibliothèque, salon qui servait de lieux de retraite pour la lecture et la préparation des diverses cérémonies, tout en ayant la fonction de salle d'attente occasionnelle lorsqu'il y avait plusieurs visiteurs. La porte suivante, qui était fermée, s'ouvrait sur un immense « walk-in » où on retrouvait plusieurs vêtements pour l'extérieur et quelques cintres vides destinés à recevoir les manteaux des visiteurs. Face à cette porte, elle en déduit instantanément par son marche pieds en marbre, qu'il s'agissait de la salle de toilette des visiteurs. Elle sentit que ses recherches s'achevaient lorsqu'elle vit sur sa gauche deux portes ouvertes séparées par un pan de mur d'environ 7 à 8 mètres. Il faisait face à un salon qui servait de salle de télévision adjacente à une autre pièce un peu plus petite et qui était probablement la chambre des invités.

La chambre de l'abbé Louis se trouvait derrière la dernière porte. Elle était entrouverte. La jeune aventurière hésita avant de l'ouvrir. Elle sentait très bien qu'elle ne pourrait plus rien contrôler après ce petit geste banal et que cela pourrait changer tout le cours de sa vie...

La tentation était vraiment trop forte et c'est lentement qu'elle poussa la porte du paradis... ou celle de l'enfer?

L'être désiré était étendu sur le lit et reposait calmement sur le dos tout comme un enfant terrassé par la fatigue d'une activité où il s'est donné à 100 %. Pouvoir le regarder sans sa soutane, vêtu seulement

d'un T-shirt blanc moulant agréablement son torse d'athlète et d'un pantalon noir, lui permit d'oublier rapidement qu'il était un représentant de Dieu. Elle n'avait que le désir de s'étendre à ses côtés et de le serrer dans ses bras comme on le fait avec l'être aimé dans les grands moments de tendresse.

Cela ne lui prit que quelques secondes pour retirer ses vêtements et ses chaussures avant de s'allonger délicatement à côté de l'être convoité inconscient, et de glisser son beau corps, en petite tenue, près de celui de son amant en devenir. À son approche, Louis se tourna sur le côté et prit instinctivement la position du fœtus comme s'il sentait un besoin de se protéger. Elle imita son geste et vint se mouler sur lui. Collant sa poitrine sur son dos et son ventre sur ses fesses, elle remonta tranquillement sa tête puis, ouvrant la bouche, elle lui souffla amoureusement dans le cou comme pour lui transmettre la vie.

Il se retourna machinalement afin de trouver d'où venait cette merveilleuse sensation tout en entrouvrant les yeux à l'exemple d'un nouveau-né. À peine son mouvement exécuté, il aperçut les lèvres sensuelles d'Ange-Aimée qui s'approchaient pour déposer un baiser passionné sur sa bouche entrouverte. Puis avant même qu'il n'eût le temps de se rendre compte du moment unique qu'il était en train de vivre, une main habile se faufila derrière sa nuque et laissait courir ses longs doigts dans ses cheveux.

Rapidement, il sentit monter en lui tous ses instincts bestiaux de mâle qu'il avait mis tant d'années à maîtriser. Son cœur se mit à accélérer à un rythme fou et une chaleur incontrôlable envahissait son beau visage de dieu grec reprenant vie pendant qu'il se dégageait pour mieux voir celle qui l'avait appâté. Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'appât était parfait et que la victime ne pouvait plus détacher son regard de cette sirène qui était

à ses côtés.

- Comment vas-tu mon amour ? Furent les premiers mots qu'elle prononça lorsqu'elle aperçut ses traits interrogateurs tout en frôlant sa joue avec la paume de sa main.

- Mais que fais-tu, Ange-Aimée ? dit-il d'une voix inquiète.

- Je suis venu pour t'amener au paradis, lui annonça-t-elle en débouclant difficilement la ceinture de son pantalon, pendant qu'elle déposait un baiser sur la main qui s'avavançait pour faire obstacle à l'opération. Je t'en prie, laisse-toi aimer mon chéri, nous sommes seuls et nous ne faisons rien de mal. Tu vas voir comme ce sera bon de se donner l'un à l'autre. J'ai tellement désiré ce merveilleux instant.

Comme ces paroles étaient douces... Comme elles étaient invitantes et comme il se sentait faible devant autant de beauté et de tendresse.

Il se tût et la laissa poursuivre comme inconscient que : celui qui ne dit rien, approuve. Dans son for intérieur, même si elle était affaiblie par l'alcool, sa petite voix intérieure ne cessait de répéter : tu ne peux pas faire ça mon ami. Lève-toi et fuis pendant qu'il est encore temps...

Cependant, les caresses et la vision de sa séductrice, qui venait de revêtir la tenue de Vénus en enlevant ses sous-vêtements, eurent tôt fait de faire taire la petite voix réprobatrice et en très peu de temps, il se retrouva vite dépourvu, ayant à son tour revêtu la tenue d'Adam.

Elle s'assit dans le lit pour admirer ce corps dénudé qui, hier encore, lui semblait inaccessible, tout en

lui permettant d'admirer pleinement celui qu'elle lui offrait. Le souffle d'Éros se faisait bien sentir et tous deux profitaient déjà de la joie que procurent les préliminaires... Il étendit la main tout doucement pour caresser, du bout des doigts, ce corps magnifique qui vibrait déjà à l'approche de cette caresse, quand la route, de leur destin amoureux, bifurqua brusquement dès la première sonnerie du téléphone. Puis ce fut la deuxième, et la troisième... On aurait dit qu'elle ne cesserait jamais, tellement elle résonnait fortement dans la chambre.

Il se sentit soudainement envahi par un sentiment de honte, plus fort que tous les désirs qui venaient de s'éveiller en lui. Se redressant, il s'assit aussitôt sur le bord du lit, puis tournant le dos à celle qui l'aimait, il lui déclara d'une voix déçue :

- Je suis désolé, Ange-Aimée, je ne peux pas ...
Ce serait mal de ma part.

Entendant ces paroles, elle sentit que quelque chose d'imprévu était en train de se produire, elle s'écria d'une voix remplie de passion et de tristesse :

- Je t'aime, Louis ! Tu ne peux pas faire ça ! Tu ne peux pas refuser tout cet amour que je t'offre.

Mais, il ne voulait plus l'entendre et pendant qu'il remettait son slip et son T-shirt, le jeune prêtre reprit la parole :

- Je suis flatté et terriblement attiré par toi, Ange-Aimée, mais je me reprocherais toute ma vie de t'avoir fait l'amour sans être sûr de mes sentiments...

Il avait à peine fini de prononcer ces paroles qu'éprouvant subitement un sentiment de rejet, elle bondit hors du lit et se rhabilla en s'écriant :

- Tu le regretteras! Oui ! Jamais plus tu ne pourras recevoir l'amour que je t'offrais.

- Tu ne comprends pas... L'amour c'est plus que ça... J'aime Dieu du plus profond de mon âme et ...

La blessure qu'elle venait de recevoir la poussa à crier sans retenue :

- Va au diable, avec ton Dieu et son amour ! lui lança-t-elle en quittant la pièce à moitié revêtue.

Le jeune prêtre demeura seul dans cette grande maison où le silence avait repris toute la place.

Après cette scène inoubliable, la jeune amoureuse déçue ne revint jamais à l'église de cette paroisse. Elle répondait à ceux qui l'y invitaient que les discours vieillots du curé ne la rejoignaient pas et que ceux du « prêtre en formation » étaient à l'image de son créateur c'est-à-dire bien loin de la réalité.

Quant au pauvre « prêtre pécheur » dès qu'il eût confessé son « presque péché » au bon vieux curé à qui on avait confié sa formation, il demanda comme pénitence d'être envoyé dans un lieu où il n'y aurait plus de si belles tentations. Conscient qu'il avait manqué à sa tâche, son supérieur eut tôt fait d'acquiescer à sa demande, principalement pour deux raisons : il se sentait en partie coupable de la chute de son jeune protégé, car il lui avait donné beaucoup trop de liberté d'action, et ensuite, toute la nouvelle dynamique semée depuis son arrivée avait fini par bousculer sa petite vie de pasteur champêtre. Il fut donc décidé, d'un commun accord, que dès qu'une opportunité se présenterait, le transfert dans un autre endroit serait demandé.

En attendant, le jeune prêtre fit une retraite prolongée dans une abbaye, où, tout en étant éloigné

des tentations féminines, le jeûne et la prière, aidant, devaient contribuer à le remettre sur les chemins de la sainteté.

Un mois après cet incident, ayant reçu une lettre circulaire du bureau diocésain qui demandait aux responsables des paroisses leur collaboration pour trouver un jeune secrétaire à monseigneur l'évêque, le curé se hâta de téléphoner aussitôt, insistant pour parler personnellement au prélat. Dès qu'il eut demandé pardon, au pasteur principal, pour sa piètre surveillance de la brebis qu'on lui avait confiée, le vieux religieux s'empressa, C.V. en main, de faire valoir les connaissances, les aptitudes et les qualités exceptionnelles d'organisateur de son candidat.

Dans la semaine qui suivit, Louis Jubainville, prêtre, reçut un appel de l'évêché lui ordonnant de se présenter dès le lundi suivant pour combler le poste de « secrétaire particulier » de monseigneur.

Jamais l'évêque ne lui fit de remarque concernant sa petite aventure sentimentale, comme si cela avait fait partie du développement normal d'un jeune prêtre. Quant à Louis, il n'eut aucune difficulté à mettre à profit ses talents naturels au service de son prélat, qui reconnaissant ses grandes qualités décida très vite de l'amener avec lui à Rome lors de ses visites officielles.

Désireux de mieux répondre aux attentes de monseigneur l'évêque, il s'était inscrit à des cours d'italien quelques mois avant son voyage et avait réussi à apprendre la langue du Vatican avec une rapidité remarquable, de sorte que dès ses premiers jours dans la ville sainte il se fit reconnaître pour sa culture exceptionnelle.

À son troisième voyage au Vatican, pendant les rencontres multiples et les formations diverses que

recevait son patron, Louis passa énormément d'heure dans la « Vaticane » la bibliothèque secrète du Vatican.

Ce refuge de secrets, établi par Paul V au début du 17^e siècle, le fascinait, car il contient plus de 630 fonds variés représentant près de 85 km de rayonnage. On y retrouve des documents couvrant une période chronologique de 800 ans. Son plus vieux date de la fin du VIII^e siècle tandis que l'on trouve une série pratiquement ininterrompue de documents à partir de 1198. En 1881, elles furent ouvertes à la consultation des chercheurs, devenant ainsi, le centre de recherches historiques le plus important au monde.

Les heures qu'il y consacra l'amènèrent inévitablement à découvrir une Église, pas toujours très jolie. Ce fut tout un choc pour lui qui l'avait adorée depuis sa plus tendre enfance. Oui, cette Église, à travers les siècles, porta souvent des masques qui l'amènèrent bien loin des enseignements de son créateur. De celui de bon samaritain à celui de persécuteur, de celui de missionnaire à celui de tortionnaire, de celui de justicier à celui de bourreau, oui, elle avait porté tous ces masques. Cela lui faisait mal, car le jeune prêtre constatait qu'elle avait toujours eu ce visage à deux faces et qu'il l'accompagna toujours à travers son histoire.

- « Monseigneur au Grand Cœur ! Monseigneur au Grand Cœur ! » lui criait-on en essayant difficilement de le sortir de sa rêverie. La voie poursuivit : « Quand le soleil tape fort, faut tout faire pour le noyer » disaient les sages de mon village quand je ne buvais pas assez. Allez ! Allez ! Il est temps de venir vous rafraichir avant de tomber par terre comme un arbre desséché. »

Il se tourna aussitôt vers cette Africaine au sourire moqueur, un peu épaissie par l'âge. Puis en se composant un visage enfantin qui témoignait bien de sa capitulation, il lui emboîta le pas sans aucune autre forme

de protestation. La collation terminée, il alla s'étendre comme il le faisait tous les après-midi afin de faire une petite sieste qui lui permettait de prolonger ses activités jusque tard dans la nuit. À peine étendu, il eut tôt fait, à travers ses rêves, de retourner au Vatican près de 40 ans en arrière.

- Quel âge avez-vous monsieur l'abbé? s'entendit-il interpeler dans un français prononcé avec un fort accent italien. Le cardinal qui se trouvait auprès de lui dans cette salle du second étage de la « Vaticane », aimait se retrouver dans ce décor où il ressentait toute la puissance de « L'Église ».

- 25 ans, votre Éminence, mais, si vous permettez, pourquoi cette question? Poursuivit-il en italien, par respect pour l'autorité établie.

- Bien sûr que je permets mon fils. Reprenant sa langue maternelle, le cardinal déclara : je vous trouve bien jeune pour feuilleter de si vieux manuscrit. N'avez-vous pas autre chose de plus intéressant à lire?

Avant de répondre, Louis, jetant un regard plus attentif sur son inquisiteur, reconnut immédiatement le cardinal archiviste, monseigneur Carbonati, l'ultime autorité de la bibliothèque.

- Que peut-il y avoir de plus intéressant que les livres de la Sainte Église, Votre Éminence.

Ces paroles eurent le même effet sur le prélat que celui d'un merveilleux parfum sur un courtisan : il fut immédiatement séduit par l'abbé Jubainville. Des heures de conversations s'en suivirent puis des journées de rencontres furent investies avant que le cardinal archiviste ne décide de prendre en main la destinée de son nouveau protégé.

Toute la grandeur et la gloire de la curie romaine lui étaient maintenant accessibles. Son nouveau protecteur avait décidé d'en faire son assistant principal et le dirigea à travers les multiples années de formation qui lui seraient nécessaires pour accomplir cette tâche. Il fut inscrit immédiatement à l'université « La Sapienza », l'une des universités les plus anciennes au monde. Ayant été fondée en 1303 elle est également une des plus grandes au monde pour le nombre d'étudiants (150 000 environ). Elle comporte 21 facultés, 21 musées, 155 bibliothèques et plus de 130 départements et instituts. Nul n'est besoin de vous dire à quel point il était heureux de ce qui lui arrivait.

Son doctorat en bibliothéconomie obtenu, il fut envoyé au monastère « Abbazia di Santa Maria di Farfa » pour y apprendre l'art monastique de la conservation et du classement des documents datant de plusieurs siècles. À l'aide des 20,000 manuscrits anciens que contiennent cette magnifique bibliothèque abbatiale et la formation transmise par les moines, il obtint rapidement une excellente renommée auprès des autorités religieuses de Rome. Pendant son séjour dans cette région, il fut nommé curé de la paroisse du village voisin. Cela aussi faisait partie du plan de carrière tracé pour l'amener au poste visé, car il faut avoir obtenu ces titres pour gravir l'échelle du pouvoir...

Ses nombreux et fréquents séjours au Vatican lui permirent d'agrandir rapidement son cercle d'influence et après seulement quelques années, il fut nommé évêque de Venise où il siégea pendant plusieurs années. Il adorait cette vie qui lui permettait de côtoyer la haute noblesse italienne et de vivre dans un palais. Sa relation avec Mgr Carbonati s'était dégradée au même rythme que ses relations avec les plus hauts dirigeants de Saint Pierre de Rome grandissaient. Peut-être avait-il peur qu'on lui trouve un jeune remplaçant, c'est du moins ce

qu'en avait déduit l'évêque de Venise après leur dernière rencontre.

Monseigneur Louis Jubainville faisait maintenant partie du cercle d'influence du Saint-Père. Il avait souvent recours à ses connaissances des sciences de l'information pour obtenir les documents requis pour la préparation de ses écrits. Le Pape estimait beaucoup son art d'écrire dans un langage bien contemporain et l'utilisait régulièrement pour préparer les discours qui s'adressaient aux plus jeunes. On peut dire que cette relation lui permit d'obtenir son cardinalat à un âge beaucoup plus jeune que la moyenne.

Quand madame Péroline, la gouvernante du presbytère, vint pour lui annoncer la fin de la sieste, il se revoyait en compagnie du Saint-Père dans le petit bureau privé où il avait été appelé. Sa Sainteté désirait ses précieux conseils pour répondre poliment à la demande d'un journaliste du magazine homosexuel « Très gai dans sa peau » qui sollicitait une entrevue à l'occasion du 10e anniversaire de la naissance du mouvement « La Fierté gaie ».

On était en 1979, il s'en souvenait très bien, c'est à cette époque de sa vie, que Dieu avait mis sur sa route « Sa Sainte Messagère ». Elle venait de recevoir le Prix Nobel de la paix et elle allait bientôt franchir la porte du bureau papal afin d'avoir un entretien personnel avec le successeur de Saint-Pierre, selon le désir de ce dernier. Le dialogue qu'il avait entendu fut le déclencheur de sa grande quête pour la sainteté.

Se levant pour accueillir Mère Térésa, et lui tendant les bras à l'image du père de l'enfant prodigue, le pape s'exclama dans un anglais presque impeccable :

- Ma chère enfant, comme nous sommes fiers de vous. Approchez pour que nous puissions vous exprimer

toute notre affection. Ayant étreint, tendrement, cette petite dame, comme il aurait aimé que son créateur le fasse pour lui, Sa Sainteté s'agenouilla devant elle, puis, inclinant la tête, il murmura, en laissant couler une larme :

- Ma Mère, vous qui êtes devenue l'image incarnée de la miséricorde divine, priez Notre Père pour qu'Il nous accorde Son Pardon et qu'Il nous donne la grâce de transformer nos paroles en gestes visibles, afin que nous puissions, tout comme vous, rendre témoignage de Son Très Saint Évangile.

Même si le Saint-Père parlait en son nom personnel, en utilisant le nous, tout comme le veut l'usage, Louis, au plus profond de son être s'était senti parti prenante des paroles prononcées dans cette prière à Mère Térésa. Oui, la porte qui l'amènerait sur le chemin de la Sainteté venait de s'entrouvrir pour ne plus jamais se refermer...

Une semaine s'était écoulée depuis la visite de « La Sainte Messagère » avant que le jeune prélat demande la permission de passer un certain temps chez les Sœurs de la Charité de Calcutta, afin de faire une profonde réflexion, entouré des plus pauvres d'entre les pauvres.

Le cardinal Jubainville obtint une permission spéciale lui permettant de participer à toutes les activités quotidiennes des servantes du Seigneur en plus de recevoir les enseignements de la nouvelle lauréate de la paix. Il était arrivé vêtu d'un simple T-shirt blanc et d'un pantalon noir, ce qui deviendra son uniforme quotidien pour le reste de sa vie. Plus jamais il ne revêtra ses appareils ecclésiastiques ailleurs qu'à Rome et plus jamais il n'utilisera ses titres pour proclamer l'évangile de Jésus Christ.

Le mois suivant, on le rappela à Rome à la demande de l'autorité suprême. Lorsqu'il se présenta dans son humble habillement, tous sentirent qu'il n'était plus le même homme, mais personne ne s'attendait à ce que ce personnage, si influent, abdique son poste pour demander d'œuvrer comme simple missionnaire dans un petit pays africain. Avant de le dégager de ses hautes fonctions, son supérieur exigea qu'il patiente un mois dans la ville Sainte et qu'il participe à toutes les rencontres sociales comme il le faisait auparavant. On était persuadé que son goût des richesses et des honneurs aurait tôt fait de le ramener à la raison.

Convaincu que Dieu l'appelait à une grande mission, Monseigneur Jubainville sentit qu'on voulait l'en éloigner et la révolte commença à germer dans son âme. Ses yeux s'ouvrirent alors sur l'immensité du désastre que le péché d'orgueil avait amené dans ce lieu que l'on disait « Saint ».

Quelle hypocrisie, pensa-t-il !

Aucun palais au monde n'égale Saint-Pierre de Rome ou plus précisément « San Pietro in Vaticano ». Son immensité (211,50 mètres porche compris, 44 mètres de hauteur que le dôme surplombe à 136 mètres), les 120 ans qu'on a pris pour l'ériger sous le règne de 19 papes, les 60,000 personnes qu'elle peut accueillir et les richesses accumulées à travers les siècles qui représentent des milliards de dollars, en a fait un des lieux les plus riches du monde.

Pourtant, au jeune homme riche qui lui demandait: « Que me manque-t-il encore? », Jésus avait répondu, à celui qui lui affirmait qu'il observait toutes les lois et qu'il aimait son prochain comme lui-même : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes, donne tous tes biens aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Puis, viens et suis-moi! »

Se rappelant ces mots, il revoyait la plus imposante des processions à laquelle il avait assisté à Saint-Pierre de Rome. Le pape, assis sur sa chaise de cérémonie portée par des zouaves, était suivi de l'ensemble des cardinaux, des évêques, des prêtres et des religieuses de tous les ordres existants. Ils étaient des centaines à parader. Mais, paraaient-ils pour accomplir les enseignements du Christ qui avait dit : « Viens, suis-moi! » ou bien pour se glorifier eux-mêmes?

« Mea culpa! Mea culpa! Mea maxima culpa! », Louis Jubainville avait déclaré dans son for intérieur: « Jamais plus je ne mangerai de ce faux pain qui nourrit le pouvoir et la gloire humaine, je vous le jure Seigneur!

Dès les premiers jours de son dernier mois passé au Vatican, le cardinal Jubainville participa, comme on lui avait ordonné, aux événements mondains où on avait sollicité sa présence. Cependant, contrairement à ses habitudes passées, il y assista toujours vêtu d'une chemise noire à collet romain et d'un pantalon de même couleur n'arborant plus aucun bijou qui aurait pu témoigner de l'importance de son titre. Ses compagnons habituels ne le reconnaissaient plus et après quelques minutes d'entretien se faisaient un devoir de s'éloigner de lui tellement ses paroles étaient devenues des sermons à saveur évangélique. Toute cette richesse qui l'entourait, était devenue prétexte, à une critique véhémement et on en eut vite ras le bol de ce nouveau moralisateur. En moins de 2 semaines, il ne reçut plus aucune invitation de ce beau monde aristocratique du Vatican.

Depuis son retour, il avait consacré toutes ses journées à rechercher les péchés, passés et présents, des dirigeants de l'Église catholique. À la lumière de ses découvertes, il devint vite très clair, que seul, il ne parviendrait jamais à remettre de l'ordre dans cette immense institution et encore moins à la replacer sur la

route originelle qui lui avait été tracée, c'est-à-dire : "Être le témoin vivant de l'évangile de Jésus-Christ."

Selon ses désirs, il fut envoyé comme missionnaire au Lesotho petit pays situé au sud du continent africain. Ses premières années furent très pénibles. Habitué à la vie facile des pays modernes et au luxe qui entourait ses dernières fonctions à Rome, il eut beaucoup de difficultés à s'adapter au lit de campagne qui meublait les huttes qu'on lui prêtait lors de ses visites paroissiales et à la toilette personnelle qu'il devait faire à même une chaudière d'eau plus ou moins propre, puisée spécialement pour lui.

Le serment qu'il avait fait au Seigneur se renforçait de jour en jour et il sentait au plus profond de lui qu'il devenait, tout comme Mère Thérèse, un évangile vivant. Plus besoin de le prêcher : ses gestes et sa vie même en témoignaient.

Les années passèrent et chaque colloque qui l'amenait à Rome lui permettait d'agrandir un peu son cercle d'influence auprès de la curie romaine. Cependant, tous les cardinaux ne se faisaient pas une joie de le rencontrer. Pour certain il était devenu une source d'inspiration et pour d'autre plutôt une source de transpiration. Vivant du véritable message, il parlait peu, mais quand il prenait la parole, lors des rencontres, c'était toujours pour questionner l'enseignement que l'on transmettait par sa façon de vivre devant le peuple de Dieu. Était-ce conforme à l'Évangile de Jésus Christ?

Il y avait bientôt 5 ans, lors d'un synode, il avait pris la vedette par ses propos parfois incisifs tellement ils étaient vrais. Il avait fait la "une" des journaux à travers le monde pour la position de tolérance que devrait avoir l'Église face à la pratique religieuse des homosexuels et des divorcés. "Le Seigneur leur ouvrirait les bras, comme il l'avait fait avec la femme adultère, alors pourquoi

hésitons-nous a le faire» avait-il déclaré à un journaliste.

Quelques jours plus tard, il eut la visite d'un étrange personnage qui avait insisté sans relâche pour lui parler prétendant qu'il était porteur d'un message de la part de la plus haute autorité. Tout de gris vêtu, cet homme de haute taille dans la mi-trentaine portait une forte barbe et avait un regard déterminé. Il s'était présenté sous le nom d'Alain Landry et l'avait informé dès ses premiers mots qu'il était un prêtre défroqué et que ce n'était que quelques années après avoir quitté sa soutane que le message qu'il avait reçu pour lui, lui avait été communiqué sur le chemin de Compostelle. Puis, s'agenouillant à ses pieds, il lui déclara :

- Votre Éminence, Dieu a décidé de faire de vous le "Père" de la nouvelle église. Il vous prépare à ce rôle depuis plusieurs années. Il vous a amené à Rome pour que vous constatiez par vos études et votre vécu, dans quel état était rendue Son Église. Puis, il vous a fait voir l'image de "Celle" qu'il désire. En 1979, Il vous a envoyé sa "Sainte Messagère" et vous a refait à Son Image en vous attirant vers les plus pauvres du monde. Il m'a demandé de vous transmettre la "Mission" qu'il m'a confiée. Il m'a dit : **Trouve onze apôtres et démolit cette Église, pour mieux la rebâtir. Qu'il ne reste plus aucune pierre de ces monuments érigés en Mon Honneur avec le sang des pauvres, car ce n'est pas sur ces roches souillées que J'ai voulu bâtir Mon Église. Va à Rome, Je te montrerai celui que j'ai choisi pour en être le Père.** Monseigneur, c'est vous l'Élu de Dieu.

Lui tendant les mains pour l'aider à se relever, Mgr Jubainville dit :

- Mon fils, Dieu semble avoir de bien étranges méthodes et de bien étranges moyens pour rebâtir Son Église, vous ne trouvez pas. Laissez-moi méditer et

penser à ce message inattendu et revenez me voir dans une semaine, juste avant mon départ pour l'Afrique.

La nuit de cette étrange rencontre, le "Père" de la « Nouvelle Église » passa des heures agenouillées devant la croix, persuadé que Dieu éclairerait la décision qu'il devait prendre.

Que voulait-Il dire par "Démolite cette Église, pour mieux la rebâtir." Qu'il ne reste plus aucune pierre de ces monuments érigés en Mon Honneur avec le sang des pauvres?

Il est si facile de se laisser aller à ses plus bas instincts et de laisser la colère guider nos pas. Cependant, ce n'est pas ce que Jésus-Christ a fait... Ce n'est pas l'exemple qu'il nous a donné... Pensait-il. Au contraire, il a dit : « Aimez vos ennemis », « Présentez la joue droite si on vous frappe sur la gauche ». Alors pourquoi, Lui qui a accepté de mourir comme le plus minable des bandits afin de nous donner l'exemple de ce qu'il désirait comme attitude dans son église, demanderait-il un bain de sang, 2000 ans plus tard? Cela demandait plus que quelques jours de réflexion. Cela exigeait de constater les effets réels que produisent de tels gestes de violence. Oui, lui, le croyant, il se devait de voir de ses propres yeux le produit qui résulte de la démolition quand on veut reconstruire.

Lorsque revint le messager divin, le prélat l'attendait pour lui annoncer qu'il allait entreprendre une longue période de réflexion sur les gestes de vengeance que Dieu semblait vouloir lui confier par le message qu'il lui avait remis.

- Vous voyez mon ami, ce Dieu que nous aimons si profondément tous les deux, Celui-là même qui a envoyé Son Fils pour nous apprendre à aimer, ne désire sûrement pas que nous anéantissions tout ce qui fut bâti

au nom de Jésus-Christ. J'ai donc demandé qu'on me confie un ministère dans un milieu où on est en train de tout démolir dans le but ultime de construire un nouveau pays. Là, je pourrai, tout en méditant, réfléchir sur la mission réelle que Dieu peut nous confier. Je pars demain pour Sarajevo.

- Mais monseigneur, la guerre dure déjà depuis plus de deux ans. Toute la ville a été mise à sac, on n'y trouve que des ruines et de la misère.

- Voilà pourquoi je désire vivre quelque temps dans cette ville contemporaine qui fut l'hôte des Jeux olympiques d'hiver de 1984 et que les hommes ont démolie en ayant comme objectif, celui de rebâtir un nouvel état. N'est-ce pas paradoxal et un peu similaire à ce que vous proposez?

- Oh! Ce n'est pas moi qui propose une telle chose mon père, c'est Dieu Lui-même.

- Je ne doute pas de la véracité de vos paroles, mon fils, mais je crois que nous devons bien saisir la teneur réelle des propos divins, avant de poser des actes qui pourraient accomplir l'inverse de ce que nous recherchons, ne croyez-vous pas ?

- Comme vous êtes sage, mon père.

Se levant de son fauteuil, comme pour mettre fin à cette rencontre, le prélat se dirigeant vers son visiteur qui s'était levé à son tour reprit aussitôt :

- Je ne sais pas combien de temps durera ce moment de désert, mais je vous invite à le vivre avec moi, dans la prière. Demandons à Dieu d'éclairer le chemin que nous devons prendre pour atteindre le but qu'Il s'est fixé. Laissez-moi une adresse où je pourrai vous rejoindre. Je vous communiquerai mes

coordonnées dès mon arrivée. Que Dieu vous bénisse, cher fils et qu'Il oriente les pas que je ferai sur la voie qu'Il nous trace.

Il demeura à Sarajevo jusqu'à la fin du conflit en 1996. Dans cette ville détruite par la haine, il y découvrit la mort sous la pire forme qu'elle peut avoir : celle occasionnée volontairement par des êtres humains devenus des tueurs à cause d'un idéal à atteindre à tout prix.

Il y trouva aussi la vie, qui semée par l'amour ne cesse de germer même à travers des champs de pleurs.

Il put voir le visage de la « Nouvelle Église » souhaitée par Dieu. Une église sans aucun mur, car la majorité des lieux de culte étaient devenus des ruines. Une église formée par une communauté chrétienne aimante qui avait survécu grâce à leur FOI et au message laissé par Jésus-Christ et non par la beauté de ses édifices érigés par l'orgueil de ses fidèles.

Maintenant, il avait compris ce que Dieu voulait dire par : « **Démolit cette Église, pour mieux la rebâtir.** »...

Les deux années de réflexions et de prières avaient porté des fruits. Il était temps de retourner et de se mettre au boulot pour accomplir la « Sainte Mission ».

CHAPITRE 7 :

Une demi-heure s'était écoulée depuis le départ des policiers du presbytère quand Justin, s'étant ressaisi quelque peu, prononça ces paroles tout en pointant la lampe de poche vers le haut de l'escalier :

- Alexandre, qu'est-ce qui se passe en haut ? On n'entend plus rien, ont-ils quitté le presbytère ?

- Je le crois. Veux-tu que j'aille voir ? risqua-t-il sans trop d'espoir d'une réponse positive.

- Je ne sais pas... Qu'est-ce que cela m'apportera si je ne peux pas vérifier s'ils ont quitté les lieux. Puis pointant son arme sur l'ecclésiastique blessé, il reprit : Curé, où se trouvent les téléviseurs du système de surveillance ?

Le vieil homme se redressa un peu avant de répondre, puis d'une voix hésitante il laissa tomber cette réponse :

- Dans ma chambre sous le pan de draperies. On doit les ouvrir pour apercevoir les téléviseurs.

Un sourire témoigna du plaisir qui envahissait le ravisseur lorsqu'il entendit ces mots, sachant qu'il pourrait enfin savoir ce qu'il désirait. Puis, ses traits redevinrent crispés. Il ne pouvait abandonner ses otages pour aller voir ce qui se déroulait à l'extérieur sans prendre le risque que certains tentent de s'enfuir et il ne pouvait pas les amener dans la chambre avec lui, ne sachant pas si la force policière s'y trouvait.

Imaginant le désarroi de l'apôtre, Alexandre prit la parole :

- M. le curé, est-ce le mur de draperie en face de la garde-robe, dont il est question ?

- Oui, mon fils.

Assuré qu'il lui serait plus facile de convaincre l'apôtre André qu'il était plus avantageux de se rendre, dès qu'il aurait vu les équipements et la force policière déployée autour du périmètre de l'église pour l'arrêter, Alexandre lui dit :

- Écoute, Justin, je sais que tu ne veux pas nous laisser ici pendant que tu iras visionner les alentours, mais si tu me laisses retourner dans la chambre, je pourrai après m'être assuré que le chemin est libre, ouvrir les draperies devant les téléviseurs et ainsi, de la garde-robe tu pourras les voir par toi-même, à travers les portes-persiennes. Qu'en penses-tu ?

Toute décision, aussi minime soit-elle, exigeait une concentration excessive au kidnappeur et ce ne fut qu'une minute plus tard que ce dernier, tout en sueur répondit d'une voix résignée tout en pointant nerveusement l'otage à côté de lui :

- Ça va ! Tu peux y aller, mais attention n'essaie pas d'attirer l'attention, sinon... D'un geste rapide, il pointa le curé avec son arme.

Remontant silencieusement les deux marches qui le séparaient de la trappe donnant accès à la garde-robe, Alexandre prit soin de l'ouvrir délicatement afin d'éviter tout bruit susceptible de trahir leur présence, selon les directives du ravisseur. Dès le premier coup d'œil à travers les persiennes de la porte, il put constater qu'il n'y avait aucune présence sur les lieux. Ayant franchi les portes, il atteignit en quelques secondes les tentures qui, glissées à gauche et à droite, dévoilèrent les quatre écrans permettant de visionner les alentours de l'église. Ce qu'il vit était encore plus imposant que ce qu'il espérait montrer au kidnappeur. De retour dans l'escalier secret, Alexandre fit rapport de l'état des choses et invita

Justin a monté pour mieux observer ce qui se passait à l'extérieur.

Enjambant de peine et de misère tous ces vieillards qui craignaient son passage, il parvint difficilement, avec ses armes sur le dos, à se rendre au sommet de l'escalier. L'éclaireur avait laissé la porte ouverte persuadée qu'une pleine vision de l'état de siège, grâce aux nombreux téléviseurs, porterait un coup fatal à l'auteur involontaire de cette prise d'otages.

Plus de 50 policiers gravitaient dans le périmètre de sécurité parmi les auto-patrouilles. Une dizaine de pompiers étaient camouflés derrière un camion d'incendie pendant que 4 ambulanciers se tenaient sur le qui-vive à côté de leurs véhicules prioritaires. L'escouade spéciale se faisait très discrète, mais la silhouette remarquable du poste de commandement témoignait fortement de leur présence. Quant aux nombreux caméramans, ils ne cessaient de bouger cherchant désespérément à saisir des images spectaculaires de l'évènement. Finalement, on pouvait apercevoir en arrière-plan des centaines de badauds, inconscients du danger et qui désiraient absolument faire partie de la nouvelle. Comme l'avait prévu Alexandre, cet immense défilé paradant autour de l'église eut tôt fait de démoraliser son instigateur involontaire.

Délaissant sa surveillance, il avança dans la chambre tout en promenant inlassablement ses yeux d'un écran à l'autre. Justin laissa descendre ses bras de chaque côté de son corps comme en signe de reddition. Clignotant lentement des yeux et penchant la tête avec un mouvement de négation, il déclara d'une voix funeste à son ancien compagnon de « La Relève » :

- Alex, je ne m'en sortirai pas vivant... Puis, sans attendre de réponse, il souleva nonchalamment son pistolet et le braquant sur sa tempe, il fit feu sans aucune

hésitation...



L'apôtre Pierre ordonna à son équipe de prendre place dans la salle de formation. Dès que tous se furent exécutés, il ferma les lumières et commença aussitôt à récapituler, photos et dessins à l'appui, les différentes étapes du plan mis de l'avant pour l'avènement du « Big Bang ». Quand le chef invita Jacques à venir en expliquer les moindres détails, il appuya sur une touche de la souris et on vit apparaître le texte qui suit à l'écran :

Première étape : La présentation aux médias du FLEC par la publication de son MANIFESTE .

- Il est plus que temps que le FLEC soit connu du public. Dieu désire que nous agissions avec franchise, car il est « La Vérité et La Vie ». Il veut que ses intentions soient dévoilées, tout comme il fut fait avant la destruction de Sodome et Gomor. Pour ce faire « Le Père » a rédigé un manifeste qui sera publié dans les journaux dès le premier jour du « Big Bang ». Dans les jours qui vont suivre, Jean et moi allons déposer deux colis explosifs. L'un sur le trottoir face à l'édifice de « La Presse » et l'autre sur celui en face de l'édifice de Radio-Canada. Les explosions seront minimales et seront déclenchées à minuit lorsque débutera la création de la nouvelle Église. Elles ne blesseront personne et n'ont pour but que de livrer le « Manifeste du FLEC » et de prévenir les autorités religieuses qu'ils doivent nous prendre au sérieux.

Un petit sourire rallia l'ensemble des apôtres en réaction à cette remarque. Dès que son exposé fut terminé, Jacques quitta le devant de la place et fut remplacé par Philippe qui s'avança dès qu'on put lire le titre de la deuxième étape sur l'écran :

Deuxième étape : Annonce que la période de

gestation du « Big-Bang » vient de commencer.

- Nous avons bien réfléchi à la nécessité de cette étape avant d'en établir le déroulement. On aurait bien pu l'oublier, comme l'a fait Al-Qaïda lors de l'attentat du 11 septembre 2001, mais notre acte constructif pourrait être perçu comme un acte terroriste. C'est pourquoi nous avons décidé de faire vivre intensément tous les moments précédant le Big-Bang. Encore une fois, nous utiliserons un dispositif explosif pour livrer notre message. Cependant contrairement à la première livraison les deux colis exploseront au même endroit et dévoileront une phrase clé qui donnera un indice sur la journée et l'endroit où aura lieu le Big-Bang. Cela permettra de garder l'attention quotidienne des médias sur notre mission, jusqu'à son exécution.

Puis ce fut au tour de Barthélemy de décortiquer ce que signifiait le texte que Pierre venait d'exposer à leur vue :

Troisième étape : Début du transport des composantes de la bombe sur le lieu de l'explosion.

Quatrième étape : Poursuite du transport des composantes de la bombe

N'étant pas un orateur, il se contenta donc de déclarer :

- Pour être sûr de ne pas se faire repérer, étant donné qu'on va surveiller presque toutes les grandes églises du Québec dès qu'ils auront reçu le manifeste et les indices sur le temps d'attente avant le « Big-Bang », on croit qu'il est préférable de prendre deux jours pour apporter discrètement le matériel sur les lieux. Comme c'est un lieu de pèlerinage, très fréquenté par les fidèles et les touristes, on aura la chance de véhiculer le tout à l'aide d'équipements roulants sans trop attirer l'attention.

Moi et Thaddé travaillons à trafiquer fauteuils roulants et poussettes, mais elles seront prêtes pour le départ dès demain si nécessaire. Nous aurons besoin de comédiens pour pousser nos véhicules. Je vous aviserai en temps et lieu.

Mathieu, le spécialiste des explosifs se contenta de se lever de sa chaise en apercevant le changement d'affichage :

Cinquième étape : Montage de la bombe et mise en place de cette dernière.

- Je ne peux pas vous expliquer comment je ferai le montage de la bombe en cinq minutes, ça m'a pris un an d'étude par les soirs pour l'apprendre...

Tous éclatèrent de rire comme si c'était devenu nécessaire pour détendre l'atmosphère.

Mathieu, reprenant la parole, poursuivit :

- Le matériel ayant été livré la veille de notre arrivée, Simon et Mathias se chargeront de faire diversion pendant que je remonterai le moral de mon pénitent pour qu'il puisse s'envoyer en l'air dès les premières heures du « Grand Jour ».

Encore une fois les rires éclatèrent à nouveau avant que le chef des apôtres ne reprenne la place d'honneur pour expliquer en quoi consistait l'étape suivante :

Sixième étape : Le « Big Bang »

- Nous voilà rendu à l'étape la plus importante de la création celle qui lancera la naissance de la nouvelle Église de Jésus-Christ. Elle me revient de droit selon les vœux du Seigneur. André, notre frère aurait dû être là

pour m'assister, mais le sort en a décidé autrement. Je devrai donc faire appel à l'un de vous pour le remplacer.

- Je le ferai s'écria Jean, selon l'Évangile, ne suis-je pas le bien-aimé du Seigneur ?

- Ça ira, Jean, je me ferai un plaisir de faire équipe avec toi. Mais n'oublie pas que cela comporte beaucoup de risques et que la possibilité d'être découvert à la dernière minute aura quintuplé dès demain matin après l'annonce du début de la création.

- N'est-ce pas pareil pour toi, mon frère ?

- Bien sûr, lui répondit le chef en reprenant la parole. Jean sera donc celui qui jouera l'infirme avant qu'il soit remplacé par le mannequin bourré d'explosif. Une fois en place, je l'abandonnerai à son sort et nous quitterons ce « haut lieu de décadence » pour une dernière fois. De retour à la maison, « Le Père » sera là pour nous accueillir et nous bénir avant de déclencher le « Big-Bang ». Il est maintenant temps de nous retirer pour prier individuellement « Notre Père » afin qu'Il nous donne « Le courage de changer les choses que l'on peut changer... » Prions-le aussi pour qu'Il accompagne de façon particulière nos frères qui cette nuit apporteront au monde l'écho des paroles qu'Il prononça lors du début de la « Création » : **Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne puis Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Dieu appela la lumière, « Jour » et les ténèbres « Nuit ». Il y eut un soir et il y eut un matin : ce fut le premier jour.**



C'était le quatrième coup de feu tiré depuis le début de cette prise d'otages, mais cette fois on put identifier on ne peut plus clairement de quel endroit il provenait. Une fenêtre du presbytère avait volé en éclats une fraction de seconde après la détonation.

- C'est pas vrai ! Ce malade se croit dans un stand de tir, hurla le capitaine Lemieux en se tournant instantanément vers l'endroit d'où venait la détonation. Dites-moi ce qui se passe là-dedans lança-t-il en appel général à ses coéquipiers espérant recevoir une réponse de ceux qui devaient surveiller le presbytère à l'aide de jumelles.

Une fraction de seconde avant que Justin ne pèse sur la gâchette pour se faire exploser la cervelle, ne voyant plus d'autre issue honorable possible et craignant sa faiblesse durant les interrogatoires qui suivraient, Alexandre, voyant venir le geste, s'était élancé sur les jambes du suicidaire afin de le déstabiliser pour éviter une autre perte de vie inutile.

Justin perdit l'équilibre et en tombant vers l'arrière actionna le percuteur de son arme. La balle explosée prit la direction de la fenêtre. Puis il y eut un deuxième coup de feu lorsque sa tête percuta le bord du bureau stationné près de la porte de la penderie. Alexandre disparut dans l'ouverture du plancher pendant que le corps de l'apôtre André gisait inerte sur le parquet.

Le deuxième coup de feu n'avait pas fini de résonner que le chef donna l'ordre d'envahir immédiatement le presbytère.

Les deux policiers qui avaient préalablement fouillé les lieux s'élancèrent d'un seul pas vers la chambre du curé, puis sans aucune précaution, ils enfoncèrent la porte... Au premier coup d'œil ils aperçurent le malfaiteur étendu, son arme à ses côtés. Étrangement, aucune trace de sang n'était présente près du corps.

S'avançant prestement, son arme à la main et prêt à tirer au besoin, le deuxième policier pointa nerveusement l'individu étendu pendant que son

confrère, le reconnaissant, lui passait des menottes de plastiques (tierap) derrière le dos, avant de le retourner sur le côté.

Justin reprit connaissance au moment même où son corps fut retourné. Sa tête lui faisait mal et encore abasourdi, il ne réalisait pas ce qui venait de se passer quand il entendit ces mots :

- Où sont les otages ? Sur qui as-tu tiré ?

D'instinct, il décida qu'il était mieux de se taire.

Le policier voyant qu'il n'aurait pas de réponse se releva et réalisa en se retournant vers la garde-robe dont la porte était tout grand ouverte, qu'il y avait une trappe dans le plancher et que le son de plusieurs voix s'en échappait... S'y précipitant, il l'ouvrit pour y découvrir les otages entassés les uns sur les autres et terrifiés par ce qui se déroulait.

- Y a-t-il des blessés ? Lança-t-il en tendant la main à Alexandre, le premier otage du groupe à sortir de leur cachette.

- Un seul, M. le curé, et il se trouve dans l'escalier avec l'autre groupe, reçut-il comme réponse pendant que son confrère, tout en aidant Justin à se relever, finissait de débiter le traditionnel avertissement obligatoire : « Vous êtes en état d'arrestation et toutes paroles que vous prononcerez, peuvent être retenues contre vous. ».

Quelques secondes plus tard, alors que Justin était expulsé de la pièce, une véritable troupe de policiers l'envahissait pendant que surgissait du plancher, très lentement, la balance des victimes toujours attachées les unes aux autres.

Surprise de les voir ligotés de cette étrange façon,

une policière qui s'avançait pour offrir son aide à ces vieillards ébranlés par le choc de cette aventure s'entendit immédiatement interpeler :

- Coupez nos attaches, S.V.P. et faites attention, M. le curé à un bras fracturé.

Pendant que cette voix autoritaire donnait ses ordres, comme si elle détenait le pouvoir, le capitaine Lemieux arrivait sur les lieux et commandait à ses effectifs d'accompagner chacun des otages auprès des ambulanciers. Puis il ordonna d'envoyer une autre équipe avec la civière pour transporter le blessé qui ne semblait pas en très bon état. S'adressant ensuite à l'otage qui donnait des ordres tout en la regardant, d'un sourire malicieux, il lui dit gentiment :

- Si vous permettez madame, je vais reprendre le commandement de cette opération policière pendant que vous allez recevoir les premiers soins à votre tour.

- Pardon, monsieur, je ne voulais pas prendre votre place, mais je voulais être sûr que chacun soit traité le plus délicatement possible. Les dernières heures furent tellement difficiles pour nous, vous savez.

Puis sans plus attendre, elle se dirigea vers un policier qui lui tendait le bras.

Dès que Justin et le policier qui le tenait en garde eurent traversé l'entrée principale du presbytère, ce fut un tollé général qui l'accueillit et si cela avait eût lieu dans un autre pays, les spectateurs auraient tout naturellement lapidé le ravisseur, tellement la tension était grande. Par contre dès l'arrivée des otages, dans l'embrasure de la porte, on entendit spontanément un tonnerre d'applaudissements et des cris stridents tout comme s'ils étaient de grandes vedettes. Les caméramans et les reporters en direct s'en donnaient à

cœur joie. Chacun y allait de commentaires acerbes sur l'auteur de la prise d'otages pendant qu'on l'amenait, plutôt rudement, vers un véhicule officiel. Puis regardant dans une autre direction ils reprenaient un langage un peu plus soigné en décrivant chacune des victimes de ce drame humain qui se dirigeaient vers le corps médical.

Dès que les premières images télévisées de ce dénouement inattendu apparurent sur l'écran du téléviseur du restaurant, Valéry, son père, François et Liliana se levèrent de leurs sièges comme si on venait d'activer un dispositif d'éjection automatique. Sans même se consulter, ils marchèrent ensemble vers le même objectif : « Poste de commandement mobile de la Sûreté du Québec ».

Sans le savoir, leurs cœurs battaient à l'unisson. Ils auraient pu former un merveilleux quatuor de percussions. Celui de Valéry tambourinait son inquiétude à la pensée de revoir Alexandre pour la première fois depuis leur séparation, pendant que celui de son père célébrait la joie de voir le tout rentrer dans l'ordre. Quant à celui de François il battait au rythme de l'ami heureux de revoir un compagnon qui s'en tire indemne. Mais celui qui battait à tout rompre c'était sans contredit le cœur de Liliana qui célébrait la libération de l'élu de son cœur...

Ce ne fut pas facile de s'approcher du motorisé des forces policières. Tous les médias essayaient désespérément d'y accéder, assurés qu'il y aurait un point de presse dans les minutes qui suivraient tandis que les policiers s'étaient regroupés pour repousser tout ce beau monde.

Ayant pris la tête de la petite troupe, François criait sans arrêt en jouant du coude et des épaules pour réussir à ouvrir une brèche à travers tout ce beau monde :

- S.V.P., laissez-nous passer, nous sommes de la

famille d'un otage. Monsieur, Madame, S.V.P.

On aurait dit le bruit du klaxon d'une auto qui avance dans une foule de manifestants.

Arrivés de peine et de misère, à la ceinture policière, ils s'identifièrent au premier officier reconnu et purent traverser le barrage pour s'approcher suffisamment afin d'observer la sortie des otages accompagnés des policiers. Ils s'attendaient, d'une minute à l'autre, à voir apparaître le visage d'Alexandre, mais, lorsqu'ils constatèrent, après la sortie des brancardiers transportant l'ecclésiastique qu'on refermait la porte du presbytère, comme si tout était terminé, une immense déception, faisant vite place à l'inquiétude, s'empara d'eux.

Ils se regardèrent tous, avec des yeux d'enfants qui cherchent désespérément leurs parents à travers une foule immense. Tant bien que mal, chacun essayait de chasser de son esprit les questions inquiétantes qui les assaillaient : Où est Alexandre ? Pourquoi ne sort-il pas ? Que lui est-il arrivé ? A-t-il été blessé lors des derniers coups de feu ? Oh ! Non, pas tué ?

Pendant ce temps, celui pour qui on s'inquiétait, faisait œuvre de charité et essayait de se rapprocher rapidement de la dame qui souffrait de claustrophobie et qui s'était réfugiée entre 2 bancs il y avait plus d'une heure déjà. Persuadé qu'elle refuserait de répondre à l'appel d'une voix peu connue et qu'elle se camouflerait peut-être sous un banc malgré son handicap, dès qu'il eut franchi le premier prie-Dieu communautaire servant de façade aux rangées de bancs, il se pencha sous le premier banc de la rangée située du côté droit de l'allée centrale pour essayer de découvrir où « dame panique » pouvait bien se terrer. Elle n'y était point. Il répétait le même geste pour chacune des autres rangées, mais il

obtint les mêmes résultats. Où pouvait-elle bien se terrer ? Il avait une vue générale de la salle, mais il ne l'apercevait pas. Il avança donc rapidement vers les portes arrière et se décidant enfin à se faire entendre, il appela le plus doucement possible et d'un ton très calme :

- Madame... madame... vous pouvez sortir de votre cachette. Tout est terminé. La police a arrêté Justin et les otages sont libérés. Ne vous inquiétez plus... Sortez, vous pouvez retourner chez vous.

Elle entendait bien la voix, mais la tension qu'elle vivait et la position accroupie qu'elle occupait entre le confessionnal et le dernier banc ne facilitait en rien la compréhension du message qui provenait du devant de l'église. Aussi longtemps qu'Alexandre n'eut atteint l'arrière de l'église pour qu'elle puisse l'apercevoir, elle refusa de se lever et de répondre à l'appel. Puis, le voyant les bras tendus pour l'aider à se relever, elle éclata en larme tout comme un enfant perdu qui voit arriver ses parents.

Le bon samaritain la serra dans ses bras et poursuivit sa route vers les marches qui menaient vers le portique principal.

Entrouvrant la porte de la cour, nos deux rescapés furent accueillis par un policier tout surpris de les voir et dont l'attention était tournée entièrement vers ce qui se passait du côté de la rue devant l'église.

- Eh! vous deux, d'où venez-vous, s'écria-t-il en dégainant son arme machinalement ? Mettez les mains derrière votre tête et ne bougez plus, compris ?

Il n'en fallait pas moins pour que la malheureuse dame s'effondre et ce fut de peine et de misère qu'Alex réussit à amortir sa chute sur le palier de ciment.

- Attention! Monsieur l'agent, ne tirez pas ! Nous ne sommes que des otages. Plutôt que de faire mourir cette pauvre femme, appelez donc les ambulanciers et venez donc m'aider à la réanimer.

Ce qui fut fait en quelques secondes.

Attirée par les cris du policier, la foule qui se trouvait à proximité eu tôt fait de se retourner vers ce nouveau pôle d'intérêt et avant même que les secouristes n'arrivent, plusieurs journalistes et confrères armés de caméras avaient rejoint l'endroit d'où provenait les cris.

Les yeux de Valéry et de son groupe s'étaient déplacés instantanément vers ce dernier site de recherche en espérant trouver réponse à leurs interrogations. Mais ils ne voyaient rien et ils durent attendre le retour des ambulanciers qui revenaient avec la patiente étendue sur leur civière et le héros qui suivait à son côté avant de réaliser qu'Alexandre semblait s'en être tiré sans aucun problème.

N'écoutant que l'appel de son cœur, déchiré par l'inquiétude, Lilianna, les yeux lubrifiés par la joie, quitta spontanément le groupe et s'élança, vers celui que tous regardaient, en s'écriant avec son accent espagnol:

- Alex! Alex! Mi corasson, tou n'a rien ?

Valéry s'arrêta brusquement, bouleversée par cette déclaration, sans retenue, qui s'adressait à celui qu'elle était maintenant assurée qu'elle aimait de tout son être.

C'était comme si on venait de lui asséner le premier coup de poignard d'une série qui ne faisait que commencer...

CHAPITRE 8 :

Près de 3 jours s'écoulèrent avant que les médias ne délaissent la couverture de cette histoire locale de séquestration. L'intérêt du public était difficile à maintenir. Tout était rentré dans l'ordre après qu'Alexandre et les témoins eurent expliqué les circonstances accidentelles du meurtre du vieux militaire. Il ne restait plus à la force policière qu'à faire une enquête de routine sur la tragédie et sur les vols de guichets qui l'avaient indirectement provoqué et aux autorités à porter des accusations appropriées pour les 2 méfaits. Les journalistes ayant fait leur enquête rapidement, tous avaient conclu à une rechute du jeune drogué et à son besoin urgent de financer ses achats de cocaïne.

La Sûreté du Québec n'ayant donné aucune information sur les menaces proférées par le membre du FLEC, nul ne se doutait du drame qui se préparait.

Peu avant minuit, deux colis déposés quelques heures auparavant dans des poubelles publiques, l'un face à l'entrée principale du Journal "La Presse" et l'autre à l'entrée principale de Radio-Canada à Montréal, explosèrent simultanément en laissant derrière eux 2 boîtes noires qui allaient dévoiler au monde l'existence du FLEC et de ses intentions.

- Nous apprenons à l'instant que deux bombes artisanales auraient explosé au dernier coup de minuit devant les entrées principales de Radio-Canada et du journal "La Presse". Deux boîtes noires semblables à celles que l'on retrouve dans les avions auraient été trouvées sur les lieux des explosions. L'une portant l'inscription « Pour la presse écrite » et l'autre « Pour la presse télévisée ». Toutes les deux furent saisies par l'escouade des explosifs de la ville de Montréal et amenées dans un fourgon blindé pour être examinées minutieusement. C'est du moins ce que nous rapporte le porte-parole de la sûreté municipale. Un appel anonyme reçu à nos bureaux il y a quelques minutes, attribut ces

deux événements à une organisation qui s'appellerait le FLEC et qui dit que les 2 boîtes noires contiendraient des messages destinés à la population et devant être transmis par la télévision et les journaux. Dès que le tout sera confirmé, nous vous en informerons immédiatement. Ainsi se termine ce bulletin spécial de Radio-Canada.

Dans un entrepôt, non loin de là, deux artificiers spécialisés vêtus de combinaisons qui ressemblaient à des scaphandres s'affairaient à sortir de la camionnette blindée, avec moult précautions, les deux boîtes noires. Après plusieurs inspections à l'aide de divers appareils, il fut unanimement décidé qu'il n'y avait rien d'explosif dans les boîtes et qu'on pouvait donc, sans risques apparents, ouvrir les colis.

Dès qu'elles furent ouvertes, chacune laissa voir un parchemin similaire qui portait le titre de : MANIFESTE DU FLEC. Le document fut acheminé aux plus hautes instances qui communiquèrent immédiatement avec la Sûreté du Québec tel qu'ils avaient été instruits de le faire lors de cas très particuliers. De multiples discussions s'en suivirent et il fut décidé de remettre les manifestes aux divers médias tel que stipulé dans les petits mots qui les accompagnaient. On avait jugé la situation assez grave pour rechercher l'aide de la population afin de repérer le plus rapidement possible tout indice pouvant aider à débusquer ce groupe d'extrémistes.

Sur tous les écrans du Québec et à la une des journaux, voici ce qu'on pouvait lire en ce premier jour de la "Sainte Mission" :

MANIFESTE DU FLEC.

Attendu que l'Église catholique et ses dirigeants ne véhiculent plus les valeurs chrétiennes à l'exemple de Jésus Christ son fondateur,

Attendu qu'ils demeurent et vivent dans la richesse et le luxe à l'exemple du mauvais riche, ignorant même l'enseignement du maître qui disait au jeune homme riche : Marc,10,21 « *Une seule chose te manque : va, vend ce que tu as, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor au ciel ; puis, viens, suis-moi.* »

Attendu qu'ils suggèrent la pauvreté, le partage et le pardon en les enseignant plutôt qu'en les pratiquant,

Attendu que leur comportement est le plus souvent empreint de jugements envers les malheureux de la vie (homosexuels, divorcés, femmes avortées, etc...) plutôt que de pardons et de compassion à l'exemple du père de l'enfant prodigue,

Attendu que leur enseignement est complètement à l'opposé des recommandations du Christ,

Nous, les membres du **Front de Libération de l'Église du Christ**, nous engageons à détruire cette fausse Église Catholique et à la faire renaître en trois temps.

LE TEMPS DE LA CRÉATION : *Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Dieu appela la lumière, « Jour » et les ténèbres « Nuit ». Il y eut un soir et il y eut un matin : ce fut le premier jour.*

De même en est-il à partir de ce premier jour de la « Nouvelle Église ». Par ce manifeste, Dieu sépare la lumière des ténèbres. Il dénonce l'hypocrisie et annonce les beaux jours. **C'est le premier temps.**

Puis viendra le

TEMPS DES PLEURS ET DES REGRETS

À l'image de son divin maître, le FLEC chassera les menteurs du temple et détruira l'un de ses plus beaux bijoux démontrant ainsi le sérieux de la mission que le Seigneur lui a confiée. De ce temple, aucune pierre ne reposera sur celle qui

lui servait d'assise avant la catastrophe qui le démolira.

Enfin, ce sera le **TEMPS DE LA NÉGOCIATION ET DE LA RECONSTRUCTION.**

Dieu n'a pas voulu que Jésus quitte ce monde sans s'assurer que le message qu'Il avait envoyé par son Fils poursuive la mission commencée à travers les siècles. C'est pourquoi Il nous envoie un nouveau « Père » qui est capable de vivre ce qu'il enseigne.

Le **TEMPS DES PLEURS ET DES REGRETS** est à votre porte. *Un « Big Bang » aura lieu quand la lune ne pourra plus porter le beau Pierrot. Alors, le dôme, construit avec l'argent des pauvres, qui surplombe les prothèses laissées en témoignage de guérisons miraculeuses, s'effondrera pour marquer le début de l'ère nouvelle de la sainte Église catholique.*

Amen !

Que Dieu protège ceux qui circuleront sous le dôme.



Pendant que la presse internationale s'emparait du **MANIFESTE DU FLEC**, les enquêteurs séniors de la SQ, les agents spéciaux de la GRC ainsi que les « TOP10 » des services secrets canadiens venaient d'être enrôlés dans l'une des plus vastes opérations policières du pays. On l'avait baptisée « La Mort du Big Bang ».

But de la mission : découvrir l'endroit visé par la menace du FLEC et éliminer tout risque d'explosion.

Dans un bureau du centre de crise de la SQ, une conversation plutôt animée se déroulait entre le « Grand

Manitou » et le capitaine Lemieux.

- Mais mon commandant, comment se fait-il que nous n'ayons pas encore réussi après plus de 3 jours à tirer les vers du nez à ce saint enfant... de terroriste? S'exclamait, avec peu de respect pour l'autorité, celui qui avait mené l'opération

- Lemieux, tu sais très bien que ce n'est pas si facile que cela aujourd'hui. Il y a plein de règles qui nous empêchent de prendre les moyens nécessaires pour obtenir des renseignements des détenus...

- Est-ce une raison pour mettre en danger la vie de centaines de personnes. On brise souvent les règles pour beaucoup moins que cela, quand ça convient aux « trous de culs bénis ». (C'était sa façon particulière de nommer les politiciens élus sans son vote...)

Comme il se préparait à répondre à cette remarque désagréable envers les dirigeants de la province, le téléphone sonna et mit temporairement fin à cet échange musclé.

- Allô! tonna le commandant dans le cornet. Puis reconnaissant la voix suprême il baissa vite d'un ton tout en s'excusant de sa façon de répondre. Bien sûr monsieur le premier ministre... Faites-moi confiance... Promis... Je vous rappelle dès que tout sera fini... Au revoir.

Lemieux ne put s'empêcher de hocher la tête, tout en faisant un tas de mimiques, en entendant les paroles de son chef qui tout à coup d'un lion agressif s'était transformé en agneau de sacrifice.

- Capitaine Lemieux, il est temps de cesser ces grimaces et de vous mettre au travail. Je veux des résultats. Ils veulent savoir avant la fin de la journée, où

se trouve le repère du FLEC et quel est l'endroit visé qui est menacé... Peu importe les moyens utilisés. Cette façon de faire vous plaît, n'est-ce pas ?

Sans répondre, mais esquissant un petit sourire, qui parlait plus fort que tous les non dits, le capitaine se précipita vers la porte en tonnant d'un air joyeux :

- À vos ordres mon commandant !

Dès que la porte fut franchie, il s'élança d'un pas certain en s'écriant à son assistant qui avait du mal à le suivre :

- Appelle le chauffeur de la « limo » et dit lui qu'il est mieux de faire le plein, parce que l'essence va s'évaporer rapidement à la vitesse qu'on va se rendre à la Bastille de l'est pour interroger le saint apôtre...

Moins de 15 minutes furent nécessaires pour rejoindre la prison de Parthenais. (Course qui, sirène en moins et feu rouge en plus en prends normalement 30...)

- Capitaine Lemieux! Suivez-moi S.V.P. s'écria une policière venue l'accueillir tout en l'invitant à prendre place dans une voiturette électrique. En passant par le sous-sol on sera à la cellule d'interrogation en moins de deux minutes.

Puis on n'entendit plus que le grésillement du moteur électrique de la voiturette. On aurait dit que les deux passagers en profitaient pour prendre un moment de réflexion. Un moment où chacun de son côté bâtissait le scénario des instants à venir.

La porte de la cellule se trouvait juste à côté de la salle d'observation d'où les écrans et haut-parleurs transmettaient en direct ce que la mini-caméra et les micros miniatures se chargeaient de capter.

Ces lieux étaient familiers au capitaine Lemieux aussi ouvrit-il la porte de l'observatoire sans aucune hésitation. À peine pénétré, il s'adressa immédiatement au sergent Rudolf, le spécialiste des interrogatoires corsés.

- Du nouveau, Rudolf ?

- Non, mon capitaine. Et vous? lui lança-t-il en quête d'une réponse à une question restée en suspend.

- Feu vert, mon ami! Mais attention, je ne veux pas de traces, pas de reliquats gênants. Compris ?

Aucune réponse n'était attendue. Aucune réponse ne fut donnée. Les paroles prononcées résonnaient encore lorsque la porte s'ouvrit à nouveau permettant au tortionnaire de se diriger vers sa salle de jeux. On aurait juré à le voir qu'un moment de jouissance extrême était en train de se préparer. Maintenant, il en était certain, il finirait bien par cracher le morceau...



À peine sorti de l'avion, le regard de l'apôtre se tourna instinctivement vers les gens, en uniforme, qui sillonnaient les corridors menant aux guichets de l'arrivée des passagers à l'aéroport de Québec. Tout semblait aussi naturel que possible. Les regards inquisiteurs et les visages glaciaux des forces de l'ordre étaient au rendez-vous comme à chaque fois qu'il y mettait les pieds.

Se dirigeant vers le kiosque à sa droite, il reconnut aussitôt l'agente en service qui l'accueillit avec un sourire plus honnête que celui donné au passager précédent.

- Bonjour !

- Bonjour!

Dans le moment présent, c'était vraiment le seul dialogue possible entre ces deux personnages. Pourtant, en d'autres lieux et en d'autres temps, leur relation aurait pu se développer d'une façon beaucoup plus soutenue, si on en croyait l'intensité de leur salut.

- Taxi ! Lança-t-il, en levant le bras, dès qu'il eut franchi la porte tournante menant à la sortie principale des passagers. Quelques minutes plus tard, l'auto-taxi disparaissait rapidement vers une destination très bien connue du chauffeur et du client : la base des forces armées de Valcartier, tout près de Québec.



Lorsqu'Alexandre, accompagnant la civière eut entendu la belle Péruvienne qui s'élançait vers lui en criant :

- Alex! Alex! Mi corasson, tou n'a rien?

Tous ses sens s'étaient réveillés à ces simples paroles venant d'une personne qui lui était proche et dans un mouvement tout naturel il ouvrit ses bras pour accueillir celle qui venait s'y blottir. Tout surpris de sentir Liliana le serrer aussi fort qu'elle le pouvait et relever la tête comme si elle s'attendait à recevoir un baiser, toute son attention était concentrée sur ce précieux moment pendant qu'à une trentaine de mètres de là, sans qu'il s'en doute, Valéry avait peine à regarder cette scène où, normalement, elle aurait dû être l'actrice principale...

Figée sur place, elle attendit la suite alors que François et son père continuaient vers le héros de la journée que tous acclamaient comme une vedette à l'arrivée d'un gala.

C'est alors qu'en relevant la tête, il reconnut les deux personnages qui allaient dans sa direction et celle qui ne bougeait plus, mais qui fit frémir son cœur

d'amoureux blessé. Il se libéra rapidement de l'étreinte latino-américaine, comme si on venait de le surprendre en flagrant délit et tendant la main vers François, il lança aussitôt :

- Comme je suis heureux de te voir ici, mon ami. Puis s'approchant, il lui fit l'accolade avant de se retourner vers monsieur L'Heureux pour le saluer chaleureusement. Merci d'être là lui dit-il en lui serrant la main.

Les nouveaux arrivants ne savaient plus trop bien quoi dire après l'incident qui venait de se passer et se tournèrent machinalement vers celle qui était restée en arrière comme pour s'assurer qu'il l'avait vu.

Laisant les trois personnages derrière lui, Alexandre se dirigea lentement vers celle qui ne bougeait plus, tout comme une condamnée à mort qui attend le verdict. Arrivé à deux pas d'elle, il lui tendit les deux mains auxquelles elle joignit les siennes. Il aurait préféré la prendre dans ses bras et la serrer tout contre son cœur afin qu'elle sente tout l'amour qu'il éprouvait pour elle, mais voilà, il souffrait encore trop de ce qui avait été dit ou plutôt de ce qui n'avait pas encore été dit... Il préféra lui tenir les mains et par la magie du touché lui laisser sentir les mots qu'il ne pouvait pas encore exprimer.

- Merci d'être là, se contenta-t-il de dire. Ça me fait du bien.

À ces mots, les yeux de Valéry s'imbibèrent instantanément et elle se tourna de côté pour éviter d'être vue par les autres qui s'approchaient.

Un policier, interpellant Alex, sauva la situation :

- Monsieur, le capitaine aimerait bien vous jaser

un peu. Et lui indiquant le chemin d'un geste plutôt autoritaire, il termina par cette phrase : par ici, S.V.P.

Alexandre ne se fit pas prier deux fois et profita de l'occasion pour mettre fin à cette situation plutôt inconfortable et s'esquiva en disant à l'adresse de tous :

- Je vous rappelle dès que c'est terminé. Puis il accéléra le pas vers le poste de commandement qu'on lui avait indiqué.

François saisissant gentiment le bras de Liliana salua poliment monsieur L'Heureux et sa fille :

- Bien, je crois que nous allons disparaître nous aussi. Étant donné que tout est bien qui finit bien, on va attendre de ses nouvelles. Puis, accompagné d'un petit coup de tête il laissa tombé calmement un : « Monsieur L'Heureux, Valéry. » et ils s'éloignèrent lentement à travers la foule qui commençait elle aussi à se disperser.

Sans mots dire, le père et la fille meurtrie en firent tout autant, et dans un silence, qui en disait long, retournèrent à la maison où une mère accueillante attendait son enfant.

L'interrogatoire terminé, Alexandre rentra chez lui et ne téléphona à personne comme il l'avait promis. Il avait besoin d'un moment de solitude pour digérer tous ces événements. Aussi, dès son arrivée, il mit le téléphone et le répondeur en mode silencieux et tamisa les lumières afin que nul ne sache qu'il était revenu à la maison. Son esprit vagabondait entre les événements inusités de la journée et ceux plutôt surprenants qui s'étaient déroulés en toute fin.

Liliana? Mais comment ne m'en suis-je pas rendu compte? M'aimerait-elle vraiment? Et moi, quels sont mes sentiments envers elle?

Valéry? Comment a-t-elle perçu cet éclat de sentimentalité de mon amie? Qu'en a-t-elle conclu? A-t-elle eu mal à son tour?

François, mon fidèle ami, connaissait-il les sentiments de notre amie péruvienne à mon égard?

Justin? Quel beau merdier! Comment pourrais-je t'aider a-t-en sortir? Le puis-je vraiment sans me foutre dedans?

Pauvre madame l'épouse du militaire... Que va-t-elle faire sans lui?

Pauvre monsieur le curé... Combien de temps restera-t-il traumatisé?

Toutes ces questions, toutes ces interrogations n'obtiendront pas de réponses ce soir, pensa-t-il en s'affaissant sur le divan, épuisé par tous ces incidents. Puis, en moins de trente secondes, toute activité cérébrale cessa pour faire place au sommeil.

Tsitsi... tsitsi... tsitsi... L'alarme de sa montre électronique sonnait la levée comme tous les matins. Mais aujourd'hui, il n'avait aucune envie de se lever en vitesse. Tout lui revint à l'esprit dès qu'il ouvrit les yeux : prise d'otages, violence et meurtre accidentel, cache-cache obligatoire, attaque anti-suicide, arrivée des policiers, retrouvailles surprises et interrogatoire policier.

Bonne mère qu'il avait faim! Il se rappela soudain qu'il n'avait pas mangé depuis plus de vingt-quatre heures. Il avait complètement oublié en entrant hier soir, mais là...

La cafetière en marche, il mit deux tranches de pain à griller qui, une fois rôties, seraient généreusement badigeonnées de confiture de fraises puis recouvertes

d'une tranche de fromage afin de composer son petit-déjeuner traditionnel. Il prendrait soin de bien savourer chaque instant de ce rituel quotidien, persuadé que cela l'amènerait à remettre en perspective l'aventure de la veille. La préparation du repas complétée, il s'installa dans son fauteuil préféré avec un coussin de lecture comme plateau puis, saisissant la manette, il activa son téléviseur. En moins de 30 minutes, il put revivre les événements de la journée précédente et apprendre en prime que le FLEC avait enclenché l'opération « Big Bang » que Justin avait mentionnée lors de ses délires passagers.

- Mon Dieu, pensa-t-il, quand cela va-t-il se passer?

Saisissant aussitôt son téléphone, il appela François pour discuter de tout cela. À l' « Allo? » qui l'accueillit, Alex répondit :

- Bonjour, mon ami. Comment vas-tu?

- Ça serait plutôt à moi de te poser cette question tu ne trouves pas?

- Un peu fatigué, mais pas si mal en général. Dis-moi François, est-ce que c'est toi qui as téléphoné à Valéry pour qu'elle vienne hier?

- Crois-tu vraiment qu'elle avait besoin de moi pour l'informer? Mon vieux tu étais de toutes les nouvelles dès ton apparition sur le parvis de l'église avec le militaire et sa femme. Non, elle est venue toute seule avec son père. Alex, elle t'aime mon vieux. Mais comme tu as pu le constater, elle n'est pas seule à t'avoir dans la peau.

- François, je t'avoue que je fus très surpris par Liliana, tu crois vraiment qu'elle m'aime et non qu'elle a eu peur pour moi?

- Écoute, Alex, je crois vraiment qu'elles sont deux à te désirer. Je me demande encore pourquoi, mais qui sait, peut-être es-tu un être supérieur que je n'ai pas encore remarqué... répondit-il pour essayer de détendre la conversation qui avait plutôt une tournure de courrier du cœur, chose qu'il n'appréciait pas vraiment.

- Ça va, j'ai compris le message. Tu as entendu la nouvelle ce matin à propos du FLEC et de son manifeste annonçant le « Big Bang »?

- Oui! Tu crois que la gang de ton chum est assez malade pour faire une chose pareille?

- Si je me fis à ce qu'il nous a fait vivre hier et à son état mental, j'en suis sûr. J'espère que les autorités vont prendre cette menace au sérieux. Ils ne l'ont pas dit aux nouvelles, mais le dernier coup de feu tiré au presbytère hier aurait dû être le dernier coup de feu de sa vie, si je n'avais pas été là pour l'empêcher de se suicider.

- Ben, voyons donc... Pourquoi voulait-il se suicider s'il veut refaire l'église comme le dit le manifeste?

- Je crois qu'il avait peur de ce que les autres pourraient lui faire s'il leur faisait manquer « La Mission », car avant de tirer, il a dit : « Alex, je ne m'en sortirai pas vivant. ».

- As-tu parlé de tout ça aux policiers?

- Oui, mais je n'en sais pas plus que ce qu'ils ont dit dans le manifeste.

- Bon, écoute, je dois te laisser et me rendre au Domaine, car tu sais, on n'est pas en congé aujourd'hui.

- Excuse-moi, mais je ne me sens pas capable d'y aller aujourd'hui, alors que dirais-tu si tu venais à la maison pour prendre une bière avant souper? On pourra reparler de tout ça, O.K.?

- O.K. à plus tard.



Arrivant dans la cuisine, où sa mère, inquiète de tous ces chambardements, l'attendait, Valéry se jeta dans les bras de celle qui lui avait donné la vie. Comme c'était bon de se sentir ainsi protégée... Comme ce serait bon de se blottir dans les bras d'Alex...pensait-elle, mais voilà, quelqu'un d'autre avait pris la place.

- Oh! Maman, tu n'as pas idée comme j'ai eu mal quand j'ai vu cette fille dans les bras d'Alex.

- De quoi parles-tu ma chérie demanda la mère en regardant le père du coin de l'œil.

Il ne fit qu'un haussement d'épaules comme réponse, puis il sortit de la pièce, assuré que sa place n'était plus nécessaire et que les confidences de sa fille seraient plus faciles à livrer, s'il n'y était pas.

- Maman, maman, pleurait-elle en se répandant sur l'épaule de sa mère qui en perdit presque l'équilibre.

- Viens au salon, nous serons plus confortables pour discuter de ce qui t'arrive.

En quelques minutes seulement elle lui raconta l'incident qui venait de déclencher tout un drame dans sa vie amoureuse. Aimait-il cette fille? Pourquoi lui avait-elle parlé de ce petit flirt à Toronto, plutôt que de laisser le tout sombrer dans l'oubli? Après tout elle n'avait rien fait de mal. Et comme récompense à son honnêteté, elle était en train de perdre celui qu'elle aimait de tout son

être.

Il avait dit en partant qu'il était pour téléphoner dès qu'il aurait terminé avec les policiers qui désiraient l'interroger. Le téléphone allait sûrement sonner dans quelques minutes, car après tout, ce ne peut pas être si long que ça l'interrogatoire d'un témoin-victime. *Oh! Alex je t'en prie, appelle-moi, j'ai besoin de te parler, j'ai besoin de t'entendre, j'ai besoin de t'entendre me dire « Je t'aime et tu es la seule dans ma vie.»*

Malheureusement, le téléphone ne se fit pas entendre ce soir-là et elle dut se résoudre à se mettre au lit sans avoir entendu les mots dont elle rêvait. Seule sa mère savait à quel point elle pouvait souffrir et, ses prières terminées pour celle qui souffrait, elle se dirigea vers sa chambre pour se reposer. En passant devant la porte de sa fille, qu'elle entrouvrit machinalement, tout comme on le fait pour un enfant qui se couche le cœur gros, elle crut bon d'aller remonter la couverture de son lit. Son rôle de mère consolatrice était complet pour cette journée.



Lorsque la porte s'ouvrit et qu'il vit entrer son interrogateur, Justin sut immédiatement que la période de jeu, chat et souris était terminée et qu'il ne pourrait résister longtemps sans dévoiler une partie de ce qu'ils voulaient savoir.

Non, il n'avait pas dévoilé le nom du chef... Non, il n'avait pas dit les noms des autres membres, mais il avait dévoilé les noms que chacun portait pour cette mission. Non, il n'avait pas pu leur dire la date du « Big Bang », car il l'ignorait. Non, il ne connaissait pas le « dôme » qui serait démoli, car seul « Le Père » le savait et nul ne connaissait « Le Père » sans que le "Père" ne l'ait désiré. Oui, il avait finalement capitulé et donné une information importante, car il n'en pouvait plus. Malgré

tout, il était fier d'avoir pu, en bon chrétien, souffrir au nom du Seigneur sans livrer toute la marchandise. Ainsi soit-il.

Seulement deux heures furent nécessaires pour obtenir l'adresse qui amena l'escouade terroriste à se présenter au local du FLEC.

Rien ne se fait en douce avec une équipe entraînée contre le terroriste. Pas de sirène, pas de gyrophare et une seule camionnette pour amener tout ce beau monde qui à peine débarquer s'élança de tout bord tout côté sans crier gare à ceux qui ont le malheur de se trouver sur leur chemin.

Le commando pénétra par l'entrée principale pendant qu'un second s'élançait à l'arrière du bâtiment et qu'un troisième escaladait l'escalier de sauvetage du côté ouest qui pouvait les amener sur le toit, au cas ou...

Une locataire du rez-de-chaussée ayant eu la mauvaise idée d'ouvrir sa porte pour voir qui menait un tel vacarme, se la fit claquer au nez, avec cette micro-explication, lorsque le quatrième policier passa à son niveau,:

- Brigade spéciale, on ne sort plus madame!

Arrivés près de la porte, deux agents se postèrent de chaque côté tout en portant leurs armes au dessus de leurs épaules comme s'ils se préparaient à en asséner des coups. Puis, un troisième policier projeta son corps de toutes ses forces dans le bas de la porte pendant que ses confrères y rabattaient simultanément la crosse de leurs armes dans le haut. La porte céda instantanément et s'ouvrit sur un local désert.

Tout ce qui s'y trouvait il y a moins de 24 heures avait disparu... comme si la mort y avait semé le vide.

- Fond de tonnerre! S'exclama le chef de mission, il nous a fourrés. Y a même pas un chat chrétien qui erre par ici, encore moins des terroristes.

Prenant son cellulaire, devant lequel il prononça le mot « Geronimo », il activa la communication avec le capitaine Lemieux à l'aide de sa voix.

- Capitaine, il s'est payé notre gueule, on a juste défoncé la porte d'un local vide. C'est comme le tombeau après la résurrection. Y a pas âme qui vit ici.

- Claude, t'es sûr de ce que tu avances. Vous êtes bien au bon en...

Il n'eut pas le temps de terminer son mot :

- Ça va chef on n'est pas des imbéciles et on connaît très bien ce quartier. O.K.

- O.K. Ne te mets pas en sacrement pour ça. Enlève ton déguisement et renvoie ta gang au centre. Avant de partir, interroge quelques-uns des voisins pour vérifier si la gang était là hier. Pendant ce temps je t'envoie deux inspecteurs qui poursuivront le travail, si travail il y a à faire. Tu reviendras avec les extras. Ça va?

- Ça va!

Comme l'avait pressenti Lemieux, plusieurs locataires certifièrent qu'ils étaient nombreux à vivre là et ils se firent un devoir d'en dresser des portraits que les deux inspecteurs ramenèrent au quartier général vers 16h30 :

* Ils étaient tous très polis et ne faisaient jamais de bruit.

* Non, ce n'était pas des émigrés.

* On pensait que c'était une gang de tapettes, parce qu'il n'y avait pas de femme là dedans.

* Ils avaient tous emménagé l'un après l'autre.

* Le premier arrivé il y a près de deux ans portait une grosse barbe, mesurait à peu près 1.80 m et n'était pas très gros.

* Y en a sûrement qui travaillaient de nuit, car il y avait toujours du va-et-vient à toute heure du jour même s'ils ne dérangeaient pas beaucoup.

* Non, impossible qu'ils aient déménagé sans qu'on s'en rende compte, après tout on n'est pas aveugle ni sourd.

Le rapport de leur enquête livré, le capitaine, rouge de colère, s'éjecta de son siège en s'écriant :

- Mais, bâtard! Vous prenez vous pour Dupont et Dupont. Ce n'est pas une comédie que je vous ai demandé de jouer. Que voulez-vous que je fasse avec de telles réponses. Retournez-y au plus vite et ramenez-moi quelque chose qui pourra nous faire progresser, compris? Le temps presse, on ne sait même pas s'il n'est pas trop tard. Amenez Sandra et Julie avec vous. Un peu de matière grise ne vous fera pas de tort. Amenez aussi les photos de notre oiseau rare et vérifiez auprès des locataires si ce ne serait pas un chef rasé que nous aurions par hasard. Allez et ne revenez pas avec d'autres niaiseries. On en a suffisamment comme ça.

On peut dire que le chef venait d'allumer deux incendies majeurs par ses paroles enflammées. Sitôt la porte refermée, les deux lascars saisirent les coudes de leurs consœurs pour les amener avec eux hors du bureau. Comme ils étaient les aînés, ils en profitèrent pour se venger un peu du traitement qu'ils venaient de

recevoir et ils se firent un devoir de mettre ces dames au mauvais parfum de la mission, évitant, bien sûr de leur raconter ce qu'ils venaient de subir. Cependant, ils n'ignoraient pas que les murs avaient des oreilles et des oreilles plutôt sensibles, étant donné les mauvaises qualités acoustiques des cloisons vitrées.



Sur l'autoroute 15, près de la sortie Côte des Neiges, un convoi, composé d'une semi-remorque et de deux camionnettes, se déplace lentement vers le sud. Nul ne l'a remarqué puisque son apparence extérieure est loin de représenter le contenu réel qu'il transporte. Le conducteur n'a rien qui le caractérise et son compagnon de route, avec sa casquette désorientée, ressemble à un jeune autostoppeur qui profite du bon samaritain.

Les deux voitures qui l'escortent peuvent facilement être prises pour des véhicules qui font partie de cette légion qui circule quotidiennement sur cette autoroute. Nul ne peut se douter qu'elles transportent le reste des troupes qui accompagnent le véhicule de tête.

Tous auraient pu se retrouver, à l'endroit désigné avant le grand déménagement, plusieurs heures auparavant. Cependant, pour faire diversion, on avait préféré, en partant de Montréal aller faire une halte dans les environs de Granby afin d'y débarquer une partie de la cargaison qui ne servirait plus, avant de se rendre à la cour de triage de la rue Pulman qui avait été choisie pour l'emplacement du quartier général des opérations du FLEC.

Le déménagement nocturne avait été prémédité de longue date, au cas ou quelque chose tournerait mal lors de l'exécution du « Grand Plan ». En moins de deux heures, tous les décors, le mobilier et les accessoires de la communauté avaient pris place dans la semi-remorque garée pour l'occasion à l'arrière de l'immeuble, près de

l'ancien quai de débarquement de cette usine désaffectée. Elle faisait partie du décor habituel, car plusieurs camionneurs y laissaient leur remorque, personne ne s'en plaignant aux autorités locales. La pellicule de vinyle transparente recouvrant le centre de la pièce sur laquelle on avait peint une croix avait été enlevée et roulée comme un tapis et faisait partie avec le reste des surplus que l'on venait de liquider à la porte des Cantons de l'Est. Toutes traces de la présence du FLEC dans cet endroit avaient été soigneusement effacées.

Quelques minutes avant de diriger la semi-remorque vers la cour Pulman, le camionneur s'arrêta pour que les passagers de la première camionnette puissent stationner leur véhicule et qu'ils s'introduisent discrètement dans la remorque. Pendant ce temps, la deuxième camionnette avait poursuivi son chemin et s'était garée dans une ruelle transversale sur le parcours que devait franchir le camionneur. Arrivé à proximité, les derniers passagers s'introduisirent en courant par la porte arrière, laissée ouverte pour l'occasion et dès que le dernier eût pris place, on ferma les portes avant d'entrer dans la cour de triage.

Lorsqu'elle fut garée aux côtés des trois autres remorques arborant les couleurs de Bourassa Transport, plus rien ne pouvait trahir le refuge des apôtres de la « Nouvelle Église ».

C'est de ce point précis que serait déclenché le « Big Bang ».



À la garnison de Valcartier, du poste de garde principal au bureau du superviseur des achats, il fallait compter près de dix minutes de marche. Les rues pour y accéder étaient achalandées. Certains y marchaient tout en discutant, d'autres participaient à l'entraînement

quotidien tout en scandant des phrases motivantes afin de conserver le rythme pendant que plusieurs vauquaient aux travaux d'entretien routiniers. Comme il se doit, sur une base militaire, tous ceux qui s'y trouvaient, portaient l'uniforme, sauf le nouvel arrivant.

Vêtu d'un complet foncé de bonne coupe et chaussé de souliers plus « confort » que « mode », on devinait rapidement à la façon dont il transportait sa mallette que c'était un professionnel de la vente. Il marchait d'un pas résolu vers sa destination finale tout comme si le temps qu'il prenait pour s'y rendre lui était compté.

La porte # A1 qui se dressait devant lui ne s'ouvrit qu'après son appel par interphone. Elle lui donna accès à un long corridor formé par le mur extérieur du bâtiment et une clôture de plus de trois mètres de hauteur qui débouchait sur un immense entrepôt. Devant lui un escalier menait au bureau des achats tel que l'indiquait la pancarte sur la rampe.

- Caporal Demers, S.V.P. se contenta-t-il de dire à la militaire qui servait de réceptionniste.

- Vous pouvez y aller, il vous attend.

Familier des lieux, il n'eut aucune difficulté à repérer le local identifié : « Superviseur des achats ». À peine la poignée touchée, il entendit prononcé d'un ton autoritaire :

- Entrez, monsieur Fournier, et refermez la porte. Que me vaut l'honneur de votre visite?

Bien entendu, tout ce scénario était inutile, mais cela était nécessaire pour duper la galerie, du moins c'est ce dont ils avaient convenu, au préalable.

Une minute à peine de conversation inutile et les

deux hommes descendaient l'escalier en direction d'un secteur hautement sécurisé du bâtiment. Un soldat montait la garde à l'entrée et pour y avoir accès on devait faire glisser simultanément la carte magnétique du militaire de service ainsi que celle du visiteur autorisé dans deux lecteurs mis en parallèle. Il était donc doublement possible de savoir qui avait pénétré dans cette réserve d'armements spécialisés.

Une fois à l'intérieur, les deux comparses circulant dans les allées n'eurent d'autre conversation que de légers coups de tête. Le civil regardait certains articles et, discrètement avec ses doigts, en indiquait la quantité requise pendant que le militaire nonchalamment hochait la tête pour acquiescer sa compréhension. Cinq minutes furent suffisantes pour compléter la commande.

De retour au bureau du caporal, furtivement la dixième enveloppe d'une série qui se terminait aujourd'hui, changea de main lorsque le militaire passa devant son visiteur après lui avoir ouvert la porte de son bureau. Puis suivant un autre brin de conversation inutile, le colporteur se leva et saluant poliment l'autorité en place, il quitta les lieux comme il y était venu.



Près de deux heures s'étaient écoulées avant que ne revienne la troupe d'inspecteurs au bercail où les attendait le chef de plus en plus impatient de les revoir.

À leur entrée dans son bureau, comme ils arboraient tous une humeur plutôt juvénile, le capitaine ne leur tomba pas dessus immédiatement, flairant déjà que quelque chose de positif s'était passée.

- Ne restez pas planté là comme une bande d'étudiants. Assoyez-vous et dites-moi où on s'en va avec vos nouvelles découvertes.

Prenant la parole, Jean, adoptant un air attristé, raconta brièvement les faits saillants de leurs interrogatoires.

- Malheureusement, mon capitaine, après avoir interrogé les douze locataires qui étaient présents ce soir, on n'a pas réussi à leur faire dire autre chose de plus que lors de notre première visite...

À ces paroles, il remarqua aussitôt que le visage de son supérieur tournait au rouge pendant que les visages de ses confrères blanchissaient.

- Attention! Chef, poursuivit-il rapidement, j'ai dit qu'on n'avait pas réussi à leur faire dire rien de nouveau, mais je n'ai pas dit qu'on n'avait pas trouvé quelque chose pour nous aider dans notre enquête.

- Arrête ça « grand-père » lui lança la belle Sandra qui l'appelait toujours ainsi étant donné leur différence d'âge. Voici ce qu'on a trouvé, patron. Et elle lui remit une photo de polaroid qui laissait voir le complexe d'où avaient disparu la bande de disciples et leur gourou.

- Non, mais tu veux rire de moi toi aussi?

- Ben! Non, vous savez bien que je ne me le permettrais pas, chef. Ma prochaine promotion dépend de vous, répliqua-t-elle ironiquement avant de continuer son exposé. Regardez cette photo attentivement et vous apercevrez près de la porte, un barbu qui se prépare à entrer. Apparemment, ce serait le premier du groupe qui serait arrivé et qui aurait loué le local, donc possiblement l'apôtre Pierre, si on fait le lien avec les déclarations du héros de la journée. Pas mal pour une petite fille, vous ne trouvez pas ? Se plut-elle à dire en regardant Lemieux droit dans les yeux et en jetant un regard frondateur sur ses confrères un peu jaloux de ne pas avoir découvert

eux-mêmes le propriétaire de la photo. C'est un des locataires qui me l'a remise quand je lui ai demandé s'il pouvait me décrire quelques-uns des gars de la secte.

- Super, Mata Hari. As-tu donné une copie au labo pour qu'il en fasse un agrandissement décent qui pourra nous aider à mieux identifier notre démolisseur de temple?

- Non! Nous venons juste d'arriver, capitaine.

- Qu'est-ce qu'on t'a appris dans cette foutue école de police? Comment veux-tu travailler avec un visage même pas bon pour mettre dans un pendentif?

Tous éclatèrent de rire savourant le savon que venait de recevoir la petite fanfaronne.

- Va me faire agrandir, purifier et multiplier ce petit bijou et met le service d'identification à l'œuvre au plus sacrant. On a assez perdu de temps comme ça, compris.



Alexandre avait promis à Valéry de lui téléphoner la veille comme à tous les autres. Mais en avait-il le goût?

Il avait déjà privilégié son compagnon à sa bien-aimée ou devrait-il dire son ex, après les voyages à Toronto. Il ne savait pas encore, mais il était sûr que cette période d'incertitude devait finir le plus tôt possible et c'est alors qu'il décida de lui téléphoner. Il ne savait pas le numéro de téléphone de la famille L'Heureux par cœur, aussi s'empressa-t-il de le chercher dans son bottin personnel. Il avait à peine fini de le composer que la sonnette de l'interphone se fit entendre.

-Allô! S'entendit-il répondre par la mère de Valéry.

- Un instant S.V.P. madame L'Heureux, quelqu'un sonne à la porte. Je vous reviens aussitôt que j'ai ouvert.

Elle avait reconnu la voix d'Alex et profitant du temps d'attente se précipita pour avertir Valéry qu'Alexandre serait au téléphone dans un instant qu'elle serait mieux de décrocher l'autre combiné, car c'était sûrement pour elle qu'il appelait.

Déposant le combiné sur le comptoir à déjeuner, il s'empressa aussitôt de répondre au visiteur en activant le micro de l'interphone :

- Oui!

- Bonjour, Alex, c'est moi, yé peux monter? Lui demanda la voix tintée d'un accent espagnol si familière à son oreille.

- Euh! Mais que viens-tu faire ici, Liliana? N'es-tu pas censé être au travail? Balbutia-t-il en pensant à cette invraisemblable situation qui était en train de se développer.

- C'est vrai, mais yé n'en pouvais plou d'attendre ton appel. Aussi y'ai préféré faire oune petit détour en mé rendant au bourreau pour voir comment tou allait. Alors tou m'ouvre ou tou mé laisse sour le palier comme oune pauvre mendiante...

- Oh! Bien sûr. Je t'ouvre tout de suite.

Valéry et sa mère se regardèrent en entendant cette malencontreuse conversation. Et toutes deux sans le vouloir sentirent leurs émotions montées du plus profond de leurs êtres. L'une souffrait par amour pour celui qu'elle aimait pendant que l'autre souffrait par amour pour l'enfant qu'elle chérissait. Valéry remit le combiné sur le socle et s'éloigna en pleurant.

Reprenant le combiné, Alex déclara un peu embarrassé:

- Madame L'Heureux, vous allez m'excuser. Je désirais parler à Valéry, mais je la rappellerai plus tard. Une visite inattendue, vous comprenez ?

- Bien sûr, Alex, lui répondit une voix remplie de tristesse qui ne laissait aucun doute sur le fait qu'elle avait entendu tout ce qui venait de se dire.

Chapitre 9 :

L'apôtre Mathieu était à peine débarqué de l'avion en provenance de Québec qu'il se dirigea sans tarder vers une cabine téléphonique pour rendre compte de sa mission.

L'apôtre Pierre répondit, tout en regardant l'afficheur de son cellulaire qui ne pouvait trahir personne. Il en fut heureux et décrocha en répondant :

- Le voyage s'est bien déroulé et la commande est passée ?

- Tel que prévu. J'avale une bouchée et je ramasse le premier colis avant de vous rappeler pour un « lift ». À plus tard.

Il loua une auto puis se dirigea vers le restaurant « Da Giovanni » où il adorait manger à l'occasion. Les pâtes y étaient bonnes, le service plus que rapide et ce qui complétait parfaitement le tout, l'anonymat était assuré étant donné la quantité de gens qui y circulaient aux heures d'affluence.

À peine une quarantaine de minutes plus tard, il se présentait au terminus d'Expédibus sur la rue Ontario pour y réclamer le premier des 5 colis à venir. En moins de 24 heures, les morceaux du casse-tête servant à fabriquer la bombe devaient tous être récupérés.

Le caporal Demers s'était chargé de planifier le tout. En bon stratège, il avait décidé qu'il serait plus prudent de diviser l'envoi et de faire partir chaque colis de différents points autour de la grande ville de Québec. Noms et adresses d'expéditeurs différents, noms et adresses de destinataires différents, etc... L'ensemble des colis serait ramassé au terminus au cours de la même journée. Bien malin, qui pourrait revenir à la source. Pour sa propre protection, il n'a jamais demandé de nom à l'acheteur, de pourquoi ou de « qu'allez-vous

faire avec? ». Moins il en savait, moins il pourrait en dévoiler, si jamais la transaction tournait mal. C'était beaucoup mieux ainsi.

La marchandise et l'opération avaient coûté 500,000 \$ au FLEC, mais c'était bien peu pour un feu d'artifice céleste.

Le transfert du colis de l'auto louée à la camionnette se fit dès que l'apôtre Barthélemy arriva à l'adresse reçue lors du deuxième appel à l'apôtre Pierre. L'auto fut retournée sur la Rive-Sud. Quatre autres véhicules avaient été loués au cours la journée dans divers centres de location sur l'île de Montréal et seraient tous retournés en moins de vingt-quatre heures à l'aéroport Pierre-Elliott-Trudeau dès que les autres colis auraient été récupérés de la même façon.

À 6h00 le jour suivant, l'opération magasinage prenait fin et l'opération « Casse-tête » était prête à être lancée.



Avant même qu'elle ne frappe à la porte, Alex apparaissait sur le palier pour accueillir Liliana. Elle ne put se retenir et s'élança sur lui comme si elle ne l'avait pas vu depuis des années. Il n'était pas habitué à ces démonstrations excessives, d'autant plus que pour lui les sentiments à son égard étaient toujours du domaine de l'amitié, du moins, c'est ce qu'il croyait pour l'instant.

- Hola ! mi amiga, que se passa? Je ne suis pas prêt à mourir, tu sais... Viens entre quelques minutes et explique-moi ce qui se passe avec toi depuis hier après-midi. J'ai besoin de comprendre.

- Mon ami, c'est très simple, la peur de te perdre lors de cette prise d'otage m'a fait voir à quel point tu es précieux à mon cœur. Alex yé crois qué yé t'aime.

Comme tu né té mari plou avec la démoiselle L'Heureux alors yé décidé de té rendre heureux, qu'en penses-tu?

- Ça fait plaisir de s'entendre dire de si belles choses, Liliana, mais vois-tu, tout n'est pas si simple que tu le crois. Il est vrai que nous sommes en période de réflexion sur l'avenir de notre couple, Val et moi (il aimait appeler Valéry comme ça dans l'intimité), mais, cela ne veut pas dire que je ne l'aime plus. Si tu savais comment je me suis senti hier lorsque tu m'as sauté dans les bras, je crois que ton amour pour moi saurait me combler, par contre, je me suis senti comme un traître en apercevant Valéry à quelques mètres plus loin pendant que je te tenais dans mes bras.

- Yé comprend mi-corazon et yé suis prête à tout té pardonné. Lui dit-elle en le prenant par la taille.

- Je t'en prie, reprit-il en défaisant son emprise. Cesse ces petits gestes amoureux, je ne les apprécie pas en ce moment. Tout est encore trop flou dans mon cœur et je dois faire la lumière dans tout ça. Liliana, je ne suis pas prêt pour un nouvel amour avant que l'autre qui m'anime, depuis plusieurs années, ne soit terminé. Cette fois, tu comprends ?

Elle avait très bien saisi, la première fois, mais maintenant, ça faisait mal, car elle se sentait froidement rejetée. Pourtant, elle était persuadée qu'elle avait ressenti le corps d'Alex vibré tout contre le sien hier, lors de leur courte étreinte. Ça, ça ne ment pas. Elle l'aimait et il l'aimerait, elle en était sûre... Ce n'était qu'une question de temps...

- Yé voit, mon ami. Alors yé té laisse à ta réflexion, mais né prends pas trop de temps, car "tu cé qui traîne sé sali." Surtou une amour qu'on réfouze dé recevoir.

Sur ces derniers mots, elle ouvrit la porte et le quitta l'air attristé.

- Merde! De merde! De merde ! s'exclama-t-il aussitôt qu'elle fut assez loin pour ne pas entendre. Mais qu'est-ce qui se passe dans ma vie. Seigneur, je t'en prie aides-moi à y voir clair.

Alexandre n'avait jamais toléré les situations ambiguës. Ni à son travail, ni dans sa vie privée. Il décida donc de reprendre sa vie en main et sans plus tarder, il pesa sur le bouton, "recomposition automatique" de son téléphone.

- Allo!

Cette fois, c'était bien la voix qu'il espérait entendre. Bien qu'elle ait des consonances plutôt tristes, pour lui, elle sonnait merveilleusement bien à son oreille.

- Val, c'est Alex. Il faut qu'on se voie. Il faut que je te voie tout de suite. Nous avons des choses à clarifier. Tu ne crois pas ?

- Je ne sais pas, je ne sais plus.

- C'est pour cette raison que nous devons nous rencontrer sans plus tarder. Je t'en prie Val, viens me retrouver à l'appartement, nous y serons plus tranquille pour faire le point.

- Tu es seul ? Lui dit-elle avec une teinte d'amertume à peine voilée.

- Val, je t'en prie, ne joue pas ce jeu méchant. Peut-être que ta mère t'a dit qu'il y avait quelqu'un chez moi, mais je n'y étais pour rien. Crois-moi. Viens, je t'en supplie.

- O.K., mais je ne resterai que quelques minutes et ne m'attends pas avant deux heures. J'ai besoin de changer de visage avant de te revoir si je ne veux pas te faire peur à mon arrivée. À bientôt, et elle raccrocha sans attendre ses salutations.

Déjà, elle sentait que ce rendez-vous allait être l'un des plus importants de sa vie, même si elle y allait le cœur meurtri et l'âme en peine. Pendant qu'elle prenait sa douche, les paroles d'une chanson de Jean Lapointe des années 90 lui accaparèrent l'esprit : « Y a un soleil derrière chaque nuage. Chante, chante, chante-la ta chanson... »



Le cardinal Jubainville avait choisi la prière et le jeûne pour appuyer la mission des apôtres. Au désespoir de sa fidèle servante et de ses collaborateurs habituels, qui ne connaissaient rien de cette mission particulière, il s'était isolé, ne mangeait plus et, depuis deux jours, passait des heures agenouillé dans le petit oratoire. Ses genoux lui faisaient mal à force d'être dans cette position anormale. L'arthrose qui s'était jetée dans sa colonne, depuis plusieurs années, lui infligeait un martyr indicible, à rester tout ce temps immobile comme une statue. Mais, c'était le sacrifice à payer pour faire la volonté de Dieu et le salut de l'église. Il l'acceptait tout comme Jésus avait accepté de se sacrifier au jardin des Oliviers: « Père, que ta volonté soit faite et non la mienne. »

- Seigneur, tout ce que tu m'as demandé depuis que je t'ai consacré ma vie, je l'ai fait. J'ai quitté mon père et ma mère comme tu me l'as demandé dans ton enseignement. J'ai refusé l'amour d'une femme pour continuer à te suivre sans aucune entrave. J'ai rejeté la richesse, la gloire et les honneurs pour que mes paroles ne résonnent pas comme un tambour vide. Alors je t'en prie, ne m'abandonne pas.

Tu m'as dit de démolir cette église qui a trahi sa mission et j'ai accepté. Tu m'as demandé de la reconstruire et d'en devenir le « Père » et j'ai dit, oui, même si je trouve la tâche presque impossible. Alors je t'en prie, ne m'abandonne pas.

- Tu m'as confié douze apôtres pour accomplir cette mission. Tu as cru en l'apôtre Pierre pour les guider. Alors je t'en prie, ne les abandonne pas.

Convaincu que Dieu était à son écoute, il poursuivait cette litanie sans arrêt depuis le lancement du « Big Bang ».



« Voici un bulletin spécial de Radio-Canada. »

Dès les premières images, on comprit très vite que le moment était grave. Derrière un lutrin, plaqué de la bannière de la SQ, le directeur général du corps de police, tout comme le président des États-Unis lorsqu'il s'adresse à la nation lors des périodes de crise, se tenait debout et attendait le signal pour prendre la parole.

Pendant les minutes qui précédèrent son allocution, on pouvait entendre, en catimini, la voix du journaliste qui couvrait cette conférence de presse.

- Nous nous trouvons présentement au quartier général de la Sûreté du Québec, où dans quelques minutes le directeur général, Louis Lafrance, prendra la parole pour faire le point sur la menace du Front de Libération de l'Église du Christ. Rappelons à nos téléspectateurs que, aux petites heures ce matin, le FLEC a fait exploser, simultanément, à deux endroits différents, de petites bombes qui heureusement n'ont blessé personne. Ce coup d'éclat, selon les communiqués, accompagnant le « Manifeste du FLEC », qui furent trouvés dans les deux boîtes noires, destinées

au « Journal La Presse » et à Radio-Canada, ne serait que le début de ce que le groupe de terroristes a baptisé le « Big Bang ». Ils promettent, par leur manifeste de faire sauter un des plus beaux temples de l'Église catholique. Selon eux, l'Église aurait trahi la mission que Jésus-Christ lui avait confiée il y a plus de 2000 ans. Toujours selon leur manifeste, ce serait le début de la destruction complète de cette institution tel que nous la connaissons aujourd'hui. Excusez-moi, on me fait signe. Je crois que monsieur le directeur est prêt pour son allocution. Je vous reviens donc immédiatement après pour recueillir les commentaires de nos invités.

- Monsieur le Premier Ministre, représentants de la presse, mesdames et messieurs. Dès les premières heures ce matin, vous avez pu lire et entendre la menace proférée par le Front de Libération de l'Église du Christ qui plane actuellement sur l'Église catholique. Dans leur communiqué, ils annoncent qu'ils vont faire sauter un temple catholique. Je cite :

« Un « Big Bang » aura lieu quand la lune ne pourra plus porter le beau Pierrot. Alors, le dôme construit avec l'argent des pauvres et qui domine les prothèses laissées en témoignage de guérisons miraculeuses, s'effondrera pour marquer le début de l'ère nouvelle de la sainte Église.

Après une première analyse de ce texte, nos spécialistes pensent que nous avons tout lieu de croire que l'explosion surviendra dans 3 jours, c'est-à-dire au moment où la lune quittera la première phase des quartiers lunaires, donc la période actuelle, où elle a l'apparence de la lune de Pierrot. Malheureusement, les indices qu'ils nous fournissent sur le lieu où l'explosion doit se produire ne sont pas très clairs.

Étant donné l'ampleur du désastre annoncé,

rappelez-vous les paroles du manifeste : « De ce temple, aucune pierre ne reposera sur celle qui lui servait d'assise avant l'explosion. » Nous nous voyons dans l'obligation d'évacuer tous les gens des quartiers où se trouvent des églises avec un dôme. Plus clairement, nous évacuerons les populations qui se trouvent dans un rayon d'un demi-kilomètre des églises suivantes :

- Église Saint-Philippe de Windsor dans les Cantons de l'Est
- La chapelle du monastère des Franciscaines dans le vieux Québec.
- L'Église Notre-Dame des Neiges de Trois-Pistoles
- L'Église Notre-Dame des Anges de Québec
- La cathédrale Sainte-Thérèse d'Avila d'Amos en Abitibi
- La Cathédrale Marie Reine du monde
- L'Oratoire Saint-Joseph de Montréal
- La Basilique Sainte-Anne de Beaupré
- La Basilique Notre-Dame du Cap à Trois-Rivières
- L'Église Saint-Antoine de Padoue de Québec
- L'Église Saint-Enfant-Jésus du Mile-End de Montréal
- L'Église Saint-Nom de Marie de Baie-Comeau

Comme vous pouvez le constater, presque toutes les régions sont touchées. Si votre église de quartier possède un dôme et qu'elle n'a pas été nommée, soyez assuré que la SQ locale vous incitera à évacuer vos maisons, en cas de doute. Nous ne voulons prendre aucune chance et nous demandons votre collaboration.

- Nous avons avisé le Vatican du sérieux de cette menace et nous sommes assurés qu'ils verront à transmettre le message partout dans le monde, étant donné que rien n'est moins sûr, que ce soit une église de chez nous qui soit visée.

- De plus, nos experts entrevoient, la très forte possibilité, que ce temple soit un lieu de pèlerinage recherché, car selon leur analyse, il est probable que « *le dôme qui domine les reliques souffrantes des miséreux* » fasse référence à l'endroit où les pèlerins laissent leurs prothèses (béquilles, corsets ou autres articles du genre) dans ces églises.

- Nous désirons maintenant obtenir votre aide pour découvrir qui se cache derrière ce groupe de fanatiques. Si vous reconnaissez le suspect arrêté, Justin Duquette, lors de la prise d'otage de mercredi dans l'Église Saint-Gabriel et dont la photo apparaît à l'écran derrière moi, nous vous prions de téléphoner sans plus tarder au numéro qui apparaît au bas de votre téléviseur. Il est possible que cet individu est un lien direct avec le FLEC.

Il fit une pose de 30 secondes, le temps de se rincer la bouche et peut-être aussi pour donner la possibilité aux téléspectateurs de mieux intégrer la photo qui leur était montrée.

- En terminant, je voudrais aussi solliciter votre collaboration de façon particulière afin de nous mettre le plus rapidement possible sur la piste de l'individu dont la photo suivra. On a tout lieu de croire qu'il serait possiblement le chef de cette secte ou tout au moins qu'il serait l'un de ses principaux dirigeants. Nous ne connaissons pas son nom et il ne semble pas avoir de casier judiciaire. Si vous reconnaissez ce personnage, ou si vous l'apercevez en quelque endroit que ce soit, téléphonez immédiatement au numéro qui apparaît au bas de l'écran.

- Mesdames et messieurs, je vous en prie collaborez avec votre force policière, nous pouvons ensemble empêcher un tel acte de folie. L'heure est grave et nous ne pouvons pas perdre une minute.

Téléphonez, si vous connaissez l'une de ces personnes ou si vous vous remémorez quelque chose qui pourrait nous mettre sur la piste de ces dangereux individus. L'attaché de presse du directeur de la Sûreté du Québec reprenant la parole s'adressa aux médias en ces mots :

- Désolé, mesdames et messieurs les journalistes, il n'y aura pas de période de questions aujourd'hui.

Un vent de protestations traversa la salle remplie par les gens des médias, mais, en moins de 30 secondes, le responsable de la SQ avait disparu faisant place à un lutrin vide.

À moins d'une centaine d'édifices plus loin, une équipe impressionnante continuait de mettre tout en œuvre pour essayer d'éviter la tragédie de « La Création ».

Aussitôt l'analyse du texte du manifeste terminée, Lemieux avait contacté le grand manitou et lui avait demandé d'entrer en contact avec le premier ministre pour qu'il fasse intervenir l'armée canadienne. Il sentait que toutes les forces policières de la province, même sur un pied d'alerte, ne parviendraient jamais à surveiller adéquatement les lieux de pèlerinage important qui pouvaient être des cibles idéales.

Durant toute la journée, partout sur les routes du Québec on vit défiler d'importants convois militaires qui s'apprêtaient à porter main forte à la SQ. On mit rapidement en place des troupes auprès des plus belles et plus grosses églises qui sont souvent des attrait touristiques incontournables, et qui pourraient dans le cas présent être des sites potentiels pour le " Big Bang."

Il donna l'ordre d'éplucher tous les registres

imaginables avec photos : fichiers criminels, registres de la SAAQ, registre de l'Assurance maladie du Québec, passeports canadiens, albums de photos de finissants de toutes les universités du Québec, des CÉGEPS et des polyvalentes, sans exclure tous les albums des collèges privés. Il fallait à tout prix découvrir l'identité de ce mystérieux personnage, car, la vie de plusieurs personnes était peut-être en danger.

On fit travailler tout un groupe d'ordinateurs sur la comparaison électronique de la photo du présumé chef des apôtres.

Rien dans les fichiers de police. Aucun résultat du côté des permis de conduire, de la carte soleil ou du bureau des passeports canadiens. C'était à n'y rien comprendre, on aurait dit que ce gars-là n'existait pas.

Plusieurs personnes téléphonèrent, assurées de connaître ce visage, mais aucune n'offrait vraiment de pistes sérieuses, sauf un prêtre qui prétendait reconnaître un ancien compagnon du grand séminaire. Il avait une photo de classe et aimerait la leur apporter pour la comparer avec la leur et voir ce qu'ils en pensaient. Il serait là dans moins d'une demi-heure s'ils le désiraient. Cependant, même si c'était lui, il déclara qu'il n'avait aucune idée de l'endroit où il pourrait être ayant perdu sa trace depuis son départ de Rome, il y a plusieurs années.

Une heure plus tard, l'identité de l'apôtre Pierre était confirmée, il s'agissait bien d'Alain Landry. Comment sa fiche avait-elle pu disparaître de tous les registres, on l'ignorait, mais il était plus que temps qu'on lui recrée un dossier afin de faciliter la découverte de son nouvel habitat.



Elle n'avait pas eu besoin de sonner pour annoncer son arrivée. Alexandre surveillait la rue de la fenêtre depuis plus d'une heure. Il avait même dressé plusieurs scénarios inquiétants avant qu'il ne la voie : avait-elle changé d'idée? Était-elle prise dans un bouchon de circulation? Pourtant l'heure d'affluence était passée... Avait-elle eu un accrochage ou pire, un accident?

Maintenant, il se sentait mieux, du moins il se sentait moins inquiet et il déclencha l'ouverture automatique de la porte principale en lui annonçant par l'interphone :

- C'est ouvert Valéry, tu peux monter.

S'il avait pu la voir à ce moment-là, il aurait su tout de suite qu'elle n'aimait personne d'autre que lui. Elle se sentit attendue avec amour. Elle se sentit désirée par cet homme à qui elle avait fait tant de mal, sans le vouloir. Mais, vite en montant l'escalier, elle reprit son visage triste d'une amoureuse blessée, elle aussi par la trahison de son amant. Comment pouvait-il l'accueillir ainsi, lui qui, hier encore, en tenait une autre dans ses bras? Quelques heures plus tôt, ne recevait-il pas cette rivale inattendue dans ce même appartement? Mais, pauvre conne, que fais-tu ici, pensait-elle?

L'ouverture de la porte mit fin à ses réflexions de dernières minutes et Alex, d'un ton très doux l'invita à entrer :

- Merci d'être là, j'avais si peur que tu ne refuses mon invitation. Viens, je t'en prie, laisse-moi te débarrasser et assieds-toi. Comme tu es jolie ce soir, Val ! Cet ensemble te rend encore plus belle. Comment ça va? Je te sers quelque chose?

Il avait dit toutes ces phrases sans qu'elle ait eu la chance de placer un seul mot. Il était si nerveux qu'il

ressemblait à un jeune homme timide qui reçoit une amoureuse potentielle pour la première fois.

- Ça va, Alex. Je ne veux rien pour l'instant.

Arrêtant sa marche vers le bar, il se retourna et irrésistiblement s'approcha d'elle très lentement. Arrivé à son chevet, il s'agenouilla devant Valéry, tout étonnée, qui avait pris place sur la causeuse. Il lui prit les mains, les déposa de chaque côté de son visage et lui déclara la regardant dans les yeux à travers un brouillard amoureux :

- Val, je t'aime! Je t'aime tellement que rien au monde ne pourra m'éloigner de toi, si tu veux encore de moi...

Cette grande déclaration et surtout ces derniers mots, « si tu veux encore de moi », lui enlevèrent à l'instant même, tous les doutes qui avaient germé dans son cœur d'amoureuse depuis la veille. Elle sentait du plus profond de son être qu'il était sincère et qu'il l'aimait toujours.

Prenant, alors les mains de son bien-aimé, elle les posa sur sa poitrine en lui murmurant d'un ton affectueux :

- Sent combien je t'aime mon amour et à quel point je te désire.

Le temps et l'abstinence de plusieurs mois avaient accompli leurs œuvres. D'un mouvement très doux, sa main droite guidant la gauche de l'âme sœur, elle la fit pénétrer dans son corsage afin qu'il puisse caresser le sein qui recouvre son cœur d'amante. Puis simultanément, la gauche se déplaçait délicatement entraînant avec elle la droite d'Alex vers son bas ventre qui anticipait déjà le plaisir à venir.

Subitement, tel un tsunami, il sentit monter en lui toutes les émotions charnelles qu'un amant peut éprouver dans un tel moment. S'allongeant alors avec finesse sur celle qu'il aimait, il l'embrassa insatiablement à en perdre le souffle.

Ni l'un ni l'autre n'avaient connu de moments d'extases aussi forts et ils oublièrent rapidement l'environnement inhabituel qui en était témoin et le temps qui s'écoulait inexorablement.

Ils se laissèrent glisser tout doucement sur la moquette déposée aux pieds du sofa. Comme ils se sentaient bien, l'un contre l'autre, dans ces vêtements que dame nature leur avait fournis et qu'ils avaient vite revêtus, sans aucune pudeur. La fraîcheur de la pièce ne pouvait rivaliser avec la chaleur de leurs corps enflammés que des mains amoureuses, combinées à un mouvement bien orchestré, amenaient infailliblement vers l'unité parfaite de l'homme et de la femme. Ils s'aimèrent profondément, puis, paisiblement, ils se laissèrent déposer dans les bras de Morphée. Frileusement, ils se couvrirent avec la jetée qui, pour cette fois, servirait de douillette à leur période de repos.



Le conducteur de la fourgonnette Grand Caravan, qui venait tout juste de prendre place dans l'un des espaces du stationnement pour handicapé, était à peine arrivé qu'il se précipita en bas du véhicule pour se diriger vers la porte secondaire, du côté passager. À travers la fenêtre, on devinait une grille en métal déployé qui camouflait l'intérieur et donnait l'impression qu'il s'agissait d'une fourgonnette cellulaire. Le chauffeur appuya sur un bouton, la porte s'ouvrit et la grille déployée se transforma en une rampe permettant au passager arrière de pouvoir sortir de la camionnette. La manœuvre terminée, le chauffeur pénétra à l'intérieur pour désancrer le fauteuil et le rouler dans la cour déjà fourmillante de

pèlerins.

L'apparence de l'handicapé ne laissait aucun doute sur son incapacité à se mouvoir seul. Son visage aminci et son apparence squelettique témoignaient d'une déchéance physique majeure.

Ayant refermé la porte d'une poussée puissante, le conducteur se transforma aussitôt en accompagnateur et le fauteuil roulant commença l'ascension de la petite côte qui menait à l'entrée primaire du bâtiment principal de ce lieu de pèlerinage.

Il y avait deux policiers de chaque côté de la porte qui questionnaient et opéraient une fouille rapide des pèlerins avant qu'ils ne soient autorisés à pénétrer dans le saint lieu. La file d'attente était deux fois plus importante qu'en temps normal. L'inquiétude se lisait sur les visages des pèlerins.

Personne n'aime se faire fouiller même s'il n'a rien à cacher. On ne fouille pas un honnête citoyen....

- Ce côté-ci, messieurs, s'exclama la policière qui se trouvait du côté gauche de la file d'attente, en regardant les deux comparses, lorsqu'ils arrivèrent à sa hauteur. S'adressant à l'aidant, elle poursuivit :

- Laisser le fauteuil et avancer de quelques pas vers moi.

Ils avaient eu beau se préparer depuis plusieurs mois et répéter tous ces gestes au cours des dernières heures, assuré que la fouille serait inévitable, les apôtres sentirent leur pression montée bien malgré eux. Ils ne pouvaient plus reculer et toute erreur, aussi minime fût-elle, pourrait mettre fin au « Big Bang ».

Dès qu'il se fut approché, elle reprit ses

instructions : « Lever les bras à l'horizontale, S.V.P. ». N'attendant aucun consentement, elle se contenta de quelques secondes pour balayer le nouvel arrivant avec son détecteur de métal. À part la traditionnelle boucle de ceinture, rien d'autre n'occasionna de sifflements.

Remarquant que les yeux de la policière se tournaient vers l'infirme, avant même qu'elle ne s'adresse au vieillard, le jeune homme lui dit gentiment :

- Madame, Monsieur ne marche plus depuis plus de dix ans.

- Ne vous en faites pas je n'ai aucune intention de faire lever monsieur, je ne suis pas aveugle, lui répliqua-t-elle avec un regard qui disaient : « Ai-je l'air d'une idiote? ». Puis, poursuivant sa démarche, elle fit circuler son détecteur autour du paraplégique en prenant garde d'éviter la structure de la chaise avec le côté intérieur de son appareil. Son inspection aussi professionnelle que possible ne lui permit pas de découvrir les pièces dissimulées à l'intérieur des tubulures de la chaise et fournit l'opportunité à l'équipe de l'apôtre Pierre d'introduire les premières composantes de l'engin destructif.

Le duo se déplaça religieusement dans les corridors du saint lieu comme les nombreux pèlerins qui y viennent quotidiennement. L'odeur de cierges qui y brûlent et la demi-clarté créent presque miraculeusement une atmosphère de paix presque monastique.

Un arrêt par-ci, un arrêt par-là, toujours accompagnés d'un signe de croix, ils prenaient le temps de lire une partie des écriteaux qui se trouvaient devant les divers autels consacrés. Les courtes haltes, devant les vitrines qui exhibaient les statues de cire des personnages ayant fait de l'endroit un lieu célèbre, complétaient leur personnification du « parfait pèlerin ».

Personne n'aurait pu se douter de la mission que les deux compères étaient en train d'accomplir.

Le couloir d'entrée se terminait sur un ensemble de maquettes et de dessins, agrémentés de plusieurs vieilles photos prises lors de la construction. Elles témoignaient magnifiquement de l'ampleur du projet. Debout et admiratifs, plusieurs curieux partageaient leurs opinions sur les difficultés de financement et de la construction surtout à l'époque de l'édification du bâtiment principal lorsqu'arrivèrent les nouveaux visiteurs.

S'incorporant au reste des admirateurs, ils passèrent leurs commentaires tout comme si c'était la première fois qu'il voyait cet ensemble. Pourtant ils en connaissaient les moindres détails pour les avoir étudiés pendant plusieurs heures grâce aux photos prises lors de leurs multiples visites. L'endroit choisi pour l'installation de la bombe n'avait-il pas été déterminé précisément grâce à cette exposition? Oui et ils visionnaient déjà sur cette maquette le petit local dans lequel ils assembleraient minutieusement les pièces du casse-tête explosif. C'était un endroit plutôt abandonné par la foule. Autrefois, les confessionnaux étaient fréquentés de façon régulière par les pénitents qui désiraient obtenir un pardon palpable pour leurs péchés, mais de nos jours qui ose se dire pécheur? Ce serait probablement une première, mais cette fois, ce serait pour y commettre un péché et plus est, un péché mortel...

- Stéphane, pourriez-vous m'amener à la salle des toilettes, s'il vous plaît avant que l'on ne poursuive notre visite? Lança doucement le vieillard handicapé à son accompagnateur qui s'exécuta immédiatement en poussant le fauteuil vers la pièce réservée au public. Ils profitèrent, du fait que la porte fut tenue ouverte par une personne qui sortait, pour y pénétrer plus facilement.

Le fauteuil roulant fut poussé à l'intérieur d'une cabine aménagée spécialement pour recevoir ce type d'équipements, puis la porte fut refermée et verrouillée pendant que le faux assistant adressait ces mots en s'éloignant :

- Prenez tout votre temps, M. Messier, je serai de retour dans cinq à dix minutes.

Les deux autres personnages présents dans la pièce, à qui il avait voulu donner le change par ses paroles dites à la volée, jetèrent un coup d'œil dans le miroir au dessus du lavabo où ils s'affairaient pendant que « l'aidant » se dirigeait, rapidement, vers l'extérieur de la salle des toilettes. Sans hésitation il prit le corridor à sa droite, puis encore à droite, et il eut tôt fait de rejoindre l'escalier mécanique qui l'amena à l'étage supérieur.

Tout se déroulait tel que prévu : pendant que « M. Messier » en profitait pour extirper des tubulures du fauteuil, les détonateurs, les fils et la minuterie électronique qui serviront à construire l'arme destructrice, l'apôtre Jean allait jeter un coup d'œil rapide sur la disponibilité du local choisi comme site idéal pour la première détonation d'une série de quatre, jugées nécessaires pour l'effondrement du dôme central.

Poussant une des grandes portes qui donnaient directement sur l'allée centrale menant au maître-autel, il faillit bousculer deux jeunes femmes qui se préparaient à sortir au même instant.

- Oh! Pardon mes demoiselles, je ne vous avais pas vues, s'exclama-t-il aussitôt.

- Denada señor ! répondirent en cœur ces petites femmes d'origine latino-américaine tout en pouffant de rire suite à leur réponse faite dans un duo presque parfait.

S'avançant lentement vers l'autel central au-dessus duquel pendait un immense crucifix de près de dix mètres de hauteur, il promenait sa tête de gauche à droite avec un regard admiratif sûr l'architecture grandiose de ce lieu de prière. Bien que son attitude fût similaire aux touristes qui déambulaient tout autour, rien dans sa démarche n'était fait innocemment et tous ses faits et gestes avaient été soigneusement étudiés pour ne pas attirer l'attention des autres visiteurs.

Ce n'est qu'en fin de parcours qu'il aperçut ce qu'il cherchait, car, contrairement aux confessionnaux conventionnels que l'on retrouve dans les églises, ces derniers étaient encastrés dans les murs où ils se trouvaient. Les trois portes frontales qui permettaient d'y accéder, loin de mettre les pénitents à l'abri des regards, laissaient entrevoir ses occupants et de là où il se trouvait, leur structure en fer forgé doublée de vitres fumées, leur donnait l'apparence d'un magnifique portail que l'on retrouve à l'entrée du chemin principal de certains manoirs européens. On aurait dit, que l'architecte maître avait voulu donner l'impression, que derrière ces portes magnifiques on pouvait découvrir le chemin qui mène au paradis.

Pour sa part, il n'avait aucun doute là-dessus, le bon chemin se trouvait derrière ces portes stylisées...

De retour dans la salle de toilette, il bouscula volontairement l'individu qui s'éloignait de l'urinoir tout en relevant sa braguette, ce qui lui permit de s'excuser et de prévenir discrètement son complice qu'il était de retour.

La porte de la cabine où se trouvait ce dernier s'ouvrit lentement et pendant que Jean se dirigeait vers les lavabos, l'infirmier s'adressa ainsi à celui qui venait d'être bousculé :

- Pardon monsieur, pourriez-vous tenir la porte,

ce serait plus facile pour sortir.

- Mais, bien sûr, monsieur, reçut-il aussitôt comme réponse du sexagénaire qui acceptait de lui servir d'aide ponctuel. Puis-je faire autre chose pour vous aider?

- Je ne voudrais pas exagérer, mais, si ce n'est pas trop demandé, pourriez-vous m'aider à sortir de la salle de toilette? J'aimerais me rendre à la chapelle juste à côté. Les portes sont lourdes et ils n'ont pas encore installé de système d'ouverture automatique.

- Avec plaisir cher monsieur! Puis, sans hésitation, le volontaire se dirigea rapidement vers la sortie et poussa la grande porte afin que l'infirmes puisse faire sortir aisément son fauteuil hors de la pièce.

Pendant qu'une conversation d'usage prenait forme entre les deux personnages sortants, Stéphane, laissa le séchoir à main poursuivre son cycle en solitaire et en profita pour s'introduire, sans témoin oculaire, dans la toilette pour handicapés afin d'y récupérer les accessoires qu'on venait d'y déposer.

Le vieil homme au fauteuil roulant prétendit que son neveu devait le rejoindre à la chapelle dès qu'il aurait terminé sa visite, car, comme il avait déjà vu ces lieux saints à plusieurs reprises, il avait préféré rester à l'église pour s'y recueillir et pour prier. Sa bonne action accomplie le pèlerin put reprendre ses activités tout heureux d'avoir pu rendre service à ce pauvre vieillard...

Dans la basilique, aussi incroyable que cela puisse paraître, en ce début du 21^e siècle, aligné le long d'un mur, un groupe de pécheurs attendait leur tour pour aller débiter leurs fautes au confessionnal dans le but d'obtenir le pardon divin. Il s'y dirigea aussitôt et s'intégra, tête baissée, derrière le dernier maillon de cette

chaîne humaine.

Son tour venu, il s'introduisit rapidement dans le cubicule qui venait de se libérer. Agenouillé, il profita de son temps d'attente pour ouvrir le repose-genoux. Prudemment, il déposa les pièces qu'il avait apportées dans le compartiment abritant le dispositif qui alerte le confesseur qu'un pécheur est présent. Sa confession ne dura que quelques minutes, il reçut l'absolution, mais ne fit pas sa pénitence...

Les premières composantes de l'engin mortel étaient livrées et la deuxième expédition de pièces serait exécutée dans moins de deux heures. Pour ce qui est de la dernière livraison de la journée, elle n'aurait lieu qu'à la fin du quart de travail des surveillants quand, la fatigue aidant, les inspections sont faites de façon expéditive.

Les minuteriers étaient plus encombrantes et difficiles à passer, c'est pourquoi on fit appel à une personne obèse pour ce transport particulier. On en avait repéré une dans une institution pour déficients mentaux où travaillait l'apôtre Mathias comme préposé aux bénéficiaires depuis déjà quelques mois. Écoutant son cœur de bon samaritain il avait suggéré, à la direction de l'établissement, d'amener Julius avec lui dans ce lieu de prière. « Qui sait, avait-il affirmé avec conviction, peut-être qu'il obtiendra un petit miracle, si Dieu le veut bien. »

Ses trois cent cinquante livres de graisse combinées à son incapacité intellectuelle contribuèrent à berner les gardes postés à l'entrée principale tandis que des vêtements plus ou moins propres accompagnés d'une odeur corporelle désagréable, souvent dégagée par la sueur de certaines personnes obèses, eurent tôt fait d'accélérer la fouille habituelle. De plus, on s'était assuré qu'aucune composante métallique n'avait servi à la constitution des minuteriers.

La salle des lampions traversée, ils se dirigèrent lentement vers l'escalier mécanique qui les mena à l'étage où une pause toilette s'avéra nécessaire pour soulager le pauvre bougre d'un poids supplémentaire, bien inutile. Sylvain avait pénétré avec Julius dans l'immense cabine afin de l'aider à se déshabiller pour qu'il puisse faire ses besoins et ressortir de là sans trop de dommages collatéraux...

L'apôtre Mathias accompagnait tous ses gestes de paroles descriptives afin de détourner l'attention du transporteur et des autres visiteurs qui semblaient un peu surpris de voir deux personnes s'introduire dans le même compartiment, même si les traits mongoliens trahissaient un peu les besoins d'assistance du jeune obèse.

- Sylvain va t'aider à enlever ton pantalon pour ne pas que tu le salisses comme la semaine dernière. Ici, on n'a pas d'autre linge de rechange. O.K.?

- Julius est d'accord, mais tu ne dois pas regarder quand je vais faire mes crottes. O.K.? Pouvait-on entendre à l'extérieur des cloisons un peu plus longues que la normale, comme si cela contribuait à la pudicité du lieu.

- Ben non, mon ami, tu vois je me retourne vers la porte, comme ça je ne verrai rien, O.K.? Et, tout en s'exécutant, l'apôtre en profita pour retirer de la fausse doublure du vêtement, les précieux équipements qui y étaient dissimulés.

- Bon, tu fais ça vite Julius, car peut-être que quelqu'un d'autre pourrait avoir envie. O.K.?

- O.K. Sylvain. Ça ne sera pas long.

On terminait toujours les cours dialogues par O.K., tout comme si c'était un code requis pour s'assurer

que le simplet avait compris.

L'opération récupération était terminée. On était prêt à les déposer aux endroits établis lors de l'élaboration du plan. Ce qui fut fait dans l'heure qui suivit.

En moins de 24 heures, tout serait sur place sauf les explosifs. Ils accompagneront les artificiers lors de l'assemblage final afin d'éliminer tout risque d'erreurs qui pourraient être catastrophiques.

CHAPITRE 10

Après l'interrogatoire qui avait amené les policiers à se précipiter vers un local désert, on avait retourné Justin dans sa cellule d'isolement.

Vêtu seulement de sa petite culotte, il reposait grelottant dans un coin de cette pièce dépourvue de tout meuble.

Un homme, dénudé de tout, ne peut que dépérir avec le temps et son nouvel état aidant, il devient plus vulnérable. Voilà l'effet que l'on recherchait.

Lorsque la porte s'ouvrit, l'apôtre André releva la tête lentement et le peu de paix intérieure qu'il avait pu retrouver pendant les quelques heures de solitude qu'il venait de vivre l'abandonna immédiatement. Apercevant le lieutenant Lemieux dans l'embrasure de la porte, il devina, d'un seul coup d'œil, que les moments à venir seraient encore plus pénibles que tout ce qu'il avait pu vivre jusqu'à ce jour.

- Tu devines sûrement que ton beau monde n'est pas demeuré au local pour nous attendre, déclara l'officier dès qu'il eut franchi la porte. Ils ont même foutu le camp avec tout ce qui s'y trouvait sans même te laisser un petit mot d'adieu, mon ami. Alors comme tu peux le constater, ça ne te donne rien de vouloir protéger cette bande de salauds qui t'ont abandonné dès le premier round.

Bien qu'il devinait que ces paroles étaient destinées à le démoraliser, l'apôtre André ne put s'empêcher de ressentir toute la douleur de la trahison, tout comme Jésus avait dû ressentir celle de Pierre lors de son reniement.

- Amenez-le au local « B », ordonna-t-il en se retirant. Je crois que Bob n'a pas encore terminé sa conversation avec notre Saint-Preneur-d'Otages ...

Les deux gardiens se précipitèrent aussitôt dans la cellule, saisirent le détenu sous ses bras, toujours menottés derrière son dos, et le relevèrent brutalement afin de le remettre debout. L'opération terminée on lui enleva le seul morceau de vêtement qui lui donnait encore un peu de dignité. Nu comme un animal, on le traîna à travers les corridors aussi mal éclairés que ceux que l'on retrouve dans les films d'horreur.

Il avait peur. Ses tripes lui faisaient mal à en vomir. On peut dire que leur petit scénario portait fruit et il serait mûr pour leur livrer tout ce qu'ils voudraient. Il n'était pas brave de nature et il n'avait pas été entraîné, comme les espions israéliens, à résister à toute sorte d'intimidation.

- Vite pensait-il. Vitement qu'on en finisse avec ces interrogatoires avant que je ne craque pour de bon. Pardonne-moi Seigneur, mais je n'en peux plus d'être humilié de la sorte. Même toi, on ne t'a pas mis complètement nu.

Dès qu'on l'eut assis sur le tabouret de bois qui reposait au centre de la pièce et qu'on eût actionné le projecteur qui servait à aveugler les prisonniers durant leur interrogatoire, l'inspecteur qui en avait la charge se rendit compte très vite que son travail ne serait pas trop compliqué. « Demandez et vous recevrez », était la seule phrase qui lui venait à l'esprit; même si le lieu ou la circonstance ne correspondait pas tout à fait au personnage qui avait rendu cette phrase célèbre.

Moins d'une heure fut requise pour connaître toute l'histoire de l'apôtre André. La rencontre, le sauvetage du drogué, l'insertion avec les autres disciples et la réimplantation dans un nouveau milieu de travail. Tout cela bien sûr, accompagné d'un endoctrinement intensif pour servir la cause. S'en suivirent inévitablement les vols de dépanneurs et de guichets automatiques afin

de financer l'achat des divers accessoires requis pour la mission.

Nommer les noms véritables de tous ses confrères ainsi que les endroits d'où ils viennent, « Je ne sais pas, je vous le jure » ne cessait-il de répéter, car il ne le savait pas. Seul l'apôtre Pierre possédait peut-être cette information.

Oui, il acceptait de regarder l'album de la police et d'identifier tous ceux qu'il reconnaîtrait, mais il n'en pouvait plus d'être traité comme une bête et il avait faim.

On le rhabilla et on lui donna à manger. Puis pendant les trois heures qui suivirent, il feuilleta sans arrêt les photos des plus grands criminels du pays dont l'âge variait entre vingt et trente-cinq ans et qui n'étaient pas sous les verrous. Par la suite, il entreprit de visionner l'album des bandits qui furent incarcérés dans un établissement fédéral durant les dix dernières années et pour terminer le tout, il examina les photos des instantanés des anciens pensionnaires des pénitenciers provinciaux des cinq dernières armées.

Dès qu'il reconnaissait un des apôtres, l'un des policiers présents disparaissait aussitôt avec la photo et se dirigeait vers le bureau du directeur des opérations puis, pendant que l'avis de recherche était lancé, il revenait rapidement en espérant que la récolte se poursuive allègrement. Trois acolytes du complot furent ainsi identifiés avant que la source ne fût tarie. Il ne restait plus qu'à les localiser... s'il n'avait pas menti...

Pouvait-on croire des dénonciations reçues dans de telles conditions? Aurait-on suffisamment de temps avant que la catastrophe n'ait lieu et que la vie de plusieurs personnes ne soit détruite par la folie de ces hurluberlus?



Plus rien n'altérait le monde de ce couple qui célébrait leur amour retrouvé.

À trois reprises la sonnerie du téléphone s'était fait entendre sans que cela ne les perturbe et qu'ils décident d'en éteindre la sonnerie. Les heures filaient pendant que dame noirceur les recouvrait délicatement de son grand drap feutré, les dissimulant aux voyeurs potentiels. Même les bruits de la ville s'étaient faits discrets, devenant ainsi complices de ce beau moment qu'ils vivaient

On aurait pu jurer qu'ils avaient abouti sur une autre planète.

Toc ! Toc ! Toc ! Dix secondes d'attente...

Le doux sommeil du matin les avait rendus sourds.

Toc ! Toc ! Toc ! Cinq secondes d'attente... et toujours aucun résultat. Bon, cette fois c'en était trop et comme on n'avait pas le temps que la politesse requiert habituellement on utilisa la pomme de la main pour frapper...

Bang ! Bang ! Bang !

- Police ! Pourriez-vous ouvrir, S.V.P., nous avons besoin de vous parler.

Ce bruit agressant réveilla Alexandre qui tout en enfilant son pantalon, pendant que Valéry se recouvrait déceimment avec le drap, se précipita vers la porte en déclarant d'un ton fort énergique :

- Ça va ! Ça va ! J'arrive.

Il n'avait saisi que les dernières paroles lancées

au travers de la porte, aussi fut-il surpris de découvrir deux hommes arborant chacun un badge de police dans une pochette entrouverte afin de mieux s'identifier.

- Désolé pour le réveil brutal. Je me présente : inspecteur Martin de la Sûreté du Québec. Pouvons-nous entrer quelques minutes, c'est urgent, nous avons quelques photos à vous montrer aux fins d'identification et deux ou trois questions à vous poser en rapport avec l'affaire du « Big Bang »?

Encore sous l'effet du choc, Alexandre dégagea l'entrée pour leur permettre d'avancer dans la pièce puis, se dirigeant vers la chambre il les invita à s'asseoir en prétextant le désir de mettre une chemise. Il désirait surtout rassurer sa fiancée d'un regard souriant et refermer la porte de la pièce pour préserver leur intimité.

De retour au salon, il prit place devant les deux agents assis côte à côte sur le divan dans cette pièce quelque peu désordonnée.

- Écoutez M. Lapierre, je ne passerai pas par quatre chemins, le temps est trop précieux. Suite au dernier interrogatoire de Justin Duquet, nous avons pu identifier trois nouveaux membres du FLEC. Nous avons besoin de les localiser le plus tôt possible. Jetez donc un coup d'œil attentif sur ces photos et dites-moi si vous reconnaissez l'un d'entre eux. Prenez votre temps c'est très important.

Pendant qu'il s'exécutait, le deuxième inspecteur prit la parole à son tour :

- Comme ils n'ont pas eu de démêlés avec la justice depuis plus de deux ans, il nous est difficile d'avoir des données précises pour les retrouver.

Après quelques minutes d'hésitation, Alexandre

les étala sur la table et déclara :

- Désolé, je ne connais aucun de ces individus.

Se relevant aussitôt, comme s'ils étaient éjectés de leur siège, les deux policiers se dirigeaient déjà vers la sortie en remerciant poliment l'occupant des lieux.

- Attendez! Avez-vous réussi à découvrir le lieu projeté pour l'attentat?

- Malheureusement pas. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous désirons retrouver ces gaillards le plus tôt possible, espérant que l'un d'entre eux pourra nous éclairer.

- Écoutez, je peux, peut-être vous aider. Quand nous étions dans l'église, j'avais quand même réussi à mettre Justin assez en confiance, pour qu'il m'apprenne l'existence du FLEC et de son projet. Je crois que, si je peux lui faire une visite en tant qu'ancien ami, peut-être pourrais-je en apprendre un peu plus. Qu'en pensez-vous?

Alexandre doutait de sa capacité à tirer plus d'information du détenu, persuadé que les méthodes policières avaient dû faire le maximum. Cependant, un mouvement intérieur de générosité lui dictait d'aller vers ce pauvre rejeté de la société, devenu criminel de circonstance et dont personne ne s'occuperait plus. C'est pourquoi il essayait de profiter de l'occasion pour s'introduire facilement à l'intérieur des murs de la prison, assuré que toute visite du prisonnier était sûrement interdite.

- Je suis loin d'être sûr que vous sauriez faire mieux que nos spécialistes et je n'ai pas l'autorité pour prendre une telle décision. Cependant comme nous ne devons pas rejeter aucune opportunité pour dénouer

cette impasse, je vais téléphoner au capitaine Lemieux pour obtenir le OK, ça vous va?

- Ça va!

Les policiers repartis, Valéry sortit aussitôt de la chambre et, regardant son amant, elle lui demanda d'un air incrédule :

- Crois-tu vraiment que tu apprendras quelque chose?

- J'en doute mon amour, mais je sais que ce pauvre gars, qui ne l'a pas eu facile, a besoin de quelqu'un pour passer au travers de cette période houleuse et que personne d'autre que moi n'appliquera pour ce poste. Pour tout le bonheur que Dieu vient de me donner, en te ramenant à moi, je crois que d'être « Sa Présence » auprès de ce prisonnier est le moins que je puisse faire pour Lui dire merci, tu ne crois pas?

Souriante et les yeux brillants de fierté, lentement, elle s'éleva sur la pointe des pieds puis, entourant le cou d'Alex, elle scella cette conversation par un baiser qui en disait long sur la confiance qu'elle avait choisi de mettre dans les paroles de « son homme ».

Quelques minutes plus tard, Alexandre quittait son appartement en direction de la rue Parthenais.

Baignant dans leur bonheur, inconsciemment, ils venaient de choisir de cultiver la FOI en leur amour tout en se redonnant mutuellement la confiance requise pour bâtir l'amour entre un homme et une femme.



- Monseigneur, je vous en prie, il est temps de prendre un peu de repos. Dieu ne demande pas que l'on prie à genoux 24 heures sur 24, il nous aime beaucoup

trop pour nous imposer de telles choses. Allez venez prendre un bon repas, cela vous fera du bien.

Prenant le cardinal sous le bras pour l'aider à se relever, la servante l'accompagna à la salle à manger comme on le fait pour un enfant qui n'écoute pas toujours à la lettre...

Assis, les coudes appuyés sur la table et la tête entre ses deux mains, l'ecclésiastique, en attendant patiemment qu'on le serve, était retourné dans son passé et révisait les événements qui l'avaient conduit à envisager un acte de destruction comme base de reconstruction pour la « Nouvelle Église ».

Dès son retour au Lesotho, Louis Jubainville passa en revue tout ce qu'il venait de vivre dans ce pays où la guerre civile avait tout ravagé et fait disparaître plus de 300,000 personnes.

Il n'avait jamais vu une communauté chrétienne aussi pieuse. Pourtant, ils n'avaient plus d'églises pour se rassembler...

Il n'avait jamais vu autant de gestes d'entraide et de fraternité parmi ses paroissiens. Pourtant, ils avaient presque tout perdu...

Il n'avait jamais vu autant de FOI et d'espérance. Pourtant, tout était à refaire.

Que fallait-il en déduire?

Qu'il fallait détruire tous les lieux de culte construits par l'Église catholique pour la gloire de Dieu afin de retourner aux sources profondes du christianisme?

Qu'il n'y avait que dans la pauvreté et la

souffrance que l'on pouvait vraiment faire communauté?

Que la FOI profonde ne se développait qu'au milieu du vide?

Tout à coup, ses pensées firent un bond de quelques années et il se demanda :

- Pourquoi, l'humanité ne se rapproche-t-elle de ses valeurs innées que lorsqu'elle est en crise? Il se souvenait du 11 septembre 2001... L'attentat du World Trade Center de New York. Là aussi, les immeubles s'étaient effondrés. Un vent de panique a soufflé sur l'Amérique et sur le monde. Une immense souffrance s'est installée puis un vent de sympathie a ramené, pour un court moment, des millions de gens de toute race, de toute couleur et de toute religion à se rassembler et à se tourner vers Dieu.

Une autre époque, un autre pays, mais toujours la même dynamique... Démolition, pauvreté, souffrance... Regard vers Dieu, espérance, reconstruction...

Avant que ses souvenirs ne le ramènent aux réflexions qui engendrèrent le « Big Bang » lors de son retour de Sarajevo, il ne put s'empêcher de reprendre ces saintes paroles, adaptées à son état présent : « Père, si tu le peux, éloigne de moi ce calice ... de la destruction. » Prononçant ces paroles, des perles de sueurs jaillirent sur son front tellement il avait mal. Le doute l'envahissait...

- Très bien, s'il faut que tout soit démoli pour que tes enfants reviennent vers toi, Dieu tout puissant, nous le ferons. Nous démolirons un des grands symboles de cette église... L'église qui porte fièrement le plus grand dôme après St Pierre de Rome. Nous le ferons tomber au sol par une explosion. Ce sera le « Big Bang » de la « Nouvelle Église ».

Oui ! Il se rappelait très bien comment cette idée avait germé dans son esprit et comment il s'était mis à l'oeuvre immédiatement. Il se voyait enfin, comme le « Père » de la « Nouvelle Église ».

À partir de cet instant, Louis Jubainville accepta son rôle de « Père ». Il se fit un devoir de fonder une famille et comme tout bon père, se doit de le faire, il s'assurera que chacun de ses fils reçoivent la meilleure formation possible... afin que tous ensemble, ils puissent réaliser, le « Grand Projet de Dieu ».

Donner naissance à une famille par l'adoption n'est pas toujours facile et le processus est souvent très long. Il n'avait pas une éternité devant lui, aussi après un certain temps de réflexion, il détermina les principaux traits de caractère essentiels pour faire partie de la « famille » :

- Posséder la FOI dans le message de Jésus Christ
- Ne plus avoir d'attache amoureuse ou familiale
- Avoir appris à obéir
- Avoir rejeté l'Église « catholique royale »
- Ne plus rien attendre de la vie
- Être prêt à tout pour retrouver le bonheur.

Ce profil type établi allait permettre de mieux cibler les milieux propices pour la découverte de tels individus. Lui et l'apôtre Pierre en sélectionnèrent seulement trois et décidèrent d'y jeter leur filet, assuré que parmi cette multitude de rejetés, Dieu saurait guider leur choix, pour la réussite de la « Grande Mission ».

Le premier bassin identifié regroupait « Les religieux défroqués ». Il était rempli de tous ceux qui, ayant tout quitté pour consacrer leur vie à Dieu, après un certain nombre d'années de sacrifices, avaient tout lâché, révoltés par les découvertes faites dans ce « saint

monde ». Certains y avaient découvert un supérieur qui exigeait tellement de sacrifices de ses ouailles, que pour atteindre le divin, il en était devenu presque inhumain... D'autres avaient découvert que plusieurs parmi leurs frères semblaient persuadés que leurs vœux de chasteté ne s'appliquaient qu'au monde extérieur à la communauté, car, à l'intérieur des murs, plusieurs passaient leur temps à chercher une âme sœur pour assouvir leurs désirs sexuels désaxés... Enfin, des hommes et des femmes avaient finalement découvert qu'ils ne pourraient pas refouler leurs désirs naturels d'être père ou mère indéfiniment, et cela, au nom du Créateur de l'amour... Voilà un portrait rapide des gens qui composaient le premier groupe dans lequel on allait recruter les pêcheurs d'âmes pour la nouvelle église.

Le deuxième bassin potentiel se composait exclusivement d'anciens membres rejetés par l'organisation catholique de l'« Opus Dei ». Plusieurs ayant rejoint cette organisation avec l'idée de devenir un genre de « soldat d'élite », se retrouvèrent bien vite déçus après les premières années d'apprentissage.

Le fondateur José Maria Escriva avait enseigné et montré à travers ses comportements que le chemin de la sainteté tracé par l'« Opus Dei » n'était pas fait pour tout le monde et que le mouvement exigeait beaucoup de ceux qui s'y engageaient. Cependant, pour des extrémistes tous ces sacrifices, ces privations et ces mortifications ce n'étaient pas encore assez.

Les fins de semaine multiples, sous forme de retraite, consacrée à la formation d'un esprit chrétien, les heures de prière obligatoires, plusieurs fois par jour, ainsi qu'un examen de conscience quotidien suivi d'une punition corporelle personnelle mineure, afin de mieux se rappeler les erreurs commises durant la journée, ne suffisaient pas à satisfaire ce type d'évangélistes chrétiens. Ces fanatiques se flagellaient souvent jusqu'au

sang avec le mini-fouet en corde reçu lors de leur acceptation et se mutilaient effroyablement avec des cilices effilés, pourtant défendus par les règlements de l' « Opus Dei ». Rejetés par l'organisation pour leurs excès, plusieurs tombèrent dans un état de démence religieuse... L'ensemble de ces exclus formait le deuxième gisement en importance dans lequel on allait puiser une partie des nouveaux apôtres.

Finalement, les « poqués de la vie », ceux qui ont atteint le fond du baril à cause de la drogue ou de la boisson, mais qui ont découvert ou redécouvert Dieu dans une de leurs nombreuses cures de désintoxication, formaient le troisième puits d'où on allait extraire les derniers acolytes pour accomplir la mission de la sainte destruction.

Cela avait pris plusieurs mois pour les sélectionner et les regrouper et, plusieurs autres pour en faire des disciples fidèles et capables de créer Le « Big Bang ». Maintenant, ils étaient prêts... Maintenant, on ne pouvait plus revenir en arrière... Maintenant, le signal avait été donné, tout était enclenché...

- Pardon, monseigneur, la soupe est prête. Permettez ?

Les paroles prononcées par sa servante le sortirent de sa méditation et le ramenèrent à la réalité.

Mais le désirait-il vraiment ?



Pénétrer au 1701, rue Parthenais est plus facile lorsqu'on vous y amène de force que lorsqu'on s'y présente non accompagné et Alexandre eu tôt fait de s'en rendre compte dès qu'il essaya machinalement d'en ouvrir la porte. Elle était verrouillée. Au-dessus de la poignée transversale, une flèche pointait vers la droite où

il put y découvrir un interphone qu'il activa aussitôt.

- Vous désirez ? Reçut-il d'une voix plutôt froide dès qu'il en eut relâché le bouton d'activation.

- Je suis attendu par le capitaine Lemieux.

- Sortez vos identifications. Permis de conduire carte d'assurance-maladie et poussez la porte dès que vous entendrez la gâche électrique s'activer puis, présentez-vous au guichet vitré sur votre droite.

Les directives respectées et son identification vérifiée, on l'amena aussitôt au bureau de l'officier. Les politesses d'usage échangées, on entama immédiatement une conversation sur le but de la visite.

- M. Lapierre, si vous permettez je vais vous tracer un portrait assez précis sur la situation actuelle. Le FLEC par son manifeste, menace de faire sauter une des églises du Québec. Il ne reste que 24 heures pour en découvrir le site et essayez d'éviter cette action terroriste. Duquet ne semble pas savoir quelle en est la cible précise. Tout ce que nous avons pu découvrir est l'identité des trois personnages des photos qui vous furent montrées. Je ne sais pas si vous parviendrez à tirer quoi que ce soit de votre ancien ami, mais je vous en prie, mettez-y toute votre énergie, car la vie de plusieurs personnes en dépend. Nous n'avons aucun indice valable à ce jour.

- Je vous promets de faire tout mon possible. Puis-je le voir maintenant?

Contrairement à ce que l'on voit dans les films, Alexandre fut amené directement à la cellule du détenu et non au parloir communautaire. Les corridors lui semblaient plus sombres que la normale et aucun bruit n'émanait de derrière les portes qui s'y trouvaient. Le

bruit de ses pas coupler à celui des deux gardiens qui l'entouraient sema rapidement la crainte dans son esprit, lui qui n'était jamais entré dans une prison.

Arrivé devant la porte de la cellule, l'un des gardiens ouvrit le judas pour vérifier dans quel état se trouvait le prisonnier avant d'en déverrouiller la porte. Le bruit attira l'attention de Justin qui se contenta d'ouvrir les yeux pour voir ce qui se passait jusqu'à ce qu'il entende la clé tournée dans la serrure. Pendant qu'il s'assoit, la porte s'ouvrit et le gardien l'informa qu'il avait un visiteur.

Surpris il se leva machinalement pour accueillir celui qu'on venait d'introduire dans la pièce. Il reconnut aussitôt Alexandre et cela lui fit du bien même si sa visite était plutôt inattendue.

- Vous avez 45 minutes, lança le geôlier en refermant la porte. Puis ce fut le silence total pendant plus de 30 secondes. On ne savait pas trop qui devait prendre la parole en premier. Finalement, d'un ton plutôt maussade, ce fut Justin qui commença :

- Que fais-tu ici? Pourquoi t'ont-ils permis cette visite?

Regardant le supposé apôtre dans les yeux, avec toute la douceur et la gentillesse qu'il pouvait y mettre, il répondit presque en chuchotant :

- Ils n'avaient pas le choix. J'ai tellement insisté qu'ils ont fini par lâcher la bride et de toute façon, ils m'en devaient une, termina-t-il en lui tapant un clin d'œil.

Justin retourna s'asseoir sur son lit, puis, fixant son regard désabusé sur le sol, déclara :

- Pourquoi tu fais cela? Tu sais très bien que ma vie est finie. Je n'ai plus aucune chance de m'en sortir.

Tu aurais dû me laisser mourir. Cela aurait été plus facile pour tout le monde.

Saisissant le petit banc qu'il y avait contre le mur, Alexandre vint s'asseoir face à son compagnon et poursuivit :

- Mon ami, si j'ai eu le réflexe de te sauver la vie, c'est sûrement parce que tu as encore quelque chose à faire sur cette terre. Et, peut-être que tu as quelque chose à faire dans le projet que je suis en train de réaliser. Justin, cesse de te déprécier, tu as de très belles valeurs et des qualités exceptionnelles, je le sais et c'est pour cette raison que je m'intéresse à toi.

Relevant la tête, le détenu, esquissant un semblant de sourire, murmura de façon inaudible :

- Tu parles que je vaux mon pesant d'or ...

- Justin, écoutes, tu peux penser tout ce que tu veux de ta valeur personnelle, mais une chose est sûre, tu peux aider beaucoup de gens si tu décides de collaborer.

- Ah! Voilà la véritable raison de la visite. Tu travailles avec la police.

- Oui et non... Avant tout, je ne veux pas que tu continues de gaspiller ta vie parce que tu ne sais pas saisir la chance quand elle passe. Il y en a une qui passe en ce moment et tu dois la saisir. La vie de centaines de personnes est en danger et tu peux aider à éviter un bain de sang inutile. Mon ami, aide-nous. Je leur ai dit que je pourrais probablement obtenir certaines informations de ta part sur le lieu de l'attentat planifié. Qu'en penses-tu?

Alexandre avait décidé de jouer la carte de la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Il croyait

profondément qu'il n'y avait que la sincérité qui pouvait ouvrir la porte de la confiance.

L'air attristé le reclus se rapprocha de son visiteur et lui répondant sur le même ton :

- Pourquoi crois-tu que tu peux obtenir de moi ce qu'ils n'ont pas réussi à acquérir par la torture?

- Parce que je crois en toi Justin. Parce que je suis là pour t'aider à te sortir de cette mauvaise situation. Moi, je ne t'ai pas abandonné, comme tes compagnons...

Le prisonnier se mit à arpenter sa cellule d'un pas nerveux et chancelant puis jetant un regard réprobateur à son visiteur, il rétorqua d'une voix forte :

- Qui te dit qu'ils m'ont abandonné? Tu ne les connais même pas. Si personne n'est venu pour moi c'est qu'ils sont en train d'accomplir la Mission que Dieu nous a confiée, celle de démolir pour mieux rebâtir son Église.

Alexandre se rapprochant avec douceur, lui mit la main sur l'épaule, et déclara :

- Mais, Justin, comment peux-tu croire que la violence et la mort peuvent construire quoi que ce soit. Regarde les Juifs et les Palestiniens, ils s'entretuent depuis des siècles et tout ce qu'ils ont réussi à construire, c'est de la haine, des morts et des infirmes. Tu dois m'écouter, mon ami, mets ton espoir et ta FOI dans l'amour que Dieu a semé en toi. Le Christ n'a même pas essayé de se défendre face à ses ennemis et tu crois que 2000 ans plus tard Il voudrait utiliser la violence pour transmettre son message de s'aimer les uns les autres? Tu ne vois pas à quel point l'histoire qu'on te raconte est absurde ?

Cette main posée avec tendresse sur son épaule eut un effet d'apaisement sur l'homme meurtri par les trahisons de la vie tandis que les paroles qui accompagnaient le geste l'aidèrent à remettre un peu d'ordre dans ses pensées.

- Je ne sais plus ce qui est vrai, mais j'ai hâte que tout ce cirque s'arrête. Alexandre, même si je voudrais collaborer, je ne sais rien de plus que ce que je leur ai dit. Jamais le lieu précis ne fut dévoilé devant moi. À part l'apôtre Pierre, il n'y a que deux autres disciples qui sont au courant, car ils ont dû préparer les explosifs pour démolir l'édifice choisi.

- Mais peut-être que si tu fais des efforts, tu réussiras à te souvenir de quelque chose qui pourrait aider les enquêteurs. Je te le répète, la vie de plusieurs personnes est en jeu et je sais que tu ne fais pas partie de ce type de gens qui sont prêts à sacrifier des vies comme si ce n'était que celles de vulgaires parasites. Je t'ai vu dans cette église quand le pauvre vieux s'est écroulé victime de sa hardiesse et de son imprudence. Je témoignerai que tu n'es pas responsable de sa mort et que ce ne fut qu'accidentel. Justin, je suis là et tu ne seras plus jamais seul, je te le promets. Je t'aime, mon ami, fais-moi confiance.

Sur le visage du prisonnier apparut discrètement une lueur d'espoir. Lui, qui n'avait plus personne dans sa vie qui lui témoignait de l'amour ou de l'amitié depuis le décès de sa mère, découvrait enfin une personne qui s'intéressait à lui et qui lui procurait ce dont il avait le plus besoin en ces moments difficiles : des paroles d'encouragement et d'amour. Cessant sa promenade, il dit :

- Alex, je ne sais pas si cela pourra aider l'enquête, mais les deux apôtres qui sont responsables des explosifs sont dans l'armée depuis environ deux ans

et font partie du corps des artificiers.

- Sais-tu où ils travaillent?

- Oui, ils sont rattachés à la garnison de St-Hubert.

- Quels sont leurs noms, Justin?

- Je ne connais que leurs véritables prénoms et leurs noms d'apôtre. L'apôtre Thomas s'appelle David et l'apôtre Mathieu s'appelle Christian. Ils sont tous deux près de la trentaine. Comme tu vois, c'est bien peu comme renseignements, mais c'est vraiment tout ce que je peux leur donner.

Se levant aussitôt, Alexandre se dirigea vers la porte et cogna pour qu'on lui ouvre, en disant :

- Je transmets cette information et je reviens immédiatement. Ainsi, ils constateront que tu es prêt à collaborer et ils pourront commencer leurs recherches. À mon retour nous prendrons le temps de nous retrouver après toutes ces années et nous partagerons sur ton futur.

- Tu crois vraiment que j'en ai un? Répliqua Justin sur un ton si bas que son visiteur ne put l'entendre.

Mais, la FOI en une nouvelle vie qui venait d'être semée recevait déjà une partie des soins dont elle aurait besoin pour grandir, car elle n'était pas rejetée...



Dans le repère mobile, constitué par la remorque du centre de triage Pullman, l'apôtre Pierre donnait ses directives aux deux trios qui se préparaient aux missions de diversions d'avant le « Big Bang ».

Le gardien qui parcourait la cour dans son petit véhicule électrique ne se doutait nullement du complot qui se tramait pendant qu'il exécutait sa routine quotidienne.

Chacun des disciples avait appris religieusement l'importance de se faire discret lors de leurs déplacements et avait très bien réussi à rester inaperçus, jusqu'à ce soir...

Gilbert terminait sa ronde, lorsqu'il aperçut une parcelle de lumière qui s'échappait du dessous de la porte arrière de la semi-remorque # SJ225 de Bourassa Transport. Rien de bien particulier en soit, car c'était assez fréquent que l'on oublie de fermer la lumière dans ces entrepôts mobiles. Il arrêta donc sa voiturette et amorça immédiatement la procédure requise dans une telle circonstance. Il sortit son écritoire en aluminium du coffre avant et en extirpa un formulaire de constat. Puis, prenant sa mini-lampe entre ses dents pour s'éclairer, il commença à remplir les cases requises.

Relevant les yeux de son écrit pour saisir les données exactes de la remorque, le gardien remarqua que celle-ci semblait bougée anormalement par cette soirée dénudée de tout vent. Le quinquagénaire débarquant de son véhicule s'approcha nerveusement de la source de lumière. On ne peut pas dire que c'était la bravoure qui le motivait, mais plutôt sa conscience professionnelle qui lui dictait de vérifier ce qui se passait. Arrivé à moins de cinq pieds, il balaya la porte arrière avec sa lampe et constata que celle-ci était bien cadenassée. Puis, dans le silence du soir, il perçut une voix, puis une autre et une troisième qui s'exprimaient un peu plus fortement que les autres. L'idée d'écouter la conversation ne lui effleura même pas l'esprit. Il pensa aussitôt aux immigrants illégaux qui arrivent par conteneurs ou qui traversent les frontières mexicaines, entassés dans les boîtes de camions tout comme des

sardines. Prenant panique, il éteignit aussitôt sa lampe de poche comme si les gens à l'intérieur auraient pu apercevoir son faisceau et marcha rapidement vers son véhicule. Il la poussa sur une distance de plus de vingt pieds avant de démarrer son moteur électrique de peur que le petit cillement ne divulgue sa présence.

Deux semi-remorques plus loin, il sortit son cellulaire et composa fébrilement le 911. Dès que le répartiteur eut décroché, il marmonna rapidement à voix basse les paroles qui suivent :

- Je suis le gardien de sécurité de la cour de triage Pullman près de l'échangeur Turcot. Envoyez immédiatement une ou deux auto-patrouilles. On dirait qu'il y a plein d'immigrants illégaux dans une semi-remorque de Bourassa Transport. Je vais les attendre à la barrière principale.

Puis sans attendre aucune confirmation, il raccrocha, assuré que ses directives étaient bien comprises et il se dirigea vers la barrière principale. Il était tellement nerveux, qu'il ne vit par la silhouette qui venait de se glisser derrière le poste de garde.

L'un des apôtres se préparait à entrer au bercail.

La synchronisation des entrées et des sorties nocturnes avec les allées et venues du gardien avait toujours très bien fonctionné. Qu'y avait-il de particulier ce soir pour que le gardien se retrouve à la barrière avant l'heure normale? Philippe se promettait d'en discuter avec la bande dès son retour au repère. En attendant, il fut surpris de constater que le surveillant ne retournait pas à l'intérieur de son poste de garde après avoir ouvert la barrière, mais, qu'il demeurait assis sur sa voiturette, à l'ombre du luminaire comme s'il ne voulait pas être repéré. Son regard se portait vers la rue et le corridor d'entrée comme s'il attendait l'arrivée de quelqu'un. Dix,

puis quinze minutes s'écoulèrent pendant lesquelles le regard du gardien se promenait entre la rue et le cénacle des apôtres du FLEC. N'en pouvant plus d'attendre à ne rien faire, le surveillant débarqua de sa voiturette et saisissant son cellulaire, il composa un numéro à trois chiffres que l'apôtre eut tôt fait d'interpréter comme le 911 et dès qu'il entendit le pauvre type apeuré prononcer d'un timbre de voix presque éteint :

- Maudit ! Mais qu'est-ce que font les policiers. Sont-ils partis aux beignes?

Sans plus attendre, il sortit de sa cachette et s'élança sur ce dernier qui échappa instantanément son portable. L'homme se débattait du mieux qu'il le pouvait tout en criant.

- Lâchez-moi, je vous en prie, j'ai une femme et deux enfants aux études. Ne me faites pas de mal. Je ne dirai rien, je vous le promets.

- Couche-toi par terre immédiatement, ordonna Philippe et ne bouges plus, compris ! Je ne veux plus entendre un seul mot ou tu es mort.

Et, comme pour appuyer ses paroles avec un geste concret, le disciple du FLEC poussa avec son index comme s'il s'agissait de la bouche d'un pistolet. Il n'en fallut pas plus pour que l'homme terrifié se réfugie dans l'inconscience que procure l'apoplexie. Philippe sentit que le temps de la parole faisait place au temps de l'action. Décrochant le trousseau de clefs de la ceinture du garde il se précipita vers l'abri éclairé afin d'y trouver quelque chose pour le ligoter et le bâillonner. Un fil de téléphone arraché sauvagement fit l'affaire et dès qu'il eut terminé l'immobilisation il poussa le corps inerte du côté droit du fossé qui faisait face à l'entrée des camions puis se précipita au pas de course vers le repère mobile. À peine avait-il fait vingt pas, il rebroussa chemin se

remémorant soudainement que le cellulaire du surveillant était tombé par terre et qu'il était peut-être encore allumé.

La lumière que projetait l'écran du téléphone sur le sol lui permit de le repérer dès son arrivée et c'est sans hésitation qu'il sauta dessus pour le mettre hors d'état. Puis sans attendre une seconde il bondit vers l'auto qu'il avait laissée dans la rue. Il était persuadé que les dernières minutes de leur séjour dans ces lieux leur étaient comptées...

Le gardien avait déjà fait une demande il y a un certain temps... Le cellulaire était resté ouvert pendant que se déroulait leur altercation... Le répartiteur répondant du 911 avait sûrement perçu l'urgence réelle à ce deuxième appel et, cette fois-ci, lancer une alerte générale. Hors de tout doute, il n'y avait plus une seule seconde à perdre si on voulait réaliser le « Big Bang », on devait quitter tout de suite...

CHAPITRE 11

Le capitaine Lemieux n'avait pris que quelques minutes pour appointer 2 nouveaux enquêteurs chargés de trouver l'identité des artificiers du FLEC auprès de l'armée canadienne. Si les prénoms reçus étaient exacts, ce ne serait probablement pas trop difficile de les dépister étant donné le nombre restreint de soldats de ce corps spécialisé dans chaque garnison.

À part la connaissance de l'identité réelle de deux membres de plus, qu'est-ce que cela nous apportera, pensait-il ? Comment cela peut-il nous amener sur les lieux de l'attentat projeté ?

L'expérience lui avait appris que l'expression « *Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage* » valait son pesant d'or.

Il convoqua donc les 3 meilleurs stratèges des forces policières dans la salle de crise afin de faire le point et de décider des directions à prendre à ce moment précis.

- Revoyons où nous en sommes, lança-t-il, dès que tous furent confortablement assis.

- On sait que c'est un lieu de pèlerinage célèbre. Nous avons établi des équipes de surveillance aux entrées des sites les plus importants. Aucun résultat pour le moment.

- On sait que nous avons un laps de temps limité. Une armée de policiers, d'enquêteurs, de soldats et même d'agents de sécurité est monopolisée pour lutter contre ce facteur incontrôlable. Les caméras du réseau publiques, des réseaux privés, des édifices et des commerces contribuent à une surveillance méticuleuse en tout temps. Rien d'anormal à signaler.

- On sait qu'une immense explosion est planifiée. Donc, du matériel difficile à camoufler devra être introduit

dans les lieux... à moins qu'il ne soit déjà rendu... Toujours aucune activité suspecte dans les endroits surveillés.

- On connaît l'identité de leur chef... Sa photo circule partout sur la planète, par conséquent il doit limiter tous ses déplacements. On ne l'a toujours pas repéré.

- Messieurs, dans quelques minutes nous devrions connaître les identités de 2 autres membres du groupe. Que pouvons-nous faire de plus avec ces nouvelles informations?

Un silence inhabituel s'installa aussitôt, comme si, tout avait été dit. Chacun fixait on ne sait quoi et relevant les yeux, d'un coup d'œil rapide interrogeait un confrère à l'occasion : « T'a trouvé, toi ? » Puis après plus d'une minute de ce silence trop lourd, Michel, le vétéran du groupe prit la parole pour exprimer son point de vue :

- Personnellement, j'aurais tendance à croire que le fait de connaître les noms véritables de deux autres acolytes n'apportera pas beaucoup d'éclairage de plus à moins qu'ils aient des adresses différentes du local qui leur servait de résidence commune. Dans ce cas, si on est chanceux, peut-être pourrions-nous y pêcher nos poissons... Mais j'en doute, je crois qu'ils sont plus intelligents que ça.

- Merci Michel, s'empressa de commenter le capitaine, et si nous découvrons de nouvelles adresses tu peux être sûr qu'il y aura deux escadrons spéciaux qui cesseront de jouer aux cartes. On mettra toutes les chances de notre bord. Quelqu'un d'autre désire élaborer un autre scénario?

Benoit, le plus jeune des limiers présents, poursuivit :

- Peut-être qu'on ne trouvera pas une nouvelle adresse, mais si l'un ou l'autre de ces messieurs possède un cellulaire, nous pouvons sûrement récupérer plusieurs autres adresses, grâce aux numéros de téléphone, qu'ils contactent de façon régulière, non ?

- Baptême ! Pourquoi n'y a-t-on pas pensé avant ?

S'approchant du téléphone, Lemieux appela sa secrétaire et lui donna l'ordre de faire rechercher auprès des fournisseurs de réseaux cellulaires si l'un ou l'autre des quatre membres déjà connus de la secte ne serait pas client chez eux par hasard.

- Et surtout, n'oublie pas de mentionner à nos spécialistes d'utiliser le code d'urgence pour obtenir les renseignements demandés. Je veux la liste de tous les numéros appelés durant les trois derniers mois par ceux qui ont un cellulaire et cela dans l'heure qui suit. Merci Nicole.

Se tournant vers les jeunes inspecteurs, il poursuivit sans faire de pause :

- Bravo Benoît. Je sens que si l'on trouve une autre idée extraordinaire comme celle-ci, on aura tôt fait de retracer nos amis terroristes.

Le troisième inspecteur ne voulant pas rester en reste face à ses compagnons s'aventurera à glisser ces quelques mots :

- Chef ! Je suis persuadé que nous allons avoir du boulot sur la planche d'ici une heure. Que pensez-vous si nous regroupions chacun une équipe en attendant ? Cela nous permettrait de passer à l'action dès que nous recevrons les renseignements.

- Parfait ! Je vous appelle dès que j'ai du nouveau.

Tous se levèrent en même temps. La réunion était terminée. Chacun partait se bâtir une équipe et l'officier demeuré seul pensa :

- Cette fois, je suis sûr que nous allons trouver la bonne piste.



L'opératrice du poste R15 de la station B du centre 911, celle qui avait reçu le premier appel du gardien, n'avait pas perdu son temps depuis l'arrivée de cet appel.

Dès que le gardien eût raccroché, elle se précipita vers son supérieur pour enclencher la procédure « Qu'a dit Charlie? »

Lorsque cette procédure est lancée, deux techniciens sont aussitôt appelés en renfort pour déchiffrer le message qu'a laissé l'appelant. On enlève aussitôt la bande sonore et on l'amène au laboratoire aux fins d'expertise. La trame sonore est alors amplifiée ou étouffée selon les besoins puis jouée à différentes vitesses jusqu'à ce qu'on obtienne des phrases cohérentes. Dans le cas de la bande B.R15.200911102210 le travail ne fut pas trop difficile. L'appelant avait une voix éteinte et effarouchée, mais son langage était assez clair. En moins de quinze minutes, le message était devenu limpide et on savait que l'appelant suspectait qu'un groupe d'immigrés se terrait peut-être dans une semi-remorque de Bourassa Transport laissée dans la cour de triage Pullman. On essaya d'entrer en communication, une nouvelle fois avec le gardien de cet endroit en passant par le siège social de la compagnie pour avoir ses coordonnées. Mais comme cela ne semblait pas urgent d'arrêter une bande d'immigrants illégaux, on ne s'inquiéta pas lorsqu'on essaya d'entrer en contact avec un cellulaire déjà occupé...

Pendant ce temps, le répartiteur R23 du poste C essayait désespérément de localiser d'où provenait l'appel en cours. Les paroles de supplications qu'il entendait et les menaces de mort lancées, après une introduction plutôt abrasive de la part du gardien qui imaginait des policiers faisant une dégustation de beignes, eurent tôt fait de le convaincre de l'urgence de la chose. Il alerta immédiatement l'équipe de dépistages de poste téléphonique qui put en quelques minutes repérer la région d'où provenait l'appel. Cependant, avant que les coordonnées précises, longitude et latitude ne fussent établies, l'appareil avait été détruit.



L'apôtre Philippe était à peine revenu au bercail pour lancer l'alerte que l'opération camouflage, qui consistait à enlever l'identification de la semi-remorque était déclenchée. Pendant qu'on enlevait la pellicule appliquée sur les murs des côtés affichant le nom et le logo du transporteur, Philippe repartait avec l'apôtre Jacques pour récupérer le camion-tracteur devant servir à déplacer le quartier général du FLEC.

L'opération ne prit qu'une quinzaine de minutes avant que le repère des terroristes ne soit en mouvement et ne croise hypocritement deux autos-patrouilles de la sûreté du Québec qui fonçaient tous phares allumés vers la cour de triage à la recherche d'une semi-remorque de Bourassa Transports.

Dès que les renseignements reçus au 911 furent recoupés, on envoya un message à toutes les autos patrouille se trouvant dans le territoire de se rendre immédiatement à la cour Pullman et d'arrêter toutes les personnes pouvant se trouver à l'intérieur de la semi-remorque identifiée.

Les patrouilleurs découvrirent rapidement la place vacante occupée par la semi-remorque. Il ne restait plus

qu'une immense pellicule dont le lettrage orange sur fond blanc correspondait parfaitement à la description de l'équipement recherché. Mais, on avait l'impression qu'un magicien avait fait disparaître l'objet et que le voile qui le recouvrait s'était effondré sur le sol.

Se rappelant soudain que c'était l'appel d'urgence du gardien qui les avait amenés là, tous se dirigèrent aussitôt vers le poste de garde espérant ne pas y faire une mauvaise découverte.

Ils n'y découvrirent même pas l'ombre d'un homme, le local était vide.

Armés de leur lampe-torche, les policiers en service se précipitèrent aussitôt à l'extérieur pour inspecter l'entourage. Perdant qu'une équipe parcourait le tour du poste de garde, l'autre scrutait les buissons et les fossés bordant la ruelle. Le manque d'éclairage de cette dernière contrastait tellement avec la luminosité de la cour, qui s'apparentait presque à celle du jour, qu'elle rendait le travail de recherche encore plus difficile. C'était un peu comme s'ils essayaient de prendre une photo à contre-jour.

- Danny, par ici, lança à son coéquipier l'un des compères qui fouillaient les environs. Je crois que je viens de trouver le cellulaire avec lequel on a appelé le 911.

Accourant aussitôt pour constater le fait, le nouvel arrivant relevant la tête acquiesça la découverte. Instinctivement, le duo balayant les fourrées avec leurs torches électriques, aperçurent à moins de cinq mètres le gardien qui, bâillonné et ligoté, essayait péniblement de se relever.

Ils se précipitèrent vers le pauvre homme et tout en le libérant de ses contraintes l'un des agents

demanda calmement :

- Ça va ? Rien de cassé ?

- Non, merci. Pouvez-vous m'aider à me relever ?

- Bien sûr, reprit aussitôt l'autre membre de l'équipe en s'avançant pour porter main forte à son compagnon. J'espère qu'ils ne vous ont pas trop brutalisé?

- Non .

- Vous ont-ils frappé à la tête ?

Prenant son courage à deux mains, d'une voix fébrile, le gardien expliqua :

- Non. Écoutez, je n'ai pas une très bonne santé et lorsque le gars m'a pointé son pistolet entre les deux côtes, je crois que j'ai fait une chute de pression et que je suis tombé dans les pommes.

- Vous dites le gars ? Était-il seul ?

- Je ne sais pas, cela s'est passé très vite et je n'ai pas vu s'il y en avait d'autres aux alentours.

- Avez-vous vu son visage ?

- Pas assez longtemps pour pouvoir l'identifier. Il m'a retourné presque aussitôt et m'a braqué son arme dans le dos en me retenant avec son avant-bras au tour du cou. Il serrait tellement fort...

L'homme était épuisé.

Pendant que ce court dialogue se déroulait, les autres policiers avaient rejoint les trois personnages. L'un

d'entre eux proposa d'amener le quinquagénaire à l'hôpital pour le faire examiner et de remettre l'interrogatoire à plus tard. Ce qui fit parfaitement l'affaire du surveillant qui ne pensait plus qu'à aller se reposer. Il avait eu plus que son quota d'émotions et pensait même à sa retraite pour quitter ce métier devenu subitement dangereux.

Les forces de l'ordre avaient fait vite étant donné les circonstances... Mais, c'était trop tard et l'oiseau de malheur avait quitté sa cage à la recherche d'un nid plus discret...



Le chef des apôtres semblait absent pendant que Jacques conduisait le camion en direction du pont Champlain. Il n'entendit pas les paroles que lui adressa son compagnon et celui-ci dû se reprendre à trois fois avant qu'il ne sorte le chef de sa léthargie.

- Pierre, ça ne va pas ? Furent les mots qui le ramenèrent à la réalité.

- Oh ! Pardon, je pensais à la suite des événements. Bon, le pont traversé, poursuis sur la 10 jusqu'à la sortie pour Farnham et Saint-Paul d'Abotsford. On va s'éloigner un peu pour quelques heures. Il y a un gros « truck-stop » à cet endroit et nous y passerons la nuit. Cela nous donnera le temps de planifier une nouvelle stratégie. Je vais essayer de communiquer avec le « Père ».

Jacques ne répliqua pas. C'était évident que le chef ne souhaitait pas dialoguer. Ses directives données, il s'était plongé dans ses réflexions.



Tous les corps de police et leurs homologues militaires avaient reçu les directives suivantes, lors du

déclenchement de l'opération « La mort du Big Bang » :

« Rapportez immédiatement tout, comportement, acte ou véhicule suspect pouvant se rapprocher de près ou de loin à la préparation d'une opération clandestine. »

Dès que l'incident du camouflage du camion-remorque fut raconté à la répartitrice de la SQ qui venait de prendre son service, elle jeta aussitôt un regard sur la directive première de son babillard et sans plus attendre communiqua l'information reçue à la coordonnatrice de l'opération « Mort du Big Bang ».

De son pupitre, le sergent Nicole Messier montait la garde à l'entrée de la salle attitrée pour la gestion de l'opération. Elle pouvait voir et être vue de tous ceux qui s'activaient dans la pièce. Ceux qui entraient ou sortaient devaient s'y rapporter et toutes conversations téléphoniques entrant ou sortant y étaient enregistrées.

Elle était un peu la nourrice de l'opération puisque c'est elle qui distribuait la manne reçue de l'extérieur.

- Capitaine je crois que nous venons de recevoir de quoi manger pour quelques heures. Pourriez-vous me rendre visite, lui dit-elle, accompagnant ses paroles d'un léger coup de tête, aussitôt qu'il eut tourné les yeux vers son pupitre.

- Tu as reçu quelque chose d'important ? S'empressa-t-il de demander dès qu'il fut près d'elle.

- Vous ne trouvez pas que c'est plutôt étrange qu'un groupe de personnes vivent à l'intérieur d'une semi-remorque? Et, encore plus étrange qu'ils partent après avoir déshabillé les côtés de leur semi de la publicité du transporteur... comme si on ne voulait pas être repéré trop vite...

- Mais qu'est-ce que tu racontes là ?

Dès qu'elle eut mis son chef au courant des informations qu'elle venait de recevoir, il ordonna aussitôt de prévenir toutes les unités mobiles policières de la région métropolitaine de stopper tout transporteur ayant une semi-remorque non identifiée et d'en vérifier le contenu.

D'un seul appel, il venait de lancer plus de 625 auto-patrouilles aux troussees du quartier général mobile du FLEC. C'était la plus vaste opération de ce genre depuis l'affaire Pierre Laporte en octobre 1970.

Il était persuadé qu'on tenait le meilleur filon à date et qu'on ne pouvait pas se permettre de le manquer.

En moins d'une heure, près de dix-huit semi-remorques anonymes avaient été arrêtées et fouillées dans un rayon de plus de trente km de Montréal. Mais toujours sans résultats.

- Merde! Ce n'est pas possible... Il ne faut pas qu'il nous échappe. Donnez l'ordre d'agrandir le rayon de recherche à 60 km. Il faut que nous trouvions ceux qui se cachent dans ce « trailer ».

Moins d'une demi-heure plus tôt, le conducteur, du QG mobile du FLEC, dépassant la sortie du « Chemin des Patriotes » avait remarqué une auto-patrouille de la SQ, tous phares allumés, qui circulait au loin. Instinctivement, Jacques avait ralenti comme tout conducteur apercevant des phares giratoires à l'horizon. Il attira l'attention de l'apôtre Pierre sur cet incident.

- Pierre, t'as vu l'auto-patrouille, on dirait qu'elle en a après la semi-remorque?

Pierre sortant de sa réflexion put apercevoir les

véhicules au moment où ils manœuvraient pour se ranger sur l'accotement. Un frisson le traversa lorsqu'en les dépassant il s'aperçut que la semi-remorque n'arborait aucune publicité.

- Tiens-toi prêt, lança-t-il à Jacques, je sens que nous allons devoir changer d'itinéraire. Prends la prochaine sortie, direction Marieville.

Le policier patrouilleur remarqua bien qu'une autre semi-remorque non identifiée le dépassait, et instinctivement, il prit son numéro de plaque d'immatriculation, au cas où...

Arrivés à Marieville, ils s'empressèrent de prendre la route #112 en direction de Rougemont. Pierre se rappela que non loin de là, il y avait une très grosse entreprise de jus et une autre qui embouteillait du vin, donc, deux endroits, dont les cours et les environs, sont remplis de camions et de semi-remorques.

- Peut-on avoir une meilleure place pour camoufler un mouton que dans une bergerie, partagea-t-il à Jacques aussitôt qu'il eût cette idée. Dès que tu apercevras l'une des deux cours, s'il y a une porte ouverte, tu y pénètres et tu stationnes entre deux autres semis le plus discrètement possible. OK?

- Compris .

Dès que le corridor routier pour rejoindre la « Réception des marchandises » fut en vue, il remarqua aussitôt qu'il y avait un parc de stationnement adjacent à la cour principale. Un genre de zone tampon. Ils réalisèrent très vite que cela servait aussi de parc pour les transporteurs arrivant après les heures d'ouverture qui désiraient y laisser leur remorque pour la nuit.

- Dieu est avec nous, mon frère, s'exclama

l'apôtre Pierre. Tu stationnes entre ces deux là et tu débarques lentement pour détacher la remorque. Pendant ce temps, je me glisse discrètement vers la porte arrière et je fais sortir les gars. Tu feras le tour par l'arrière de la semi. Cela nous permettra d'embarquer sans nous faire remarquer.

Dès que tous les onze furent rassemblés dans la cabine de pilotage, le chef donna ses ordres :

Arrivés dans la cour du IGA, Jean et Jacques débarqueront auprès du trottoir et marcheront tranquillement vers le « MacDonald ». Cela laissera suffisamment de temps à Thomas et Mathieu pour qu'ils puissent commander et s'asseoir avant que vous n'arriviez. Nous serons de retour dans environ une heure. Nous déposerons Thaddé, Simon, Mathias et Barthélémy au restaurant « Chez Mickey ». Jacques, Philippe et moi, nous irons réserver deux chambres au motel et nous reviendrons vous chercher en auto. Nous discuterons du nouveau plan un peu plus tard. Compris? Tous répondirent en hochant la tête. Les mots étaient devenus superflus. Le temps pressait.

Moins d'une heure avait été nécessaire pour exécuter le plan exposé.

Pendant que Pierre et Jacques s'inscrivaient à la réception du motel, Philippe volait une mini-fourgonnette dans une rue avoisinante et après avoir installé une nouvelle immatriculation, il se dirigea vers le MacDo. pour ramasser ses compagnons.

Les deux nouveaux chambreurs avaient à peine intégré leurs quartiers, qu'ils les quittaient aussitôt vers le bar que leur avait pointé le gars à l'accueil. Cependant, dès qu'ils eurent disparu du champ de vision du motel, ils se dirigèrent vers le village voisin afin que Pierre puisse s'y procurer un autre véhicule. La nouvelle plaque

installée, il s'éloigna pour arrêter son automobile dans une rue mal éclairée à quelques kilomètres du lieu du crime. Son cellulaire en main, il signala, vocalement, le mot « Père » et quelques secondes plus tard il entendait des paroles d'accueil qui le réconfortèrent aussitôt :

- Bonsoir, mon enfant, comment allez-vous? Il utilisait toujours cette formule patriarcale, lorsqu'il y avait quelqu'un d'autre avec lui.

La conversation terminée, « le Père » avait donné ses nouvelles directives au disciple fidèle et s'éloignait de la salle à manger pour retourner à sa prière.

L'apôtre reprit aussitôt la route pour recueillir les autres disciples et les amener au lieu du rassemblement. Dans la chambre du motel, tous réunis à nouveau, dans un cénacle temporaire, le chef des apôtres prit la parole :

- Chers frères en Jésus, j'ai communiqué avec le « Père » il y a quelques minutes à peine pour lui faire part des nouveaux événements. Il vous bénit tous et vous assure de ses prières. Tout comme moi, il est persuadé que nous n'avons plus que quelques heures devant nous et c'est pourquoi il nous demande que le « Big Bang » ait lieu demain, avant la tombée de la nuit.



Dès que le patrouilleur eut terminé sa mini-enquête, il libéra aussitôt le conducteur et son chargement, puis sans plus attendre, il martela, sur le clavier de son portable, le numéro d'immatriculation du cénacle mobile du FLEC qu'il avait rapidement inscrit sur son bloc note, ne pouvant s'occuper que d'un cas à la fois.

En quelques secondes, il avait l'information désirée. C'était une remorque appartenant à Location Durocher Ltée. L'immatriculation était en règle, il ne

restait plus qu'à transmettre l'information au QG, pour qu'il poursuive l'investigation s'il le jugeait nécessaire.

Aussitôt que l'information fut reçue, l'enquêteur attiré communiqua avec le poste de « Location Durocher ltée » le plus prêt du QG afin d'obtenir le maximum d'informations possibles sur les locataires. La conversation ne fut pas très longue.

- Qui me dit que vous êtes du service de la Sûreté du Québec? Le règlement m'interdit de donner quelque renseignement que ce soit sur nos clients. Veuillez donc vous présenter à nos bureaux avec les papiers nécessaires à votre démarche.

Ce furent les seules informations que l'enquêteur put recevoir avant qu'il ne constate que la ligne venait d'être coupée.

Un coup de fouet n'aurait pas fait mieux pour le faire bondir de sa chaise et en moins de dix minutes, il franchissait en coup de vent la porte d'entrée de l'agence de location puis, tout en montrant sa plaque d'identification de la SQ, il lança, d'un ton sec et fort, au seul préposé qui s'y trouvait :

- C'est assez solide comme « papier nécessaire à ma démarche », ou s'il faut que je t'en montre un deuxième? Lança-t-il tout en mettant la main sur le pistolet camouflé sous son veston.

Visiblement mal à l'aise et inquiet de la tournure des événements, l'employé répliqua :

- Ne vous fâchez pas, je ne fais que respecter les directives. Comment puis-je vous aider? Termina-t-il tout en mettant ses mains sur le comptoir comme en signe de soumission.

- Montre-moi la fiche de location de la remorque qui porte cette immatriculation.

L'employé abaissa ses mains sur le clavier de son poste de travail et poinçonna le numéro indiqué sur le bout de papier qu'on lui présenta. Les informations suivantes apparurent instantanément :

FICHE DE LOCATION

- #** **Plaque d'immatriculation**
 Z146892
-  **Détail location**
- \$** **Contrat**
-  **Historique des locations**
-  **Détails du véhicule**
-  **Entretiens**

- Et les détails? Lui lança brutalement l'inspecteur en ayant l'air de lui dire « cesse de jouer au petit con avec moi ».

Le commis appuya aussitôt sur une touche, faisant apparaître les données.

Du premier coup d'œil, l'enquêteur avait le pressentiment qu'il venait de faire une précieuse découverte. L'adresse figurant sous le nom du locataire correspondait à une adresse qui lui semblait familière...

- Imprime-moi le tout, S.T.P. Je dois vérifier les antécédents du locataire.

- A-t-il eu un accident? s'exclama le préposé.

- Non et il n'y a pas eu de vol, du moins on ne le pense pas pour le moment. On vous donne des nouvelles, s'il y a quelque chose qui vous concerne.

- Pardon! Inspecteur. Pouvez-vous me laisser une carte professionnelle afin que je puisse la remettre à mon patron.

Lançant une carte sur le comptoir il s'exclama tout en s'éloignant :

- Prends-en soin et n'hésite pas à me contacter si ton client te donne de ses nouvelles.

De retour à son bureau, sans perdre un instant, il entra les informations du permis de conduire du locataire de la semi-remorque dans l'ordinateur central. L'adresse qui apparut était surlignée en rouge et portait un numéro de référence de dossier. Il l'introduisit immédiatement dans une case au bas de l'écran et dès qu'il eût pesé sur la touche "enter", celui-ci fit apparaître le dossier « Menace d'explosion d'un lieu de culte ». Moins de 45 secondes plus tard, il était en contact téléphonique avec le capitaine Lemieux pour lui faire part de sa découverte.

Une alerte générale fut lancée à tous les policiers patrouilleurs de la région Rive-Sud de Montréal :

« Interceptez immédiatement la remorque blanche non identifiée, immatriculée Z146892. Arrêtez le conducteur et toutes autres personnes se trouvant à l'intérieur du véhicule ou de la remorque. Attention, possibilité d'arrestation musclée et armée. »

Moins d'une demi-heure plus tard, plus de soixante-quinze voitures de police, de tout acabit, patrouillaient les routes et les rues des municipalités situées entre la rivière Richelieu et la sortie #68 de

l'autoroute des Cantons de l'Est. Ils scrutaient, attentivement, toutes les voies de circulation et les cours des transporteurs situées entre la frontière américaine et 25 km au nord de l'autoroute. On peut dire qu'ils passaient le tout au peigne fin.

Résultat : on trouva le repère du FLEC en moins de 45 minutes. Cependant, on constata très rapidement qu'il n'y avait pas âme qui vive autour de ce dernier.



La rencontre terminée la moitié des apôtres se préparait à quitter le cénacle temporaire pour regagner leur chambre. Devenu méfiant par la force des choses, le chef ouvrit la porte et se dirigea sur le balcon extérieur vers la distributrice automatique comme s'il désirait acheter une boisson gazeuse. Cela lui permit de jeter un coup d'œil sur les environs et de constater qu'il semblait y avoir un nombre anormal d'autos patrouille en vue pour une si petite agglomération. Face au motel, sur l'artère principale, il y en avait deux, côte à côte, où on semblait en pleine discussion. Dans une rue transversale, une autre circulait tranquillement et semblait ralentir à chaque entrée de cour. Il n'en fallait pas plus pour que son système de méfiance interne ne s'enflamme.

Le retour à la chambre se fit au pas accéléré et dès que la porte fut refermée il donna ses instructions.

- Je ne sais pas ce qui se passe exactement, mais je crois qu'il y a un nombre anormal d'autos patrouille dans le quartier. Judas et Jacques, sortez et allez placer le camion le plus loin possible dans le fond de la cour. Attention, pour ne pas vous faire remarquer par les deux policiers qui discutent près de leurs voitures. S'il le faut, donnez-leur la chance de partir avant de déplacer le tracteur. Jean et Simon, vous ferez de même avec la Caravan. Changez les plaques, ça peut toujours

aider si jamais ils veulent être un peu trop curieux... Quand vous aurez terminé, dispersez-vous et communiquez-moi vos coordonnées par texto sur mon cellulaire dans une heure. Vous trois retournez à votre chambre et attendez mes instructions. Mathieu, Thomas et Philippe, allez vérifier s'il n'y a pas de fouineurs près du cénacle mobile et revenez le plus tôt possible. Pendant ce temps je vais réfléchir aux différentes alternatives qui se présentent à nous pour exécuter notre mission.

Quand tous furent partis, Pierre se jeta, face contre terre les bras en croix et il se mit à prier...

Les patrouilleurs eurent tôt fait de reprendre leur ronde après une causerie de quelques minutes sur la meilleure tactique pour couvrir le territoire rapidement.

Les trois éclaireurs se dirigèrent rapidement vers le stationnement nocturne où ils avaient laissé la remorque. Philippe et Thomas en tandem et Mathieu en solitaire. Dès que les deux premiers compères aperçurent trois autos patrouilles, près du « trailer » ils rebroussèrent chemin à grands pas, persuadés que cette première manche était terminée. Mathieu ayant pris un autre chemin arriva un peu plus tard par la rue arrière et pu s'approcher à moins de cent pas du lieu convoité. Les portes de la remorque étaient ouvertes et les policiers se réjouissaient de leur trouvaille pendant que l'apôtre imprudent s'avavançait pour mieux entendre les commentaires :

- Caporal Gendron, visez-moi cet arsenal, lançait un des policiers en découvrant une caisse de dynamite et des boîtes de détonateurs.

- Pas mal, Turcotte, mais je pense que ces petits appareils électroniques n'ont rien à envier à tes pétards, s'écria un autre agent en ouvrant le tiroir d'un coffre de

rangement. Des puces de communication sans fil, de dernière génération, pouvant communiquer à plus de 10 km s'y trouvaient bien protégées par une styromousse profilée selon leur configuration.

À quelques pas derrière l'indiscret, une voix se fit entendre :

- On peut vous aider?

Mathieu se retourna aussitôt pour voir qui lui parlait de façon si autoritaire. Il fit face à la pointe d'un pistolet tenu à bout de bras par un policier, pendant qu'un autre le saisissait par un bras qu'il ramena derrière son dos en le soulevant, provoquant ainsi sa chute face contre terre. L'épaule lui fit tellement mal qu'il ne put s'empêcher de hurler comme un animal qu'on vient de blesser.

Le son se répercuta facilement dans la nuit et alarma aussitôt ses deux compagnons qui se précipitèrent vers le motel pour rejoindre leurs confrères. Ils frappèrent sans trop de délicatesse et s'introduisirent rapidement dans la chambre de Pierre s'assurant qu'ils n'étaient pas suivis.

- Pierre, on doit quitter immédiatement, ils ont repéré la remorque et son en train d'en faire l'inventaire déclara Philippe, tandis que Thomas poursuivait en tremblant :

- Je...Je crois qu'ils ont attrapé Mathieu. On l'a entendu crier comme un damné. Qu'est-ce qu'on fait?

L'apôtre Pierre ne s'attendait pas à un tel scénario, tout semblait se replacer, il y a à peine quelques heures, et voilà que tout s'écroulait à nouveau... Il saisit immédiatement le téléphone et communiqua avec la chambre d'amis pour les informer

qu'ils devraient se séparer et se diriger, deux par deux, vers Montréal durant la nuit. Il leur communiquerait de nouvelles directives vers 6h00 demain matin. « Soyez discret, on ne doit absolument pas nous retracer, il en va de la réussite de notre mission. Que Dieu vous accompagne. »

- Philippe, va chercher la mini-fourgonnette et ramasse-nous à la sortie du stationnement. Attention, n'allumes pas les phares, le commis à l'accueil pourrait s'éveiller et s'inquiéter de notre départ prématuré.

Moins de quinze minutes plus tard, la camionnette roulait paisiblement sur la 10, en direction de Montréal pendant que les quatre autres disciples empruntaient la 112 dans deux voitures volées qu'ils allaient abandonnées non loin du métro Longueuil.



L'apôtre Mathieu se tordait de douleur pendant qu'on lui passait les menottes et qu'on le précipitait face contre terre, en éloignant volontairement ses bras de son dos créant ainsi une souffrance additionnelle comme si on aurait voulu lui donner un aperçu de ce qu'on pouvait lui faire...

Christian n'avait jamais eu de démêlé avec la police, jamais été arrêté, pas même pour une contravention, et encore moins subi de brutalité policière. Tous ses sens se mirent aussitôt en mode alerte et amplifièrent démesurément ce qu'il ressentait. Lorsqu'on lui projeta le torse sur le capot de l'auto-patrouille et qu'on lui écarta les jambes avant de lui faire subir une fouille en règle, il se voyait déjà comme un condamné que l'on préparait à sa dernière marche dans le corridor de la mort. Une main, plus grande que nature, lui écrasait le visage contre la tôle refroidie du véhicule pendant qu'on lui débitait ses droits. Aucune des paroles prononcées n'atteignit son cerveau. Il était retourné à une

autre époque où tout était plus simple, plus beau, comme s'il cherchait un refuge pour éviter de ressentir ce qu'on lui imposait.

- Josiane, cesse de t'inquiéter je suis sûr que tu vas encore péter un score à cet examen. Tu es tellement bonne et tu travailles si fort que c'est impossible que tu poches, déclarait-il à sa compagne de classe en sortant de la salle où venait de se terminer l'examen de physique de la dernière session. Ses paroles d'encouragement étaient sa façon de lui dévoiler lentement les sentiments qu'il éprouvait pour elle. Il aurait tellement aimé être capable de déclaration d'amour à la manière Hollywoodienne, mais voilà, le fait d'être né et élevé par des parents plutôt gênés et réservés, ne favorise pas tellement l'éclosion de grands comédiens.

- Tu es gentil Christian, mais si je passe, ce sera de justesse, j'en suis sûre.

- Ne dis pas ça, Josiane. (Dieu qu'il aimait prononcer son nom. Dans son cœur, ce mot résonnait tout comme une envolée de cloches lors d'un mariage.)

- Tu as raison. J'arrête d'en parler. De toute façon, les jeux sont faits et je ne peux plus rien y faire, n'est-ce pas? Bon, je t'invite au restaurant ce soir pour te remercier de ton appui inconditionnel et c'est moi qui paie.

- Non!

- Comment ça non. Je croyais que tu m'aimais bien et que ça te ferait plaisir de souper avec moi. Dit-elle avec un air offusqué, très bien imité.

- Non! Ce n'est pas ce que je voulais dire.

- Voilà, tu le redis encore, reprit-elle avec un air

taquin sans lui laisser la chance de terminer sa phrase.

- O.K., mais c'est moi qui paie.

- Bon voilà qui est mieux, j'avais vraiment peur que tu ne le proposes pas, car je n'ai pas un sou sur moi, alors je me voyais déjà en train de laver la vaisselle et je t'avoue que je déteste ça, répliqua-t-elle en riant de toutes ses dents. Tu me ramasses à 18h00. Je ne te ferai attendre que cinq minutes afin que tu n'oublies pas que je suis une fille. Ça va?

Puis sans attendre, elle accéléra le pas en direction du stationnement où elle avait garé l'auto familiale.

Lorsqu'elle se retourna une dernière fois pour constater l'effet de sa comédie, Christian lui jeta un air de gamin fâché de s'être fait avoir, même si au fond de lui il avait le goût de lui dire merci d'avoir lancé l'invitation. Moi je n'aurais jamais été capable de le faire, pensait-il.

Quand il se présenta à l'appartement, qu'elle partageait avec une autre fille de sa ville natale pour la période scolaire, il fut ébloui par la jeune femme qui portait si bien la mini-jupe en cuir noir et la blouse blanche à collet gondolant. Il ne l'avait jamais vu autrement qu'en « jean » ou en pantalon avec gilet très ample ou un coton ouaté. Cette nouvelle tenue faisait ressortir les plus beaux atours de celle qu'il chérissait secrètement et il ne put, malgré sa gêne malade s'empêcher de pousser un minuscule cri du cœur qui se traduisit par :

- Wow, que tu es belle! Comme il était à peine audible, cela lui valut une réplique :

- Qu'as-tu dit?

- Euh! Je voulais dire que tu avais un bel ensemble.

Elle avait très bien compris, mais quelle femme n'aime pas se faire dire de si beaux mots qui viennent du fond du cœur. Elle fut un peu déçue qu'il ne les répète pas une seconde fois.

Elle avait choisi un restaurant grec où l'on permettait d'apporter son vin. Au retour à la maison, elle s'était arrêtée à la SAQ non loin de chez elle et avait choisi un vin rouge pour accompagner leur repas. Elle n'était pas une experte, mais elle savait très bien ce qu'elle recherchait : un vin fruité avec un petit goût de chêne, mais surtout, surtout, avec un pourcentage d'alcool très élevé. Celui qui aide à délier la langue d'un introverti.

Dès qu'ils furent assis, le serveur leur apporta les menus et se fit un devoir de déboucher rapidement la bouteille qu'elle avait apportée et d'en verser modestement dans la coupe du monsieur comme le veut l'usage. Christian n'y connaissant rien y trempa les lèvres et fit signe, avec la tête, de son accord au garçon de table comme il l'avait vu souvent faire. Il n'était pas un amateur de vin et aurait eu de la difficulté à rejeter la bouteille même si elle n'avait pas répondu aux critères du bon goût.

- À notre réussite et à notre amitié, déclara chaleureusement Josiane en levant son verre en direction de Christian tout en lui jetant un regard persistant qui fit baisser les yeux de son vis-à-vis.

- Oui, répondit-il banalement, ne sachant pas trop quoi répondre et surtout, réalisant qu'il n'agissait vraiment pas d'une façon appropriée, au moment merveilleux qui lui était permis de vivre.

Pendant qu'ils choisissaient leur nourriture, il vida son verre en moins de trois gorgées ce qui invita le serveur à le remplir lorsqu'il revint pour prendre la commande.

Josiane ne put s'empêcher de sourire du coin des lèvres savourant le déroulement des événements. Tout semblait s'aligner selon sa planification et ses désirs. Son compagnon pourra sûrement, à la vitesse à laquelle il ingurgitait le précieux liquide de Bacchus, s'exprimer plus facilement dans quelques minutes...

- Pikilia pour deux, annonça le garçon en déposant le premier plat choisi sur la table.

- Ça semble délicieux, déclara Christian. Puis saisissant sa coupe il poursuivit en disant à celle qui sait toujours ce qu'il faut faire : «À notre amitié! »

Josiane leva sa coupe et, tout en regardant son partenaire dans les yeux, répliqua tendrement :

- Christian, est-ce que tu éprouves des sentiments autres que de l'amitié pour moi?

Surpris par l'audace de la question, mais ravi qu'elle en soit capable, il répondit, après avoir calé la moitié de sa coupe :

- Josiane, tu sais très bien ce que j'éprouve pour toi. Puis il baissa les yeux.

- Alors pourquoi tu ne m'en parles jamais? J'aimerais tellement que tu me dises ce que tu ressens pour moi, lui murmura-t-elle pendant qu'elle transférait sa part de la pikilia dans une petite assiette.

Saisissant sa coupe, il en prit une bonne lampée et tout en imitant les gestes de sa compagne, il

marmonna :

- Je te dirai tout ce que je ressens pour toi après le souper, si tu le veux encore, d'accord ? Il était persuadé que le temps et le vin aidant, il aurait atteint le niveau de courage nécessaire pour une déclaration d'amour en bonne et due forme.

Le souper se poursuivait très lentement et on pouvait sentir une agréable pression qui montait entre les deux convives dans l'attente d'un moment désiré depuis déjà un certain temps. Le café et le dessert ne firent pas partie de ce repas mémorable et l'addition fut vite réglée accompagnée d'un généreux pourboire,

Christian craignait que l'effet placebo que lui procurait le vin ne s'efface avant qu'il ait le courage de lui dire à quel point il l'aimait profondément depuis leur première rencontre.

Pour sa part, Josiane était persuadée qu'il avait besoin d'un endroit plus intime qu'un restaurant pour qu'il puisse lui avouer son amour et peut-être lui en démontrer toute sa grandeur...

Avant même que quelque chose ne se soit passé entre ces deux êtres si différents, une complicité amoureuse les habitait déjà et les conduisait sur un chemin qui ne pourrait plus s'effacer de leurs mémoires.

Il eut de la difficulté à démarrer son auto, car la nervosité qui l'habitait ainsi que son taux d'alcoolémie rendait la dextérité requise pour mettre en marche sa bagnole, presque inutile.

Elle le regardait avec un sourire rempli de douceur et qui lançait un message on ne peut plus clair : « Ne t'énerve pas pour si peu, Christian, car tu vas complètement déraiper à la prochaine étape... »

- Où veux-tu aller? lui lança-t-il, nerveusement, dès qu'il eut terminé ses manœuvres.

- Je crois que nous pouvons être tranquilles chez moi, si tu n'y vois pas d'objections se contenta-t-elle de répondre.

C'est donc sans plus attendre qu'il mit le cap vers l'appartement qui allait accueillir leur premier échange intime.

La porte franchie, elle l'invita à s'asseoir sur la causeuse tout en lui offrant un petit digestif qui selon elle était presque un élixir.

- Oui ! affirma-t-elle en lui tendant un verre de « Southern Comfort », c'est une potion magique capable de délier toutes les langues. Je l'ai expérimenté à quelques reprises et je te jure qu'elle annule toute forme d'inhibition qui peut nous affecter.

Il acceptait tout ce qu'elle lui disait comme « La Vérité » et après avoir avalé rapidement son verre, il sut qu'il était temps de déballer son sac.

- Josiane, depuis que je t'ai aperçue la première fois, ton visage n'a pas quitté mon esprit une seule fois. Tu es tellement belle. Je ne croyais pas qu'une telle beauté puisse exister avant de te voir. Tu n'as pas idée de toute la gamme d'émotions que tu fais jaillir en moi à chacune de nos rencontres.

Elle le regardait avec un air plutôt exaspéré et elle avait une envie folle de lui crier : « Tais-toi donc, imbécile, prends-moi dans tes bras et embrasse-moi qu'on puisse passer à autre chose ». Mais, elle avait décidé de lui laisser faire les premiers pas, même si elle avait l'impression qu'il avançait moins vite qu'une tortue de mer qui vient de se faire rôtir au soleil pendant toute la

journalière...

- J'ai souvent voulu t'inviter comme tu l'as fait ce soir, car j'avais des choses à te dire. Mais je me disais toujours que tu allais sûrement refuser. Pourtant, à bien y penser, ce n'était pas si difficile que ça, la preuve c'est que je suis en train de le faire maintenant ...

Il n'eut pas la chance de finir son interminable laïus, car la patience de l'amoureuse était épuisée. Rapidement, mais avec gentillesse, elle lui enleva son verre et s'agenouillant à ses côtés sur le sofa, elle lui prit la tête entre ses mains et lui dit :

- Christian, est-ce donc si difficile de me dire « Je t'aime, Josiane » ?

- Non, bien sûr, mais...

- Tu sais, je crois que tu as beaucoup de difficultés avec les mots, alors, pourquoi tu ne me dis pas « Je t'aime » avec des gestes ?

Sans attendre de réactions, elle se coula doucement sur les cuisses de son cavalier puis pressant son corps contre le sien déposa ses lèvres sur celles de son compagnon complètement destabilisé. Cependant, la vraie nature de l'homme avait repris le dessus sur le jeune homme maladroit... et pendant qu'il ouvrait la bouche comme s'il voulait mordre dans le fruit défendu, tout son être laissa transparaître ses véritables désirs encore inassouvis.

Une douleur extrême le sortit brusquement de sa rêverie et les paroles du policier qui le trainait sauvagement vers la porte arrière du véhicule officiel, le ramenèrent très vite au moment présent :

- Allez, entre! On t'amène au poste, car on a deux

ou trois petites questions à te poser sur ta présence ici.

En moins de deux minutes, le prisonnier était projeté dans l'auto-patrouille de la SQ puis le véhicule se dirigea rapidement vers le poste local, où, on trouverait bien le moyen de lui faire cracher la vérité.

Assis sur le siège arrière, Christian ferma les yeux afin de poursuivre l'épisode de vie qu'il avait déjà commencé à visionner quelques minutes plus tôt espérant ainsi, faire disparaître le mal qu'on lui infligeait. Il avait décidé de piger, de cet événement heureux, de nouvelles forces pour l'interrogatoire qu'on allait lui imposer.

Il se revoyait savourant pleinement à l'aide de caresses maladroites, chacune des parties du corps que sa déesse Josiane lui offrait comme preuve d'amour. Oui, on peut dire qu'il défiait cette femme, car il adorait tout son être.

Pendant cet interminable baiser, ses doigts se promenaient de haut en bas sur le pull qui recouvrait le dos de l'être aimé. Il auscultait chacune de ses côtes et palpait chacune de ses vertèbres comme s'il n'arrivait pas à croire qu'elle était là pour lui, tout entière et prête à se donner corps et âme. Il glissa ses mains sous le vêtement et détacha le soutien-gorge qui faisait obstacle à ses effleurements amoureux puis, il la serra si fortement qu'elle ne put s'empêcher de lui dire gentiment :

- Tout doux mon amour, tu ne voudrais tout de même pas m'étouffer.

- Je m'excuse, mais je t'aime tellement que j'ai de la difficulté à contrôler le désir que j'ai de te posséder toute entière.

C'est alors qu'elle leva les bras tout en retirant, pull et soutien-gorge lui dévoilant une magnifique poitrine aux rondeurs gracieuses et fermes. Ce geste eut comme effet d'éveiller un peu plus les ardeurs primaires qui sommeillaient en lui et sans plus attendre, il se releva de la causeuse avec sa compagne accrochée à la taille.

Elle se libéra de l'étreinte de son compagnon et se fit un devoir de lui enlever le chandail qu'il portait. Quelques secondes plus tard, elle se blottit contre lui pour mieux sentir le corps qu'elle venait de mettre au jour.

Il poursuivit l'initiative commencée en s'agenouillant lentement devant l'objet de son désir. Détachant la ceinture qu'il avait devant les yeux, lentement, comme s'il voulait profiter pleinement de ce moment unique, il fit glisser la fermeture éclair qui protégeait la descente du pantalon qui camouflait le bas du corps de Josiane. Comme elle était magnifique, se répétait-il en regardant ce corps qu'un simple slip empêchait d'être complètement dénudé. Il se releva et voulut s'éloigner pour admirer sa Vénus, mais déjà les doigts de l'amoureuse étaient au travail et découvraient, à son tour, le bas du corps de son jeune amant.

C'était un moment sublime et tous deux le savouraient pleinement. Elle n'avait encore jamais connu une telle excitation. Il n'avait jamais vécu une telle joie pré-coïtale.

Tendrement, il colla son corps contre celui de sa bien-aimée, un peu par pudeur, car il était mal à l'aise qu'une partie de son corps trahisse les désirs les plus profonds qui l'habitaient. Puis, souhaitant prolonger ce merveilleux moment, il laissa son cœur le guider. Lui qui ne chantait que très rarement, se surprit à murmurer à l'oreille de sa compagne, les paroles d'un chant d'amour pendant qu'il l'entraînait dans une danse lascive qui se

prolongea durant quelques minutes.

Sentant qu'il n'aurait pas le courage d'aller plus loin, elle le repoussa délicatement, se baissa pour lui retirer son slip puis, elle se releva, langoureusement, assurée qu'il avait compris l'invitation qu'elle lui lançait. Il fit de même et sans plus de préambule, nus, main dans la main, ils se dirigèrent vers la chambre qui allait devenir l'alcôve de leur première et unique relation amoureuse.

Chapitre 12

- Capitaine, on vous demande sur la trois, annonça la voix d'une femme dans l'interphone.

Saisissant le cornet, il répondit sur un ton qui en disait long sur la fatigue accumulée au cours des derniers jours:

- Lemieux à l'appareil.

- Bonsoir mon capitaine, ici le sergent Langlois du poste de Marieville. Je suis désolé de vous déranger à une heure aussi tardive, mais je crois que nous avons arrêté l'une des personnes que vous recherchez.

Ces paroles éveillèrent instantanément les neurones endormis de l'officier supérieur, qui reprit aussitôt :

- Racontez, S.V.P.

Le récit de l'arrestation terminé, Lemieux conclut en se levant de son siège :

- Mettez-le au frais, nous serons là dans moins de 30 minutes.

Appuyant quelques secondes sur le bouton pour raccrocher, il le relâcha immédiatement et composa le 0 puis, sans aucune introduction courtoise, déclara :

- Trouvez-moi Bob et dites-lui de me rejoindre immédiatement à mon stationnement. Départ dans deux minutes. Si on me cherche, je serai au poste de Marieville en compagnie du sergent Langlois. Nous serons de retour au petit matin. Bonne nuit.

Il n'eut pas besoin d'attendre le spécialiste des interrogatoires, ce dernier était déjà appuyé sur le véhicule anonyme, attitré à l'officier supérieur.

Dès qu'il aperçut Lemieux, il se dirigea immédiatement vers lui en l'interpellant ainsi :

- Gerry il y a du nouveau? Où allons-nous? Avons-nous déniché le trésor caché? Allez, répondez!

- Écoute, si tu te la fermes, je pourrai sûrement mieux t'informer sur les sujets, tu ne crois pas ?

D'un hochement de tête, Bob acquiesça tout en jumelant son pas à celui du chef qui se dirigeait à grandes enjambées vers son auto.

- Les gars du poste de Marieville ont arrêté un individu qui semblerait correspondre au signalement de l'un des deux compères que le ravisseur a identifiés par leurs prénoms et désignés comme étant des militaires. Apparemment que, ce sont les seuls avec le chef du groupe qui connaissent l'endroit exact du « lieu sacré » où aura lieu d'attentat. Je leur ai dit de nous attendre et que nous serions là dans moins de 30 minutes.

Tout en ouvrant les portes de son véhicule, il suggéra fortement à son passager de bien attacher sa ceinture, étant donné qu'il devait parcourir la route en mode prioritaire, c'est-à-dire : phares et gyrophares allumés afin de justifier toutes les infractions au Code de la route qu'il se préparait à effectuer.

27 minutes 30 secondes plus tard, les deux policiers franchissaient la porte principale du poste de la SQ de Marieville.

Déployant son insigne de capitaine, Lemieux s'adressa au premier policier qu'il croisa et d'un ton plutôt autoritaire, le salua en ces mots :

- Conduisez-moi au sergent Langlois, S.V.P.

On peut dire qu'ils étaient attendus. Aucun commentaire ne suivit l'ordre reçu et le policier, qui les avait accueillis, se dirigea d'un pas rapide vers une immense porte en bois sur laquelle on pouvait lire: Sergent Ronald Langlois. Il frappa deux coups puis ouvrit la porte sans attendre de réponse.

- Sergent! Vos invités sont arrivés, lança l'agent de police tout en introduisant les nouveaux venus puis, il referma la porte et retourna à ses activités.

Langlois s'était levé dès que la porte s'ouvrit et, la main tendue pour saluer ses hôtes, il les invita à le suivre dans une autre pièce où ils pourraient interroger tranquillement le présumé terroriste. Il poursuivit en disant :

- Nous ne croyons pas qu'il soit dangereux, mais étant donné la cause pour laquelle vous le recherchez, j'ai cru bon de le faire menotter à une chaise et de l'isoler dans une pièce fermée à clef. Pour plus de sécurité, j'ai également posté un garde dans le corridor. Vous comprendrez que nous n'avons pas de cellule pour incarcérer les gens que nous arrêtons. Normalement ils sont acheminés vers des postes mieux équipés pour ce genre de situation. C'est donc dans le placard attitré à l'entretien que nous avons dû l'installer en attendant votre arrivée. Par précaution nous avons vidé le local de tous les produits et équipements qui s'y trouvent normalement. Nous pouvons, si vous le désirez, vous amener 2 chaises pour que vous soyez plus confortable pour l'interrogatoire.

- Merci de votre collaboration. Je suis persuadé que ça ira très bien comme ça, déclara le capitaine dès qu'on lui eut ouvert la porte et qu'il aperçut le prisonnier, les jambes et les bras menottés avec des "tie-wrap" à la chaise sur laquelle il était assis.

- Bonsoir mon ami. Il paraît que nous devons travailler ensemble, si vous êtes bien celui que nous croyons, s'empressa d'annoncer Lemieux en s'approchant du détenu.

Pendant qu'il ouvrait son porte-document et qu'il en retirait les 2 photos fournies par les autorités de la base militaire de St-Hubert, l'inspecteur Bédard refermait lentement la porte du petit local pendant que Lemieux rejoignait à l'arrière du détenu les 2 policiers de la SQ, qui faisaient le guet.

- Vous pouvez vaquer à vos activités habituelles, nous en aurons probablement pour un certain temps, leur déclara-t-il en s'approchant.

Il désirait, d'une façon polie, ne laisser aucun doute sur le caractère très privé de l'entrevue qu'ils devaient avoir avec l'apôtre Mathieu.

- Bonjour! Permettez que je me présente. Je suis l'inspecteur Bédard, département des crimes contre la personne, Sûreté du Québec. Pourriez-vous vous présenter, S.V.P.?

Aucun mot et un regard fuyant furent les seules réponses qu'il reçut. Il s'approcha alors du personnage ligoté et lui jetant un regard qui ne témoignait d'aucune sympathie, il poursuivit d'une voix plus rapide et agressive :

- Bon, je vois... Un peu de collaboration c'est beaucoup trop demandé... Très bien. Tu reconnais cette photo ? Beau bonhomme, n'est-ce pas?

Tout en collant la photo contre le visage qui ne cessait de détourner les yeux, il reprit :

- Parfait... Alors je vais te présenter à cet enfant

de salaud qui apparemment est aussi un apôtre du Très Haut et qui se prépare à livrer une guerre sainte à l'Église catholique. Regarde bien cette photo! C'est comme qui dirait, ton frère jumeau, tu ne trouves pas? Son nom? Tu le connais bien, j'en suis sûr : Caporal, Christian Berger artificier des Forces armées Canadienne, base de St-Hubert. Il est aussi connu sous le nom de l'apôtre Mathieu.

Replaçant la photo, sous l'autre qu'il tenait dans ses mains, il lui plaqua la nouvelle venue à 2 pouces du nez en lui déclarant :

- Bon, comme tu as failli à ton premier test et qu'on est de bon gars, on va te donner une deuxième chance. Voyons si tu peux reconnaître celui-ci.

L'inspecteur connaissait déjà la réponse, mais il avait le goût de jouer à cache-cache encore quelques minutes. Cela lui servait de période de réchauffement pour la partie plus musclée qu'il se préparait à disputer. Déposant les documents sur la tablette derrière lui, il haussa à nouveau le ton :

- Non, mais dis donc, t'as fini de jouer à l'innocent? Tu reconnais très bien ton copain l'apôtre Thomas aussi connu sous le nom du caporal David Smith. Toi et ton copain êtes des spécialistes en explosifs, d'après ce qu'on nous a dit sous le secret de la confession... Bon, maintenant, qu'on se connaît, passons tout de suite aux choses sérieuses.

- Où se trouve le reste de la bande? Si je sais bien compter, maintenant que tu es avec nous et Justin avec nos amis de Parthenais, il nous manque encore 10 apôtres, n'est-ce pas?

Lorsque l'inspecteur se tut pour recevoir la réponse, la seule voix qui se fit entendre fut encore celle

du silence

- Allez l'ami, comme tu vas le constater dans quelques minutes, il n'y a pas grand-chose qui nous manque pour tout connaître sur votre belle équipe. Ton autre petit copain, qu'on a arrêté à l'église il y a 2 jours pour « kidnapping », a passé au confessionnal afin d'obtenir l'absolution.

Entendant ces paroles, l'apôtre Mathieu se sentit défaillir. L'apôtre André serait devenu un autre Juda? Il aurait trahi le serment qu'il avait fait à ses frères pour obtenir sa liberté et peut-être une somme d'argent tout comme celui qui avait vendu le Seigneur il y a 2000 ans? Ils n'entendaient plus les paroles et les questions que lui adressait Bédard :

- Allons, laisse-toi aller, libère ta conscience et dis-nous où se trouve le reste du groupe. Avec qui étais-tu quand tu es arrivé dans cette ville? Vous êtes venu 2,3 ou toute la gang? Où avez-vous caché la bombe?

Soudainement, Christian ressentait un immense poids sur ses épaules et avait du mal à respirer. La seule fois où il avait vécu quelque chose de similaire, il avait souhaité mourir. Se pouvait-il qu'une fois encore son beau rêve se soit effondré?

Lemieux prit la parole et dit à son compagnon :

- Bob, je pense que notre gars se prépare à nous quitter. On dirait qu'il va tourner de l'œil.

Observant plus attentivement le prisonnier, Bédard l'attrapa par les épaules pour le redresser et s'écria :

- Aye! Aye! Petite nature, on n'a même pas commencé l'interrogatoire. Tu ne vas pas te débiter

comme ça, O.K. ?

Puis, s'adressant au capitaine, il dit :

- Va chercher de l'eau avec un linge, on va le replacer ça ne sera pas long.

Pendant que tout cela se passait, l'esprit de Christian était retourné au lendemain de sa première nuit amoureuse. Il se revoyait tout joyeux en train de monter la table pour le souper. Sa mère sentait bien qu'il était heureux, comme il ne l'avait jamais été

- Qu'est-ce qui se passe, mon petit Christian, tu as pulvérisé des records à l'école ou tu as été touché par une flèche de cupidon? Je ne t'ai jamais vu mettre la table depuis la maternelle.

Une mère ressent toujours ces choses merveilleuses qui transforment la vie de ses enfants. Elle le devinait au fond d'elle-même et elle en était sûre, Christian était follement amoureux.

Il la regarda les yeux tout étincelants, mais ne répondit pas et c'était bien ainsi. Son bonheur le trahissait et elle n'en demandait pas davantage. Après tout, un gars ce n'est pas une fille. Ça n'aime pas nécessairement partager ce qu'il vit sentimentalement avec la première femme de sa vie.

Il lâcha tout dès qu'il entendit sonner le téléphone. C'était sûrement Josiane. Elle voulait probablement prendre de ses nouvelles et, il espérait, lui dire « Je t'aime, mon amour »

Ce n'était pas Josiane.

C'était bien la voix d'une femme qui avait demandé pour parler à Christian, mais cette voix, par ses

sanglots et sa tristesse, annonçait un malheur dont il ne pouvait pas encore deviner l'ampleur et la dévastation qui allaient balayé sa jeune vie.

- C'est moi. Qui est à l'appareil?

- C'est Sylvie. Christian! Christian! Ça ne se peut pas. Josiane est morte. Cria-t-elle en éclatant en sanglots,

Ces mots eurent l'effet d'un coup de masse en plein front et quand il les entendit, ses jambes se défilèrent sous lui comme si on venait de les faucher. Il perdit connaissance et tomba sur le plancher pendant que le cornet du téléphone se balançait le long du mur en criant inlassablement :

- Christian! Christian! Réponds-moi !

Dès qu'elle l'entendit s'effondrer sur le plancher sa mère accourue et saisit le téléphone d'une main tout en essayant de voir ce qui arrivait à son fils en même temps.

- Allo! C'est la mère de Christian à l'appareil. Je vous reviens dans quelques minutes, je crois qu'il a perdu connaissance. Je vais chercher une débarbouillette et de l'eau pour le rafraichir et je reviens. Elle laissa le téléphone pour quelques minutes et après avoir amplement humecté le visage de son fils qui reprenait lentement des couleurs, elle reprit le cornet en disant :

- Je ne sais pas qui est à l'appareil et ce que vous venez de dire à mon fils, mais j'aimerais bien que vous m'expliquiez ce qui se passe.

- Désolé madame, répondit l'interlocutrice toujours en pleur. Je suis l'amie de sa copine Josiane. Elle a été frappée par un camion il y a environ une heure et elle est morte sur le coup, s'exclama-t-elle d'une voix hystérique.

Dites-lui qu'il me rappelle quand il aura repris ses esprits S.V.P. Et elle raccrocha sans même attendre les salutations d'usage.

Des larmes ravagèrent les joues de cette pauvre dame qui, quelques minutes plus tôt jubilait de voir son fils nagé dans le bonheur. Subitement, elle devait revêtir un nouveau masque et se préparer à l'accompagner dans son malheur. Comme la vie peut-être cruelle, pensait-elle en se penchant sur son fils qui reprenait ses esprits.

Christian sortit lentement de son inconscience et ce n'était que pour mieux sombrer dans une vie de douleur et de noirceur qui s'échelonna sur plusieurs années.

Il avait perdu FOI en la vie. Il avait perdu FOI en l'amour. Il avait perdu FOI en lui. On peut dire qu'il avait perdu la FOI. Puis un jour, il avait rencontré l'apôtre Pierre qui lui avait fait redécouvrir le don qu'il avait mis de côté.

Aujourd'hui, il sentait que cette FOI encore fragile, qu'il avait eu tant de mal à reconstruire, était sur le point de disparaître à nouveau. Un ami venait de trahir la confiance que lui et les autres apôtres avaient mise en lui. C'était insupportable.

- Allez réveille.

Entendit-il pendant qu'on le giflait avec une serviette imbibée d'eau. Ça lui faisait mal et le sang qui lui montait au visage eu tôt fait de rejoindre son esprit et de le remettre en état de marche.

- De retour parmi nous? Lui déclara l'inspecteur Bédard dès que l'apôtre Mathieu ouvrit les yeux. Écoute, t'a pas besoin d'avoir peur, on ne te frappera pas tout de suite. Tout ce qu'on désire, c'est que tu nous aides à

sauver des innocents.

Le capitaine fit signe à Bédard de le rejoindre derrière le prisonnier. Après quelques minutes de chuchotements entre les 2 hommes, Lemieux s'avança face à l'apôtre et posa un genou par terre pour que leurs regards se croisent plus facilement. Il lui mit doucement une main sur l'épaule, ce qui amena ce dernier à le regarder avec inquiétude. Il allait maintenant jouer la carte du bon samaritain.

- Christian, crois-tu vraiment que le Dieu que vous annoncez soit à l'image de Jésus de Nazareth? Jésus n'a pas démolit le temple de Jérusalem, il en a chassé les voleurs. Alors pourquoi ne suivez-vous pas son exemple. Je t'en prie, dis-nous qu'elle église vous voulez faire sauter avant que cet événement tragique ne pulvérise la vie de centaines de gens qui partagent ta FOI dans le message du Christ.

Il vit que ses paroles avaient touché la cible. Les yeux de l'apôtre s'étaient remplis d'eau en quelques secondes et il avait baissé la tête religieusement comme s'il se préparait à confesser ses péchés.

Lemieux se releva et d'un seul regard donna ordre à son compagnon de quitter la pièce, puis il fit silence comme s'il voulait démontrer à Christian qu'il était avec lui. Après 30 secondes il se dirigea vers la porte et déclara :

- Christian, je suis sûr que tu es un bon gars, alors je te laisse quelques minutes réfléchir à tout cela pendant que je vais prendre un café. Ne laisse pas ces faux rêves faire de toi un meurtrier.

Tout se bouleversait dans la tête de ce membre du FLEC. Il avait FOI en cette mission que Dieu leur avait donnée, selon le chef des apôtres. Mais ce chef, il ne le

connaissait que depuis peu de temps. D'où venait-il et qui était-il vraiment?

Il avait FOI en la nécessité de refaire cette église pour qu'elle reprenne le visage de son créateur. Mais, est-ce bien nécessaire de la démolir pour la reconstruire?

Il avait FOI en ce groupe d'apôtres qui se disaient prêts à donner leur vie pour la cause. Mais, combien parmi eux trahirait leur serment comme venait de le faire l'apôtre André?

Pour sa part, s'il avait dirigé cette opération, les bombes installées et les détonateurs à distance prêts à fonctionner, il aurait alerté les médias afin qu'il fasse évacuer la place. Ainsi, personne ne serait tué ou blessé, lors de l'opération "Big-Bang".

Cependant, l'apôtre Pierre disait que Dieu déciderait s'il devait y avoir des martyrs tout comme au début de la première église.

Pourquoi? Pourquoi le Seigneur prendrait-il la chance de faire mourir ses enfants, Lui qui est la bonté même...

L'heure d'un nouveau choix était peut-être arrivée : celui de prendre le risque de continuer à croire que cette mission est bien celle de Dieu et qu'elle s'accomplira même sans sa participation personnelle ou, prendre le risque de croire que celui qui l'interrogeait avait raison et qu'il valait mieux protéger la vie des gens qui pouvait faire renaître la « Nouvelle Église », c'est-à-dire, tous ceux qui étaient encore présents dans l'Église actuelle, aussi imparfaite qu'elle puisse être.



Pendant qu'il parcourait la route pour se rendre à l'Oratoire St-Joseph, le chef des apôtres en profita pour

téléphoner au "Père" de la « Nouvelle Église ». Il avait tellement besoin de la confirmation de ce qu'il se préparait à faire, qu'il ne pensait plus du tout à la sécurité et à la possibilité que son cellulaire puisse être l'objet d'une écoute électronique...

Pendant ce temps, on n'avait pas chômé à la GRC et depuis que cette menace terroriste était en vigueur, chaque nouveau cellulaire vendu au Canada devait être déclaré immédiatement. On se doutait bien qu'on n'utiliserait plus les téléphones mobiles qui avaient été achetés avant la sortie du « Manifeste du FLEC », le risque d'être repéré était trop grand. Alors, pendant une période de 48 heures tous les cellulaires achetés faisaient automatiquement partie d'une écoute informatisée où les conversations contenant les mots : église catholique, mission, bombe, FLEC, Big Bang, apôtre et disciple déclenchaient automatiquement l'enregistrement de la conversation. Tous ces enregistrements étaient classés pour l'écoute dans un ordre prioritaire. Plus la conversation entendue contenait de mots tels que ceux recherchés, plus elle grimpait dans l'échelle des écoutes prioritaires. 10 opérateurs de postes d'écoute étaient au travail pour filtrer les appels lorsque l'apôtre Pierre ouvrit son téléphone acheté il y avait à peine 2 jours. C'était la troisième fois qu'il tombait sur une table d'écoute.

L'opérateur n'en revenait pas de voir le nombre de mots pointés, que le compteur affichait sur la ligne 103 en quelques minutes seulement. Activant son casque d'écoute, il attira immédiatement l'attention de son superviseur par ces mots :

- Alain! Embarque sur la 103, je crois que nous venons de trouver un filon d'or.

Le superviseur décrocha aussitôt son interphone tout en se raccordant à la 103. Ce qu'il entendit confirma les soupçons de son opérateur. Pierre relatait en détail au

« Père » qu'un des concepteurs de la bombe, l'apôtre Mathieu s'était fait prendre, mais que l'apôtre Thomas pouvait très bien s'en sortir accompagner de l'apôtre Jean. Le cénacle mobile avait été démantelé par la police, mais il n'était plus essentiel. Le reste des disciples étaient prêts et le Seigneur pouvait toujours compter sur eux pour le "Big Bang" et la reconstruction de l'Église de Jésus lorsque l'ancienne serait démolie. Oui! Avait dit le « Père », poursuivez la mission. Mes prières vous accompagnent et dans ma solitude, Dieu est en train de me dicter les voies que devra emprunter la « Nouvelle Église Catholique ».

Une triangulation urgente avait été lancée dès que le superviseur s'était mis à l'écoute. Avant même que la conversation ne soit terminée, on avait repéré la position exacte de la camionnette sur l'autoroute des Cantons de l'Est. Un peu surpris, on avait constaté que le correspondant qui portait le nom de « Père » était localisé en Afrique, et grâce à la technologie GPS, incorporée aux nouveaux cellulaires, on avait déterminé précisément la latitude et la longitude où se trouvait le deuxième appareil au moment de l'appel.

Il était plus que temps d'informer le directeur de la GRC de cette découverte. Qui sait, peut-être n'était-il pas trop tard et qu'avec l'aide des autres corps de police ils pourraient stopper cet attentat contre le temple sacré.



Lemieux retourna seul dans la salle d'entretien. Il avait peur que la présence de l'inspecteur Bédard ne défasse le lien de sympathie qu'il était persuadé avoir établi avec le détenu.

- Bon, je crois que tu as eu suffisamment de temps pour faire un choix, déclara le capitaine dès que Christian eut tourné la tête pour voir qui venait d'entrer.

Il n'était pas tout à fait sûr du choix qu'il avait fait, mais après réflexion et une prière au Créateur, il avait décidé qu'il ne pouvait pas risqué de tuer des innocents et de démolir la vie de plusieurs gens autour d'eux. Il avait vécu le drame de la perte de celle qu'il aimait plus que tout au monde lors d'une tragédie et il doutait que Dieu puisse désirer qu'une telle chose se produise même si cela pouvait contribuer à rebâtir son Église.

- Nous sommes arrivés tous les 11 à Rougemont au début de la soirée. Nous avons laissé la remorque où vous l'avez découverte. Nous avons loué une camionnette Caravan il y a déjà quelques jours afin de pouvoir transporter le matériel et une partie du groupe. C'est à l'aide de cette dernière et du camion remorque que nous nous sommes rendus au restaurant puis au motel par la suite. Lorsque nous avons constaté la quantité énorme d'autos patrouille qui circulaient soudainement dans les rues, cela nous a mis la puce à l'oreille et c'est pourquoi je fus envoyé avec un autre pour vérifier si vous aviez repéré la remorque dans la cour de triage. Vous connaissez le reste, je fus arrêté et amené ici. Je ne sais pas où sont rendus les autres.

- Si j'ai bien compris, vous étiez 2 lorsque vous vous êtes fait arrêter ? S'empressa d'affirmer le capitaine Lemieux.

- Exact, mais je ne sais pas s'il a pu se sauver répondit le disciple.

- Une chose est sûre, mon ami, il n'est pas ici et il n'a pas encore été arrêté. Je présume qu'il a pu rejoindre le groupe et les informer de ce qui vous est arrivé. Et, à moins qu'ils soient tous une bande d'idiots, je suis persuadé qu'à l'heure où on se parle ils sont tous en route pour poursuivre la mission.

Faisant une pause pour donner plus d'impact à ce

qu'il allait dire, Lemieux reprit sur un ton plus grave :

- Christian, je t'en prie, dis-moi où doit avoir lieu l'attentat que vous avez annoncé et quand doit-elle avoir lieu.

Baissant la tête comme pour demander pardon à ses frères qu'il allait trahir, il déclara tout doucement:

- À l'Oratoire St-Joseph. Le dôme s'effondrera aux petites heures demain matin. Suffisamment d'explosifs ont été amenés sur les lieux pour que les structures qui portent le dôme s'effondrent tel un château de cartes. Il ne reste plus qu'à les mettre dans la position finale et à placer les détonateurs. Cela prendra moins qu'une demi-heure en tout et partout.

- Où avez-vous déposé les explosifs?

D'une voix presque éteinte, il répondit :

- Je ne sais pas. Ce n'est pas moi qui les ai livrés sur le lieu de l'explosion.

- Écoute, ça ne tient pas la route ce que tu me racontes. C'est toi qui dois mettre la touche finale, mais tu ne sais pas où se trouve le matériel?

- C'est en partie exact. C'est moi et Thomas qui devons finir l'assemblage des bombes et en déclencher les explosions. Cependant comme la première partie ne requérait pas nécessairement des spécialistes, nous avons donné de la formation à tous nos frères pour exécuter ces tâches, au cas où l'un de nous ne serait pas disponible pour le faire...

- Des bombes?

- Oui, il y en a quatre. Une pour chacun des piliers

principaux. Par mesure de sécurité, nous ne devons apprendre les cachettes qu'une heure avant le départ pour l'oratoire. Les seuls qui sont au courant des emplacements exacts sont ceux qui ont livré le matériel. Nous avons tenté de mettre toutes les chances de notre côté, au cas où certains d'entre nous seraient arrêtés avant l'accomplissement de la phase finale. Moins tu en sais, moins tu en dis, nous a-t-on appris dans l'armée.

- Comme ça, tu n'as aucune idée où sont cachées toutes les composantes des bombes?

- Exact.

- À quelle heure l'explosion doit-elle avoir lieu?

- Je ne sais pas, car dû aux derniers événements tous les plans ont été changés. Le seul qui détient cette information est le responsable du projet, l'apôtre Pierre.

- Je dois partir pour essayer de faire échouer cette lamentable affaire. Tu seras transféré au quartier général de la rue Parthenais à Montréal. Avant de partir, j'aimerais que tu transmettes aux policiers qui viendront t'interroger avant ton transfert, la description complète de la camionnette que vous avez louée. La marque, le modèle, la couleur, l'année et l'endroit où elle fut louée, si tu en ignores le numéro d'immatriculation. Si, ta coopération nous aide à les retracer, je te promets que ton geste sera considéré lors de ton procès, lui déclara l'officier de la SQ avant d'abandonner le détenu.

Même s'il subsistait un petit doute dans son esprit selon lequel, le détenu en savait peut-être un peu plus que ce qu'il venait de lui dévoiler, Lemieux se précipita vers la porte et accrocha Bédard en passant. Il fit un arrêt au bureau de l'officier supérieur et le pria de transférer le prisonnier à Parthenais le plus tôt possible puis, s'adressant à son compagnon, il déclara :

- Oratoire St-Joseph, au PC.

- C'est là que l'action va se dérouler?

- T'as vu juste Bob. Puis prenant son cellulaire il prononça d'une voix neutre les mots suivant : « Grand Manitou ». L'appareil signala automatiquement le numéro du directeur de la SQ.

Dès qu'il reconnut le pseudonyme qui s'inscrivit sur l'écran de son cellulaire, le Grand Manitou savait que ce devait être important. D'ailleurs, il se préparait à téléphoner à Lemieux, car il désirait l'informer des bonnes nouvelles reçues. Grâce à la GRC et aux Services de renseignements fédéraux, on avait identifié l'endroit où semblait se terrer le « Père » du FLEC. De plus, on était en train d'établir un barrage à la fin du pont Champlain, juste avant l'ancien poste de péage afin d'intercepter l'automobile à l'intérieur de laquelle se trouvait le propriétaire du cellulaire qui avait servi à communiquer avec le « Père ».

- Lemieux, que se passe-t-il, sapristi? répondit-il dès qu'il eut ouvert son téléphone.

- Si on ne réussit pas à arrêter ces petits apôtres, ils feront sauter l'Oratoire St-Joseph demain matin, monsieur le directeur. La coupole de la basilique s'effondrera sous la force de 4 charges explosives qui pulvériseront les colonnes qui supportent la voute centrale. Faites prévenir les autorités d'évacuer tout le monde le plutôt possible. Vaudrait mieux ne pas tenter la chance. J'appelle le central pour qu'il m'envoie l'escouade canine afin de repérer les petits joujoux explosifs et je demande à l'équipe de désamorçage de s'y rendre immédiatement. Je devrais y être dans 35 à 40 minutes.

- Parfait, mais évite le pont Champlain, car...

Il prit moins de 2 minutes pour le mettre au courant des derniers développements, l'assurant qu'ils finiraient bien par arrêter cette bande d'hurluberlus avant que l'irréparable ne soit arrivé.

- Si vous désirez plus d'informations sur le véhicule que vous recherchez, communiquez avec le sergent Langlois au poste de Marieville. Il devrait être en mesure de vous informer sur ce dernier à moins que celui qu'ils ont arrêté ait changé d'idée et qu'il ne veuille plus coopérer. Bon je vous reparle dès que je suis arrivé à l'Oratoire.

Dès qu'il eût raccroché, se tournant vers son coéquipier, le capitaine ordonna :

- On entre à Montréal par Victoria. Prends la route 30 puis la 116. On montera à l'Oratoire en prenant Guy et Côte-des-Neiges. On vient tout juste de transformer le pont Champlain en filtre à terroriste.

- Quoi? Répliqua Bédard tout surpris, comme s'il pensait que son chef venait de tomber sur la tête.

- Garde les yeux sur la route et file. Je te raconte le plus récent chapitre.

Cette fois, Lemieux croyait fermement qu'il pourrait stopper cet attentat. Il avait FOI en ces hommes qui mettent leur vie en danger plus souvent qu'à leur tour pour maintenir l'ordre et la paix. Il avait FOI en ces chiens renifleurs et en leurs maîtres pour dépister les explosifs cachés. Enfin, il avait FOI au travail des spécialistes du désamorçage de bombe, alors tout irait bien.



Jamais on n'avait vu autant de véhicules prioritaires se diriger vers le Mont-Royal. Autos-patrouille, camions d'incendies, ambulances et poste de contrôle

mobile défilaient en semant la peur et l'inquiétude parmi les lève-tôt de l'ouest de la métropole qui étaient sur leur passage.

Que pouvait-il bien se passer sur la montagne? Aucun poste de radio, aucune chaîne de télévision n'avaient encore annoncé de catastrophe. Alors, pourquoi cette procession qui ne semblait pas avoir de fin?

Pendant ce temps, la circulation s'alourdirait rapidement vers le pont Champlain, chose plutôt étrange pour une heure aussi matinale. Les habitués qui écoutaient le radiotrafic attendaient désespérément des explications, mais elles ne venaient pas et tous se dirigeaient immanquablement vers ce qui apparaissait être un barrage.

Un peu plus au sud, ce qui surprenait ceux qui arrivaient de la Montérégie, c'était que toutes les sorties de l'autoroute 10, direction Montréal, depuis la jonction de l'autoroute 30, étaient flanquées de 2 autos-patrouille de la SQ, positionnées pour faire un entonnoir tandis que 2 autres véhicules, conducteur en place, semblaient prêts pour une poursuite. Six policiers interrogeaient les conducteurs et passagers, demandaient à voir leur cellulaire et après une brève inspection le leur remettaient et laissaient passer le véhicule. Tous se demandaient : que peuvent-ils bien chercher à travers cette fouille et comment se fait-il qu'on en parle pas à la radio?

En temps normal, à peine, 10 minutes se seraient écoulées avant que les médias électroniques ne diffusent un tel événement. Ce n'était pas normal, quelque chose ne tournait pas rond ce matin.

Voilà, pour une fois, les autorités policières avaient bien fait leur travail. Aucun poste de radio, ni aucune chaîne de télévision n'étaient autorisés à informer les automobilistes de ce qui les attendait ce matin-là sur

ce tronçon de l'autoroute ou sur le pont Champlain. Malheur à la station qui ne respecterait pas cette injonction, car elle serait passible d'une amende de 50,000 \$ et une peine de prison de 5 ans pendait au bout du nez du directeur de la station qui risquerait de défier l'autorité. Faut dire qu'on avait pris très au sérieux cette menace terroriste et qu'on était prêt à tout mettre en œuvre pour éviter le drame annoncé.

La camionnette qui transportait les apôtres du FLEC et leur chef venait tout juste de dépasser la jonction de l'autoroute 30 lorsque le barrage commença à prendre forme. À la première sortie pour la ville de Brossard, Philippe fut surpris de voir toutes ces autos-patrouilles, mais comme ça roulait encore à plus 75 km/h et qu'il n'avait pas à utiliser cette sortie, l'idée que quelque chose n'allait pas pour eux ne lui traversa même pas l'esprit. Cependant, moins d'un kilomètre plus loin à la sortie du boulevard Taschereau, lorsqu'il constata qu'il y avait un embouteillage et qu'il était occasionné par un autre barrage de la SQ, sont instinct se mit rapidement en mode alerte et tournant la tête vers le chef des apôtres, il s'empressa de dire :

- Mes frères, avez-vous vu ça? On dirait qu'ils arrêtent le monde pour les interroger. Je n'aime pas ça.

Tous avaient déjà remarqué le premier barrage et, comme Philippe, ils n'avaient pas porté plus attention que cela à l'évènement qu'ils croyaient isolé. Chacun était concentré sur la mission à accomplir et sur le rôle qu'il aurait à y jouer.

Pendant que la camionnette ralentissait, dû au barrage caché par le tablier central du pont, Alain devina rapidement, dès que l'auto passa sous le viaduc du boulevard Pelletier, qu'un autre barrage policier devait être érigé à la fin de la sortie qui menait à l'autoroute 132. C'était sûrement ce qui occasionnait ce refoulement sur

l'autoroute 10 avant même l'heure d'affluence.

- Philippe, moi non plus je n'aime pas ça. Prends la voie de gauche, et prépare-toi à faire un virage en U où est l'auto-patrouille. Fais-le à grande vitesse et essaie de causer le maximum de dommage à l'avant du véhicule en faisant déraiper l'arrière de la camionnette. Ainsi, il ne pourra peut-être pas nous poursuivre. Couchez-vous mes frères, car il sera peut-être rapide sur la gâchette.

Tous s'exécutèrent rapidement et la peur au ventre, ils se couchèrent sur le plancher et sur les bancs. Simultanément, Philippe accélérât pour exécuter le mieux possible la manœuvre ordonnée par le chef. Le gravier et la poussière qui résidaient sur l'asphalte lui facilitèrent la tâche. L'arrière du véhicule percuta violemment l'auto de la SQ projetant du même coup, la tête du patrouilleur sur la fenêtre de côté. Propulsé instantanément dans un état inconscient, le policier qui montait la garde ne put donner l'alerte et le véhicule des terroristes prit la fuite dans la direction opposée à la grande surprise des conducteurs présents.

Bon travail ! s'exclama Pierre. Prends la prochaine sortie et tourne dans les rues secondaires dès que tu le pourras. On abandonnera le véhicule dans une entrée de cour et on se dispersera le plus vite possible. C'est notre seule chance de ne pas se faire prendre et de pouvoir accomplir notre mission.

Sa FOI profonde en la mission, qui lui avait été confiée, le guidait dans ses gestes, si Dieu était avec lui, qui pouvait être contre lui, pensait-il... Sa FOI était contagieuse et les disciples qui l'accompagnaient étaient prêts à le suivre jusqu'au bout. Ils croyaient fermement que rien ne pourrait les arrêter, même pas la police...



Les 4 autres disciples avaient abandonné leurs autos volées au métro Longueuil et filaient, deux par deux vers l'Oratoire Saint-Joseph. Ne se doutant pas des troubles dans lesquels pataugeaient leurs confrères, ils prirent le métro calmement, bienheureux de ne pas avoir été repérés. Arrivés à la gare Berri-Demontigny, ils accédèrent à la ligne bleue puis entrèrent dans une rame, direction la station Côte-des-Neiges. En sortant du métro, ils n'auraient qu'à marcher quelques pâtés de maison pour atteindre la cible à démolir.

Lorsqu'ils sortirent de la bouche de métro ils décidèrent d'arrêter prendre un café et de profiter de l'occasion pour envoyer par message « texto » leurs nouvelles localisations. Dans quelques minutes le chef des apôtres communiquerait avec eux pour leur transmettre la suite des événements.

Plus aucun doute dans leurs esprits, ils avaient eu raison de croire en leur chef et en la mission qu'il avait reçue de Dieu. Maintenant, tout était prêt. Dans quelques heures à peine, ils allaient changer la face du monde des catholiques. Le vrai message de Jésus-Christ ressusciterait des ruines de cette église où règne l'hypocrisie...

Chapitre 13

Dès que la GRC eut informé les autorités policières du Québec, que le « Père » du FLEC se trouvait en Afrique, il fut décidé, unanimement, de faire appel aux services d'INTERPOL. Présente dans plus de 188 pays membres, l'INTERPOL est la plus grande organisation internationale de police au monde. Avec son siège social à Lyon en France et ses sept bureaux régionaux à travers le monde dont quatre en Afrique seulement soit : au Cameroun, en Côte d'Ivoire, au Kenya et au Zimbabwe, on ne pouvait pas trouver meilleur partenaire pour dépister l'endroit où se terrait le « Père » du FLEC. L'Interpol se chargerait d'établir les contacts nécessaires, dans ce petit pays d'Afrique, pour qu'une enquête leur permette de trouver rapidement l'organisation terroriste derrière cet attentat et si cela s'avérait nécessaire, il apporterait son support stratégique et opérationnel sur le terrain. On leur donnait carte blanche et toute la latitude requise pour accomplir cette mission.

Même si le Statut d'INTERPOL interdit à l'Organisation toute activité ou intervention dans des questions ou affaires présentant un caractère politique, militaire, religieux ou racial, cela ne leur défend pas de retracer un terroriste qui menace une institution mondiale aussi importante que l'Église catholique.

Assis derrière son pupitre de style ultra moderne : surface en verre teinté avec une partie supérieure articulée et pivotante pouvant accueillir un ordinateur portable et un système de communication audio visuel, Joseph Lagironde, les mains derrière la nuque, se berçait lentement en méditant sur le dossier de la GRC qu'il venait de parcourir rapidement.

Les expériences passées ont démontré qu'il y a, la plupart du temps, des organisations multinationales très fortunées et très importantes derrière les actes de terrorisme. Le but premier : déstabiliser les structures

d'un autre organisme afin de mieux s'en emparer. On pouvait retrouver ce type de comportement aussi bien lors des putschs menant un groupe au pouvoir d'un pays que dans la prise de contrôle des actions d'une compagnie par une autre firme. On crée une situation chaotique puis on rapplique prétextant pouvoir la sauver de la situation impossible dans laquelle elle se trouve. .

Ainsi, quand on veut acquérir des actions d'une compagnie à prix réduit, on peut déclencher une situation catastrophique par un incendie ou une explosion qui détruisent de façon accidentelle une bonne partie d'une usine essentielle au bon fonctionnement de l'entreprise. Ceci entraîne une pénurie dans les composantes requises à la fabrication du produit final et, inévitablement, des mises à pied de centaines, voire de milliers de travailleurs. La production étant diminuée, voire arrêtée complètement dans les usines affiliées, le produit final devient rare pendant la période de reconstruction et de rétablissement de la distribution et c'est alors que les consommateurs se tournent vers d'autres marques.

Enfin, afin d'amplifier le phénomène, ceux qui ont manigancé la prise de contrôle de la compagnie répandent de fausses rumeurs via les médias et laissent sous-entendre que l'entreprise ne pourra pas reprendre ses activités pendant une période indéterminée très longue et voilà, le tour est joué. On a réussi à générer une incertitude sur les intentions de l'entreprise, ce qui entraîne inévitablement une poussée à la baisse des actions. Les actionnaires voient ainsi la valeur de leurs actions dépérir à vue d'œil et finissent par les céder à un prix ridicule pendant que, des compagnies à numéro acquièrent suffisamment d'actions leur permettant de prendre le contrôle de l'entreprise. Quelques années plus tard, un nouveau conseil d'administration, élu par les actionnaires majoritaires, propose la vente de l'entreprise à une compagnie concurrente sans que personne ne se soit douté de quoi que ce soit...

C'est à ce genre de complot que l'officier d'Interpol attiré à ce dossier croyait avoir à faire lorsqu'il eut fini de prendre conscience du document qu'on lui avait remis.

Bien sûr, il ne croyait pas qu'une autre religion chrétienne se préparait à arnaquer le Vatican, mais, il se questionnait sérieusement sur la possibilité que l'un des éminents dirigeants de l'Église catholique puisse avoir des vues bien arrêtées sur le trône de Saint-Pierre, un peu comme l'instigateur d'un putsch...

Qui pouvait bien avoir intérêt à déstabiliser l'église toute puissante de Rome? Quelqu'un qui l'aimait profondément? Bien sûr! Quelqu'un qui aimerait bien la diriger? Bien sûr! Enfin, quelqu'un qui aimerait bien l'amener sur un autre chemin que celui qu'elle avait emprunté? C'était évident. C'est du moins ce que laissait sous-entendre le manifeste du FLEC, en concluait l'officier supérieur d'INTERPOL après avoir relu le manifeste pour une seconde fois.

Tout en se redressant sur sa chaise pour se verser un verre d'eau, il se surprit à dire à haute voix :

- C'est bien beau tout ça, mais, de toute évidence, n'est pas élu pape qui le veut et quand il le désire...

Faisant à nouveau silence, il poursuivit sa réflexion sur le sujet tout en reprenant la position décontractée qu'il avait.

Donc, pour que le plan fonctionne, si complot il y a, il faut que le pape actuel meure subitement ou, qu'on le force à démissionner et que l'on élise le « Père » de la nouvelle église... Si je me rappelle bien, il faut au moins être cardinal pour être éligible, non? On nous demande de faire une recherche en Afrique... Un cardinal africain candidat à la papauté? Même si c'était le cas, peut-être que l'ensemble des cardinaux ne serait pas encore prêt

pour faire un tel acte de FOI...

Voilà à peu près dans quel état d'esprit se trouvait le responsable de l'opération qu'on avait baptisée « Le père du FLEC » lorsqu'il activa l'interphone qui le reliait à la salle Charles de Gaule.

Dans cette immense pièce s'étaient réunis plus de 50 investigateurs spécialisés dans les complots et les actes terroristes. Chacun occupait un poste de travail équipé de : 3 écrans d'ordinateur, un clavier spécialisé, un téléphone à casque d'écoute (technologie Bluetooth) ainsi qu'une chaise ergonomique dernier cri. Les heures passées assises devant l'écran justifiaient amplement cette dépense un peu folle. Les murs étaient tapissés d'immenses télévisions HD de type ACL qui leur donnait en tout temps une vue d'ensemble de ce qui se passait dans ce beau monde où nous vivons. En cas de catastrophe ou de crise spécifique, elle permettait de construire une mosaïque des événements qui se déroulaient afin de mieux y répondre.

- Juliette, Jean, Éric, Xavier et Georges, réunion dans mon bureau dans trente minutes, annonça la voix du patron dans les haut-parleurs situé au centre de la pièce.

En moins d'une heure, Lagironde avait déjà mis en place et réunit une équipe de cinq investigateurs pour l'aider à résoudre cette affaire et il se préparait à leur partager les informations qu'il avait reçues et la réflexion qu'il avait amorcée. Cette équipe devait l'aider à bien cerner le problème et à orienter les actions à prendre pour résoudre cette énigme le plus rapidement possible.

- Nos amis, « Québécois-Canadiens » nous demande de les assister afin de faire disparaître la menace d'attentat qui plane sur l'un des temples les plus importants de l'église catholique du Québec. Notre mission est de retracer l'individu qui se cache sous le

nom du « Père » et qui ne vise rien de moins que le siège papal selon le manifeste du groupe terroriste qui s'identifie sous le nom du FLEC, c'est-à-dire Front de Libération de l'Église Catholique.

- Prenez le temps de vous familiariser avec le dossier, et lisez attentivement le « Manifeste du FLEC » nous en reparlerons après ma pause café.

Tous se regardèrent et avaient envie de lui lancer un de ces « Fait chiez » qui soulage quand on n'apprécie pas les gestes que pose notre supérieur, mais bon, politesse oblige, alors sans plus attendre, ils se plongèrent dans la lecture proposée afin de pouvoir mieux répondre aux questions du chef à son retour.

De retour de la pause café, le sourire en coin, Joseph Lagironde s'assit à la place qu'il occupait à la table de conférence, avant son départ et déclara :

- Si je vois juste, nous devons concentrer nos efforts autour de ceux qui sont éligibles à ce titre et qui ont des contacts en Afrique. Qu'en pensez-vous?

La seule femme du groupe prit la parole dès que le chef eut terminé. On aurait dit qu'elle avait peur qu'on ne lui permette pas de s'exprimer si elle laissait la chance à ces messieurs de partir le bal.

- Monsieur, comment pouvons-nous conclure que celui que nous recherchons, le « Père », ne réside pas où se trouve le cellulaire repéré?

- Juliette, je n'ai jamais dit ça. Pas vrai les gars?

Un faible murmure sortit des rangs afin d'appuyer ce que le patron venait de dire.

- Alors, pourquoi ne commençons-nous pas par

trouver le fameux cellulaire qui a servi à transmettre les ordres du « Père » à l'apôtre Pierre?

- Parce que, chère Juliette, la seule chose que nous possédons actuellement, c'est un numéro, une longitude et une latitude déterminée par un mobile il y a près de 3 heures. Tu sais ce que signifie le mot mobile?

Tous éclatèrent de rire, sauf la personne visée.

- Vous vous croyez drôle? Ce que je voulais dire, c'est que nous devrions peut-être vérifier si le cellulaire appartient à un de ceux qui son éligible au poste tant convoité de pape, si on en croit votre théorie. Qui sait si par bonheur, il a oublié le dommage que ce petit appareil peut causer à sa vie privée, on pourrait le retrouver facilement.

- Bravo! Bravo! Bravo! S'écrièrent ses confrères qui n'avaient encore rien trouvé de mieux.

- Ça suffit, les gars, Juliette a parfaitement raison, on cherche peut-être midi à 14 heures. Jean charge toi de retracer l'identité du propriétaire de ce petit bidule. N'oublie pas de voir s'il y a des liens entre cette personne et un personnage important qui seraient reliés au Vatican.

- D'autres suggestions?

- Avons-nous la liste de tous les suspects? Pardon, je veux dire de tous ceux qui sont éligibles au poste de pape. S'il y en a un qui vit près de l'endroit où se trouve le cellulaire on pourrait peut-être lui envoyé un intervieweur pour savoir qu'elles sont ses intentions de carrière. Non?

- C'est une excellente idée, Xavier. Comme cela demandera beaucoup de diplomatie pour obtenir cette fameuse liste auprès des services du Saint-Siège ainsi

que de la précision pour l'éplucher attentivement, Juliette t'assistera dans cette entreprise.

Juliette ne put s'empêcher de faire un petit salut de la tête, agrémenté d'un sourire narquois, à tous ses confrères avant de se diriger en compagnie de son compagnon d'armes pour cette mission.

- Attention, je vous veux de retour dans soixante-quinze minutes précisément. Prévenez Jean en passant que la consigne est la même pour lui aussi. Quant à vous deux, comme vous n'avez rien trouvé d'autre à proposer. Dénichez-moi les contacts que nous avons avec les différents corps de polices de ce pays et voyez si nos relations passées nous permettent d'espérer une entraide efficace. Si ce n'est pas le cas, préparez votre valise, car si le besoin s'en fait sentir, nous réserverons un vol Lyon-Maseru et vous serez désignés volontaires pour un petit voyage au Lesotho.



Le bruit que produisit la collision provoquée par le véhicule que conduisait Philippe eût tôt fait d'attirer l'attention des autres policiers qui inspectaient les occupants des automobiles qui empruntaient la sortie pour la 132.

- Vous avez vu ça, s'exclama, le premier qui avait repéré l'endroit d'où provenait le bruit. Bâtard, on vient de défoncer l'auto de Daniel et le trou de cul est en train de se sauver.

Se précipitant vers son auto-patrouille, comme si on venait de l'éjecter d'un canon lanceur d'homme, il cria :

- Éric vient avec moi et lance un appel général. Les gars appelez une ambulance, je crois que Daniel est blessé. Préparez-vous, nous aurons sûrement besoin de renfort.

À peine embarqué, il démarra en trombe et fit un tête-à-queue sur l'accotement projetant une volée de roches et de gazon sur les voitures arrêtées pour la fouille. Les automobilistes, qui avaient vu l'accident se produire, ralentirent subitement en observant, incrédules, la camionnette des fuyards qui s'insérait en accélérant à travers le faible débit d'automobiles qui quittait le pont Champlain.

L'auto-patrouille qui s'était lancée à la poursuite des fuyards voyageait en sens inverse sur l'accotement de la sortie et se préparait à traverser les 3 voies de l'autoroute 10, sirène et clignotants allumés, forçant plusieurs conducteurs à freiner subitement pour éviter la collision et permettre au véhicule prioritaire de passer.

Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'il ne réussisse à intégrer le trafic et à accélérer pour rattraper la Caravan qui venait tout juste de prendre la sortie du boulevard Taschereau.

Philippe filait déjà à vive allure lorsqu'il s'introduisit dans la circulation de cette artère importante. Moins de cinq cents mètres devaient être franchis avant la première intersection où il pourrait tourner pour mieux semer le véhicule qui s'était lancé à leur poursuite, quand l'inévitable se produisit...

À cette sortie de l'autoroute, il y a un centre commercial et dans la cour adjacente au boulevard Taschereau, une entrée et une sortie pour le poste d'essence qui s'y trouve. Lorsque Philippe eût terminé la courbe de la sortie, il accéléra avec tant de vigueur et de détermination, qu'il ne put éviter la collision avec le camion-citerne rempli d'essence qui sortait après avoir terminé sa première livraison de la journée.

- Attention! Fut le dernier mot prononcé par le chef des apôtres qui anticipa l'inévitable accident qui allait se

produire.

Moins de cinq secondes s'écoulèrent avant que la camionnette heurte violemment le camion-citerne en plein centre et fende le réservoir principal d'où l'essence jaillit telle une fontaine mortelle. En quelques secondes seulement, le liquide inflammable s'infiltra à travers la tôle déchirée de la camionnette et s'enflamma au contact du moteur et des fils d'allumage qui s'étaient dénudés sous l'impact.

Le conducteur du transporteur ne put arrêter son mastodonte immédiatement, la poussée du moteur ayant déjà fait son travail. Cela permit donc d'éviter que ce dernier n'explose avec l'arrivée des flammes. Quant au camionneur, il eut juste le temps de sauter en bas de sa cabine de pilotage dès qu'il réalisa qu'un véhicule était en feu après avoir frappé son réservoir.

Les passagers de l'autre véhicule n'eurent aucune chance et aucun des témoins de l'horrible scène n'osa s'approcher du brasier. Les six apôtres du FLEC qui se trouvaient à l'intérieur de la camionnette furent tous brûlés vifs, tout comme s'ils venaient d'entrer aux enfers.



Attablés dans un coin du restaurant Tim Horton de la Côte-des-Neiges depuis plus d'une heure, les apôtres Jacques, Jean, Juda et Simon en étaient à leur troisième café et ne savaient plus de quoi parler. Ils avaient épuisé tous les sujets de conversation qui ne risquaient pas d'attirer l'attention tels que : la température, les gros titres des journaux et de la rubrique des sports, mais le téléphone tant attendu n'arrivait pas comme prévu.

Le restaurant était maintenant presque vide. Les travailleurs étaient partis au boulot et les vieux qui s'y rencontrent pour se raconter leur vie n'étaient pas encore arrivés. Jacques sentait qu'ils ne pouvaient plus rester

assis à ne rien faire sans qu'on ne s'intéresse à eux. Il fallait donc qu'ils quittent les lieux.

Dès qu'ils furent sortis du restaurant, Simon suggéra que l'on téléphone à Pierre pour savoir ce qui se passait. Jean et Jacques croyaient qu'il était préférable d'attendre encore un peu pendant que Juda évitait de se prononcer. La tension montait au sein du groupe, l'absence du chef commençait à se faire sentir. Ils décidèrent de marcher quelques minutes avant de faire l'appel qui devait les sécuriser.

- Il y a sûrement quelque chose qui cloche, lança Simon dès qu'ils se furent éloignés du restaurant. Jamais, Pierre ne s'est comporté de la sorte auparavant. Jamais il n'aurait attendu aussi longtemps avant de retourner un appel aussi important s'il n'y avait pas anguille sous roche. Jacques, on ne peut plus attendre. Peut-être qu'ils ont besoin de nous... ou que les plans ont changé... Je ne sais pas, mais ça ne peut plus durer, il faut aller aux nouvelles. Allez appelle, je t'en prie.

- O.K. Simon, tu as gagné.

Dès que le signal de la sonnerie se fit entendre, Jacques sut, intuitivement, que personne ne répondrait. Après plus de dix sonneries, il raccrocha sans trop savoir quoi dire.

- Ça ne répond pas, n'est-ce pas ? déclara Simon. Je le savais. Ils se sont fait arrêter, j'en suis sûr. Qu'est-ce qu'on doit faire maintenant ?

- Simon, tais-toi ! s'exclama Jean qui avait refusé de se laisser emporter par les événements. Continuons notre marche et allons vers l'Oratoire, mais il serait plus sage de marcher deux par deux. Simon je demeure avec toi. Jacques tu traverses avec Judas de l'autre côté de la rue et vous faites un petit détour pour nous rejoindre en

face du collègue Notre-Dame, ainsi ce sera plus difficile de nous repérer si la police est à nos trousses. Rendez-vous dans vingt minutes, ça va?

Un signe de tête suffit, comme réponse, personne n'avait plus le goût de parler...

Jean et Simon poursuivirent donc leur route lentement sur la Côte-des-Neiges, jusqu'à ce qu'ils parviennent, quelques minutes plus tard, à la croisée de la rue Queen Mary. Prenant vers la droite ils se dirigèrent vers l'Oratoire Saint-Joseph. Ils avaient parcouru à peine cent pas dans cette nouvelle direction lorsqu'ils constatèrent que la cour et les alentours de la basilique étaient inondés de plusieurs dizaines de véhicules surmontés de clignotants bleu, blanc, rouge. Voitures de police, camions d'incendie, ambulances et autres véhicules prioritaires tous y étaient présents. Par cette vision inattendue, ils comprirent instantanément que rien n'allait plus... À première vue, leur projet venait de sombrer dans l'univers de l'impossible... La FOI en leur mission venait de s'effondrer.

- Ne panique pas Simon, s'il te plaît. Demeurons de ce côté-ci de la rue et continuons de marcher au même rythme comme deux amis qui se promènent et qui se sont arrêtés par curiosité pour observer ce qui se passe. Puis après cinq minutes d'arrêt, nous poursuivrons pour aller à la rencontre de nos compagnons. S'ils ont suivi le parcours que je leur ai suggéré, nous les croiserons inévitablement dans moins de cinq minutes.

D'une voix chevrotante, tout en jetant un regard d'effroi à l'apôtre Jean, l'apôtre Simon déclara :

- Tu crois qu'ils ont été arrêtés ? Tu crois que tout est fini ?

- Je ne sais pas plus que toi Simon, mais il y a de fortes chances que tu aies vu juste. Nous devons donc nous éloigner au plus tôt de cet endroit et essayer de faire le point.

Côte à côte, silencieusement, ils passèrent devant le collège Notre-Dame, celui-là même où œuvra le premier saint du Québec, le frère André. L'âme du portier, dont la FOI légendaire avait apporté la guérison à des centaines de personnes, devait se réjouir dans son paradis, en voyant ces deux apôtres du mal éviter de prendre le chemin de l'Oratoire pour détruire le rêve qu'il avait mis tant d'années à réaliser.

Ils venaient tout juste de dépasser l'entrée principale de l'hôpital général de Montréal lorsqu'ils aperçurent les deux autres disciples venant à leur rencontre. Les deux duos accélérèrent le pas et instinctivement prirent la première rue transversale qu'ils croisèrent. Se regroupant, ils entamèrent un nouveau dialogue qui n'avait plus aucune ressemblance avec celui que tenaient les disciples de la nouvelle Église il y avait à peine quelques jours. Le ton en était sombre et l'espoir complètement absent. Ils se regardaient discrètement du coin de l'œil, comme s'ils craignaient qu'on les observe

L'apôtre Jacques dit en s'adressant à Jean :

- Que se passe-t-il? Ce dernier lui répondit le visage défait par la tristesse :

- La cour de l'Oratoire est envahie d'autos patrouille et de toutes sortes de véhicules prioritaires. Ils sont sûrement au courant de l'endroit où devait avoir lieu le "Big Bang". Les autres camarades ont peut-être été arrêtés et torturés afin de leur faire dévoiler l'endroit choisi pour l'explosion.

- Ce n'est pas croyable! Tu es sûr de ce que tu

avances? Reprit l'apôtre Judas. Je n'arrive pas à croire que Pierre et les autres se soient fait prendre si facilement. Ils ne possédaient pas la description du véhicule et encore moins son immatriculation alors comment ont-ils pu les intercepter?

- Que fais-tu de Christian? s'exclama Simon. Ne crois-tu pas qu'il puisse nous avoir trahi? Il est le seul qui puisse connaître cette information. Justin n'était pas avec nous lorsque nous avons loué la camionnette.

- Ça suffit! Ce n'est pas l'endroit idéal pour discuter de tout cela! S'empressa de dire Jean qui, après Pierre, avait le plus d'autorité sur les disciples. Partons chacun de notre côté et retrouvons-nous à la place Bonaventure à 11h30 au casse-croûte du deuxième étage. En arrivant tôt, nous pourrions nous installer dans un coin à l'abri des oreilles indiscretes. De plus, sur l'heure du midi il y a tant de gens pressés qui arrivent et qui partent que personne ne remarquera notre présence même si nous y restons pour une couple d'heures.

Tous étaient sur le point de partir lorsque Jean s'exclama, cellulaire en main :

- Attendez! Je vais faire une dernière tentative pour rejoindre Pierre, tout à coup qu'ils n'auraient pas été arrêtés et qu'ils seraient en chemin. Vaudrait mieux qu'ils s'abstiennent de venir ici.

- Non, mais tu es malade !l'interrompit l'apôtre Jacques. Si par malheur ils les ont emprisonnés et qu'ils ont le cellulaire de Pierre, ne crois-tu pas que ce sera facile de nous repérer et de lancer tout ce beau monde à nos trousses? Termina-t-il en pointant le temple sur la montagne.

- Tu as peut-être raison, alors je vais attendre dix minutes avant de faire l'appel ainsi vous aurez le temps

de prendre le bus pour vous éloigner. Ne t'en fais pas, frère Jacques, je serai très prudent. Si l'on décroche et que ce n'est pas la voix du chef, je raccroche immédiatement et je balance le cellulaire dans les arbustes et si c'est Pierre qui répond, je lui demande si on peut parler. Si ce n'est pas le cas, je suis sûr qu'il répondra non ou qu'il raccrochera sur-le-champ, et aussitôt, je détruirai le cellulaire. Faisant une brève pause, il reprit avec toute la force de son âme :

- Je vous en prie mes frères, soyons positifs. N'oublions pas que nous travaillons pour le Seigneur, et qu'il a promis d'être toujours à nos côtés, lorsqu'Il est retourné vers Son Père. Allez, je suis sûr que tout va s'éclaircir d'ici notre rencontre. Puis il s'éloigna d'un pas rapide afin de donner le signal du départ.



L'auto-patrouille de Bédard et Lemieux, tous clignotants allumés, pénétrait à grande vitesse dans l'allée principale de l'oratoire Saint-Joseph au même moment où on travaillait à éteindre l'incendie occasionnée par l'accident dans laquelle la moitié des disciples du FLEC venait de trouver la mort.

Bédard se faisait un plaisir de conduire le véhicule comme s'il était sur une piste de course. La montée vers la basilique se fit dans un temps record et le bolide ne prit que quelques secondes avant de s'immobiliser devant le magasin de souvenirs. Les principaux dirigeants des groupes d'interventions, appelées sur les lieux pour dénouer la crise, s'y trouvaient rassemblés et en grande discussion en attendant l'arrivée du directeur des opérations.

- Bonjour Messieurs! Que l'officier qui s'occupe de l'équipe de désamorçage s'avance et qu'il s'identifie s'il vous plaît.

- Lieutenant Robert Dumoulin mon capitaine, déclara celui qu'on venait d'appeler.

- D'après les informations que nous avons pu recueillir, tout le matériel pour fabriquer quatre bombes se trouve à l'intérieur de l'église principale. Apparemment, toutes les composantes ne sont pas assemblées et cela prendrait environ une demi-heure pour faire l'assemblage avant qu'elles ne deviennent opérationnelles. Voyez avec l'officier de l'escouade canine à localiser ces explosifs dans le plus bref délai possible et désamorcez-les qu'on en finisse avec cette histoire. Vous pouvez partir.

Lemieux fit une pose avant de reprendre la parole pour s'adresser aux autres officiers présents.

- Il est peu probable, mais possible, que ces bombes aient déjà été mises en place et qu'elles soient déjà fonctionnelles. Nous estimons que ceux qui devaient assembler et amorcer les bombes ont eu environ une heure d'avance sur notre arrivée. Cela ne veut pas dire qu'ils ont pu se rendre jusqu'ici et qu'ils ont pénétré à l'intérieur de l'Oratoire pour mettre leur dispositif en état de marche. Les barrages que nous avons mis en place sur l'autoroute 10 et les entrées du pont Champlain du côté de Brossard ont peut-être réussi à ralentir ou à intercepter ceux qui devaient terminer la mise en place de cet attentat.

Cependant, nous ne pouvons pas compter sur cette situation idéale. Aussi je vous demanderais de vous préparer à la possibilité d'une catastrophe majeure. Messieurs, poursuivit-il en se tournant vers le chef des pompiers et vers le chef des ambulanciers, assurez-vous que vos hommes soient sur le qui-vive et prêts à répondre dans un temps record. C'est tout pour le moment et même si vous n'avez pas une FOI qui vous pousse à vous mettre à genoux, une petite prière au saint

frère André pour qu'il accomplisse un petit miracle ne serait peut-être pas inutile. Merci de votre attention. Vous pouvez disposer.

Pendant que chacun des officiers retournait vers ses troupes, le capitaine Gérald Lemieux, se tournant vers le haut de la montagne aperçue le magnifique temple qui représentait toute la gloire de l'Église catholique, mais aussi tout le chemin parcouru loin des sentiers de l'Évangile, telle que le faisait remarquer le "Manifeste du FLEC". Bien que ne pratiquant plus, depuis plusieurs années, le catholique, qui sommeillait en lui, ne pouvait s'empêcher de vivre des sentiments paradoxaux face à cette réflexion.

Il trouvait magnifique l'édifice qu'il voyait. Construit à l'image de Saint-Pierre de Rome, le dôme de cette basilique projette le crucifix qui le surmonte à plus de 150 mètres au dessus du pic de la montagne et en fait, ainsi, le plus haut point visible de l'île de Montréal. C'est également une des principales attractions touristiques de la métropole et elle attire plus d'un million de visiteurs chaque année. Sa grande église peut contenir cinq mille fidèles en même temps. Ces dimensions sont des plus impressionnantes et son histoire presque incroyable. Mais hors de tout doute, c'est une superbe réalisation architecturale.

Par contre,, cet édifice représente également la preuve, pour le chrétien, que l'orgueil est le premier et le plus dangereux des péchés capitaux. L'initiateur de la chrétienté est venu au monde dans une étable, a vécu pauvrement toute sa vie et est mort humilié sur une croix après avoir refusé tous les honneurs qu'on lui offrait afin d'enseigner le chemin qu'il fallait suivre pour faire partie de son église. Avec le temps, les hommes qui dirigeaient la destinée de celle-ci ont décidé de lui rendre gloire en construisant des monuments extraordinaires. Quel beau gâchis! pensait-il.

Heureusement, sa réflexion fut interrompue par son compagnon, car intérieurement une petite voix commençait à justifier les actions terroristes qui l'avaient amené à gérer cette crise.

- Patron, je viens de recevoir un appel du quartier général. De toute évidence, il semblerait que nous venons de retrouver la camionnette des terroristes à Brossard.

- Bravo! s'exclama Lemieux.

- Attendez! Il ne faudrait peut-être pas se réjouir trop rapidement, car d'après ce qu'on rapporte on ne pourra pas les interroger pour avoir d'autres informations...

- Comment ça?

- Tout simplement parce que, les six passagers qui se trouvaient dans la camionnette, seraient morts dans l'incendie qui a suivi l'accident dans lequel ils furent impliqués.

- Ben, voyons donc! A-t-on la preuve de ce que tu avances?

- Pas une preuve définitive chef, mais de la façon dont les choses se sont passées il y a peu de chance que ce ne soit pas les gars que l'on recherchait. Juste avant l'entrée du pont Champlain, une camionnette a fait un demi-tour sur le terre-plein de l'autoroute 10 en prenant soin de démolir l'auto-patrouille qui s'y trouvait. On présume qu'ils ont constaté que les sorties vers l'ouest et le pont étaient barrées et qu'on y faisait des fouilles. Ils se précipitèrent vers la sortie du boulevard Taschereau, puis en accélérant, ils percutèrent un camion-citerne qui explosa sous l'impact. Apparemment que le véhicule correspond parfaitement à la description

que le gars arrêté à Marieville a donnée à Langlois avant d'être transféré à Parthenais. Je pense que c'est assez probant comme preuve, non?

- Oui, ça semble évident. A-t-on trouvé les quatre autres?

- Aucune idée mon capitaine, on ne m'a rien dit à cet effet. Voulez-vous que je me renseigne auprès du QG sur des incidents arrivés à Marieville la nuit dernière ou au petit matin?

- Je pense que tu as une excellente idée Robert, eux aussi ne pouvaient pas rester dans la région et ils doivent participer à la mise en place de l'explosion. Comment vont-ils se rendre à Montréal? Essaie de répondre à cette question, car nous aurons peut-être besoin de leurs services. Alors, nous devons les retrouver, et cela, le plus tôt possible. Par la même occasion, demande au QG d'informer les deux lascars que nous avons arrêté, que six de leurs frères sont déjà au paradis ou en enfer. Cela les aidera peut-être à se remémorer d'autres informations qui pourraient nous aider à retrouver le « Père » et le reste de la famille.

Bob, en quittant les lieux, ne put s'empêcher de penser que son patron semblait bien songeur lorsqu'il regardait l'Oratoire quelques minutes auparavant.

Qu'avait-il derrière la tête? Que pouvait-il bien mijoter?



À des milliers de kilomètres de là, tous les intervenants attirés au dossier « Le Père du FLEC » étaient de retour, quarante-cinq minutes plus tard, dans le bureau Charles-de-Gaulle tel que l'avait demandé Lagironde et chacun se préparait à donner un compte rendu de leurs travaux respectifs. Cette fois, dans cet

immense bureau, le chef se tenait à l'écart de la table de travail. Il demeura debout, en partie assis sur son pupitre avec les deux mains derrière le dos comme pour s'empêcher de glisser.

- À qui le tour? Lança-t-il dès que tous furent assis à leur place.

C'était comme une règle, habituellement le premier qui avait reçu une mission était le premier à rendre compte de sa mission. Jean prit donc la parole :

- C'est un peu plus compliqué qu'on ne le croyait. Se tournant vers Juliette en lui faisant un petit sourire, il poursuivit : comme vous le savez, le Lesotho est un minuscule pays enclavé par l'Afrique du Sud. Il n'y a qu'une compagnie offrant les services de cellulaires directement dans ce pays. Donc, il est peut-être possible de retracer, l'objet de nos désirs, en passant par les autorités policières du Lesotho. Je me suis alors rappelé avoir lu quelque part que l'amitié entre nos deux pays ne faisait pas d'étincelles. J'ai donc fait des recherches pour vérifier la chaleur de nos relations avec les autorités policières et à ma grande surprise, elles se maintiennent aux environs de 20 degrés Celsius...

Tous éclatèrent de rire sachant très bien que les relations qu'avait Interpol avec certains corps policiers devenaient plutôt froides lorsqu'il s'agissait d'obtenir des informations et plutôt chaudes lorsqu'il s'agissait d'en transmettre... Jean poursuivit :

- J'ai donc communiqué ma demande à un officier dont le nom figurait dans notre bottin. Il m'a assuré que je pouvais espérer une réponse dans les jours qui suivent, comme si les heures qui viennent, n'existaient pas.

- Oh! la, la, quelle merveille, s'exclama discrètement la femme policière pendant que son chef,

donnait un petit coup de tête pour la rappeler à l'ordre.

Ne tenant pas compte de la remarque, qu'il tenait pour une taquinerie sans méchanceté, Jean continua son récit :

- Me remémorant alors mes cours de psychologie pratique, je me permis de lui demander de dire à son patron de communiquer personnellement la réponse à mon directeur des services africains, c'est-à-dire M. Joseph Lagironde dès qu'elle serait disponible. Cette information étant primordiale pour la sécurité nationale. Croyez-le ou non, il m'a promis de tout mettre en son pouvoir pour me répondre personnellement dans l'heure qui suivrait, car son patron se trouvait présentement à l'extérieur du pays et qu'il ne pourrait malheureusement pas communiquer avec M. Lagironde.

Pendant que tous saluaient la perspicacité de leur confrère par des applaudissements silencieux, la voix du chef se fit entendre :

- Qui dit mieux?

Juliette se leva pour prendre la parole, comme si elle se trouvait dans une salle de classe et qu'elle devait le faire pour mieux se faire entendre :

- Nous aussi, nous étions persuadés que la tâche qu'on nous avait confiée serait du gâteau. Cependant, à notre grande surprise, il n'existe pas de liste officielle de cardinaux ou d'évêques qui peuvent être élus pape, pour la simple et bonne raison que les cardinaux peuvent choisir théoriquement n'importe quel baptisé de sexe masculin pour devenir pape.

- Oh! Comme c'est triste, la madame ne peut plus être élue pape, laissa échapper l'un des deux policiers qui n'avaient pas encore de tâche attitrée.

Le chef commenta aussitôt afin de démontrer à Juliette son support contre les remarques sarcastiques de ses confrères :

- Laisse faire Juliette, tu pourras le ramasser au détour, j'en suis persuadé. Mais, faudra attendre qu'il ait enfin quelque chose à faire de sa peau... Poursuit donc s'il te plait et cessez de toujours l'interrompre inutilement S.V.P., messieurs.

- Cependant, il est très rare dans l'histoire de l'Église catholique de retrouver un pape qui n'ait pas été cardinal avant son élection. Habituellement, on choisit le pape parmi le collège cardinalice qui compte actuellement 181 cardinaux. 108 sont des cardinaux électeurs en cas de la tenue d'un conclave tandis que les 73 autres ne peuvent pas voter lors de l'élection d'un nouveau pape parce qu'ils ont plus de 80 ans. Nous avons fait des recherches et, parmi les cardinaux électeurs qui résident dans les pays proches du Lesotho, il y a un cardinal en Afrique du Sud, un autre au Mozambique et un autre en Tanzanie.

- Nous travaillons actuellement à dresser la liste des personnes qui sont dans leur entourage immédiat, enchaîna Éric. Cela pourra peut-être servir si on finit par obtenir le nom du propriétaire du téléphone.

- Ce sera peut-être moins long qu'on ne le pense renchérit Jean, car les seuls cellulaires qui peuvent fonctionnés efficacement dans cette région de l'Afrique et plus particulièrement au Lesotho, appartiennent à une catégorie très particulière, c'est-à-dire : ceux qui communiquent par satellite. Ce sont des petites bêtes qui coûtent très cher à l'achat et à nourrir, je veux dire que le coût de leurs forfaits est très onéreux. Donc, hors de la portée du commun des mortels.

Se repoussant de son bureau avec ses deux

mains, Lagironde se rapprocha de la table de travail et d'un geste de la main leva l'assemblée en disant :

- Bon, je crois qu'on progresse sur la bonne voie. Avez-vous autre chose à ajouter? Puis comme personne n'ajoutait mot, il leva la réunion et en planifia une nouvelle dans soixante minutes en leur recommandant de fouetter les troupes.



Au quartier général de la SQ, dans le bloc des cellules temporaires, où les deux apôtres du FLEC étaient incarcérés, on pouvait entendre le pas militaire de deux employés des forces policières qui avançaient dans le corridor. Derrière les lourdes portes en acier il était impossible de reconnaître le sujet de leur conversation, mais le ton qui s'en dégageait n'annonçait rien de bien rassurant.

Christian se redressa lorsqu'il entendit la clef que l'on introduisait dans la serrure et se demandait : que peuvent-ils bien me vouloir encore? Je leur ai dit que je ne savais rien de plus, alors pourquoi ne me croient-ils pas?

Dès que la porte s'ouvrit, celui qui était vêtu d'un uniforme de la Sûreté du Québec s'avança de quelques pas et déclara :

- Vous seriez mieux de vous assoir, ce que j'ai à vous annoncer va sûrement vous donner un choc.

Que pouvait-il y avoir de plus terrible que ce qu'il avait subi au cours des douze dernières heures. Il avait été arrêté, ligoté à une chaise, interrogé, escorté dans une voiture de police jusqu'à Montréal et emprisonné comme un vulgaire criminel. Il était épuisé, aussi décidait-il d'écouter le conseil qu'on venait de lui donner et il s'assit sur le lit derrière lui, seul meuble de la cellule.

- Tes amis, les six qui ont quitté Rougemont en camionnette ce matin pendant qu'on procédait à ton arrestation, ont eu un accident et sont morts calcinés dans l'incendie qui a suivi l'accident. Désolé.

Le policier fit deux pas en arrière pour se retirer sans rien dire de plus, puis le gardien verrouilla la porte derrière eux. Ils reprirent leur marche dans le corridor poursuivant leur conversation comme si rien d'important ne s'était passé.

Christian reçut le coup comme si on venait de lui rentrer dedans avec un bélier pour défoncer les portes. Se laissant tomber de tout son long sur le lit, il croisa les mains comme pour faire une prière, puis s'écria:

- Pourquoi Seigneur? Pourquoi? Ce n'était donc pas ton projet? Pardonne leur Jésus! Pardonne-nous, car nous ne savions pas ce que nous faisons! Il ferma les yeux et tout comme un enfant qui pleure la mort de ses frères, il laissa couler ses larmes sur son visage défait par la douleur.

Lorsque le messager se présenta à la cellule de Justin, et que le gardien ouvrit la porte, il ne s'attendait pas à le trouver en compagnie d'un compagnon de cellule, assuré qu'il était sous haute surveillance. Le surveillant avait omis de l'informer qu'il avait un visiteur particulièrement important pour cette enquête. Qu'à cela ne tienne, le traitement serait le même que pour l'autre terroriste, aucune pitié.

- J'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre. Tes amis, les six qui partirent de Rougemont en camionnette pendant que ton copain Christian se faisait arrêter par la sûreté du Québec de Marieville, viennent d'être tués dans un accident. Tous ont été brûlés vifs suite à l'incendie du camion-citerne qu'ils avaient embouti. Désolé.

Encore une fois, le policier fit deux pas en arrière pour se retirer sans rien dire de plus, puis le gardien verrouilla la porte derrière eux. Ils reprirent leur marche dans le corridor sans trop se soucier de celui qu'ils venaient de démolir avec leur annonce.

Justin devint livide en entendant ces paroles comme s'il allait perdre connaissance après avoir subi une chute de pression importante.

Assis face à son compagnon, Alexandre n'en revenait tout simplement pas. Comment pouvait-on traiter une autre personne de la sorte? C'était pourtant un être humain, ce policier, alors pourquoi agissait-il avec ses paroles, comme s'il était un tortionnaire qui cherche à faire du mal à sa victime.

Ce qu'ils ignoraient tous, c'est que, dans moins d'une demi-heure, cet inspecteur reviendrait pour faire subir un interrogatoire aux deux prisonniers. Ces annonces brutales faisaient partie de la tactique employée pour anéantir leur résistance; on se devait de démolir tous leurs espoirs et tous leurs rêves.

Le corridor raisonna à nouveau de ces pas militaires, mais cette fois on devinait qu'ils étaient plusieurs à marcher dans le bloc cellulaire. Un policier et un gardien s'arrêtèrent devant la porte de la cellule où se trouvait Christian pendant qu'un couple similaire poursuivait sa marche jusqu'au cachot où était incarcéré Justin. Comme un duo bien entraîné, les deux équipes ouvrirent simultanément les portes des deux cellules. On demanda à Justin de sortir en premier on lui passa les menottes puis, ce fut le tour de Christian. C'était la première fois qu'ils s'entrevoyaient depuis que l'apôtre André avait quitté le cénacle avant que ne débute la crise qui venait d'éradiquer la moitié des membres du Front de Libération de l'Église du Christ.

Ignorant où chacun serait conduit et ce qu'il adviendrait d'eux, ils se regardèrent quelques instants puis instinctivement ils baissèrent la tête, se sentant jugés l'un par l'autre.

On transféra les complices dans une salle qui n'arborait aucune fenêtre et aucun plafonnier. Le seul mobilier qui s'y trouvait était composé d'une table en acier, quatre chaises et deux lampes sur pied. Visiblement on se retrouvait dans une salle d'interrogatoire. Les places autour de la table étaient déjà assignées: Justin à une extrémité, Christian à l'autre. On avait volontairement établi un face-à-face.

Le plus haut gradé des deux policiers prit la parole :

- Je crois que vous avez des choses à vous dire avant que nous vous interroguions à nouveau sur l'affaire qui nous concerne. Nous allons donc tous sortir d'ici et vous permettre d'avoir une conversation intime pendant les minutes qui suivent. Profitez-en bien parce qu'à notre retour vous n'aurez plus cette chance avant plusieurs lunes. D'un signe de tête, l'officier qui venait de parler, ordonna silencieusement à ses confrères de le suivre.

La porte refermée, on aurait dit, qu'on venait de vider la pièce de tout air respirable. Les deux hommes présents levèrent la tête et jetèrent un coup d'oeil autour d'eux comme pour s'assurer qu'ils étaient seuls même s'il n'y avait aucun doute là-dessus.

Ils avaient du mal à se regarder... Ils auraient du mal à se parler...

Christian fut le premier à prendre la parole et d'une faible voix déclara, en regardant son compagnon les larmes aux yeux :

- Pourquoi?

Justin baissant la tête répliqua :

- Pour qui tout ça?

Chacun ne savait pas exactement ce que l'autre voulait signifier par sa question, mais chacun savait très bien que l'interrogation de l'un était aussi l'interrogation de l'autre.

Pourquoi? Oui, pourquoi as-tu fait cela? Pensait l'apôtre Mathieu en se remémorant la prise d'otages qui avait tout déclenché.

- *Pour qui? Oui, pour qui as-tu fait cela?* Pensait l'apôtre André. Puis, n'attendant aucune réponse à des questions demeurées muettes, il baissa la tête en signe de résignation.

L'apôtre André le regardait toujours et pensait :

- *Pourquoi? Oui, pourquoi fais-tu cela?* Lui qui avait ressenti le regard du jugement se poser sur lui.

- *Pour qui? Oui, pour qui te prends-tu?* Lui qui subissait comme l'autre la honte du prisonnier qui se croit incarcéré injustement.

Relevant la tête et jetant un regard amical sur son compagnon, Christian poursuivait son interrogatoire intérieur :

- *Pourquoi? Oui, pourquoi avons-nous cru à cette mission impossible?* Personne ne pourra jamais changer cette Église aussi longtemps qu'elle sera guidée par des hommes de pouvoir, concluait-il.

- *Pour qui? Oui, pour qui avons-nous démolé nos*

vies? Pour le "Père" inconnu d'une « Nouvelle Église »... Pour celui qui a mis sa FOI dans la parole d'un supposé messenger de Dieu... se disait-il en revoyant le visage de l'apôtre Pierre.

Percevant la tristesse au fond des yeux de Christian, Justin continua silencieusement son questionnement :

- *Pourquoi? Oui, pourquoi sont-ils morts?* Il se revoyait au cénacle entouré de tous ses amis tout en pensant encore à la FOI qui les avait animés.

- *Pour qui? Oui, pour qui avons-nous cru que nous pouvions changer le monde?* Pour donner un sens à nos vies?

Justin se leva pour s'approcher de Christian et prenant la parole il lui dit doucement :

- Ne perds pas FOI en la vie mon ami, c'est tout ce qu'il nous reste.

Christian brisa le silence à son tour en déclarant :

- Aides-nous Seigneur, à orienter notre FOI. Amen!

Il n'avait pas encore terminé sa prière que la porte s'ouvrait et que les deux gardiens se précipitaient vers les apôtres bien décidés à les remettre à leur place. Ce ne fut pas nécessaire, car ils étaient déjà en route vers leurs chaises respectives.

Les détectives de la SQ, qui venaient tout juste d'entrer derrière les gardes, voyant que leur stratagème de l'amitié n'avait pas fonctionné comme ils l'auraient souhaité dans leur plan « A », décidèrent de passer sans plus attendre au plan « B ».

- Attachez-les à leur chaise et laissez-nous en tête-à-tête, ordonna le responsable de l'interrogatoire en lançant un clin d'œil complice aux gardiens. Je sens que nous aurons une conversation plutôt animée s'ils persistent à refuser de nous laisser entrer dans leur intimité.

La porte se referma et ne s'ouvrit qu'une heure plus tard pour ramener à leurs cellules deux anciens apôtres devenus des amis pour la vie. Chacun venait de faire le choix de croire en celui qui avait su garder les derniers secrets du FLEC malgré des interrogatoires pas très catholiques. Justin avait conservé ses secrets pour l'amitié de Christian. Christian avait conservé ses secrets pour l'amitié de Justin.



« Le Royaume dans le ciel », était-ce ce slogan touristique du Lesotho qui lui avait fait choisir ce pays lors de son exode de Rome. Y voyait-il une bénédiction de devenir un pauvre parmi les pauvres? Dieu seul le sait. Cependant, on peut dire, sans se tromper, que dans le moment présent, agenouillé et toujours en prière, Louis Jubainville ressentait vraiment toute la pauvreté du monde.

Il sentait la pauvreté des communications entre lui et le chef des apôtres. Pourquoi n'avait-il pas encore appelé? Ils devraient pourtant avoir terminé leur première mission.

Il sentait la pauvreté des bulletins médiatiques. Car, malgré l'ampleur de l'attaque sur l'Oratoire, aucun bulletin de nouvelles ne relatait un attentat à Montréal.

Il sentait la pauvreté de sa mission. Lui, sur qui reposait la FOI de la « Nouvelle Église », sentait monter en son for intérieur une immense vague qui menaçait d'emporter avec elle les fondements mêmes de sa divine

mission. Le doute venait de s'installer au plus profond de ses entrailles et il avait le goût de crier : « Père, pourquoi, pourquoi m'abandonnes-tu? »

Il ne pouvait se laisser démolir ainsi par ses inquiétudes et il se releva pour marcher et se remettre en action. « Rien n'est plus stimulant que le mouvement » se rappela-t-il aussitôt. Des paroles si souvent prononcées par le frère Robert, titulaire de la gymnastique au jувénat de son enfance. Tout en se dirigeant vers les sentiers qui longent les immenses clôtures du domaine épiscopal, il pressa le pas persuadé qu'une circulation sanguine accélérée chasserait inévitablement ses idées noires.

- Monseigneur! Monseigneur! Pou'quoi ma'chez-vous si vite? Y a pas le feu vous savez et c'est pas bon de courir sous le soleil, vous allez, vous épuisez. Attendez-moi, S.V.P. s'écriait un jeune homme dans la vingtaine qui s'élançait dans sa direction tout en souriant.

L'évêque, se retournant, aperçut, aussitôt, l'un des jeunes jardiniers dont il appréciait particulièrement la compagnie lors de périodes de tristesse. Il possédait sûrement le don de la joie éternelle, car il n'arrivait pas à se souvenir d'un seul instant où il l'avait vu avec un air triste. La blancheur du sourire que lui offrait son nouveau compagnon de marche lui suggéra aussitôt que le Seigneur répondait à son appel de détresse par un petit clin d'œil représenté par un geste bien banal de la vie quotidienne.

Dès que son nouveau compagnon l'eut rejoint et que son pas fut ajusté au sien, il prit l'initiative de la conversation :

- Bonjour Fidèle, où vas-tu comme ça?

- J'essaie juste de vous ratt'aper Saint-Père des pauv'es. J'avais le goût de faire un b'in de causette avec

vot'e sainteté.

Prenant un air faussement courroucé, car au fond, qui n'aime pas être mis sur un piédestal, l'évêque reprit:

- Tu sais que je n'aime pas quand tu me donnes ce titre que je n'ai pas reçu et qui n'est donné qu'au grand chef de notre Église.

- Mais, Vot'e Sainteté, c'est qu'ils n'ont pas de bons yeux à Rome. Moi, j'ai une vision de 100 %, c'est pour ça que j'ai choisi la plus belle fille de la région. C'est pas v'ais que Joséphine est la plus belle?

Avant de répondre, il réalisa combien cette petite conversation, un peu simpliste, lui faisait du bien. Quelqu'un lui déclarait ouvertement qu'il devrait être le guide suprême de l'Église catholique et cela venait d'un homme qui était encore capable d'arborer un cœur d'enfant. N'était-ce pas là un autre signe de la place que Dieu voulait lui donner? Alors, pourquoi en douter?

- Tu as raison mon ami, ta fiancée est sans conteste une réelle beauté et Dieu ne l'a créée que pour toi.

Ces paroles, c'était un peu sa façon de le remercier pour les mots qui venaient de raviver la FOI en sa mission.

Il accéléra encore le pas, car il sentait de nouvelles forces qui l'envahissaient. Plus il se donnait à cet exercice, plus il en recevait les bienfaits.

Leur conversation se poursuivit pendant plus d'une heure. L'apprenti jardinier questionnait et le grand maître en devenir répondait.

Le monseigneur des pauvres s'était ressaisi et il

sentait que rien ne pouvait plus arrêter le destin qui lui était tracé. Dieu devançait ses pas et aplanissait le chemin à parcourir. Il ne devait plus jamais laisser ses doutes l'envahir et il se devait de renforcer sa FOI en la mission qu'il avait reçue.

Quand il fut seul, il saisit son téléphone mobile intelligent, et il tapa la phrase suivante dans la fenêtre de recherche de GOOGLE : « Le FLEC aujourd'hui ». Il savait que plus il était imprécis dans ses recherches plus il trouverait de réponses possibles à ses interrogations. Quelques secondes suffirent pour que s'affichent plus de 25,000 articles possibles. Le titre du troisième attira immédiatement son attention : « Six membres présumés du FLEC meurent calcinés dans leur camionnette »

Il toucha le lien qui le redirigea aussitôt vers l'adresse URL <http://lcn.canoe.ca/> , celle d'un poste de télévision spécialisé dans les nouvelles en continu. Sous la rubrique FAITS DIVERS, la page d'accueil laissait voir une photo d'une camionnette en feu. Apposant son index sur la photo, il fit apparaître l'article qui l'accompagnait :

-Le service de police de Brossard en a eu plein les bras ce matin lorsqu'un accident de la circulation tourna, malheureusement, en un véritable drame digne des films hollywoodiens.

Selon les témoignages recueillis, une camionnette de marque Chrysler Caravan 2006, à l'intérieur de laquelle se trouvait six passagers, s'est élancée à toute allure dans la sortie de l'autoroute 10, menant au boulevard Taschereau en direction de La Prairie, pendant qu'un camion-citerne de la compagnie Ultramar traversait les deux premières voies du boulevard pour atteindre le côté opposé. Le chauffard n'eut pas le temps de freiner et percuta le poids lourd dans son flanc droit déchirant malencontreusement la paroi de son réservoir qui déversa instantanément des centaines de litres

d'essence sur le devant du véhicule qui s'enflamma en ne laissant aucune chance aux passagers de la camionnette de sortir vivants de ce brasier infernal.

Le camion-citerne n'a heureusement pas explosé et le conducteur de ce dernier s'en est tiré avec un violent choc nerveux.

Quelques heures après le drame, on nous informe que les victimes de cet accident étaient membres du FLEC, ce groupe de terroriste chrétien qui menace de faire sauter un lieu de culte catholique très important au Québec.

La disparition de tous ces membres actifs du FLEC sonne-t-elle la fin de cette menace qui nous tient en haleine depuis quelques jours? C'est sûrement ce que les autorités espèrent.

« Le Père » eut du mal à terminer la lecture de ce communiqué et à regarder la photo du véhicule en feu prise à l'aide du cellulaire de l'un des témoins. Il ne put s'empêcher de pleurer tellement il avait mal, puis instinctivement, il se laissa tomber à genoux pour implorer son Dieu de bien accueillir ses fidèles enfants qui venaient le rejoindre beaucoup plutôt que prévu.

Une demi-heure s'écoula avant qu'il ne sorte de sa méditation et ne se retire dans ses quartiers pour réfléchir aux actions à prendre suite aux événements tragiques qui venaient de se passer.

Il avait pris l'habitude, probablement une déformation professionnelle, de tout écrire pour mieux réfléchir lorsqu'il avait une décision importante à prendre. Attablé à son pupitre il écrivit, une foule de questions qui jaillissait maintenant à son esprit :

Qui était mort dans cet accident? Pierre, son

fidèle chef des apôtres en faisait-il partie? À quelle étape était rendu le projet « Big Bang »? Où sont donc passés les cinq autres apôtres encore en liberté? Celui qui est en prison a-t-il trahi ses frères? Enfin, il ne put s'empêcher de s'inquiéter de son propre sort : savait-on qu'il existait et qui était-il?

Il prit plus d'une trentaine de minutes pour énumérer une multitude de réponses possibles à ces questions puis sans plus attendre, il se leva et appelant sa bonne servante, il lui demanda de préparer ses bagages immédiatement, car il devait partir pour Rome, où on le réclamait en toute urgence.

Il sentait qu'il n'était plus en sécurité dans ce bled perdu et qu'il devait quitter son lieu de retraite s'il voulait que la volonté de Dieu puisse s'accomplir. L'Esprit Saint une fois de plus, soufflait sur lui et Lui inspirait les actions à prendre...

En moins d'une heure, il avait revêtu son costume civil qui lui donnait un petit air d'aristocrate puis, muni d'un faux passeport (cadeau de l'apôtre Pierre qui avait prévu le cas d'un retrait subi) il s'était fait conduire à la ville la plus proche. De là, comme il l'avait toujours fait par le passé pour éviter à son chauffeur un trajet aller-retour de plus de huit heures sur des routes à peine praticables, il loua une « Jeep » pour se rendre à l'aéroport.

Chemin faisant, il en profita pour se débarrasser de son téléphone mobile le laissant tomber sous les roues d'un camion qui venait en sens inverse. Arrivé à l'aéroport, il se rendit immédiatement à la salle de bain pour ajuster son « look »: lentilles cornéennes noires, lunette à large monture et cheveux bruns eurent tôt-fait de le jumeler à la photo du passeport qui arborait le nom de Yvon Dubois.

La transformation accomplie, il se dirigea vers le kiosque d'Airafric d'où il se munit d'un billet pour la première destination disponible, assuré qu'il saurait quoi faire à son arrivée dans ce lieu transitoire.

CHAPITRE 14

Les apôtres Jacques, Simon et Judas, attablés au casse-croûte de la place Bonaventure, prenaient un café tout en observant, sans trop d'intérêts, l'écran de télévision qui diffusait les nouvelles de la chaîne RDI lorsque le disciple Jean arriva sur les lieux. Son air trahissait l'échec de sa dernière tentative.

Il fit tout d'abord une halte au comptoir pour y acheter un café avant de se diriger vers ses confrères. Puis en s'asseyant, il prononça un seul mot, mais qui disait tout :

- Rien!

- Comment cela, rien? interrogea Jacques.

L'air désesparé, il reprit :

- Que voulez-vous que je vous dise, c'est comme ça... Je n'ai pas pu rejoindre Pierre et j'ai eu l'impression qu'il se passait quelque chose, comme si la sonnerie n'était pas tout à fait comme d'habitude. Alors, j'ai tiré mon cellulaire dans la première bouche d'égout que j'ai rencontrée.

Puis, il baissa la tête pour rejoindre sa tasse de café et ainsi se défilait à leurs regards.

Tous les yeux l'observaient comme s'il venait de leur annoncer la fin du monde, la fin de leur monde...

Judas tournant son regard vers le ciel comme s'il cherchait l'aide du Très-Haut aperçut tout à coup une photo de Justin qui apparaissait à l'écran avec comme sous-titre: *Membre du FLEC*. Il toucha alors à ses compagnons immédiats pour attirer leur attention. Tous se turent pour écouter attentivement la voix de la commentatrice diffusée sans trop d'amplification.

- Rien encore ne permet de conclure que le chef du groupe terroriste, le FLEC a péri calciné avec ses cinq compagnons aux petites heures ce matin lors d'un accident de la route à Brossard. Rappelons-le, une camionnette Chrysler Caravan 2006, a percuté violemment le côté d'un camion-citerne en empruntant à haute vitesse la bretelle de l'autoroute 10 pour accéder au boulevard Taschereau en direction de La Prairie. Le déversement d'essence qui s'ensuivit s'enflamma immédiatement provoquant ainsi l'incendie responsable de la mort des six passagers qui se trouvaient à l'intérieur du véhicule.

La photo du véhicule en flamme apparut à l'écran pendant que la lectrice poursuivait :

- Les victimes, toutes, supposément identifiées comme des membres du FLEC, posent maintenant deux nouvelles énigmes : « Le Chef se trouvait-il parmi les morts? Et la menace terroriste est-elle toujours d'actualité?

Une bombe n'aurait pas eu plus d'effets dévastateurs que ce qu'ils venaient d'entendre. Jean en avait les larmes aux yeux, Jacques et Simon étaient figés comme des statues et Juda qui avait attiré leur attention sur la nouvelle se balançait la tête en signe de négation.

Plus d'une minute s'écroula avant que Jean ne reprenne la parole en déclarant à voix basse :

- Dispersion-nous. Réunion dans une heure au Holliday Inn du métro Longueuil. Judas tu appelles avant de venir et tu demandes à parler à la chambre de Frédéric Tessier. Je te donnerai alors le numéro de porte et vous me rejoindrez à dix minutes d'intervalles afin de ne pas attirer l'attention. Partez!

Il n'y avait aucune place pour la discussion.

L'apôtre Jean s'était autoproclamé « Chef des apôtres du FLEC » tout comme si cela avait été décidé d'avance. Tous se levèrent sans dire un mot et se dirigèrent vers l'escalier qui mène au métro. On se transmet des informations, puis chacun se mêla, discrètement, à la foule.

De nouveau réuni, cette fois dans la chambre 608 du Holiday Inn, chacun y allait de ses commentaires sur les derniers rebondissements du projet « Big Bang ».

- Je suis sûr qu'on est déjà sur nos traces et que ce n'est qu'une question de quelques heures avant qu'on ne voie apparaître nos portraits dans tous les médias, s'exclamait Jacques pendant que Simon poursuivait en disant :

- T'as bien raison et en plus on ne peut pas faire un pas autour de l'Oratoire avec ces centaines de policiers qui surveillent tout. Jean, il faut tout abandonner, le Seigneur n'a jamais demandé l'impossible à ses apôtres. Pas vrai, Juda?

Il avait tourné son regard désespéré vers Juda cherchant un nouvel allié contre Jean avant même que ce dernier n'ait dit un mot. Simon savait qu'il était très fort, mais il savait aussi qu'il ne pouvait plus poursuivre la mission. Il avait la trouille.

Jean prit la parole. Son ton était calme et sa voix posée. Il incarnait l'image parfaite d'un nouveau chef en plein contrôle de ses émotions.

- Mes frères, je crois toujours que Dieu nous a confié une très grande mission et que nous nous devons de l'accomplir.

Il leva la main pour leur imposer le silence, sentant qu'ils allaient tous lui crier leurs craintes

viscérales.

- Mes amis, laissez-moi finir, S.V.P. Je sais très bien que le moment présent est catastrophique et que ce serait suicidaire d'essayer d'accomplir notre mission maintenant. Voici donc ce que je propose : je vais tout faire pour entrer en contact avec le « Père » pour l'informer de ce qui se passe ici et pour voir la suite avec lui. Vous, vous prenez votre deuxième identité et vous disparaîsez dans la nature. Nous communiquerons seulement par courriel pendant un certain temps. Je suis sûr que tout va s'arranger avec le temps et que ce n'est que partie remise.

Tous le regardaient avec des yeux craintifs, car on sentait bien que l'apôtre Jean n'abandonnerait pas. Il avait FOI en sa sainte mission et il cultivait cette FOI avec toute la force de son âme. Même s'ils avaient peur, tous sentaient qu'ils ne pouvaient plus reculer sans son autorisation. Ils attendirent donc ses directives avant de quitter.

Frédéric se retrouva seul dans cette chambre trop grande pour l'occasion. Il aurait préféré une cellule dans une abbaye, là où on n'a plus rien pour distraire notre pensée. Il s'enferma dans la salle de bain pour éviter toutes distractions possibles. Il prit une longue douche pour se purifier des derniers événements qui venaient d'entacher la mission divine et s'étendit, nu, sur le plancher de céramique, pour mieux se ressaisir. Face contre terre, les bras en croix, il se mit à prier comme il avait appris à le faire pour mieux écouter la voix de son Dieu.



- Georges, tu crois vraiment qu'on a des chances de retrouver ce foutu cellulaire et son propriétaire? Questionnait Éric à bord du vol #1203 de South America Air Line en direction de la capitale du Lesotho.

- Disons que mes 20 ans d'expérience au sein de l'organisation me suggèrent de faire confiance à la plus petite piste logique, surtout si c'est la seule que l'on a... Selon la compagnie de téléphone cellulaire sud-africaine leur sous-traitant Lesothonien qui loue leur service de cellulaire par satellite, devrait contribuer amicalement à nos recherches. Si j'en crois les renseignements recueillis, Maseru la capitale du Lesotho ne compte qu'environ 250, 000 personnes et selon les photos de la ville où nous séjournerons, tous les édifices commerciaux se trouvent dans le même arrondissement, je ne crois pas que nous risquons de nous perdre dans cette capitale. Avec l'aide de la police locale, il nous faudra moins d'une journée pour découvrir le propriétaire du mobile et pour le dénicher à l'intérieur du pays.

Dès leur arrivée à l'aéroport international Majametalana de Maseru, ils se rendirent vite compte que les choses n'iraient peut-être pas aussi rapidement que Georges l'avait prédit...

Le désordre et le fouillis y régnaient en maître absolu. Leurs bagages furent vidés sur une table de fouille et dès qu'on y découvrit leurs armes, même sans munitions, on les prit pour des tueurs à gages. Bien qu'ils aient fourni des explications en dévoilant leurs identités, ils eurent droit à une fouille générale complète avant que le directeur des services policiers n'arrive deux heures plus tard pour les accueillir officiellement.

Dès qu'il découvrit ce qui venait de se passer, il s'exclama :

- Bande d'imbéciles!

L'officier Bennett Tsékomi, un homme trapu et autoritaire s'exprimait dans un anglais impeccablement britannique, la langue de Shakespeare étant la deuxième langue officielle du Lesotho.

- Qu'avez-vous fait à nos très bons amis d'Interpol, espèce de minables sans cervelle! Enlevez leurs ces fers immédiatement nous ne sommes pas des esclavagistes, cria-t-il en se dirigeant alertement vers les deux agents menottés à des chaises plutôt inconfortables.

L'air qu'il fit en prononçant ces dernières paroles en disait long sur les « comptes à rendre » qu'il devait à cette belle bande de blancs qui se croyait toujours supérieure. Puis jetant un regard faussement chargé de regrets, il s'adressa aux nouveaux arrivés :

- Bienvenus au « Royaume dans le ciel ». Même si nos anges ne vous ont pas accueilli divinement, c'est avec plaisir que je vous ferai visiter notre petit paradis si votre horaire le permet.

Dès qu'il fut détaché, Georges pris la parole et dans un anglais aux intonations plutôt moliéresques s'exclama d'un ton brusque :

- Comme vous le savez, nous ne sommes pas ici en touristes et chaque minute de cette enquête est précieuse.

Puis afin que tout soit très clair sur la mission du guide, il crut bon de lui indiquer sans compromis la route à suivre :

- Pourriez-vous nous amener sans plus tarder aux bureaux de la « Phone Interplanet Inc. ». Nous avons moins de deux heures pour identifier le propriétaire d'un cellulaire qui utilise les communications acheminées par satellite, déclara-t-il pour faire comprendre l'urgence de la situation à Tsékomi.

D'un ton à la fois moqueur et provocateur ce dernier répondit :

- Que tout soit fait selon votre volonté Messieurs, déclara-t-il en insistant d'une façon particulière sur la dernière syllabe comme s'il aurait voulu dire mes Sieurs. Puis, se dirigeant vers la porte principale il reprit son ton de directeur et dans son dialecte maternel le Sesotho, langue officielle du pays, il ordonna aux policiers qui l'accompagnaient de s'assurer que deux autres véhicules les rejoignent sur le chemin de la « Phone Interplanet inc. » où ils devaient procéder à une inspection des registres des clients.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que la discrétion ne faisait pas partie des mœurs de ce dirigeant africain. Dès que le cortège se mit en branle un tintamarre de sirènes enrichi de faisceaux de lumières ultrabrillantes alimentés par les phares giratoires des véhicules, démontra sans l'ombre d'un doute l'urgence de la situation. En moins de dix minutes, on se retrouva devant un édifice dont la façade du 19e siècle venait à peine d'être retapée, témoignant ainsi de la vitalité de ce commerce des communications.

Les autos-patrouilles à peine arrêtées, les policiers en descendirent et rapidement ils établirent un genre de haie d'honneur pour dégager la voie à leur dirigeant et à ses invités. Le policier, se trouvant le plus près de l'entrée, servit de portier à cette troupe improvisée. D'un pas remarquablement alerte, l'autoritaire lesothovien se dirigea vers la réceptionniste et ordonna aussitôt :

- Appelez-moi le président de la compagnie et dites-lui que M. le directeur de la police du Lesotho l'attend à la réception dans moins de temps qu'il n'en faut pour prendre son café. Compris?

Acquiesçant d'un signe de tête, surprise et nerveuse, suite à cette arrivée digne des meilleurs films policiers américains, la réceptionniste s'exécuta et après

avoir expliqué le plus poliment possible la requête à son supérieur, dont elle essuya des paroles on ne peut plus incorrectes, elle fondit en larmes en baissant la tête pour éviter qu'on la voie dans cet état.

- M. Thabeng sera là dans quelques minutes, vous pouvez vous assoir, si vous le désirez, risqua-t-elle en reprenant la formule de politesse habituelle tout en espérant que ce beau monde s'éloigne un peu de son poste d'accueil qu'elle sentait comme pris d'assaut.

De fait, les neuf nouveaux arrivants se déplacèrent dans la section qui servait de salle d'attente, mais aucun ne prit place sur les fauteuils s'y trouvant. Moins d'une minute s'écoula avant que le haut dirigeant n'entra dans la pièce et qu'il ne se fit apostropher par l'officier supérieur de la police.

- Ce n'est pas trop tôt ! L'aborda-t-il sans aucune forme de politesse. Vous me connaissez sûrement, je suis Bennett Tsékomi, directeur des services policiers du pays. Ces messieurs sont de l'Interpol et doivent vérifier votre registre des clients afin d'identifier à qui appartient un certain numéro de téléphone cellulaire.

Sortant de leurs poches leurs porte-badges, Georges et Éric s'identifièrent comme inspecteur d'Interpol tout en jetant des regards qui manifestaient, sans l'ombre d'un doute, leur désolation sur la façon plutôt brutale qu'avait utilisée leur partenaire involontaire.

Le président de "Phone Interplanet inc." en avait sûrement vu d'autres dans son pays ; il n'en fit pas un cas d'exception. Il savait très bien, qu'aucun mandat de perquisition ne lui avait été présenté et que légalement il aurait pu refuser cette requête, mais il n'ignorait pas que les repréailles qui auraient suivi ne valaient pas le plaisir que lui aurait procuré un refus. Cependant, en quelques mots il leur fit comprendre que leur présence serait de

courte durée.

- Suivez-moi, je vous amène à mon responsable de la clientèle. Il vous fournira toutes les informations que vous désirez.

- Restez ici! Ordonna le plus haut gradé des policiers en se retournant vers ses subalternes. Nous serons de retour dans moins de quinze minutes, si tout va bien.

- Claude-Émile je te présente le responsable de notre police nationale, M. Bennett Tsékomi. Il est accompagné de deux confrères de l'Interpol. Ils désirent vérifier si un certain numéro de cellulaire n'appartiendrait pas à un de nos clients. Donne-leur tous les renseignements qu'ils désirent.

Puis se tournant vers le directeur autoritaire, il lui dit poliment :

- J'espère que vous trouverez tout ce dont vous avez besoin, messieurs. Claude-Émile saura vous servir beaucoup mieux que moi. Aussi, je vous prie de m'excuser, mais comme j'étais en meeting avec d'autres dirigeants, si vous n'y voyez pas d'inconvénient je vais retourner à mes activités.

- Quelle belle leçon de savoir-vivre, pensèrent les employés de l'agence internationale tout en esquissant un petit sourire pour clôturer poliment la courte rencontre avec leur hôte.

Comme prévu, quelques minutes suffirent avant que le groupe ne retourne à l'accueil pour rejoindre les autres policiers. La mission avait progressé. On connaissait maintenant le propriétaire du cellulaire tant recherché, mais on devrait se déplacer vers une petite communauté située à plus de 30 km pour essayer de le

retracer, et cela, sans savoir si c'était bien lui qui avait utilisé l'appareil pour donner les directives de l'attentat...



De retour à l'appartement, Alexandre était persuadé de retrouver sa fiancée. Il avait oublié, pendant son absence, tout le dynamisme qui animait celle avec qui il planifiait passé le reste de ses jours.,

Il prit donc quelques minutes de repos, en sirotant une bière et se surpris à réfléchir bien involontairement à tous ces événements qui avaient bouleversé sa vie : une fiancée qu'il abandonne pour cause de trahison, une prise d'otage qui lui permet de devenir un héros, une déclaration d'amour d'une compagne de travail qui rend sa fiancée jalouse et qui la ramène au bercail et pour couronné le tout, un attentat terroriste qui se prépare et qu'il peut, possiblement, contribuer à neutraliser. « *Comme la vie peut-être parfois compliquée dans mon petit monde* » pensait-il, quand il entendit la clef tournée dans la serrure annonçant le retour de Valéry.

D'un mouvement rapide, il se leva et se dirigea vers la porte pour accueillir amoureusement sa compagne.

Les doutes et les traces d'inquiétudes avaient complètement disparu de ce beau visage resplendissant de bonheur et de joie. Les bras chargés de sacs d'épicerie elle ne put s'empêcher de crier lorsque dans un geste d'adolescent il la saisit puis la souleva en la faisant tourner dans les airs.

- Arrête, je t'en prie, tu vas m'échapper et nous devons manger une omelette pour souper...

- C'est plus fort que moi, mon amour je t'aime tellement ! lui déclara-t-il en la laissant redescendre.

- Alors racontes, que s'est-il passé? As-tu pu en apprendre davantage sur le site visé pour l'attentat?

- Malheureusement non, il ne sait rien de plus. Pendant que j'étais à la prison, on a arrêté un de ses confrères et on les a même confrontés, mais il semble que cela n'a rien donné de plus. Justin ne connaît pas l'instigateur du projet, celui qu'ils appellent « Le Père » et personne ne l'a jamais vu sauf l'« apôtre Pierre », leur chef immédiat.

- Tu sais que ce matin six d'entre eux sont morts calcinés dans l'incendie de leur véhicule après avoir embouti un camion-citerne sur le boulevard Taschereau, à Brossard?

- Oui, on est venu en informer Justin pendant que je me trouvais avec lui et je te jure qu'ils n'y ont pas été avec des gants blancs pour transmettre l'information. Ont-ils donné l'identité des victimes aux dernières nouvelles?

- Pas encore à ce que je sache, mais si on ouvre la télé à LCN (un poste de nouvelles en continu) on obtiendra sûrement les informations assez rapidement. Pourquoi veux-tu savoir cela? Crois-tu connaître d'autres personnages parmi ces terroristes?

Pendant qu'elle posait les questions, elle avait déjà saisi la télécommande, ouvert la télé et syntonisé LCN.

- Non! Mais, sait-on jamais, si on a pu identifier le chef parmi les victimes, le risque d'attentat est sûrement diminué de beaucoup, un groupe sans chef ce n'est pas très productif, tu ne crois pas? Au pire, si le chef ne s'y trouve pas, les autorités auront sûrement une bonne période devant eux, avant qu'il ne puisse se créer un nouveau scénario.

- Ça semble logique. Écoute! On dirait qu'il parle de l'accident... Machinalement, elle pointa la manette vers le téléviseur et en augmenta le volume.

- Selon les dernières informations reçues, il semblerait que le chef des terroristes, l'apôtre Pierre serait parmi les victimes de l'accident qui a coûté la vie aux six personnes se trouvant à bord de la camionnette Caravan qui a explosé suite à l'impact avec un camion-citerne, tôt ce matin à Brossard.

Les autorités policières assurent que cela ne diminuera pas les efforts fournis pour retrouver la bombe, supposément placée dans un lieu de pèlerinage très fréquenté que l'on croit avoir identifié comme étant l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal à Montréal. Une équipe de chercheurs est déjà à l'œuvre pour fouiller ce site touristique qui attire pas moins de deux millions de visiteurs annuellement. De plus, l'escouade anti-bombe de la Sûreté du Québec se trouve sur place prête à oeuvrer dès que l'objet sera retrouvé.

Espérons que cet évènement terroriste, qui retient notre attention depuis déjà quelques jours, puisse enfin trouver un heureux dénouement sans un bain de sang.

Diminuant un peu le volume de la télé, Valéry se blottit dans les bras d'Alexandre et pendant qu'il observait attentivement la suite des manchettes, elle se retourna et déclara un peu mal à l'aise :

- Dans tous les évènements, bons ou mauvais, il y a toujours quelque chose de bien. Cette fois, mon amour, c'est nous qui avons eu la belle partie, car peu importe comment tout cela se terminera, moi je pense que nous ne serons pas ensemble, aujourd'hui, si cette prise d'otage n'avait pas eu lieu. Puis, comme pour éviter qu'il commente ses dernières paroles elle l'embrassa longuement pendant qu'il resserrait son étreinte.

Le bonheur était revenu dans leur couple. Ils avaient décidé de se refaire mutuellement confiance et de croire que la vie ne pouvait plus les séparer.



- Poste 5 à la base. Mon capitaine, nous venons de découvrir un colis suspect et nous attendons la venue de l'unité de désamorçage de la SQ pour récupérer le tout sans danger. Cependant à première vue cela ne semble pas trop dangereux. À vous.

- Bien reçu poste 5. Tenez-vous quand même à bonne distance en attendant l'arrivée des « spéciaux ». Où avez-vous découvert le colis? À vous.

- Dans la grande église au bout de l'allée du côté gauche où il y a une immense statue de Saint-Joseph avec des chaises et des prie-Dieu. À côté d'une colonne, il y a un genre de placard et c'est à l'intérieur de ce placard que se trouve le colis. À vous.

- J'imagine que vous avez vérifié derrière les autres portes environnantes ? À vous.

- Quatre gars sont en train de le faire mon capitaine. Excusez-moi si je vous quitte, les « spéciaux » arrivent avec leur équipement et je dois leur donner plus de renseignements sur notre découverte. Terminé.

- Poste 5, laissez votre émetteur ouvert sur la fréquence 18-24 je veux entendre ce qui se passe. Terminé. Lemieux remet son émetteur transmetteur dans son étui. Une musique de fond aurait été plus agréable que la conversation pas très claire qui sortait de son appareil, mais cela lui permettait de suivre l'opération en cours dans ses moindres détails. Se tournant vers Bédard il déclara :

- Bonne nouvelle, les gars ont trouvé un colis

suspect et les « spéciaux » se préparent à le déballer.

Les deux policiers portèrent toute leur attention au tohu-bohu qu'ils entendaient, essayant de suivre à l'aveugle ce qui se déroulait dans la basilique.

- Jules, Bob, éclairez-moi ce placard avec les réflecteurs. Ben et Claude installer les « mains magiques ». Serge finit de t'habiller et prépare-toi, car tu es volontaire pour ouvrir la boîte à surprise.

En moins d'une minute, une partie de l'équipement servant à l'équipe de désamorçage avait déjà quitté les chariots et était mis en place. Lumières, toiles de protection autoportantes et robot transporteur avec bras articulés attendaient que l'opérateur ait fini de revêtir son habit protecteur qui lui donnerait instantanément l'apparence d'un astronaute.

L'exécutant de la mission se retourna rapidement vers l'immense crucifix qui chapeaute l'hôtel principal et d'un geste rapide se signa discrètement d'un signe de croix. Sans être un grand croyant, il exécutait ce petit rituel chaque fois qu'il débutait une nouvelle opération délicate. Un peu comme un porte-bonheur qu'il aimait afficher.

À l'aide de l'unité de contrôle et du joystick, rapidement, il fit faire un petit tour de piste au mini-transporteur afin de s'assurer de son bon fonctionnement. Le robot fit un demi-tour à gauche puis à droite sur ses chenilles tout en levant ses bras et en articulant les pinces qui lui servaient d'outils de préhension. On aurait dit la danse d'un crabe en recherche de nourriture.

L'opérateur ralentit la cadence à l'approche du sac de voyage qui reposait dans le coin du placard, puis délicatement il fit avancer les bras vers les extrémités

inférieures des poignées. Quand les pinces furent assez près, il les ouvrit pour les introduire dans la poignée et les referma en les éloignant l'une de l'autre afin de minimiser tout mouvement de balancement du sac. Persuadé que les pinces, bien refermées, sauraient maintenir solidement le sac il activa la marche arrière du minirobot. On aurait pu entendre voler une mouche, tellement la tension de l'assistance était grande.

Serge savait que la mission ne faisait que commencer et qu'il y aurait des manœuvres beaucoup plus risquées dans les secondes à venir, mais on lui avait appris qu'il ne pouvait se permettre aucune erreur et cela lui créait un stress dont il aurait bien pu se passer...

Lorsque « Pow Wow » (nom de baptême du minirobot) et l'artificier eurent disparu derrière les écrans de protection, tout le monde fit un pas en arrière, comme si cela pourrait contribuer à mieux les protéger en cas d'explosion...

- Je relâche la poignée et je me prépare à faire glisser la fermeture éclair du sac de voyage, entendit-on murmurer à travers le « walkie-talkie » du capitaine resté ouvert sur l'écoute.

Selon les procédures établies, dès qu'on était hors de la vue des confrères, lors d'une opération dangereuse, on se devait de décrire chacun des mouvements que l'on exécutait afin qu'en cas de fausse manœuvre, on puisse établir, sans l'ombre d'un doute, ce qui avait déclenché l'explosion. Ainsi, si l'artificier ne survivait pas au désamorçage, on avait une idée assez précise de ce qui avait déclenché la bombe et ainsi, on pourrait éviter de commettre la même erreur lors d'une prochaine intervention.

- J'introduis une tige à crochet dans l'anneau du « zip » et je la fais glisser lentement.

Tous retenaient leur souffle en attendant la suite.

- J'entrouvre les côtés et j'installe une barre de blocage pour maintenir le sac ouvert. Pas de surprise à l'ouverture et à première vue il ne semble pas y avoir de minuterie à l'intérieur. J'examine l'intérieur. Il n'y a qu'un bloc carré recouvert d'un papier ciré duquel sortent deux fils se terminant avec des capuchons de connexions. À première vue, c'est une charge de plastic probablement du C-4 ou du Semtex. J'ouvre un coffret de transport #3 pour y déposer le paquet. Je plonge mes mains dans le sac. Je saisis le bloc et le transfère dans le coffret. Je verrouille le couvercle.

Quelques secondes après ces dernières paroles, on vit l'artificier sortir de derrière les écrans de protection et tout en enlevant son casque protecteur, il déclara :

- Mon capitaine, le colis est prêt pour le transfert au labo. Avons-nous trouvé les détonateurs et peut-être des minuteries? Poursuivit-il en regardant autour de lui.

- Pas encore lui répondit son supérieur, mais ça ne devrait pas tarder. Ils n'ont sûrement pas dispersé leur matériel aux quatre coins cardinaux, s'ils désiraient accomplir leur geste rapidement. Capitaine Lemieux, je présume que vous avez tout entendu?

- Bien sûr ! Je n'aurais rien manqué pour tout l'or du monde, déclara aussitôt, ce dernier. Croyez-vous que tous les risques d'explosions sont éliminés?

- Je ne peux certifier le tout, mais si le paquet qu'on achemine est du plastic tel que diagnostiqué par le sergent Dubreuil, il y en a suffisamment pour faire exploser la Place Ville-Marie, alors je ne crois pas que nous en trouverons d'autre lors de nos recherches. Selon toute vraisemblance, il ne nous manque plus que les dispositifs d'allumage. Je vous tiens au courant des

nouveaux développements dès qu'on trouve autre chose. Terminé.

Le sourire qui apparut sur le visage du capitaine Lemieux pendant les secondes qui suivirent sembla effacer les rides de détresse qui étaient apparues au cours des derniers événements. Il se tourna vers les intervenants qui se trouvaient près de lui et déclara immédiatement:

- Vous pourrez respirer un peu en prenant un bon café, il semblerait qu'ils ont déniché la poule aux œufs d'or et que le coq n'ait pas eu le temps de féconder son œuf doré. Le prétendu explosif part pour le labo et nous aurons les résultats avant la fin de la pause santé. Vous avez trente minutes devant vous, profitez-en. Repos ! Déclara-t-il machinalement, comme s'il s'adressait à un groupe de militaires. À cet ordre, claquant ses souliers et saluant avec la main au front tout en affichant un sourire plutôt moqueur, Bédard répondit haut et fort : « À vos ordres mon commandant! »

Un éclat de rire général fit retomber cette tension énorme qui entoure inévitablement une alerte à la bombe.

Pendant que Lemieux téléphonait à son supérieur pour lui apprendre la bonne nouvelle, on peut dire que la FOI dans la réussite de leur mission reprenait le haut du palier dans l'esprit de ces hommes et de ces femmes qui consacrent leur vie dans l'espoir de rendre la société plus juste et plus humaine.



Le vol AT 920 d'Airafric venait à peine de s'immobiliser sur son aire de stationnement que le passager du siège 8B , arrivant du Lesotho, se leva pour retirer son bagage à main du compartiment supérieur. Un observateur indépendant aurait sûrement conclu qu'il

était attendu, voir même en retard à un rendez-vous, étant donné qu'il n'y avait que vingt personnes à bord de ce Bombardier régional Q200.

Dès qu'il eût franchi la porte de l'aéroport international de Lomé au Togo, Louis Jubainville alias Yvon Dubois repéra rapidement le poste de douane et s'y précipita immédiatement. Il fouilla dans ses poches pour récupérer son passeport, puis retirant un billet de cinq euros de son porte-monnaie il l'introduisit discrètement dans ce dernier avant de remettre ses documents au douanier. Il va de soit qu'il n'y eût pas de fouille méticuleuse de son bagage à main. L'officier ouvrit le couvert de la valise et tâta délicatement les effets qui s'y trouvaient tout en prenant soin de regarder son client dans les yeux et de lui offrir un large sourire de « Bienvenue au Togo ».

On peut qualifier cette pratique de « petit échange de services ». Le passager défraie une partie du salaire des douaniers et le gouvernement ferme les yeux sur un travail plutôt bordélique.

Dès que l'on franchit le portique principal de l'aéroport on peut dire qu'une multitude de services vous sont énergiquement offerts: porteurs pour vos bagages (on vous soulage même de votre sac à dos si vous n'y prenez pas garde...), guide pour n'importe où, taxi, taxi-moto (vélo à moteur pouvant accommoder deux à quatre passagers au besoin...), hôtel, maison de chambre, etc.

Comme M. Dubois n'avait planifié ce petit voyage que très rapidement, il réserva les services d'un courtier en plaisirs défendus. Ce dernier lui promettait des heures de jouissance sous le signe de l'incognito. Ce dont il avait besoin pour le moment c'était d'être, ni vu ni connu, et il était prêt à payer pour des services dont il n'utiliserait que la partie logement. Il savait qu'aucun officiel ne viendrait l'importuner dans ses nouveaux quartiers tant et aussi

longtemps que la commission qu'il recevait serait généreuse.

Sourire aux lèvres, Julien, son courtier en plaisirs défendus, l'invita à prendre place dans la limousine (Hyundai Excel 1996 avec aération par le plancher...) dont il pouvait profiter, gracieusement, pour rejoindre le lieu paradisiaque.

La limousine parcourut, assez rapidement, malgré l'immense affluence de vélos, mototaxi et autres véhicules de tous genres, les 10 km de rues en terre battue qui séparaient l'aéroport de la destination finale.

Tout le long du parcours, le démarcheur en profita pour prendre des renseignements sur son acheteur:

- Permettez que je me présente. Mon nom est Julien, monsieur. Vous préférez que je vous appelle comment?

- Disons Yvon lui fut donné comme réponse sur un ton qui n'invitait pas à la conversation.

Julien avait très bien saisi les désirs de son client, mais il était impératif qu'il le connaisse un peu mieux afin de le jumeler à la bonne personne. Aussi, poursuivit-il poliment :

- Permettez que je précise un peu vos goûts. Vous entendez-vous mieux avec la gent masculine ou féminine?

- Aucune importance.

- Mais encore?

- Disons le sexe féminin, balbutia le prélat, sachant très bien que les femmes sont toujours plus

discrètes que les hommes quand il s'agit de ne rien dire sur des arrangements particuliers.

- Très bien. Vous préférez très jeune, adolescente ou un peu plus mûre. Soyez assuré que je peux combler tous vos désirs, continua-t-il tout en jetant un clin d'oeil dans son rétroviseur.

- Plus mûres, elles savent se taire...

Il avait saisi l'allusion et il décida de suivre le conseil pendant au moins une minute, le temps de lui prouver sa bonne volonté. Trente secondes plus tard, il reprit:

- Monsieur Yvon, compte rester à Lomé pour un certain temps ?

- Aussi longtemps que j'en tirerai une certaine satisfaction.

Le « Père » savait très bien que son chauffeur réagirait positivement à cette déclaration et il espérait qu'il finirait par se taire pour réfléchir à toutes les perspectives qui s'ouvraient devant lui.

De fait, Julien se tut pendant le reste du parcours. Il rêvait. La dernière fois qu'un client lui avait fourni une rémunération régulière prolongée, il était resté au bordel pendant deux semaines. C'était sa conjointe préférée qui s'en était occupée. Cela lui faisait toujours un peu de peine de la partager avec d'autres quand il n'avait pas besoin de revenu supplémentaire, mais cette fois-ci il sentait qu'il n'aurait pas le choix. Les temps étaient durs et de qui d'autre pouvait-il espérer une collaboration intéressée.

- Dites-moi mon ami...

- Appelez-moi Julien, interrompit ce dernier. Je trouve cela plus personnel.

- Comme vous voudrez Julien. Serait-il possible que je puisse profiter de plus qu'une simple chambre durant mon séjour. Je suis toujours un peu mal à l'aise quand je me retrouve dans une pièce où il n'y a qu'un lit et une chaise. Je préférerais de beaucoup un logement avec une salle de bain séparé. Un genre de petit studio serait l'idéal. Bien sûr je paierai les extras que cela vous occasionnera.

Merveilleux pensa le courtier en plaisirs défendus. Il ne pouvait s'empêcher de voir l'arc-en-ciel qui se levait devant ses yeux et le chaudron rempli d'or qui devait se trouver à son extrémité.

- Aucun problème mon ami. Vos désirs sont des ordres. Cependant je devrai m'arrêter chez un ami pour organiser le tout. Vous n'aurez qu'à m'attendre dans la voiture. Ce ne sera pas très long, juste le temps de passer quelques coups de fil.

Lomé est une ville typiquement africaine malgré son impressionnante population qui frise le million d'habitants. Plusieurs petits quartiers sont concentrés à l'arrière de grands murs de blocs où pour y pénétrer la nuit, on doit ouvrir d'immenses portes souvent en fer forgé. Derrière ces portes on retrouve un dédale de rues étroites où piétons, cycliste, et véhicules motorisés y circulent. Julien pénétra dans un de ces mini-quartiers et dirigea son véhicule vers sa propre maison. Il ne souhaitait pas que ses clients sachent où il demeurerait c'est pourquoi il avait dit : « Je devrai m'arrêter chez un ami pour organiser le tout. »

Une fois son auto immobilisée, se tournant vers son passager il lui déclara :

- Je vous mets de la musique, le temps vous paraîtra moins long. Ne laissez pas les enfants vous importuner. S'ils s'approchent un peu trop de l'auto, vous n'aurez qu'à klaxonner et je viendrai vous en débarrasser aussitôt.

Yvon Dubois aurait préféré sortir de l'auto par cette température qui frisaient les 38 Celsius, mais il savait très bien que s'il se montrait le bout du nez, en moins d'une minute, il se retrouverait entouré d'une ribambelle d'enfants qui désireraient le toucher et qui crieraient en « mina » (la langue ancestrale): "Hovo! Hovo". (Homme blanc! Homme blanc!) Il était encore peu commun de voir des blancs dans cette partie de Lomé et surtout à l'intérieur d'un quartier fermé.

Dès qu'il eut pénétré dans sa demeure, Julien résuma rapidement à sa protégée ce qui était en train de se passer. Puis saisissant son cellulaire, il composa le numéro de son meilleur ami.

- Bonjour, qui est à l'appareil?

- C'est moi, Julien ! Tu ne devineras jamais ce qui vient de m'arriver. J'ai ramassé un de ces clients à l'aéroport. Il est plein comme un boudin et il veut demeurer à Lomé aussi longtemps qu'il y trouvera du plaisir. Ce sont ses propres paroles.

- Moi aussi j'aimerais bien demeurer à Lomé et y trouver du plaisir...

- Ça, mon pote c'est pour bientôt... si tu acceptes de me prêter ton appart. Mon client aimerait bien avoir un peu plus d'espace, alors, j'ai pensé à toi. On va se faire plein d'oseille. Pendant que Pauline bossera avec mon mécène, tu viendras vivre chez moi. Qu'en dis-tu?

- Je ne sais pas ? Tu sais que je n'aime pas trop

tes combines.

- Crois-tu que ça me plaise de partager ma femme avec tout un chacun? Non, monsieur. Mais il faut bien vivre dans ce pays de merde en attendant qu'arrivent les beaux jours, ou notre départ vers d'autres cieux plus clément.

Puis prenant un ton plus agressif, il poursuivit en disant :

- Didier, j'ai besoin d'un logement tout de suite. Alors, tu me le rends ce service ou dois-je me chercher un meilleur ami? Je ne peux pas me passer de ce cadeau qui m'arrive du ciel, tu comprends?

- Ça va, ça va, mais ça ne doit pas devenir une habitude. Compris?

- Que cette fois... promis. Je te le jure tout comme quand nous étions gosses : « Croix de bois, croix de fer. Si je mens, je vais en enfer.

Comme si cela n'était pas une certitude qu'il finirait en enfer... pensa le bon ami à l'autre bout du fil avant de déclarer :

- Quand viens-tu me chercher?

- Une demi-heure, tu en as assez pour ramasser tes fringues et te rendre chez « Milot » ? Tu vois, ce serait plus civilisé s'il pouvait arriver dans un appartement prêt à l'occupation.

On peut dire que le ton ressemblait plus à un commandement qu'à une interrogation et la réponse plus à une résignation qu'à un accord.

- Ça ira.

- T'oublie pas, tu vides tous « tes personnels », il doit se sentir comme chez lui. Puis sans attendre de commentaires, il raccrocha et, se tournant vers sa compagne il déclara, l'air attristé :

- Tu sais que je fais cela pour notre bonheur et que je déteste te partager, n'est-ce pas?

Le regardant d'un air fataliste et lui jetant un sourire qui en disait long sur son état d'âme, elle lui répondit doucement pour ne pas le vexer :

- Bien sûr... je comprends.

Bon! reprit-il, je vais reconduire M. Yvon chez Didier. Cela te donnera suffisamment de temps pour préparer ta valise. N'en apporte pas trop, car je suis persuadé que tu pourras t'évader durant quelques heures tous les jours. Ne sois pas trop triste, je suis sûr que tout se passera très bien et que chacun y trouvera son compte.

Lorsqu'il sortit pour retrouver son client, l'harmattan se faisait sentir à l'extérieur. Cette petite brise qui souffle du désert du Sahara et qui voile le ciel pendant le mois de janvier ainsi qu'une partie du mois de février se promenait librement à Lomé. Ce phénomène qui frappe les visiteurs n'attira même pas l'attention de l'entremetteur qui, ayant regagné son poste de chauffeur, déclara, avec un sourire capable de mériter un lauréat pour la meilleure annonce de dentifrice :

- Monsieur Yvon, tout est arrangé, votre appartement vous attend et nous y serons dans moins d'une demi-heure. Je vous y conduis et vous pourrez vous y installer pendant que j'irai chercher votre compagne pour rendre votre séjour des plus agréables.

- Elle ne sera pas nécessaire aujourd'hui. Je

préfèrerais me reposer. La fatigue du voyage commence à se faire sentir. N'ayez aucune crainte, je vous paierai tout comme si je recevais les pleins services. Ça vous va comme ça, monsieur Julien.

- Comme il vous plaira, monsieur Yvon.

Sans plus attendre, il démarra et se dirigea vers un secteur résidentiel un peu plus huppé. Didier avait reçu de son père un deux pièces lorsqu'il avait terminé son bac en économie. Cette récompense cachait bien le désir de ce dernier de voir son fils, enfin hors de son domicile. Une bouche de moins à nourrir c'est un pas de plus vers la richesse. De plus, quand on travaille pour le gouvernement (il était comptable au service des douanes) on ne pouvait pas habiter n'importe quel petit logement, le statut social ne le permettait pas...

Ils durent parcourir certaines des artères principales de la capitale du Togo, les seules qui soient asphaltées et aux bords desquelles on pouvait sentir un peu plus de modernité. Les secteurs sont souvent séparés par un rondpoint majeur où on retrouve une fontaine (sans eau bien sûr...) ou une statue représentant un personnage célèbre du pays. La végétation est présente, mais le temps sec a souvent fait ses ravages et le parc qu'on a aménagé ressemble souvent à une oasis asséchée au fil des ans.

Julien stationna son auto, face à l'entrée d'un miniquartier du secteur d'Amoutivé.

- Si vous voulez me suivre, lança Julien en débarquant de sa voiture. Je vous fais faire le tour du proprio.

Louis Jubainville ne se fit pas prier. Cela faisait déjà plus de deux heures qu'il était assis dans cette « limousine du pauvre », lui qui avait déjà connu le

confort d'une « vraie luxueuse ». Traversant la rue, il se fit un devoir de se familiariser avec son nouvel environnement. Qui sait combien de temps il devra y passer...

Les rues étaient très étroites et permettaient à peine à deux véhicules d'y circuler convenablement. Sur la droite de ce qui semblait être l'entrée du mini faubourg se trouvait la devanture du dépanneur. (Rien à voir avec nos dépanneurs qui, soyons honnêtes, passeraient facilement pour des supermarchés dans ce bled.) Deux portes plus loin, on pouvait reconnaître le restaurant du coin qui affichait complet à en juger par ces 4 tables bien remplies. Pivotant la tête de 90 degrés, il pouvait distinguer, un peu plus loin, un espace vide de près d'une centaine de mètres entre deux murs. Cela attisa sa curiosité et il demanda tout bonnement :

- Qu'y a-t-il sur la droite, là où on ne voit pas de construction?

S'arrêtant pour mieux identifier le lieu visé, Julien répondit machinalement :

- Oh! Ça? Ce n'est que la cour qui donne sur la façade de l'église Baptiste. Ce n'est pas très vieux. Ils ont construit leur église il y a à peine 10 ans. Ils sont très actifs, vous savez.

Pendant qu'ils reprenaient leur marche, l'évêque catholique ne pouvait s'empêcher de penser :

- Oui, je sais. Durant les derniers 10 ans, l'église Baptiste avait ravi, seulement qu'au Brésil, près de 10 % des fidèles aux catholiques. Mais cela va changer, Seigneur. Donne-moi juste un peu de temps et nos projets seront à nouveau sur leurs rails. Je te le promets, mon Dieu.

- Nous y voila, monsieur Yvon, déclara fièrement le « courtier du sexe » en ouvrant la porte sur le nouveau patelin. Cette immense cour intérieure comptait plusieurs constructions plus ou moins importantes. On ne pouvait y circuler qu'à pied. Plusieurs ruelles se profilèrent derrière les bâtiments qui entouraient la place centrale, laissant deviner que certaines autres habitations se trouvaient derrière les premières. L'une de ces propriétés comptait cinq mini logements, c'est-à-dire une seule pièce. La cuisine était à l'extérieur et servait à toutes les femmes qui vivaient autour de cette cour. On pouvait à juste titre la qualifier de « cuisine communautaire » étant donné que plusieurs éléments des repas étaient préparés et partagés par l'ensemble des locataires du lieu. Quant aux toilettes et à la douche, elles occupaient un corridor fermé par un rideau entre deux logements.

L'appartement de Didier faisait partie d'un immeuble carré qui se trouvait immédiatement sur la droite en entrant dans la cour. Chacune des moitiés appartenait à un propriétaire différent et l'intérieur était composé d'une pièce principale et d'une chambre qui étaient séparées par la salle de bain. Quand le guide ouvrit la porte du logement, le nouveau locataire pu constater, d'un seul coup d'œil, que l'ensemble était propre et que les meubles n'offriraient aucun confort.

Le seuil de la porte était à peine franchi que Julien invitait le nouvel occupant à s'asseoir. Puis le regardant en souriant il annonça qu'il était temps de discuter des conditions de location des locaux et des services qui devaient les accompagner. Moins de 15 minutes furent nécessaires pour régler le tout et Julien, plus que satisfait, lui offrit de faire le tour de l'arrondissement, histoire de faire connaissance avec les voisins.

- Remettons cela à demain, mon cher Julien, je

ne crois pas que cela changera quoi que ce soit et je serai beaucoup plus présentable, d'accord?

Cela l'arrangeait bien au fond. Les 200 euros reçus en acompte lui permettrait de régler une partie de ses comptes et de remettre une semaine de loyer à Didier. Se dirigeant vers la porte il lança :

- Très bien! On se verra donc demain, disons vers 13h00?

- D'accord, furent les derniers mots qui clôturèrent cette première journée à Lomé.



Moins de 45 minutes furent requises pour rejoindre le domicile d'Érodius Benzo le propriétaire identifié du cellulaire recherché. C'était un taudis parmi tant d'autres et on pouvait deviner facilement qu'une personne vivant dans cet environnement n'avait pas les moyens de se payer un tel instrument.

- Trouvez-moi ce connard et amenez-le-moi ici dans les minutes qui suivent, lança aussitôt à son lieutenant l'autorité policière suprême du Lesotho. Je n'ai pas l'intention de descendre de cette voiture pour quelques raisons que ce soit, alors faites vite.

Se tournant vers les enquêteurs européens, il poursuivit presque à bout de souffle :

- Patience messieurs, comme vous le constatez, nous faisons tout de que nous pouvons pour vous aider. Ne l'oubliez pas dans votre rapport, termina-t-il en leur souriant à pleins dents.

L'arrivée tapageuse du cortège policier avait tôt fait d'attirer les badauds du voisinage et comme tout le monde connaît tout le monde dans ces agglomérations

peu fortunées, on eut vite repéré l'individu recherché et, au plaisir de leur supérieur, les policiers revinrent très rapidement en bousculant ce dernier comme s'il était coupable de quelque chose.

Sortant de la voiture officielle, Bennett Tsékomi accompagné des agents d'Interpol s'approcha des nouveaux arrivants.

- Éloignez-moi cette bande d'imbéciles, déclara-t-il de sa voix autoritaire et faites-moi un cercle de protection que je puisse interroger ce petit riche discrètement.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il fallut moins d'une minute aux policiers pour coller l'individu au mur d'un bâtiment et pour établir un demi-cercle devant lui afin de camoufler ce qui s'y passait. Tsékomi y pénétra suivi des inspecteurs étrangers.

- Politesse oblige. Je vous le laisse pour quelques minutes et si vous ne réussissez pas à obtenir sa coopération, je me ferai un plaisir de vous donner un coup de main, lança-t-il en frappant sa main avec la cravache qu'il trainait toujours avec lui, tout en jetant un regard menaçant vers le détenu.

S'approchant lentement vers le propriétaire officiel du cellulaire, Georges prit la parole :

- N'ayez aucune crainte, il ne vous sera fait aucun mal. Nous n'avons besoin que d'une petite information et vous pourrez reprendre vos occupations. Vous possédez un cellulaire?

- Non, monsieur répondit nerveusement l'interrogé.

- Il y en a pourtant un qui est enregistré à votre nom et dont le forfait n'est pas des plus économique, vous savez?

- Il est à mon nom, mais c'est quelqu'un d'autre qui s'en sert et qui paie pour le forfait, croyez-moi!

- D'accord, alors dites-moi qui est ce personnage mystérieux.

- Je ne sais pas, je vous le jure. C'est un dénommé Joseph qui m'apporte l'argent tous les 3 mois avec ma récompense et moi je vais faire le paiement, c'est tout.

- Où se trouve ce Joseph?

- Au village d'à côté, monsieur. Il travaille comme jardinier à l'évêché.

- Vous en êtes sûr?

- Oui, monsieur. Je vous le jure, je ne sais rien d'autre.

- Parfait. Je crois que nous avons notre réponse déclara-t-il en jetant un coup d'oeil à son confrère. Puis s'adressant au policier en chef, il demanda : « Vous savez où se trouve la maison de l'évêque? »

- Bien sûr! C'est comme si vous demandiez au chef de la police indienne s'il sait où se trouve la maison de mère Thérèse. Ici, on l'appelle le « Monseigneur des pauvres ».

- Vous connaissez son vrai nom? Demanda Éric.

- En tant que chef de la sécurité, je me dois de tout connaître, cher confrère. Il s'agit du cardinal Louis

Jubainville. Il quitta Rome il y a plusieurs années pour venir vivre ici. Cela fit toute une histoire à son arrivée, car on ne savait pas comment traiter un si haut personnage et on n'avait pas les moyens de lui attirer une protection permanente. Par contre, dès notre première rencontre, il m'assura qu'il n'avait pas besoin d'autre protection que de celle du Seigneur et il en fut ainsi depuis son arrivée.

L'intérêt que portaient soudainement les envoyés d'Interpol au prélat piqua sa curiosité et il poursuivit espérant en trouver la cause :

- Dites-moi, y a-t-il une menace qui pèse sur la vie de monseigneur Jubainville?

- Pas que l'on sache, répliqua Georges. Chef, pourrait-on partir immédiatement pour la maison de l'évêque, car comme nous vous l'avons expliqué à notre arrivée, chaque minute est très importante pour la bonne marche de ce dossier.

Tsékomu donna des ordres et le cortège se remis en branle immédiatement vers la maison de l'évêque où on espérait y trouver Joseph. On amena le propriétaire officiel du cellulaire afin d'identifier formellement le jardinier. Le chef désirait s'assurer qu'on ne riait pas de lui et que Jodius Benzo n'avait pas déclaré ces choses pour se sortir de cette mauvaise situation.

Georges et Éric ne pouvaient pas partager leurs réflexions durant le parcours, mais chacun, jetant un regard sur l'autre, y allait de sa petite analyse personnelle:

- *L'utilisateur du cellulaire est sûrement le cardinal... C'est lui qui vise le trône de Saint-Pierre... Le jardinier n'est qu'un outil de camouflage... J'espère, que le précieux oiseau n'aura pas quitté le nid vers d'autres cieux plus cléments...* pensait l'ainé des inspecteurs

pendant qu'Éric réfléchissait nerveusement :

- Au diable le jardinier, je suis sûr qu'il n'est qu'un pauvre pion sur cet échiquier... Si on ne réussit pas à mettre la main sur l'évêque, comment pourrions-nous empêcher le déclenchement de l'attentat? Dès notre arrivée on demande le prélat et si on se trompe, on verra le jardinier...

On aurait cru qu'ils avaient pu partager leurs réflexions et qu'ils arrivaient à la même conclusion : l'évêque possède la clef de l'énigme. Aussitôt, prenant tous deux la parole, ils déclarèrent simultanément au chef :

- Voyons le monseigneur dès notre arrivée, s'il vous plaît. On s'occupera du jardinier plus tard si nécessaire.

- Je ne comprends toujours pas, mais il sera fait selon votre bon plaisir messieurs. C'est vous qui menez l'enquête.

Tous réalisèrent rapidement que le principal intéressé n'était plus là. On les informa qu'il était parti à Rome pour une urgence. Joseph confirma, simplement que c'était bien le monseigneur des pauvres qui utilisaient le fameux cellulaire et qu'il était chargé d'apporter l'argent à son compatriote pour qu'il règle la note, selon les directives reçues.

Georges demanda au chef de l'autorité policière du Lesotho de les reconduire immédiatement à l'aéroport. Ils lui demandèrent son assistance pour vérifier auprès des compagnies aériennes si l'un des passagers avait acheté un billet pour Rome au cours des dernières heures, ce dont il doutait fortement. La recherche s'avérant infructueuse les amena à pousser leurs missions un peu plus loin, et à l'aide d'une photo de Monseigneur Louis Jubainville et ils essayèrent de

retracer sa nouvelle destination. Personne ne reconnut le prélat et le retour vers le quartier général fut décidé sur-le-champ. On envoya un courriel au patron avant de prendre l'avion. Il se lisait comme suit :

Nous avons retrouvé le propriétaire réel du cellulaire. Malheureusement, l'oiseau s'est envolé avant notre arrivée et il a quitté le pays sans laisser d'adresse. Nous repartons immédiatement vers Lyon et nous serons au bureau dès la première heure demain matin pour vous faire part de notre découverte.

Georges.



L'Oratoire Saint-Joseph n'avait jamais été inspecté de la sorte. Aucun racoin n'avait été laissé pour compte et on en conclut, après cette opération qui avait duré plus de 24 heures et monopolisés plus de 50 policiers, qu'il n'y avait plus aucun risque d'explosion dans ce lieu de pèlerinage. Selon les recommandations du capitaine Lemieux, les autorités policières décidèrent néanmoins de maintenir un certain effectif en uniforme sur les lieux, pour un temps indéterminé, question de sécuriser l'opinion publique.

- Bédard, j'aimerais, vous voir dans mon bureau S.V.P. lança, le capitaine Lemieux en passant près du pupitre de ce dernier.

Sans perdre un instant, l'officier se leva et rattrapa le pas de son chef qui se dirigeait rapidement vers ses quartiers. La porte refermée le policier prit les devant en questionnant :

- Quelque chose de spécial, chef?

- C'est plutôt vous qui devriez répondre à cette question, vous ne trouvez pas, répondit-il en l'invitant à s'asseoir d'un geste de la main. Déjà quatre jours que je

vous ai mandaté pour trouver les autres membres du FLEC et depuis, je ne vous ai pas entendu une seule fois. Qu'avez-vous découvert? On s'inquiète en hauts lieux et on aimerait tourner la page rapidement.

- Je crois que nous avons finalement trouvé une nouvelle piste hier en fin de journée. Luciano a parcouru attentivement les vidéos des caméras de surveillances de l'Oratoire depuis les deux dernières semaines et il croit avoir repéré un individu qui lui semble suspect.

- Comment ça?

- Eh! Bien, ce gars-là apparaît pour la première fois sur une caméra à l'entrée du côté de l'oratoire près du carillon, la veille de notre intervention. Il pousse un handicapé en fauteuil roulant. Quelques minutes plus tard, il le laisse à la salle de toilettes près de la chapelle pour une période anormalement longue. On le voit ensuite à l'entrée de la basilique puis, le gars revient aux toilettes et là, étrangement, on aperçoit un nouvel inconnu qui maintient la porte ouverte pendant que le vieil infirme se roule vers la chapelle où, le même bonhomme lui ouvre la porte. Selon les caméras il repart vers la sortie. On ne le revoit plus par la suite comme si sa visite était terminée. Ce qui est étrange dans tout ça, c'est que le premier aidant n'est pas celui qui manœuvre les portes et en plus, lorsqu'il sort des toilettes, la deuxième fois, il retourne à la basilique pour une bonne demi-heure.

- Qu'y a-t-il d'anormal dans tout ça? Le gars a peut-être décidé de prendre plus de temps dans la basilique pour visiter ou pour prier pendant que le vieillard handicapé préférerait la chapelle.

- Attendez mon capitaine, ce n'est pas si clair que ça... Pourquoi le gars n'a-t-il pas poussé l'handicapé lui-même à la chapelle en sortant des toilettes avant de

retourner à la basilique? De plus, Luciano a cru reconnaître le gars dans le vidéo de la caméra de surveillance de l'entrée du stationnement, la journée même où on a fouillé l'oratoire. Si c'est lui, il a passé sur le trottoir devant l'Oratoire en compagnie d'un autre gars avant d'en rejoindre deux autres de l'autre côté de la rue juste devant la porte du collège. Ils ont discuté quelques minutes, après avoir jeté un minuscule coup d'œil sur ce qui se passait à l'Oratoire et au lieu d'observer ce qui se passait comme tous les autres badauds, ils poursuivent le chemin en baissant la tête comme pour éviter de se faire remarquer. Chef, il nous manque quatre gars pour compléter le groupe des apôtres... Qu'en pensez-vous?

- Vous êtes en train de vous construire un beau scénario digne de Sherlock Holmes, ou bien vous avez respiré trop fortement en passant dans la division des narcotiques pour arriver à de telles conclusions...

- Je savais que ça ne vous plairait pas capitaine et c'est pour cela que j'ai demandé à Luciano de faire vérifier par nos spécialistes du vidéo s'il s'agissait bien du même individu et si on pouvait l'identifier avant de vous en parler. Si c'est le même personnage, je crois que ce peut être intéressant, non?

- Je ne sais pas, mais si c'est le cas, allez-y à fond. J'ai besoin de résultat, aujourd'hui.

- Très clair, chef! Autre chose?

- Ça va, Bob. Je m'excuse pour la pression, mais on me chauffe vraiment les fesses. Penchant la tête et se remettant à écrire, il donna le signal à l'inspecteur que l'entrevue était terminée.

Prenant aussitôt le corridor très étroit, faisant face au bureau du directeur, l'enquêteur traversa l'allée formée par les bureaux et filières surchargés du

département des enquêtes criminelles. Son pas rapide témoignait qu'il n'avait pas le temps de bavarder avec qui ce soit. Tout en marchant, il regardait les pictogrammes qui avaient remplacé les écriteaux servant à identifier les différentes spécialités.

- Dieu que le monde a changé, pensait-il. On n'écrit plus, on dessine... On ne se parle plus, on texte à un ami... On ne prie plus... On fait sauter les églises sous prétexte d'établir un royaume d'amour...

Il n'avait pas encore terminé sa réflexion lorsqu'il atteignit l'entrée du « Laboratoire des identifications physiologiques ». Dès qu'il eut poussé la porte, il repéra facilement son compagnon, qui faisait plus de 1,90 m. Les gènes paternels irlandais avaient sûrement pris le dessus sur ceux de la mère d'origine italienne... Pencher au-dessus de la jeune technicienne, Luciano touchait alternativement avec son doigt la photo sur l'écran de gauche et celle affichée sur le moniteur droit de cette console de visualisation dernier cri.

Bob eût l'impression que son partenaire aimait bien la position qu'il avait et que cela lui permettait d'observer bien d'autres choses que ce qui se trouvait sur les écrans... Son regard parcourait aussi facilement le corsage de la demoiselle que les deux photos affichées sur les écrans...

- Bonjour les amis, j'espère que je n'interromps pas votre petit tête à tête? Lança-t-il dès son arrivée, assuré que cette remarque ferait rougir les deux intéressés. L'un pour l'indiscrétion qu'il commettait, l'autre pour l'indiscrétion qu'elle consentait...

- Bob! S'exclama Luciano tout en se redressant. Après plus d'une heure de comparaison, nous pouvons sans l'ombre d'un doute, certifier que c'est bien le même individu, poursuivit-il sans délai, afin d'éviter toutes autres

remarques désobligeantes. Il était habitué à son insolence amicale, mais il était persuadé que Mélanie pouvait facilement s'en passer.

Elle comprit aussitôt qu'elle devait en faire autant et poursuivre ce que le jeune inspecteur avait commencé :

- Regardez! déclara-t-elle en se levant pour faire place au nouvel arrivé. Tout en traçant des cercles, avec son stylet électronique, autour du regard et du nez, appartenant au personnage sur les 2 écrans, elle affirma : « Vous voyez? Aucun doute possible. Les sourcils, les yeux arqués ainsi que le nez aquilin ne peuvent pas témoigner plus justement que l'individu qui se trouve sur les photos est le même. Je peux en témoigner sous serment.

Une telle déclaration était tout ce qu'il attendait pour le stimuler à poursuivre sur la piste déjà commencée.

- Merci pour le beau travail, Mademoiselle. Puis, jetant un regard autoritaire à son partenaire :

- Allez vient, on n'a pas de temps à perdre. Il faut tout mettre en œuvre pour retrouver ce type avant qu'il n'ait de nouvelles idées où qu'il ne cible un nouvel endroit pour faire péter des bombes. S'il fallait que cela arrive, c'est sûr que notre "job" sauterait avec.

La course, contre la montre, commença par celle vers le bureau du directeur qui déclencha d'emblée une série d'autres courses :

- La course à l'identité eut lieu dans tous les fichiers disponibles et fut plus ou moins efficace. Dans le fichier de la Sûreté du Québec. Aucun succès. Dans le fichier de la Gendarmerie Royale du Canada. Pareil

résultat. Dans le fichier d'Interpol. Conclusion similaire. Officiellement, le personnage des vidéos n'avait pas commis de crimes. On poursuivit donc le marathon dans deux autres fichiers numériques disponibles qui contiennent des photos récentes tel que : celui du bureau des passeports canadiens ainsi que celui de l'assurance maladie et du permis de conduire du Québec. Eurêka! Grâce à son permis de conduire, le fugitif était maintenant devenu une personnalité connue. Il se nommait Ghyslain Deschambeau, était né le 16 mai 1978 et était domicilié au 1030 Saint-Judes à Montréal. On déclencha donc, sans plus attendre une nouvelle compétition :

« La course au suspect du FLEC ». Une diffusion exhaustive de la photo numérique, apparaissant sur son permis de conduire, fut mise en place. On la projeta à la télévision lors de bulletin spécial. On la fit circuler sur internet par des réseaux aussi variés que Facebook, Twitter, You Tube, etc... On la publia dans tous les quotidiens et les hebdomadaires espérant que l'on retrouve l'individu avant que ces dernières publications n'atteignent les kiosques de vente. À peine, quelques heures s'écoulèrent avant qu'un appel téléphonique, assurant que l'on avait reconnu la personne et qu'on savait où le trouver, ne vienne déclencher la course finale.

- La course à « l'apôtre Jean » fut lancée dès qu'on eut reçu l'information. Cinq auto-patrouilles se précipitèrent simultanément en direction du restaurant « La Maisonnée de ma tante », situé dans le quartier Pointe-St-Charles sur l'île de Montréal.

C'est à cet endroit qu'une cliente faisant des recherches sur You Tube, à l'aide son cellulaire, vit apparaître une icône clignotante en marge de la page principale. Curieuse, elle cliqua dessus et vit une photo avec l'épithète « Recherché ». Machinalement, elle leva les yeux pour jeter un coup d'œil autour d'elle.

Il y avait très peu de clients à cette heure assez avancée de la matinée. Sur sa gauche, un groupe de cols bleus de la municipalité étirait leur pause-café pendant qu'une vieille femme et son mari sirotaient leurs cafés, deux tables plus loin. Enfin, elle remarqua, au fond de la rangée de tabourets qui s'étendait devant le comptoir à déjeuner, un groupe de quatre individus dont trois d'entre eux étaient très attentifs aux propos du quatrième.

Elle ne pouvait distinguer ce qu'il disait, même en étant très attentive, tellement le ton utilisé était bas. Cela attira son attention et elle observa minutieusement les personnages attablés devant elle.

Comparant le visage du narrateur avec celui apparaissant sur l'écran de son cellulaire, elle sentit subitement une étrange sensation d'inquiétude qui monta en elle. Elle avait devant elle, l'homme recherché par la police et elle eût l'impression qu'il venait de se rendre compte qu'elle le regardait lorsqu'il tourna les yeux dans sa direction. Un esprit de panique la saisit et sans plus attendre elle sut qu'elle devait quitter le restaurant et communiquer avec la police dans la minute. Qui sait, peut-être était-elle en présence d'un tueur ...

Dès qu'elle fut sortie, elle rejoignit son véhicule et signala le 911, tout en s'éloignant du restaurant, craignant d'être poursuivie par la bande. Son appel terminé, constatant qu'on ne la suivait pas, elle s'arrêta pour reprendre ses esprits puis elle décida de revenir stationner discrètement devant le commerce pour assister à l'arrestation qu'elle venait de déclencher.

À peine 10 minutes s'étaient écoulées avant que les détectives Bédard et Thiry n'interviennent dans le restaurant pour arrêter l'individu recherché et ses trois comparses pendant que les auto-patrouilles bloquaient systématiquement les rues du quartier afin d'éviter toute

fuite possible du clan.

Aucune résistance ne fut offerte par les derniers membres du FLEC encore en liberté. Ils venaient de perdre tout espoir de participer à la construction de la « Nouvelle Église ». Ils venaient de décider d'enterrer la FOI qu'ils avaient mise dans leur « sainte mission ».

Il ne restait plus qu'à certifier l'identité du « Père de la nouvelle église » et à dépister l'endroit où il se terrait pour compléter l'Opération « Mort au Big Bang » .



Dès le retour des inspecteurs Georges et Éric aux quartiers généraux d'Interpol à Lyon, Joseph Lagironde, le chef des opérations internationales les convoqua afin de recevoir de vive voix, le rapport sur leurs visites au Lesotho.

Tous les trois étaient réunis autour de la table de travail du chef lorsque ce dernier prit la parole :

- Bon, allez Georges racontez-moi le tout sans oublier les petits détails.

Georges s'exécuta immédiatement et conclut rapidement qu'il n'y avait aucun doute sur l'identité de la personne recherchée. Selon toute évidence le cardinal Louis Jubainville est le dirigeant des terroristes qui menacent de faire sauter l'Oratoire Saint-Joseph.

- Chef, poursuivit-il, j'ai fait une petite recherche sur Internet, ce matin, afin de mieux cerner le personnage. Ce n'est, ni plus ni moins, qu'un rebelle de haut niveau que l'on a mis au rancart suite à ses prises de position pour divers groupes de personnes rejetées ou défavorisées. Selon ce que j'ai lu, il a bousculé très fréquemment la hiérarchie romaine en s'affichant un peu trop souvent, lors de manifestations publiques, auprès

d'homosexuels ou d'émigrés illégaux, et cela, dans plusieurs pays d'Europe. De plus, à de multiples reprises, il a critiqué ouvertement les richesses du Vatican et le manque d'ouverture de ses dirigeants et du Saint-Père, ce qui, selon lui, éloignerait la Sainte Église du message original de Jésus de Nazareth. C'est probablement pour toutes ces raisons que du jour au lendemain, la curie romaine lui confia un diocèse caché au fond de l'Afrique. C'est, du moins, ce qu'en ont conclu plusieurs analystes et journalistes des choses religieuses. Quant à sa présence au Lesotho, contrairement à Rome, elle est très appréciée. On l'a même surnommé le « monseigneur des pauvres ». Comme vous pouvez le constater, notre bonhomme a toutes les caractéristiques souhaitables pour être le « Père » de la « Nouvelle Église », dont parle le Manifeste du FLEC. Qu'en dites-vous, chef?

Après avoir griffonné quelques mots sur son bloc-notes, l'inspecteur-chef releva la tête et déclara :

- Excellent boulot Messieurs ! À première vue, George, tes déductions sont, on ne peut plus exactes, et je vais en faire part immédiatement à nos amis du Québec. S'ils le désirent, nous lancerons un mandat d'arrêt international afin de retrouver le plus rapidement possible ce terroriste en herbe. Merci messieurs, vous pouvez disposer pour l'instant. Je vous communiquerai une nouvelle mission dans les heures qui suivent.

Il se leva puis se dirigea immédiatement vers son pupitre pendant que les inspecteurs quittaient son bureau. Saisissant son téléphone il demanda à sa secrétaire de le mettre en contact avec le capitaine Lemieux de la sûreté du Québec. Dès que la communication fut établie, prenant le combiné, car il détestait la fonction mains libres qui selon lui donnait l'impression que l'on parlait dans une boîte de conserve, il s'annonça de cette façon :

- Capitaine Lemieux, Lagironde d'Interpol, comment allez-vous ?

- Très bien cher ami et vous ? lui répondit son interlocuteur québécois.

- À merveille ! Bon! Maintenant que nous avons terminé avec les politesses d'usage, laissez-moi vous mettre au courant de nos découvertes. Le propriétaire du portable est identifié, mais non retrouvé. Je vous explique...

Son récit terminé, il fit une longue pause, faisant ainsi comprendre à l'autorité policière québécoise que c'était à lui de prendre une décision et qu'il serait préférable de demander de lever un mandat d'arrêt international sur la personne de Mgr Louis Jubainville.

- La balle est dans notre camp? Si je comprends bien, vous voulez dire que c'est à nous de déposer une requête en passant par la GRC, bien sûr...

- Mon ami, vous devinez si bien les choses que j'aimerais vous compter comme membre de mon équipe. Cependant, je sais très bien que la paye ne vous intéresserait pas, alors, je ne vous propose rien. Bon voilà, c'est tout pour l'instant. Je dois vous quitter, car j'ai une réunion dans 10 minutes. Alors au revoir et j'attends des nouvelles officielles du Canada, termina-t-il avec une pointe de taquinerie dans la voix.

- Merci cher ami et au plaisir d'une prochaine rencontre dit-il avant de raccrocher.

Un immense sourire apparut sur son visage. Le capitaine, Lemieux, était enfin soulagé. Il pouvait annoncer officiellement au « grand manitou » et à la presse que la menace du front de libération de l'Église catholique était bel et bien terminée. Par la suite, il

pourrait remettre une copie complète du dossier à la Gendarmerie Royale du Canada qui terminera le tout avec Interpol.

Il pouvait maintenant prendre une petite vacance avec sa femme et s'éloigner un peu de son travail qui minait de plus en plus la FOI qu'il avait dans l'humanité et dans ce qu'elle était devenue.



Yvon Dubois, alias Louis Jubainville, était bien heureux de se retrouver enfin seul. La noirceur remplaça rapidement la clarté de l'appartement dans lequel il se trouvait, mais il n'avait aucune intention d'y apporter des correctifs. Il désirait demeurer dans le noir le plus total possible. Il avait besoin de réfléchir aux derniers événements et il se concentrait beaucoup mieux lorsqu'ils n'étaient pas distraits par ce qui l'entourait.

S'agenouillant aux pieds de son lit, tout comme on lui avait appris lorsqu'il était petit, il implora ainsi son Dieu :

- Pardonne-moi Seigneur. Je suis désolé de la tournure des événements. Je désirais tellement accomplir la mission que tu m'avais confiée le plus rapidement possible, que j'ai oublié que le temps n'avait pas d'importance pour toi et par ce fait j'ai tout bousillé en bousculant les choses. Je te demande donc, bien humblement, d'accueillir, en Ton Paradis, tous ceux que tu m'avais confiés pour accomplir ce mandat et qui sont déjà passés dans l'autre monde. Aussitôt que possible, Seigneur, j'essaierai de communiquer avec les apôtres que tu m'as laissés. D'ici là, apporte-leur tout le soutien dont ils auront besoin. Que leurs coeurs, remplis de tristesse, continuent de brûler d'amour pour toi. Enfin, aide-moi à être patient et éclaire mes pas sur la route que je dois emprunter pour réaliser la mission ultime que tu m'as confiée. Amen!

Le « Père » de la nouvelle église se releva puis il s'étendit sur son lit avant de fermer les yeux sur cette journée qui aurait mieux fait de ne jamais exister et de ne pas être inscrite au grand livre de la vie.

Il était exténué. Il devait se reposer. Mais, avant de s'endormir, il avait décidé d'alimenter la FOI qui l'animait et qui le poussait à vouloir rebâtir cette église pour qui il avait donné sa vie, la Sainte Église catholique.



Les mois passèrent. Sans qu'Alexandre et Valéry ne s'en rendent compte, la journée la plus importante de leur vie de couple était déjà arrivée.

Dans la maison des l'Heureux, maman s'afférait à mettre la touche finale à la robe nuptiale, pendant que papa avait de la peine à positionner convenablement le nœud papillon qui lui avait été fourni avec le smoking, loué pour l'occasion.

- Maman je t'en prie, cesse de jouer avec mon voile, nous finirons par être en retard et je ne crois pas qu'Alexandre apprécierait, déclara la future mariée en regardant sa mère dans le miroir qui se trouvait derrière la porte de la chambre maternelle.

- Tu es tellement belle dans ta robe ma chérie et quand je pense à ce qu'elle signifie, j'ai l'impression que je vais te perdre encore un peu plus aujourd'hui et que demain ne sera plus jamais pareil.

- Je comprends tout ça maman, mais il faut partir maintenant et de toute façon lorsque je m'assoierai dans l'auto avec papa, tous ces beaux plis que tu ne cesses de replacer, vont s'envoler en une fraction de seconde. Elle se retourna, et prenant sa mère dans ses bras, tout en la regardant tendrement avec ses yeux qui scintillaient de bonheur, elle lui dit :

- Maman ! Si tu savais comme je t'aime, tu ne laisserais pas de telles pensées habiter ton esprit. Elle clôtura ce petit cœur à cœur en la serrant dans ses bras puis elle se dirigea prestement vers son père pour lui venir en aide.

Quelques minutes plus tard, le cortège de la mariée se mit en marche vers l'église où devait avoir lieu la cérémonie. Dès l'arrivée de la limousine, Valéry en profita pour admirer celui avec qui elle avait, finalement, décidé de passer le restant de sa vie.

Alexandre arborait magnifiquement l'habit du pingouin, comme le lui avait fait remarquer son ami François. Aucun top modèle masculin n'aurait pu mettre en valeur l'habit d'un jeune marié mieux que lui, pensait-elle en le regardant.

Accompagné de son témoin, debout sur le perron de l'église, il attendait impatiemment celle pour qui il était prêt à dire « oui » devant Dieu et devant les hommes, pour le meilleur et pour le pire.

Tous deux étaient bien conscients du serment qu'ils s'apprêtaient à prononcer. Ils avaient eu suffisamment de temps pour en analyser la portée et ils en étaient venus à la même conclusion : rien ne peut mieux témoigner de la profondeur d'un amour que l'engagement que l'on ose prendre envers soi-même et devant ceux qui nous entourent.

Le temps était superbe et la température idéale. Une petite brise faisait valser de petits nuages devant les rayons du soleil qui régnait sur ce magnifique ciel bleu.

On aurait dit que tous les éléments s'étaient donné le mot pour *célébrer LA FOI que les nouveaux mariés avaient décidé de cultiver au nom de leur amour.*

POUR ALLER PLUS LOIN

De tous les dons que l'humanité a reçus de son créateur, celui de la FOI en est sûrement le plus précieux. On le reçoit dès la naissance, car personne ne pourrait vivre sans ce don magnifique.

Marcel Lefebvre, un auteur québécois a écrit les paroles d'une chanson que le grand public a eu la chance d'entendre peut-être pour la première fois, lors de la visite du pape Jean-Paul II à Montréal en 1984. Paul Baillargeon a composé la musique de la chanson et récemment, Martin Deschamps en a enregistré une version sur un album CD. « **CROIRE** » (le titre de la chanson) exprime magnifiquement ce que la FOI accomplit dans nos vies. Prenez le temps d'en lire attentivement les paroles à deux ou trois reprises et méditez-les durant quelques minutes. Si ces mots n'éveillent pas en vous le désir d'activer le don de la FOI que vous avez reçu, c'est sûrement parce que vous êtes déjà mort.

CROIRE

*Croire,
Il suffit de croire,
Et tout renaît, tout est refait
La vie ne peut rien contre l'espoir...*

Quand on veut croire

*Il suffit de croire,
Tout est changé, recommencé
On a la vie qu'on rêve d'avoir*

Suffit de croire

*Comme un arbre qui fait ses bourgeons
Malgré le vent qui lui reprend ses feuilles
Croire à la vie, vêtue de deuil*

Croire

*Vivre à l'envers de tous ceux qui ont peur
Risquer sa peau tout comme font les fleurs
Quand leurs pétales montrent leur cœur*

*Croire !
Refuser la nuit
Croire !
Comme on pousse un cri
Un immense,
OUI !
À LA VIE.*

Parole : Marcel Lefebvre
Musique : Paul Baillargeon

Pour nous démontrer l'importance de la FOI dans nos vies, l'auteur a jugé bon de répéter le mot croire 9 fois sur les 105 mots qu'il a utilisés pour composer cette chanson. Il nous rappelle continuellement qu'il nous « suffit de croire » pour que notre vie soit transformée.

Dès les premiers mots, il nous fait comprendre l'importance de la FOI, en nous rappelant que « *La vie ne peut rien contre l'espoir...* » Souvenez-vous du nombre de gens qui, dans votre entourage immédiat, ont pu vous témoigner par leur vécu, de cette puissance qui leur a permis de passer à travers les revers que la vie leur a apportés. Certains ont connu la maladie, d'autres un accident ou la mort d'un proche. Toutes sortes de catastrophes affectent nos existences, mais comme nous l'enseigne la chanson, si nous cultivons la FOI nous saurons toujours trouver les forces nécessaires pour passer à travers les épreuves que la vie nous apporte quelque soit la grandeur de ces épreuves.

Tout le monde sait bien qu'« une image vaut milles mots » et même si je n'en ai aucune à vous montrer je suis persuadé que l'exemple qui va suivre vous fera voir jusqu'à quel point la FOI est capable de nous aider à réaliser des choses magnifiques, voir incroyable, même si la vie semble nous avoir tout enlevé.

Descendant d'un aristocrate français, le comte Philippe Pozzo Di Borgo est né en 1951. Il fut élevé dans la ouate et a connu tous les avantages matériels d'être né dans une famille fortunée. Tout lui a réussi magnifiquement et à 42 ans il se retrouve directeur délégué des champagnes Pommery (LVMH) à Reims. Il épousa une femme qui comblait tous ses désirs par sa beauté, sa bonté et sa joie de vivre. Bien qu'une grave maladie la prive de donner la vie, Béatrice (son épouse) et Philippe décident d'avoir une famille et entament des procédures pour une adoption internationale. Laetitia et Robert-Jean, deux enfants de Bogota viendront combler leur désir d'être parents.

Son insatiable appétit de vivre à 200 km à l'heure amène le comte à pratiquer un sport extrême, le parapente. Le 23 juin 1993, le goût de faire monter son adrénaline au maximum fit basculer sa vie dans un monde de souffrances et de douleurs. Une chute tragique le rendit tétraplégique (paralysé des 4 membres).

Couché sur son lit à regarder le plafond blanc, lui qui avait cette grande soif de vivre, perd le goût de la vie et, n'eût été son infirmité, il aurait sûrement commis l'irréparable. Le grand amour qu'il voue à sa femme ainsi que la FOI qui anime cette dernière lui font découvrir un monde « sans corps » où il découvre que la vraie vie est en lui et non dans ses extérieurs.

Trois années se sont écoulées depuis ce tragique accident lorsque le malheur frappe encore à sa porte et vient lui ravir l'être qu'il aime le plus au monde. Béatrice

s'éteint après six mois de souffrances dues aux suites d'une septicémie (infection générale).

« Je n'ai plus de passé, je n'ai pas d'avenir, je suis une douleur présente », c'est ainsi qu'il exprime ce qu'il ressent au plus profond de son être.

Cependant, comme le disent si bien les paroles de la chanson, "la vie ne peut rien contre l'espoir"... Grâce à une rencontre bénie avec Abdel, un jeune algérien qu'il qualifie « d'insupportable, de vaniteux, d'orgueilleux, de brutal, d'inconstant et d'inhumain », il retrouve le goût de vivre. Celui-ci deviendra son homme à tout faire et le comte Pozzo Di Borgo dit encore au sujet de son serviteur : « Sans lui, je serais mort de décomposition. Il m'a délivré quand j'étais prisonnier. Il m'a fait rire quand je craquais. Il est mon diable gardien. »

Comme vous pouvez le constater, **il lui a suffi de prendre la décision de croire pour qu'il retrouve la vie.**

Vous pouvez lire sa biographie détaillée dans un livre qu'il a écrit suite au décès de sa femme et qui fut publié aux éditions Baillard en 2001 sous un titre révélateur : « **Le second souffle** ».

- C'est bien beau tout ce que la FOI peut faire pour m'aider à traverser des épreuves, mais peut-elle m'aider à accomplir quelque chose ?

Bien sûr ! et beaucoup plus que vous ne pouvez l'imaginer. Cependant,

soyez bien conscient qu'en aucun moment, la FOI n'agira dans votre vie sans votre permission et sans votre apport personnel.

« *Croire, il suffit de croire...* » Ces paroles mettent bien en évidence la responsabilité qui nous incombe d'activer cette force qui nous habite. Le parolier de la chanson les reprend à trois reprises avant de nous montrer ce que nous pouvons en retirer.

**Si vous décidez de croire, non seulement la vie
ne réussira pas à vous mettre par terre,
mais vous finirez par obtenir
« *La vie que vous rêvez d'avoir...* ».**

Vous en doutez ? Alors, jetons un coup d'œil sur la vie d'un Grand Rêveur qui, par la FOI en ses rêves, a su créer une entreprise qui sème la joie et le bonheur partout où elle est présente.

Ce Grand Rêveur a, grâce à sa FOI CONSTRUCTIVE, permis de bâtir un empire reconnu à travers le monde entier. Ce choix de croire a également fait naître un nouveau philanthrope, qui par sa fondation "ONE DROP" permet de fournir de l'eau potable à des milliers de personnes dans plus de 80 pays du tiers-monde. Il consacre également 1 % des revenus de son entreprise pour des actions constructives sociales et culturelles. Vous avez sûrement reconnu ce grand québécois qui se nomme Guy Laliberté. Il est le fondateur du Cirque du Soleil.

Dès 1984, année de fondation du Cirque du Soleil, la FOI constructive de ce personnage fascinant contribuera à mettre sur pied une société qui emploie plus de 4000 personnes du monde entier dont pas moins d'un millier sont des artistes professionnels. Le siège social est à Montréal et compte 1800 employés. L'ensemble de ces travailleurs représente 40 nationalités et parle 25 langues différentes. Depuis sa première tournée, le Cirque du Soleil a présenté des spectacles dans plus de 250 villes réparties aux quatre coins de la planète. Ses représentations ont déjà attiré pas moins de

100 millions de spectateurs. En 2010 le Cirque du Soleil a présenté pas moins de 21 différents spectacles. Attention, ce n'est pas tout, car en plus de ces différentes tournées mondiales, ils offrent douze revues permanentes dans des salles situées à: Las Vegas, New York, Orlando, Tokyo et Macau.

Une fiche plutôt impressionnante, vous ne trouvez pas, pour un jeune échassier de Baie-Saint-Paul qui a cru qu'il pouvait vivre de ses rêves?

Le fondateur du Cirque du Soleil ne se contente pas de croire en lui-même et en sa bonne étoile. Il amène son entreprise à baigner quotidiennement dans la FOI: FOI en la créativité de ses employés, FOI en l'imagination de ses réalisateurs, FOI en ses producteurs, FOI en ses consommateurs, FOI dans les jeunes marginaux, FOI dans les communautés où il s'installe, etc...

**LA FOI CONSTRUCTIVE PEUT ACCOMPLIR
DES CHOSES EXTRAORDINAIRES,
SI ON LA MET EN ACTION.**

La FOI nous permet toujours de sortir victorieux de n'importe quelles difficultés que nous rencontrons, en plus de nous fournir la possibilité d'aller aussi loin que ce que nous déciderons de croire. Cependant, comme l'auteur nous le fait constater dans sa chanson, il y a une condition...

Il faut être prêt à « *Risquer sa peau, tout comme font les fleurs, quand leurs pétales montrent leur cœur...* » Quelle belle analogie, vous ne trouvez pas?

En lisant la biographie qui suit, celle d'une grande dame de chez nous, vous constaterez, très vite, que c'est en prenant des risques que nous pouvons accomplir des choses extraordinaires et, par ce fait, contribuer à

l'épanouissement de l'être humain et à l'avènement d'un monde meilleur.

Lucille Teasdale était une femme médecin et une chirurgienne québécoise de réputation internationale. Elle est née à Montréal en 1929.

Le tempérament dépressif de sa mère et le fait que son père n'était qu'un simple boucher ne parvinrent pas à diminuer la FOI qu'elle cultivait dans son rêve de devenir chirurgienne. Le fait d'être pensionnaire, pendant ses études primaires et secondaires, la prépara à maîtriser les peines et les difficultés que peut occasionner l'éloignement. Enfant d'un quartier pauvre de l'Est de Montréal, très tôt, elle prit conscience des inégalités sociales.

Elle termina ses études en médecine à l'Université de Montréal à une époque où peu de femmes réussissaient à atteindre le niveau universitaire. La FOI qu'elle entretenait de pouvoir devenir chirurgienne l'amena à s'expatrier en France pour terminer ses études spécialisées.

Elle est devenue la première chirurgienne québécoise pendant une période où aucun hôpital d'Amérique du Nord ne voulait d'une femme médecin en chirurgie. Elle s'installa à Marseille pour y pratiquer sa profession et au cours des années soixante, elle déménagea en Ouganda où elle épousa le Dr Piero Corti, un médecin qui avait fondé un petit hôpital d'une quarantaine de lits. Après une douzaine d'années de travail continu et intense, le couple a réussi à transformer le minuscule hôpital en un centre hospitalier de 205 lits, équipé d'un laboratoire, d'un service de radiologie, de deux dispensaires et d'un centre de formation.

Étonnant ce que la FOI cultivée peut accomplir, vous ne trouvez pas?

Puis ce fut le chaos. De 1971 à 1979, l'Ouganda fut plongé dans un règne de terreur sous la dictature d'Idi Amin Dada. «Le pays jadis connu dans le monde entier comme la perle de l'Afrique gisait en lambeaux.» Malgré tout, le couple réussit, tant bien que mal, à sauver les meubles malgré le fait que leur vie quotidienne est constamment perturbée par des soldats qui s'affrontent jusque sur les terrains de l'hôpital, voire même dans les salles de traitements, à la recherche de leurs ennemis. Après la chute du régime dictatorial, le couple multiplie les efforts et crée une salle de 90 lits destinés aux enfants, une autre de 50 lits pour les patientes du service d'obstétrique et de gynécologie, une troisième de 66 lits pour les patients en chirurgie en plus d'un abri pour les membres des familles qui s'occupent des patients.

Au début des années 1980, le VIH fait son apparition et les sidéens sont nombreux à se présenter à l'hôpital. La chirurgienne voyait plus de deux cents patients par jour lors de ses cliniques externes et elle pratiquait également beaucoup plus d'interventions que d'habitude. On la surnomma « Docteure Courage », mais, malheureusement, il arrive souvent que ses gants se déchirent durant une chirurgie et qu'elle doive en enfiler jusqu'à trois ou quatre paires au cours d'une même opération. Elle finit par se couper et s'infecte sans le savoir. Sa santé commence à déprimer. Son mari l'amène à Londres. À la suite des résultats d'examen plus poussés, elle est déclarée séropositive.

Tous ne cessent de se répéter: «Comment une personne qui aide tellement de gens peut-elle mériter ça? C'est tout simplement injuste.» Cependant, la FOI qu'elle alimente toujours l'amène à poursuivre sa mission et c'est sans hésitation qu'elle déclare à un journaliste qui lui demandait si elle envisageait prendre sa retraite suite à ce verdict: "Tant que la vie et la santé me le permettront je poursuivrai la mission commencée".

Lucille Teasdale est décédée le 1er août 1996, son mari meurt le 20 avril 2003. Ils sont tous deux enterrés près de l'hôpital de Lacor, à l'ombre d'un frangipanier.

Prendre des risques fait partie de la FOI et peut à l'occasion nous amener sur des chemins de vie dangereux. Cependant, les risques pris pour cultiver une FOI comme celle-là docteur Teasdale, nous démontre à quel point la FOI peut-nous amener à réaliser des choses merveilleuses au cours de notre vie, si on accepte de les prendre...

Nous avons été créés avec un besoin fondamental de croire.

PERSONNE NE PEUT VIVRE ET S'ÉPANOUIR SANS LA FOI.

Au cours des dernières années de sa vie, face à la maladie et à ses incapacités physiques qui la clouèrent dans un fauteuil roulant et la rendirent incontinente, ma mère m'a souvent répété lorsque j'essayais de lui donner des lueurs d'espoir face à son état lamentable : *“Comme j'aimerais avoir la FOI et l'espérance que tu as...”*. Ce à quoi je lui répondais : *« Maman, vous en avez encore plus que moi, puisque c'est de vous que je l'ai reçue... »* Toute sa vie, ma mère s'est inquiétée anormalement pour tous les revers que la vie quotidienne apportait à son entourage avec comme résultat : trois dépressions nerveuses à vingt ans d'intervalle. On aurait dit que cela prenait deux décennies pour remplir le vase des souffrances qu'elle accumulait avant que celui-ci ne déborde et ne l'entraîne dans un état dépressif majeur.

Faites attention! Si vous avez déjà déclaré ou avez déjà pensé, dire à quelqu'un de votre entourage : *“Comme j'aimerais avoir la FOI et l'espérance que tu as...”* ou encore *« Je crois bien que je n'ai pas la FOI »*

vous utilisez la FOI que vous possédez de façon négative en croyant que votre FOI fait défaut.

Cessez de désirer ce que vous possédez déjà et réalisez tout de suite que toutes vos actions sont toujours imprégnées et guidées par la FOI. Du moment qu'il y a des inconnus dans votre vie, que ce soit face à vos réflexions, face aux actions à poser, face aux gens que vous côtoyez ou face à tout autre évènement, votre FOI s'active. Vous en doutez?

Laissez-moi vous donner un exemple bien simple, mais très révélateur.

Prenez conscience, tout de suite, que si vous êtes en train de lire ce livre c'est que vous possédez la FOI.

Encore des doutes? Alors, réfléchissez à ceci, pendant les minutes qui suivront :

Pourquoi avez-vous acheté ce livre? N'était-ce pas parce que :

VOUS AVEZ CRU » qu'il pouvait vous apporter quelque chose de positif? Peut-être...

VOUS AVEZ CRU » que vous retireriez un certain plaisir à lire ce roman. Peut-être...

VOUS AVEZ CRU » qu'il vous aiderait à obtenir une meilleure connaissance de vous-même. Peut-être...

VOUS AVEZ CRU » qu'il contribuerait à améliorer ou à développer la puissance de votre FOI. Peut-être...

EN D'AUTRES MOTS, VOUS AVEZ FAIT UN ACTE DE FOI. AUSSI MINIME SOIT-ELLE, VOUS AVEZ LA FOI.

Vous avez encore des doutes?

Eh! bien, laissez-moi vous dire que même si vous cessez de lire ce livre, vous commettrez encore un acte de FOI, car vous AUREZ DÉCIDÉ DE CROIRE qu'il ne peut rien vous apporter.

Attention! Ce n'est pas parce que vous venez de prendre conscience que vous possédez la FOI, que celle-ci changera toute votre vie.

C'est un peu comme un fermier qui découvre qu'il y a une réserve de pétrole gigantesque sous le boisé qui se trouve au fond de sa terre. Tant et aussi longtemps qu'il se contentera de savoir qu'il est propriétaire d'une richesse souterraine, cet état de choses ne changera rien à sa vie. Comme vous le devinez, il devra prendre une décision sur ce qu'il fera avec ce potentiel de richesse qui se trouve sous ses pieds. Doit-il exploiter lui-même cette nouvelle découverte, s'associer avec une compagnie pour en faire l'exploitation ou encore ne rien faire, car après tout il n'est pas si malheureux que ça...

Il en va de même avec vous. Ce n'est pas par ce que vous êtes maintenant conscients que vous possédez la FOI depuis votre naissance que vous devez lui permettre de changer votre vie. Après tout, votre vie quotidienne n'est pas si mal que ça... N'est-ce pas?

Cependant, si vous réalisez, tout à coup, que le fait de développer et de cultiver le don de la FOI peut vous permettre d'accomplir beaucoup plus de choses dans tous les domaines de votre vie, alors je vous invite à poursuivre votre lecture et à découvrir certaines avenues qui pourront vous aider à accomplir cette tâche.

RÉVEILLENZ LA FOI QUI SOMMEILLE EN VOUS

Pour réussir à réveiller la FOI qui sommeille en

vous et à la mettre à votre service, la première des étapes à franchir est de réaliser que :

**L'ACTION DE CROIRE EST AVANT TOUT
UN ACTE VOLONTAIRE.**

Il y a plusieurs modèles de FOI qui se développent au cours de notre vie. Je vous propose d'en examiner trois d'entre eux.

Depuis notre naissance, notre FOI a grandi en subissant l'influence de ceux qui nous entourent. Certains auront développé une **FOI CONSTRUCTIVE**, grâce aux bons soins de leurs parents qui leurs ont procuré la nourriture, l'amour et la tendresse que tout être humain a besoin au quotidien. La majorité du temps, ils ont eût la chance de vivre avec des gens qui leur ont appris à croire en leurs capacités et à faire confiance en ceux qu'ils côtoient : leurs amis, leurs enseignants, leurs entraîneurs, etc... Ils ont entendu fréquemment des paroles telles que : « Crois-moi, tu peux y arriver... », "Fais lui confiance et tout ira bien...", etc...

D'autres ont développé **UNE FOI DESTRUCTIVE**, c'est-à-dire qu'ils croient que tous ceux qui les entourent sont là pour les exploiter ou leur faire du mal et qu'ils ne peuvent pas leur faire confiance. Ce sont généralement ceux qui ont eu des parents égoïstes, des gardiennes méchantes, des amis profiteurs, des entraîneurs qui ont abusé d'eux, etc... On leur a souvent fait des promesses qui ne furent pas respectées et ils se sont fait flouer à plusieurs reprises. Finalement, ils ont grandi avec un discours qui rassemblait à celui-ci : "Tu ne seras jamais capable de faire cela...", "Ne fais jamais confiance à personne. On finira toujours par te trahir..." etc... Voilà comment ils en sont arrivés à croire qu'on ne pouvait pas faire confiance à qui que ce soit.

Une troisième catégorie de personnes possède

UNE FOI MÉFIANTE. C'est le lot de la majorité. Ce sont des gens qui sont incapables de faire confiance à quelqu'un qu'ils ne connaissent que depuis un certain temps, même si ces gens à qui ils refusent leur confiance ne les ont jamais trahis... Et s'ils connaissent la personne depuis plusieurs années et qu'ils n'ont eu que de bonnes expériences avec elle, ils lui accorderont une confiance mitigée, car qui sait... La majeure partie d'entre eux ont grandi en entendant des phrases telles que : « Méfie-toi un peu même si tu fais confiance à quelqu'un. On ne sait jamais... », « Protège toujours tes arrières. On en a vu tellement qui se sont fait organiser... »

C'est avec ces différents héritages de FOI reçus que nous devons composer à travers notre quotidien. L'orientation de notre vie personnelle en est affectée et nos relations avec les autres également. Quant à notre attitude face aux difficultés que nous rencontrons, elle en est fortement influencée. Enfin, notre choix d'avoir une vie spirituelle dépendra largement de la perception de la religion qui nous aura été transmise par notre entourage.

C'est bien beau de découvrir que je possède une **FOI CONSTRUCTIVE, DESTRUCTIVE ou MÉFIANTE**, mais en fin de compte, qu'est-ce que cela m'apportera ?

Si après un certain temps de réflexion, vous réalisez que vous possédez une FOI plutôt destructive, dû à votre éducation ou à votre entourage, ne croyez-vous pas que vous seriez plus heureux en essayant de la modifier pour vous rapprocher d'une FOI constructive ?

Et, si vous constatez que c'est plutôt une FOI méfiante qui vous anime, peut-être vous reviendra-il en mémoire des événements qui auraient pû être avantageés, si vous n'aviez pas été si méfiants face aux personnes impliquées.

Cependant, ne vous en faites pas, comme **NOUS AVONS TOUJOURS LE CHOIX DE LA FOI** qui guide les différentes facettes de notre vie, il n'en tient qu'à vous de modifier ou de recréer les modèles reçus en héritage.

Qu'il s'agisse :

de la FOI EN SOI (*je décide de croire que je peux accomplir n'importe quoi qu'il m'est humainement possible de faire, ou, je décide de croire que je n'ai pas beaucoup de talents...*)

de la FOI DANS LES AUTRES (*je décide de croire que chaque nouvelle personne que je rencontre mérite ma confiance ou, je décide de croire qu'ils doivent prouver qu'ils méritent ma confiance...*)

ou de la FOI EN LA VIE (*je décide de croire que chaque jour, la vie m'apportera quelque chose de bon ou, je décide de croire que je suis né pour un petit pain et que le bonheur n'est pas sur cette terre...*)

ou de la FOI EN DIEU (*je décide de croire que Dieu existe ou, je décide de croire que Dieu n'existe pas...*),

Toutes ces "FOI" que je choisis de semer et de cultiver deviendront celles que je récolterai.

Donc :

**LA FOI QUE VOUS SÈMEREZ ET QUE
VOUS CULTIVEREZ DEVIENDRA
LA FOI QUE VOUS RÉCOLTEREZ**

Si vous décidez de croire que vous êtes capable de faire des études universitaires, il y a de fortes chances que vous fournissiez tous les efforts pour réussir les études prérequisées et que vous mettiez beaucoup d'énergie pour l'obtention de votre bac.

Par contre, si vous décidez de croire que vous êtes incapable de réussir à obtenir un diplôme universitaire, voulez-vous parier que vous aurez même de la difficulté à terminer vos études collégiales...

ATTENTION, LA FOI EST TOUJOURS ACTIVE DANS NOS VIES et cela dans tous les domaines, cependant c'est vous qui en demeurez le seul guide. Personne d'autre que vous ne peut en choisir l'orientation qu'elle prendra.

Voilà donc pourquoi il est si important de jeter un regard sur son passé pour mieux découvrir les FOI qui nous animent. Ai-je FOI en moi? Ai-je FOI dans les autres? Ai-je FOI en la vie? Ai-je FOI en Dieu? Mes FOI sont-elles positives ou négatives?

Ce n'est pas toujours facile de jeter un regard sur ma propre vie et sur mes attitudes, spécialement si je doute que certaines d'entre elles doivent être changées. Nous n'avons qu'à penser aux difficultés qu'a un alcoolique à admettre qu'il est rendu dans cet état. Pourtant, c'est la première étape à franchir pour qu'il puisse penser à un nouveau départ. Tant et aussi longtemps qu'il n'aura pas franchi cette étape, il ne pourra rien changer dans sa vie.

Êtes-vous prêt à découvrir et à reconnaître les FOI qui dirigent votre vie actuellement?

Oui! Alors, laissez ce livre et prenez le temps de jeter un regard sur vos attitudes de FOI personnelles. Attention! Prendre le temps, cela ne veut pas dire quelques secondes ou deux ou trois minutes pour réfléchir en silence. Non! Je vous suggère plutôt de vous mettre à table ou au pupitre et de vous préparer à faire un travail sérieux. Oui, un travail qui vous demandera des efforts, car si cet exercice est bien fait, il risque fort de transformer toute votre vie.

Prenez une feuille de papier ou votre ordinateur et écrivez toutes les découvertes que vous ferez sur les modèles de FOI que vous avez reçue depuis votre enfance. Puis examinez les FOI qui font partie de votre vie présentement et faites-en une liste détaillée. Pour chaque découverte, énoncez clairement pourquoi vous êtes persuadés que vous faites partie de tel ou tel modèle de FOI (constructive, destructive ou méfiante). Donnez des exemples de l'éducation reçue de vos parents ou de la formation reçue de vos éducateurs, entraîneurs, animateurs, employeurs, etc... Citez quelques phrases avec lesquelles on a alimenté votre FOI et qui ont marqué votre enfance ou votre adolescence.

Par la suite, il serait bon que vous preniez le temps d'identifier les types de FOI (en soi, dans les autres, en la vie et en votre vie spirituelle) que vous croyez avoir.

Êtes-vous sûr de vous-même quand vous commencez quelque chose? Donnez des exemples que vous avez vécus. Croyez-vous que vous pouvez aller au bout de vos rêves et réaliser tous les projets que vous entreprenez?

Pour réaliser vos projets, croyez-vous que vous pouvez faire confiance à quelqu'un d'autre que vous et pourquoi dites-vous cela? Donnez des exemples.

Osez-vous demander de l'aide pour la réalisation de vos projets et pourquoi croyez-vous que l'on accepte de vous aider ? Énumérez quelques expériences en mentionnant les raisons pourquoi on a pu accepter de vous aider.

Terminez cet exercice et revenez poursuivre votre lecture « Pour aller plus loin. »

Je suis sûr que vous avez fait de nouvelles découvertes sur vous-même parfois surprenantes, non? On se donne tellement peu de temps pour mieux se connaître.

Maintenant que vous avez un portrait un peu plus clair de votre vraie personnalité face aux différentes FOI qui alimentent votre quotidien, il est temps de remettre votre travail sur le métier et de passer à l'action pour en corriger les imperfections.

Qu'avez-vous trouvé sur la FOI EN VOUS-MÊME? Est-elle pauvre, suffisante ou auto suffisante?

Si elle est pauvre, en seriez-vous la cause primaire par hasard? Passez-vous la majorité de votre temps à vous répéter que vous êtes incapables de faire ceci ou de faire cela et que, comme vous n'êtes pas chanceux, vous n'obtenez jamais une bonne part du gâteau de la vie. Si vous avez répondu, oui à l'une ou l'autre de ces questions, voici ce que je vous recommande pour modifier cet état de choses:

Tout d'abord, sortez de chez vous et allez vous acheter un miroir en acrylique et un livre de notes à couvert rigide, format livre de lecture, que vous pourrez vous procurer dans n'importe quel magasin de babioles. Vos achats terminés, collez solidement le miroir derrière le couvert avant de votre livre, car vous y reviendrez souvent pour y voir la personne responsable de vos malheurs ou de votre bonheur : c'est-à-dire VOUS-MÊME.

Une fois ce travail accompli, posez-vous sérieusement cette question, êtes-vous prêt à modifier ou même à changer les attitudes qui vous empêchent d'exploiter tout le potentiel que peut vous apporter la FOI EN VOUS-MÊME. Si votre réponse est, OUI! Eh bien, bravo, car vous venez de faire le pas le plus important

pour la reconstruction de votre FOI EN VOUS-MÊME. Vous venez d'admettre que vous êtes le seul qui peut faire ces changements.

CULTIVER LA FOI EN SOI

Bon, maintenant, ouvrez le couvert du livre et prenez tout le temps nécessaire pour vous regarder attentivement dans le miroir. N'hésitez pas à prendre suffisamment de temps pour aller un peu plus loin que l'image qu'il vous retourne... Essayez de vous rendre jusqu'au cœur de ce personnage que vous êtes devenus avec le temps, puis tournez la première page et commencez à écrire vos impressions sur cet individu qui ne vous fait pas entièrement confiance.

Pour vous aider, je vous propose de répondre à ce petit questionnaire :

- Qu'avez-vous donc fait de si terrible à cet individu? L'avez-vous déjà trahi?

Comment quelqu'un peut-il se trahir lui-même, penserez-vous? C'est très simple : connaissez-vous quelqu'un qui, depuis sa naissance, a toujours respecté les résolutions personnelles qu'il a prises au jour de l'an ou en d'autres occasions? Que ce soit face à une promesse d'arrêter de fumer, face à un régime en vue d'une perte de poids, face à un horaire nécessaire pour la réalisation de certains travaux, face à un programme d'exercices physiques pour se remettre en forme ou encore, face à des choix de nourriture pour avoir une saine alimentation. Peu de gens ont cette volonté de fer qui les fait toujours respecter les résolutions qu'ils ont prises. À cause de cet état de choses, dites-vous bien que, **chaque fois que l'on ne respecte pas les engagements que l'on prend envers soi-même, on se trahit personnellement.**

Vous pensez que ce n'est pas si grave que cela et vous avez sûrement raison. Cependant, quel degré de confiance accorderiez-vous à une personne qui promet de venir vous visiter chaque semaine depuis six mois et qui n'est pas encore venue... Ou encore, à celles qui vous ont offert leur aide pour votre déménagement et qui s'excusent de leurs oublis lorsque vous les invitez pour pendre la crémaillère... Ou bien à celui qui vous donne rendez-vous au restaurant à 18h00 pour la seconde fois, ayant dû annuler lors de la première, et qui vous téléphone à 18h45 parce qu'il a, soudainement, un autre empêchement...

Pensez-y bien... Ne croyez-vous pas qu'il en va de même avec le niveau de confiance que l'on met en soi, si on ne respecte pas nos propres engagements? N'ayez aucun doute là-dessus, toutes ces petites trahisons, face à nos résolutions, finissent par affecter inévitablement notre estime personnelle et détruisent lentement notre confiance en soi.

**NE PRENEZ PLUS DE RÉOLUTIONS QUE VOUS NE
RESPECTEREZ PAS ET CESSEZ DE REMETTRE
À DEMAIN CE QUE VOUS POUVEZ FAIRE
AUJOURD'HUI**

Vous regagnerez très vite confiance en vous.

- Pourquoi le personnage de votre miroir passe-t-il son temps à vous déprécier? Êtes-vous reconnu dans votre entourage comme un incapable au point qu'on ne sollicite jamais votre aide dans quelque domaine que ce soit?

Eh bien mon ami, si votre entourage ne vous demande jamais de donner un coup de main pour déménager, faire de la peinture, laver les vitres extérieures, faire le grand ménage de la maison ou du

garage, garder des enfants, etc... Remercier le ciel, car vous n'aurez pas à sacrifier vos loisirs personnels pour rendre service à vos proches et à vos amis... Bien sûr c'est une blague que je fais...

Je suis persuadé qu'au contraire, on sollicite votre aide beaucoup plus souvent que vous ne le souhaitez. Si je ne me trompe pas, voilà bien la preuve que vous possédez plusieurs talents et qu'on ne vous permet pas de les mettre au rancart. Vous avez des doutes?

Alors, il est temps de vous remettre au boulot et de recommencer à griffonner dans votre livre.

ÉTABLISSEZ DÈS MAINTENANT UN INVENTAIRE PERSONNEL DE VOS TALENTS.

Comme vous ne faites pas cet exercice tous les jours, je vais essayer de vous faciliter la tâche en vous invitant à répondre à un nouveau questionnaire :

- Quelles sont vos qualités personnelles les plus évidentes? La beauté de votre physique? Votre intelligence? Votre habileté manuelle? La richesse de votre voix? La sagesse de vos réflexions? Votre bonne humeur? Votre force herculéenne? Votre capacité d'écoute? Votre ténacité? Votre patience? etc...

Prenez le temps de rechercher tous les dons que vous avez reçus à la naissance ou que vous avez su développer au fil des ans. Commencez en énumérant ceux que vous utilisez quotidiennement, ils sont plus faciles à découvrir. Poursuivez ensuite, par ceux que vous utilisiez quand vous étiez plus jeune et que vous avez abandonnés pour une raison ou pour une autre. Puis finalement, terminez par les dons que vous êtes sûr de posséder, mais que vous n'avez pas encore eût la chance de mettre en valeur.

N'oubliez pas, cet exercice n'est pas un examen chronométré et comme il contribuera à augmenter votre valeur personnelle au fur et à mesure que vous découvrirez tous les talents que vous possédez, alors ne vous pressez pas et oubliez votre montre. Le temps que vous y consacrerez sera l'un de vos meilleurs investissements.

Ne laissez jamais le temps ou l'inactivité démolir les dons que vous possédez. Mettez-les, immédiatement, en action et vos réalisations accroîtront votre estime personnelle. Choisissez parmi toutes ces forces que vous venez de déterrer, celles qui vous serviront à concrétiser un projet qui vous est cher. Élaborez le plus précisément possible, comment chacun des talents choisis, devra contribuer à la réalisation de votre rêve et vous serez surpris avec quelle rapidité vous parviendrez à atteindre votre objectif.

- Pourquoi Monsieur miroir vous croit-il incapable d'accomplir ce que les autres ont fait avant vous?

Est-ce la gêne, un manque d'argent ou un handicap quelconque qui le porte à croire que vous êtes incapables de réaliser ce que beaucoup d'autres personnes ont fait avant vous? Pourtant, avec tous les talents que vous venez de remettre à jour, il ne devrait plus subsister aucun doute dans son esprit : vous êtes capables d'accomplir et de réaliser tout ce que vous désirez.

Peut-être manquez-vous un peu d'assurance ou de cran pour vous lancer dans ce projet qui vous tient tant à coeur? Alors, prenez le temps de réfléchir et de méditer sur ces paroles prononcées, par Jean-Marc Chaput, un conférencier réputé du Québec: « Le skieur de compétition n'a aucune raison d'avoir peur tant qu'il ne s'est pas lancé sur le tremplin. Puis, dès qu'il a amorcé

sa descente, il n'a plus le temps d'avoir peur, car c'est le temps de skier au meilleur de sa connaissance. »

Il en va de même pour le projet qui vous tient à cœur: vous n'avez aucune raison d'avoir peur tant et aussi longtemps que votre projet n'est pas enclenché. Puis, lorsque vous l'aurez débuté vous n'aurez plus le temps d'avoir peur, car vous devrez y consacrer tous vos talents et toute votre énergie au profit de sa réussite.

L'argent vous fait défaut? Vous n'en avez pas suffisamment pour financer le démarrage d'une nouvelle compagnie, qu'à cela ne tienne, les institutions financières et les gens d'affaires sont toujours à la recherche de bons investissements pour faire fructifier leurs avoirs. Il suffit de croire en votre projet et d'en élaborer un plan de réussite crédible pour obtenir les fonds dont vous avez besoin. Vous en doutez? Alors, soyez assuré que c'est ce doute qui sera à l'origine du refus que vous essuierez, si cela se produit.

Vous êtes handicapé et vous croyez qu'on vous rejette à cause de votre handicap? Désolé, mais il y a tellement d'exemples de succès parmi les personnes handicapées que cela n'est pas une bonne raison pour vous croire incapable d'accomplir ce que d'autres, encore plus amochés que vous, ont pu réussir. La FOI apporte souvent, aux personnes qui ont des incapacités physiques ou intellectuelles, de nouvelles forces qui les amènent vers des réussites bien au-delà de ce qu'elles auraient pu réaliser si elles n'avaient pas eu leur handicap.

Le seul effort que vous devez fournir c'est de croire et de toujours continuer à développer votre FOI en vous.

Martin Deschamps, un chanteur rock québécois populaire en est une preuve vivante.

Dès son tout jeune âge, il insiste auprès de ses parents pour obtenir son premier instrument de musique: une batterie. Handicapé sérieusement à la naissance (il n'a qu'un bras ainsi qu'une main à deux doigts et une seule jambe), grâce à la FOI en son talent et à sa grande volonté, il réussit à maîtriser l'instrument et s'intéresse ensuite à la guitare, à la basse et au piano.

Même s'il fait partie d'un groupe rock, il reste méconnu du grand public jusqu'en 1996, année où il décroche le titre de meilleur chanteur à « *l'Empire des Stars* ». Sa performance lui permet de se faire remarquer par le groupe Offenbach, qui le choisit pour prendre la relève vocale de Gerry Boulet un artiste très populaire; s'ensuit une série de cinquante-deux spectacles avec cette formation.

Il enregistre son premier album solo en 2000 qui se vend à 75 000 exemplaires et trois des chansons qui s'y trouvent, sont propulsées au top du palmarès.

En 2002, il participe à l'enregistrement de la trame sonore du film « *L'Odyssée d'Alice Tremblay* » sur laquelle il exécute deux chansons. Il présente plusieurs centaines de spectacles dans sa tournée du Québec et même quelques-uns en France où il a été apprécié par la critique et par le public.

Depuis, il n'a pas arrêté de voler de succès en succès en plus d'être le porte-parole officiel de la « Semaine québécoise des personnes handicapées ».

Cet auteur-compositeur-interprète ne doit sa réussite et sa gloire qu'au talent qu'il a développé grâce à la FOI en ses capacités et à sa persévérance.

Rappelons-nous que les handicapés sont plus souvent limités par les attitudes des gens que par leurs incapacités physiques ou intellectuelles.

Martin a déjà déclaré : «Un handicapé a bien plus besoin de se faire encourager, de se faire dire qu'il est capable d'aller au bout de ses rêves, de se faire donner de la confiance que d'être une victime ou de se victimiser».

Si vous faites partie de ce groupe de gens que la vie n'a pas choyé, ne doutez plus, car la FOI vient à bout de toutes les incapacités qui peuvent apparaître au cours de la vie, qu'elles soient physiques ou psychologiques.

**UNE FOI CONSTRUCTIVE PARVIENT TOUJOURS
À ANNULER LES EFFETS NÉGATIFS DE N'IMPORTE
QUEL HANDICAP, SI ON LA MET À NOTRE SERVICE.**

- Celui qui habite votre miroir, est-il conscient que la vie offre les mêmes opportunités à tous ceux qui parcourent leur chemin avec FOI?

Non? Alors, aidez-le à s'ouvrir les yeux un peu plus grands, afin qu'il puisse constater combien la vie est généreuse et qu'elle donne à chacun plus d'opportunités et de réussite qu'on ne peut en rêver, si on se donne la peine d'en chercher...

Quand je parle de réussir sa vie, cela ne signifie pas de devenir millionnaire. Loin de moi une telle pensée, car la richesse devient, malheureusement, trop souvent un obstacle majeur à la réussite d'une vie. Les gens riches ont tellement de choses matérielles à acquérir, à découvrir, à profiter de... ou encore à accumuler, en plus du développement de leur célébrité, qu'ils n'ont plus le temps pour ce qui compte vraiment dans la vie, c'est-à-dire : les personnes qui les entourent, l'amour et leur vie spirituelle.

Rappelez-vous : aucun être humain n'a réussi à franchir la mort en emportant avec lui tous les trésors qu'il a pu accumuler. Plusieurs empereurs, pharaons ou

autres égocentriques du genre se sont fait inhumer en compagnie d'une partie de leur richesse. Faut-il se surprendre si, chaque fois que l'on ouvre un de ces illustres tombeaux, plusieurs siècles plus tard, on est capable de récupérer tous les biens ensevelis avec eux? Non bien sûr, car les seuls effets qui disparaissent avec le défunt enterré avec ses trésors sont ceux qui sont pillés au cours des ans et non ceux qui sont partis avec son âme.

Sachez apprécier pleinement le moment présent, c'est la seule richesse qui vous appartient vraiment. La vie fournit à chacun d'entre nous des millions de moments présents et c'est ce que vous aurez fait avec ceux-ci qui créera la réussite ou l'échec de votre vie.

**CROYEZ FERMEMENT QUE CHAQUE MOMENT
PRÉSENT EST UNE NOUVELLE OPPORTUNITÉ
QUE VOUS OFFRE LA VIE PUIS
DÉCIDEZ D'EN PROFITER AU MAXIMUM
AFIN DE TROUVER LE BONHEUR.**

CULTIVER LA FOI EN DIEU

En lisant les 4 mots qui introduisent la prochaine réflexion, certains d'entre vous ont sûrement le goût de me dire :

- Croire en soi, c'est bien beau et cela peut contribuer à ma réussite personnelle, mais croire en Dieu vous ne trouvez pas que c'est un peu quétaine en ce début du XXI siècle... Malgré toutes les recherches et les découvertes que les sciences ont permis de faire au cours des 20 derniers siècles, on n'a pas réussi à prendre une seule photo de Dieu et son existence reste encore à prouver. Aucun être humain, après sa mort, n'est revenu pour témoigner de sa rencontre avec l'Être Suprême, alors?

Si on avait prouvé l'existence de Dieu, on ne parlerait pas de FOI en Dieu, car ce serait un fait reconnu. N'oublions pas que **la FOI est un don inné et que la FOI en Dieu est un choix personnel et un acte volontaire**. Lorsque quelqu'un déclare: « Je ne crois pas en Dieu », il devrait plutôt dire: « Je crois en rien », car la non-existence de Dieu est aussi un choix personnel et un acte volontaire, alors pourquoi ne pas affirmer son choix plutôt que de l'infirmier.

La FOI en Dieu, pour les êtres humains, est naturelle. Le grand philosophe Voltaire écrivait, il y a près de 300 ans, « Si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer ».

L'être humain a une attirance innée envers les choses intemporelles. Est-ce Dieu qui nous a créés ainsi ou cela nous vient-il de l'héritage reçu de nos ancêtres? Et si c'est le cas, de qui nos ancêtres ont-ils reçu leur héritage?

Peu importe le continent, la race ou les peuples, on retrouve partout la présence du divin sous toutes sortes de formes. De grandes religions telles que la chrétienté, l'islam, l'hindouisme, le bouddhisme ainsi que des milliers de sectes témoignent de l'importance que la FOI en Dieu occupe au sein de l'humanité.

Ceux qui se qualifient d'athées interprètent leur décision de ne croire en rien en déclarant: Dieu a-t-il créé l'être humain ou est-ce l'être humain qui a créé Dieu? Ce n'est pas là une preuve que Dieu n'existe pas.

De nos jours, la majorité des jeunes occidentaux préfèrent croire, en « rien » plutôt que de croire en Dieu. Est-ce parce que cela est moins exigeant? En d'autres mots: on ne se sent pas obligé de faire des efforts pour plaire ou accomplir la volonté d'un être suprême. Croire en « rien » cela ne demande rien, alors même si dans notre for intérieur tout nous pousse à cultiver la FOI en

Dieu, c'est beaucoup plus « in » de choisir de « croire que Dieu n'existe pas » et beaucoup moins engageant...

Si on décide de croire en Dieu, on devra rechercher inlassablement des moyens pour lui plaire et pour satisfaire ses désirs exactement comme lorsque l'on est en amour, penseront les plus égocentriques d'entre nous et ils ont raison, car c'est beaucoup plus exigeant que de croire en « rien ». L'époque actuelle a créé une génération qui semble avoir une peur malade de l'engagement. On croit que la liberté totale est primordiale et que s'abstenir de faire et de tenir des promesses offre plus de chances de trouver le bonheur. On rejette donc, au nom de cette sacro-sainte liberté, toute forme de contrats, de pactes ou de responsabilités tacites face à ceux que l'on côtoie. Malheureusement, cela est souvent néfaste pour le développement de relations profondes et durables dans les couples, dans les familles, entre amis et avec Dieu.

Mais, si on décide de croire en Dieu, on goûtera à une relation unique et enrichissante. On découvrira une nouvelle facette importante de la vie: celle de la spiritualité, celle qui donne un sens à la vie. Ce Dieu transmet, de génération en génération par nos ancêtres, nous permet de toujours trouver une force et un soutien moral au-dedans de nous-mêmes lorsque les épreuves de la vie nous assaillent ou lors de la réalisation de nos projets.

Choisir de croire en Dieu, cela tient de plus en plus du miracle...

**EXÉCUTEZ DONC VOTRE PREMIER MIRACLE ET
CULTIVEZ VOTRE FOI EN DIEU!**

CULTIVER LA FOI EN SON ENTOURAGE

Beaucoup plus facile à dire qu'à faire, croyez-moi.

Si vous avez subi la trahison à plusieurs reprises, tout comme cela m'est arrivé dans ma vie professionnelle, comme par hasard, on devient méfiant...

Cependant, quand on y pense vraiment, il y a plus d'avantages à cultiver la FOI envers ceux avec qui nous vivons et travaillons, qu'il y en a à cultiver de la méfiance. En d'autres mots, il est plus facile de trouver du bonheur auprès des gens en qui on a confiance qu'auprès de ceux dont on se méfie... Vérité de La Palice clameront certains d'entre vous, mais combien réelle vous ne trouvez pas?

La FOI en une personne, peu importe qui elle est, commence toujours par un acte volontaire : celui de croire en elle tout comme j'aimerais qu'on croie en moi et cela, dès la première rencontre, même s'il n'y a pas eu d'intermédiaire entre nous pour broser une image positive de l'un ou de l'autre.

Malheureusement, notre décision de croire est souvent influencée par la perception extérieure que l'on a de l'individu qui nous fait face. Son apparence, son verbe et son attitude première, nous amène souvent à juger, beaucoup trop rapidement, de la FOI que l'on placera en certaines personnes. Plusieurs expressions populaires, telles que : « L'habit ne fait pas le moine », « Il ne faut pas se fier aux apparences » et « Il ne faut pas juger de la qualité de l'arbre à son écorce » témoignent fortement des préjugés que l'on a développés avec le temps et que l'on continue de semer dans nos milieux.

Par contre, les apparences trop belles peuvent nous amener à faire des choix que l'on regrette, parfois amèrement, comme celui que l'on fait lors de l'élection de nos dirigeants politiques, pendant que l'extérieur peu séduisant, d'une personne défigurée ou infirme, nous amène occasionnellement à nous éloigner de gens qui sont souvent des êtres extraordinaires.

Prenez le risque de faire confiance aux autres, cela en vaut la peine la plupart du temps.

Pour cultiver la FOI en l'autre au travail, vous pouvez déléguer des tâches ou des responsabilités à vos compagnons ou à vos employés. Simple à dire, mais pas toujours facile à faire... Exemple : j'ai confié la responsabilité à une employée de signer les chèques pendant mon absence pour les vacances. La première fois que je l'ai fait, cela m'a demandé un acte de FOI très important, croyez-moi. Après tout, qui pouvait me garantir qu'elle ne viderait pas la caisse de la compagnie comme d'autres l'ont déjà fait? Personne.

Par contre, quand je faisais préparer, par cette personne responsable de l'émission des chèques, une paie d'avance et tous les chèques requis pour régler nos fournisseurs avant mon départ, non seulement je lui occasionnais un surcroit de travail, mais je témoignais, involontairement, d'un manque de confiance en son honnêteté.

Quand je me suis enfin décidé à lui donner toute ma confiance, elle s'est sentie valorisée et appréciée, car avouons-le, très peu de gens lui permettaient de faire le même exercice avec leur compte de banque...

Cultiver la FOI en l'autre c'est de décider de faire confiance au-delà de ce que les normes de la société demande. C'est d'accepter de croire que l'autre est aussi bon que soi, aussi fiable que soi, aussi honnête que soi, aussi aimable que soi, aussi travaillant que soi, en d'autres mots, **c'est d'être capable d'apprécier son prochain comme on aimerait être apprécié** ou si vous préférez, être capable d'aimer son prochain comme soi même. Ces paroles vous rappellent quelque chose? Alors, cultivez cette FOI en l'autre et mettez-les en pratique, car elles valent leur pesant d'or.

CULTIVER LA FOI EN LA VIE

La dernière "FOI" dont il faut s'occuper, c'est la FOI EN LA VIE.

Ce que je veux dire par là, c'est qu'on se doit de faire confiance aux événements que la vie nous apporte.

Peu importe si ces incidents sont agréables ou désagréables. J'avoue que c'est toujours plus facile de croire que les événements qui sont bons vont nous apporter quelque chose de positif plutôt que de croire que les imprévus qui nous bousculent peuvent nous amener des choses constructives.

Laissez-moi vous donner un exemple. Depuis mes premiers pas sur le marché du travail, j'ai toujours rêvé d'avoir mon entreprise. Je ne souhaitais rien de particulier, je désirais simplement être maître de ma propre destinée. Cependant, comme j'ai manqué de FOI EN MOI, j'ai choisi le métier de dessinateur industriel comme travail plutôt que celui de dessinateur artistique selon mes goûts personnels. J'ai choisi de croire, ceux qui m'entouraient, qui me disaient que je ne trouverais pas d'emploi dans cette sphère de travail, car il y avait très peu d'ouverture pour les artistes, plutôt que de croire que je pouvais très bien réussir, grâce à mon talent, comme d'autres l'avaient fait avant moi. Après sept longues années, j'ai fini par avoir suffisamment confiance en moi pour donner une autre orientation à ma vie professionnelle et j'ai choisi de faire carrière dans la vente.

Les formations reçues, les études et les livres de motivation et de développement personnel m'ont aidé à exceller dans ma profession. Un jour, un client impressionné par mes talents m'offrit un poste comme vice-président au marketing pour sa compagnie. Il avait FOI en moi, et rien n'aurait pu m'empêcher d'accepter

cette offre. Mes parents et mes amis essayèrent de me décourager, car ce n'était qu'une minuscule compagnie dont le but était d'utiliser le récit de l'expédition qu'elle devait faire sur les côtes de l'Amérique du Sud comme moyen de marketing pour ses commanditaires. Mon rôle : recruter des commanditaires qui accepteraient de financer les équipements et de fournir les capitaux nécessaires nécessaires pour réaliser l'expédition. Mes ventes furent une réussite étonnante. Au cours de l'été 1983, j'avais recueilli par mes sollicitations, plus de 100,000 \$ d'équipements et de produits divers en plus d'engagements pour des expositions et des publications de pamphlets et de livres au retour de l'expédition.

Malheureusement, à peine trois mois après le début de cette extraordinaire aventure, le château de mes rêves s'est effondré dans un petit hôtel pendant la dernière semaine de préparation avant le départ de l'expédition. Moi qui avais convaincu mon épouse d'abandonner sa profession d'infirmière pour la faire participer à mon projet, moi qui avais dû me défaire de ma première voiture neuve et louer notre maison afin de pouvoir réaliser ce rêve, je me retrouvais sans argent et sans emploi à Mexico, la capitale du Mexique.

La vie m'avait joué un sale tour, j'en étais persuadé et je ne lui ferais plus jamais confiance...

Mais voilà, même dans ces moments difficiles, que l'on croit souvent inutiles, la vie nous réserve de merveilleuses surprises et nous fait découvrir de belles choses, si on cultive la FOI dans ce qu'elle peut nous apporter.

Sans cette expérience que je croyais déplorable, je n'aurais jamais su à quel point je pouvais être audacieux et dépasser mes limites. Grâce à la FOI qu'un client avait mise en moi, j'ai appris à refuser d'écouter mes peurs et à développer mon audace. De cabines

téléphoniques à Toronto, aussi bien qu'à New York, j'avais réussi à obtenir des rendez-vous avec des vice-présidents au marketing de compagnies aussi importantes que : Imperial Oil , Johnson & Johnson, Standard Brand, etc... J'ai également pu mettre en pratique ma créativité et mes talents afin d'élaborer des présentations de projets qui m'ont valu des félicitations des plus hauts dirigeants de ces entreprises internationales.

Grâce à l'échec de cette aventure, j'ai pris conscience qu'avec la FOI EN LA VIE, je pourrais toujours me relever et que tout n'était pas fini, peu importe l'ampleur de la défaite.

Les attitudes et qualités que j'ai pu développer durant cette aventure, parfois difficile, ont contribué à renforcer mon caractère et à faire de moi un entrepreneur et m'ont amené à démarrer deux compagnies qui ont fait la réussite de ma vie professionnelle.

**MÊME DANS SES MOMENTS LES PLUS NOIRS,
LA VIE SAURA TOUJOURS VOUS
APPORTEZ QUELQUE
CHOSE DE POSITIF,
SI VOUS
DÉCIDEZ DE CULTIVER LA FOI EN LA VIE.**

**CULTIVEZ SANS CESSER VOTRE FOI ET CONSTATEZ
TOUT CE QU'ELLE ACCOMPLIRA AVEC VOUS.**

Je termine en vous remémorant les paroles de la chanson « CROIRE » qui résume parfaitement tout ce que la FOI peut vous apporter, si vous décidez de l'utiliser pour vous aider à réussir votre vie.

Bonne FOI ! André Thibodeau

CROIRE

*Croire,
Il suffit de croire,
Et tout renaît, tout est refait
La vie ne peut rien contre l'espoir...*

Quand on veut croire

*Il suffit de croire,
Tout est changé, recommencé
On a la vie qu'on rêve d'avoir*

Suffit de croire

*Comme un arbre qui fait ses bourgeons
Malgré le vent qui lui reprend ses feuilles
Croire à la vie, vêtue de deuil*

Croire

*Vivre à l'envers de tous ceux qui ont peur
Risquer sa peau tout comme font les fleurs
Quand leurs pétales montrent leur coeur*

*Croire !
Refuser la nuit
Croire !
Comme on pousse un cri
Un immense,
OUI !
À LA VIE.*

Parole : Marcel Lefebvre
Musique : Paul Baillargeon

**UNE « RÉUSSITE PRÉMÉDITÉE »,
POURQUOI PAS?**

On prémédite bien des crimes,
alors pourquoi pas
préméditer sa réussite?

Voilà l'invitation que vous fait
« La Collection Réussite préméditée ».

Venez parcourir l'itinéraire qui vous mènera au
Succès en vous faisant découvrir :

Le Chemin des Rêves
Le Chemin de la Foi
Le Chemin de l'Action
Le Chemin des Temps d'arrêt
et enfin
Le Chemin de la Persévérance.

Parcourez tous ces Chemins à l'aide
des personnages du roman.

Ce deuxième récit vous invite à découvrir que la FOI
est un don que l'on reçoit à la naissance et qu'elle
fera des merveilles dans nos vies si nous la mettons
en action. Attention! La FOI peut nous amener à
commettre des actes terroristes tout aussi bien que
des actes remplis de grande générosité comme
nous le démontreront les personnages de ce roman.

André Thibodeau